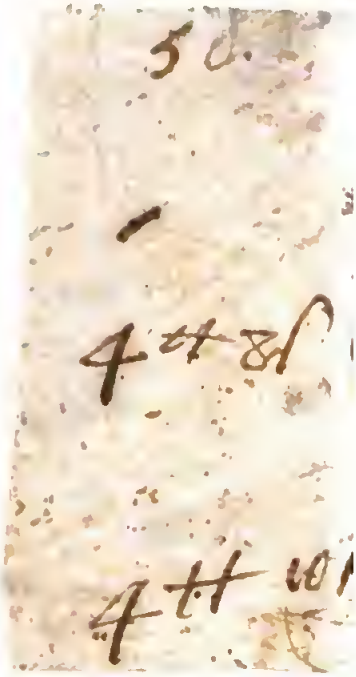
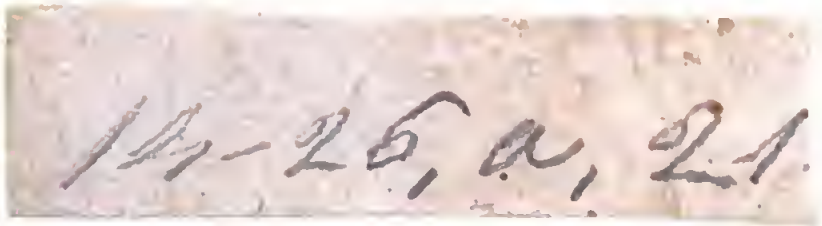
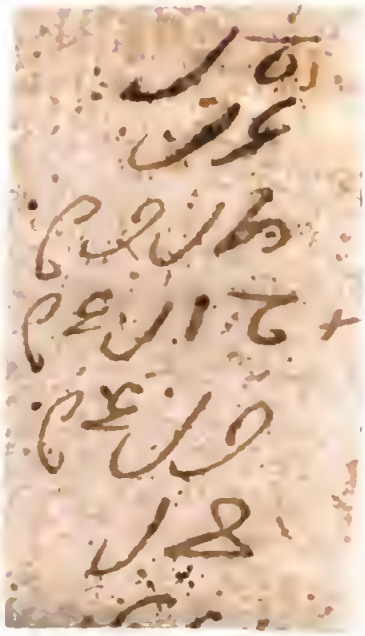
BIBLIOTECA NAZIONALE VITT. EMANUELE
12
23 A
32







Digitized by Google

ABBREGE'
CVRIEVX
ET
FAMILIER
DE
TOVTE LA PHILOSOPHIE

Logique, Morale, Phyſique & Metaphyſique, & des matieres plus importantes du Theologien François.

Par le Sieur de Marandé.

A LYON,

Chez ANTOINE CELLIER, en ruë Merciere, à l'Image S. Antoine

M. DC. XLVIII.

Auec Approbation & Permiſſion.

12 23 A 32

AV LECTEVR.

IE n'improuue pas l'aduis de ces Sage Medecins qui pour conſeruer la ſanté, conſeillent de s'abſtenir des choſes mauuaiſes, & de n'vſer des meilleures, que fort moderément; C'eſt par cette raiſon, que pour ne point alterer la ſanté ie veux dire la gayeté de l'eſprit, qui cherche à ſe diuertir dans mes ouurages, ie me deffends des choſes mauuaiſes, & ne repands les meilleures que ſobrement & auec retenue.

Ie n'eſtimois pas que ce petit traitté, que ie puis dire ne m'auoir couſté de temps, qu'autant qu'il en faudroit pour le tranſcrire, deut eſtre ſi bien receu. L'accueil fauorable, que ſa premiere edition a trouué aupres des plus habiles, m'en a donné meilleure opinion, que ie n'en auois. C'eſt ce qui m'a obligé de groſſir & enfler ce bouquet, d'vn plus grand nombre de fleurs, dans le deſſein de les meſnager & n'en faire pas de

profuſion. I'ayme mieux y reuenir à diuerſes repriſes, que de laſſer d'abord, ou dégouter par vne trop grande affluence.

Et comme il eſt à craindre, que la confuſion ne ſe gliſſe dans la troupe & la varieté d'vn ſi grand nombre de fleurs, qui pour eſtre toutes belles & aimables en particulier, ne laiſſent pas de conſeruer entre-elles leurs amitiez & leurs haynes, leurs ſympathies & leurs antipathies naturelles, i'ay creu qu'il eſtoit à propos, qu'vne main adroitte en fit le triage & le meſlange.

L'ordre, que nous pouuons dire eſtre le principal ornement, voire meſme l'ame de la beauté, m'a fait reſoudre de les partager, & les placer en autant de vaſes precieux, qu'elles forment entre-elles de differences, d'éclat & de brillant. Le premier fait voir par ſes couleurs changeantes & variables, l'iris & le meſlange agreable des matieres plus importantes de la Logique. Le ſecond celles qui concernent les mœurs. Le troiſieſme par des

ſenti

ſentimens particuliers, deſcouure les ſecrets admirables de la nature. Le quatrieſme crayonne ces eſtres tranſcendants qui d'vn pas eſleué & glorieux marchent au deſſus des choſes naturelles, & le dernier plus ſublime que les autres, vous preſente des fleurs cueillies dans le parterre de la grace.

Mais comme Dieu eſt le principe & la fin de toutes choſes, ie me tiendrois pour criminel, ſi ayant receu de ſa ſeule bonté toutes ces lumieres, auparauant de vous en faire part, ie ne les rapportois ſur l'Autel de ſa gloire, par l'entiere conſecration, & les offres tres-humbles que ie luy fais de l'ouurier & de l'ouurage.

APPRO

APPROBATION.

NOus ſoubſignez Docteurs en Theologie de la faculté de Paris, certifions auoir leu vn Ouurage intitulé *Abregé curieux & familier de toute la Philoſophie, compoſé par la Sieur de Marandé*, où nous n'auons rien trouué de contraire à la doctrine de l'Egliſe Catholique, Apoſtolique & Romaine, ny aux bonnes mœurs. En foy de quoy nous auons ſigné la preſente : A Paris le douzieſme iour d'Aouſt, mil ſix cens quarante & vn.

BROVSSE.

DE FLAVIGNY.

F. TOVSSAINCT RICHARD
Docteur Regent aux Carmes.

12-23.A32

LA CLEF DES PHILOSOPHES OV L'EXPLICATION

des Termes en forme d'abregé ſur toutes les parties de la Philoſophie, Logique, Morale, Phyſique, Metaphyſique, & les principales matieres du Theologien François.

AVANT-PROPOS.

COMME les choſes ne ſont veritables que par vne ſeule & méme verité, auſſi pouuons nous dire que leur nature n'eſt connoiſſable, que par vne ſeule & méme raiſon eſſentielle. Mais comme cette raiſon, par laquelle

quelle tous les hõmes arriuent au but d'vne méme ſcience, ne peut fraper nos ſens, ny aborder noſtre entendement qu'à la faueur des termes, qui ſont les ſeuls interpretes, & les fideles ambaſſadeurs de toute cette negotiation; Et que d'ailleurs ces truchemens eſtrangers parlent le langage de la Nation & du climat de leur naiſſance; Il faut pour eſtablir en nous la deſcouuerte de la ſcience, dont ils portent les inſtructions & les memoires, ſuppoſer deux choſes; La premiere, la connoiſſance de la langue commune à la nation, ſoit Grecque, ſoit Latine. La ſeconde l'intelligence des termes choiſis, propres & particuliers aux Maiſtres de l'art. D'où vient que pour eſtre nais François, nous n'entendons pas pour cela les termes dont ſe ſeruent les Artiſans, & les Maiſtres de chacun art, ſoit pour expliquer leur maniere d'agir & d'operer, ſoit pour en ſpecifier les outils & les inſtrumẽs. Ce n'eſt donc pas aſſez d'entendre la langue du pays, pour conuerſer auec les Philoſophes qui s'y rencontrent; ſi par vn trauail tout particulier, nous ne ſommes inſtruits des termes qui leur ſont propres, & d'autant plus difficiles, que dans le petit volume d'vne ſeule notion empaquetée ſous l'eſtreinte de 3. ou de 4. ſyllabes, ils renfermẽt les choſes les plus ſublimes & plus vniuerſelles. Ils les ont qualifiez Termes, pour nous donner à entendre qu'ils ſont cõme des petits coffres

fres forts, qui contiennent, qui ſerrent & terminent les threſors, dont le raiſonnement peut eſtre ſuſceptible. Si donc ces petits coffres ſont ouuerts, ſi ces termes ſont expliquez, vous auez les raiſons toutes nuës, qui pour eſtre naturelles à l'entendement humain ne luy font pas tant de peine que ces noms controuuez, qui partent de l'inſtitution des hommes & tiennent touſiours quelque choſe de la racine de la langue & de la rudeſſe du pais d'où ils procedent. En fin nous pouuons dire qu'ils ſont proprement les Suiſſes, commis à la garde du Palais, dans lequel habite la ſcience. D'abord ils vous rebuttent & vous preſentent la pointe ſi vous faites mine de vouloir entrer malgré eux. Apres tout ſi vous auez l'addreſſe d'entendre & de parler leur iargon, ils vous traiteront fauorablement; l'entrée vous ſera permiſe & paſſerez ſans bruit, iuſques au departement & à la chambre de cette Princeſſe, où vous la verrez ſans peine & à viſage deſcouuert.

Voila l'vne des raiſons qui m'a engagé dãs l'explication des termes ſi durs & ſi mal ſonants à l'oreille de ceux qui n'ont pas eſté nourris dans les eſcholes; ou du moins qui apres y auoir eſté legeremẽt eſleuez, en ont perdu le ſouuenir & l'habitude, par l'employ de leurs charges & la rencontre des affaires du monde, qui les ont occupez & diuertis ailleurs.

L'autre conſideration n'eſt gueres moins puiſſante que celle-là, parce que la Philoſophie ſeruant comme d'eſclairciſſement aux matieres qui ſe traictent dans la Theologie, i'ay creu qu'il eſtoit à propos d'en donner quelque teinture generale; Et d'ailleurs parce que la connexité des termes & des choſes qu'ils ſignifient ne permet pas de les ſeparer, & qu'il y auroit de l'inciuilité & de l'indiſcretion de preſenter les os d'vne viande delicate à vne perſonne affameé, s'ils n'eſtoient reueſtus de leur chair; auſſi ay-ie eſtimé qu'il ne falloit pas faire vn ſquellette deſcharné & à faire peur, ſous les ſimples termes de la Philoſophie, ſi tout d'vn temps ie n'en faiſois voir la charnure & l'embonpoint, par la deſcouuerte des choſes qu'ils contiennent.

Qu'on ne s'eſtonne donc pas ſi du méme crayon que i'employe pour figurer le ſigne, ie repreſente la choſe ſignifiée; afin que l'eſprit eſclaircy par l'explication des termes & quant & quant inſtruit des matieres de la Philoſophie (dont ils ſont les enſeignes & les ſignes myſterieux) ſe trouue tout d'vn temps preparé & diſpoſé, pour conuerſer intelligiblement auec les plus hautes & les plus difficiles queſtions qui ſe traitent en la Theologie.

Ce procedé pour eſtre ſuccinct & tout particulier, n'en ſera peut-eſtre pas moins agreable. La nouueauté eſt vn charme qui ne

ne deſplaiſt point à ceux de noſtre Nation & de noſtre ſiecle, dont la pluſpart ont le gouſt ſi friand & l'eſtomach ſi foible, qu'ils ſont deſormais ennuyez des viandes groſſieres & ſolides, & ne veulẽt plus ſe nourrir & ſe repaiſtre que d'vn ſuc delicieux, & de l'eſſence des choſes les plus delicates.

Philoſophie en general.

LA Philoſophie eſt vn nom ſi Auguſte ſi maieſtueux & d'vne naiſſance ſi noble & ſi ancienne, qu'il imprime meſme quelque reſpect & reuerence dans les eſprits les plus ruſtiques & les moins ciuiliſez; C'eſt vn flambeau qui ſemble n'eſtre pas moins ancien que celuy du Soleil, n'eſtant pas moins neceſſaire à l'vſage de la vie morale, que celuy-la l'eſt à la vie naturelle. Si celuy-là s'occupe à eſclairer nos pas; celuy-cy s'efforce de faire cheminer noſtre raiſon dans le penible ſentier des plus belles actiõs.

Le terme de Philoſophie ne veut dire autre choſe en ſa racine, que l'amour de la ſageſſe.

Quelques-vns pour la crayonner & repreſenter en petit, ont dit qu'elle eſt proprement l'amas & le recueil precieux de toutes les choſes, qui peuuent eſtre apperceuës par la lumiere naturelle de l'eſprit humain.

Selon d'autres elle eſt appellée la queſte

& la recherche des cauſes vniuerſelles occultes & cachées.

Quelques anciens Philoſophes l'ont qualifiée la ſanté & la medecine de l'ame; La medecine en ce que par ſes ſages enſeignemens & inſtructions elle la purge de ſes deffauts & de ſes mauuaiſes : inclinations.

La ſanté en ce qu'elle la preſerue des maladies violentes, de ces courtes fureurs, de ces phreneſies momentanées qui ſaiſiſſent & tranſportent à tous moments, la pluſpart des gens du monde.

Ie ne puis obmettre le ſentiment de ceux qui ont crû, qu'il falloit l'appeller vne meditation continuelle de la mort; ſoit parce que ce regard & cette penſée nous fait mépriſer toutes choſes, qui n'eſt pas vn petit aduantage pour bien Philoſopher; ſoit par-ce qu'elle nous fait mourir aux choſes du monde, nous deſgageant de la ſeruitude des paſſions & de toutes les choſes ſenſuelles.

Ceux qui la prennent en toute ſon eſtenduë ſouſtiennẽt qu'elle eſt vne cognoiſſance certaine, euidente & ſcientifique des choſes diuines & humaines : mas en ce cas elle paſſeroit pluſtoſt pour la ſapience, que pour l'amour de la méme ſapience, que nous appellons Philoſophie.

Il me ſemble que pour luy donner vne definition plus conuenable, il ſeroit à propos de dire qu'elle eſt proprement l'eſtude

dos

des choſes qne nous deuons ſçauoir, & de celles que nous deuons faire; Car ſi par ſa premiere partie elle illumine l'entendement & le purge des tenebres de l'ignorance; Par la ſeconde, elle nettoye le cœur des affections impures & terreſtres, & ne l'echauffe que de l'amour de celles qui ſont toutes pures & celeſtes.

Origine de la Philoſophie.

LA ſource de la Philoſophie eſt tres ancienne: Adam en a eſté le premier poſſeſſeur, comme il a eſté le premier de tous les hommes; & ceux qui ſçauent l'hiſtoire primitiue du monde & des excellents Patriarches qui ont regné dans les premiers ſiecles, n'ignorent pas qu'ils n'ayent eſté de tres grands perſonnages en la connoiſſance de la nature, en l'Aſtrologie & aux choſes diuines, du moins autant que leur vol naturel le pouuoit permettre; & meſme qu'ils n'ayent inſtitué pluſieurs Colleges dans les villes & à la campagne, comme les Enoſcéens, Cynéens, & Rechabites, de la doctrine deſquels les ſciences des Egyptiens, des Grecs, & autres ſe ſont eſcoulées & promenées de main en main iuſques à nous.

Ie ne mets point icy en ligne de compte les ſainctes & frequentes reuelations dont ils eſtoient illuminez par l'eſprit de Dieu,

ſoit dans le culte de leurs adorations & ſacrifices, ſoit dans la connoiſſance des choſes futures & du Meſſie à venir.

Parties de la Philoſophie.

LA Philoſophie eſt theorique ou pratique.

La Theorique contemple & ſe ſatisfait de la deſcouuerte de la verité ſans paſſer à l'operation, telle eſt la Phyſique à l'eſgard des choſes naturelles, preciſes & détachées des choſes ſingulieres, comme la nature humaine, ou le corps naturel, qu'elle conſidere en leur eſtre. Telle eſt la ſcience de Mathematique, dans les ſimples ſpeculations & demonſtrations preciſes & abſtraictes; comme la quadrature du cercle. Telle encor eſt la Metaphyſique au reſpect de ſes notions ſublimes & tranſcendentes, comme le diſcours de l'eſtre en general. Celle-cy eſt ainſi appellée pour nous faire entendre qu'elle porte ſon vol au deſſus des choſes de la nature.

La pratique fait vn pas plus auant: elle met la main à l'œuure pour produire quelque choſe du ſien; C'eſt ainſi que la Logique prend ſoin de conduire les operations de l'eſprit & le iugement tendre & enfantin, pour le faire diſcourir & raiſonner ſur les choſes.

C'eſt ainſi que la ſcience de Mathematique

que deſcend par fois de la Theorie à la pratique, pour faire ſes applications ſur les deffences & les attaques, d'vne ville, ſelon le deſſein qu'elle a de la fortifier ou de l'enleuer.

C'eſt encores ainſi que la Morale s'occupe à regler les actions & les mouuements de l'homme ſur le pied d'vne droite raiſon.

En fin comme la Theorie trauaille autant qu'elle peut à l'aduantage de l'entendement, la Morale s'eſtudie, ſoit à redreſſer noſtre volonté panchante & courbée vers le mal, ſoit à diſcipliner nos mœurs, les tenir touſiours en eſchole.

Ordre des meſmes parties.

LEs choſes que nous pouuons ſçauoir, ſont dependantes de nos ſens ou au deſſus de leur portée; de celles-cy encores il y en a de deux ordres; les vnes s'eſchappent à nos ſens, (c'eſt à dire à noſtre connoiſſance groſſiere & ſenſible) par le trauail de noſtre eſprit, qui eſpure tellement les notions des choſes, qu'elles s'euaporent & s'euanoüiſſent preſque, ou du moins ne ſont plus apperceuables que par la pointe de noſtre entendement.

Les autres par leur propre nature ſont tellement reculées de nos ſens, que nous ne pouuons en auoir cognoiſſance que ſur la

foy & le rapport d'autruy : telle eſt la Nature diuine & celle des Anges, que nous ne pouuons bien connoiſtre, que par le recit & l'hiſtoire des ſainctes Pages.

De là vient que nous diuiſons la Philoſophie en pluſieurs branches.

La Phyſique & la Morale enuelopent les choſes qui ſont en quelque façon dependentes des ſens. Celle-la examine le corps humain entant que naturel.

Celle-cy à ſoin de l'ame & preſente des reigles aux actions humaines, pour les conduire ſeurement dans le ſentier de la vertu.

La Logique trauaille à polir l'entendement & prend pour ſa part & portion, toutes nos conceptions intellectuelles, appellées regulieres, ſelon qu'elles ſont compriſes en de certains genres.

Son employ eſt de connoiſtre les choſes & d'en faire magazin & prouiſion, ce qu'elle fait auec ordre ; d'où vient qu'ayant recueilli les Idées & les notions des choſes les plus ſimples, elle en fait de certaines Claſſes, dans leſquelles elle les diſtribuë, ſous des certains Chefs & Capitaines qu'elle appelle Genres

C'eſt ainſi qu'elle baſtit ſes categories, ſes vniuerſaux & que pour l'vſage du raiſonnement, elle conſidere premierement les termes nuëment & ſimplement ; puis les accouple pour dreſſer ſes propoſitions, & enfin

fin les lie les vnes aux autres pour la tiſſure de ſes raiſonnements qu'elle appelle preuues & arguments.

Que ſi entre ces notions il s'en trouue de ſi ſublimes, eſpurées & tranſcendentes qu'elles ne puiſſent eſtre appareillées & rangées ſous les genres & departemens de la Logique à raiſon de leur trop grande vniuerſalité, comme l'eſtre, l'eſſence, l'exiſtence, & quelques autres figures dans noſtre eſprit par vne Idée ou notion qui les deſpoüille addroittement de tout ſubiect naturel, ſoit de l'homme, ſoit de la plante, ſoit de la pierre, la Metaphyſique les recueille pour en prendre le ſoin & la conduitte : d'où vient que ſon employ n'eſt pas de toutes choſes abſtraittes indifferemment, puiſque la Logique en prend vne partie pour elle ; mais de celles-la ſeulement qui ne peuuent eſtre rangées ſous des genres ou departemens bien certains & determinés.

Et parce qu'il n'appartient pas proprement à la Metaphyſique, de porter la main ſur les choſes qui reculées de nos ſens, ſe trouuent abſtraittes par leur propre eſſence & nature, & dont la grandeur & l'excellence merite qu'on ne les regarde iamais qu'auec crainte, reſpect & tremblement, comme Dieu, les Anges, & toutes les veritez reuelées aux hommes pour leur ſalut, nous les reſeruõs à noſtre Theologie, qui les traitte auec tant d'honneur qu'elle

ne deſrobe rien à la maieſté de leur eſtre.

Ie ſçay bien que tout obiect precede neceſſairement la connoiſſance que nous en auons, puis qu'il eſt impoſſible à l'eſprit humain, de connoiſtre vne choſe qu'elle ne ſoit auparauant. Mais comme dans la connoiſſance des choſes nous ſuiuons pluſtoſt l'ordre qui contribuë à les deueloper & les repreſenter, que celuy par lequel elles ſe ſont renduës connoiſſables aux premiers Philoſophes, dont les trauaux, & les recherches auſſi bien que les experiences, ont eſté peu aſſeurées. De là vient que nous commençons par la Logique, dont les tableaux & differentes peintures nous repreſentent aſſez naifvement les Idées des choſes en general ; & parce que nous deuons eſtre extremement ſoigneux que noſtre cœur ne ſe desbauche point, pendant que noſtre entendement ſe diuertit ſur la varieté de tant de portraicts, apres auoir allumé le flambeau de noſtre entendement, nous reſpandons l'huylle des vertus & des loüables actions dans la lampe de noſtre cœur, afin qu'elle bruſle paiſiblement d'vn feu diuin, pendant que l'autre faculté par ſon brillant, reſpand çà & là prodiguement les eſtincelles d'vne connoiſſance naturelle : & voila pourquoy la Morale eſt ſi proche compagne de la Logique, & qu'apres auoir expliqué celle-cy, nous traicterons immediatement de celle là.

Et

Et d'ailleurs comme la clarté dont la raiſon ſe trouue pourueuë en cét eſtat, luy ſert de flambeau pour la promener dans le Palais de la nature, dont les ombres ne ſont pas moins à reſpecter que le ſilence qui s'y fait de peur d'interrompre le cours de nos honneſtes curioſités; nous entrons librement en la recherche des Choſes ſecrettes & naturelles; d'où vient que des entretiens de la Morale nous paſſons auſſi toſt aux varietez agreables de la Phyſique.

Et parce qu'il ne faut pas s'eſchapper de la nature que nous n'ayons ſoigneuſement examiné, non ſeulement les choſes ſenſibles, mais encores toutes celles qui ſont du crû & de la fabrique de noſtre eſprit, telles que peuuent eſtre les notions regulieres ou tranſcendentes. La Metaphyſique, qui nous entretient de l'eſtre, de ſes proprietez, & autres conceptions ſublimes, ferme apres ſoy la porte de toute ſorte de connoiſſance naturelle, ſoit ſenſible, ſoit abſtraitte & preciſe par l'operation de nos entendemens.

Il ne reſte donc plus que la Theologie qui marche apres tous ces preparatifs, de meſme que le Prince ſouuerain apres ſon train & ſa ſuitte, lors qu'il faict entrée en quelque ville de conſequence; & parce que d'vn pas glorieux elle marche au deſſus de toute connoiſſance naturelle, & qu'elle conuertit encores à ſon vſage les prouiſions

ſions des vnes & des autres ſciences, ſelon qu'elle trouue à propos de s'en ſeruir, nous luy ſoubmettons & ſacrifions volontiers toutes nos connoiſſances, auſſi bien que nos cœurs & nos affections, afin que celuy qui s'eſt glorifié ſoy-meſme, en nous donnant l'Eſtre naturel, ſoit encores glorifié par nous en eſchange de la grace, dont il nous a gratifié ſi liberalement.

PREMIERE.

PREMIERE PARTIE DES TERMES APPARTENANTS A LA LOGIQVE.

De la Logique en general.

CE n'eſtoit pas aſſez que noſtre entendement fiſt vn amas de prouiſions, ſi l'ordre ne s'eſtoit mis de la partie pour en prendre le ſoin & la direction, & faire comme l'œconome qui pour ouurir vn ſac de mille francs à deſſein de fraier à quelque deſpence & payer quelques menuës prouiſions, ne prẽd que ce qu'il faut, & le menage auec diſcretion. Que ſi pour parler d'vn œillet, ou d'vne roſe, l'entendement alloit verſer peſle meſle ſur ce ſubject toutes les notions dont il auroit fait vne eſpargne, ſeroit ce pas agir en yurongne dont l'eſtomach indigeſte & deſvoyé, fait vn amas indiſcret de beaucoup de viãdes, pour les vomir & les rendre toutes

toutes cruës ſans en faire profit. Il eſtoit donc neceſſaire d'eſtablir vn art qui ſceut non ſeulement faire amas de pluſieurs notions, connoiſſances, & ſpeculatiõns, mais qui ſceut encores les diſtribuer à propos & tenir noſtre entendement comme par la main, pour le conduire ſeurement, dans l'eſpargne & la connoiſſance, auſſi bien que dans la diſtribution & le debit des choſes qui ſont de ſon appanage.

La Logique, dont nous auons deſia dit quelque choſe par aduance, a eſté introduitte à cét effect; & comme pour s'acquitter dignement de cette fonction, elle fait toutes ſes leuées au traitté des vniuerſaux, elle ſuppute à quoy elles ſe montent en celuy des categories, & nous fait voir comme elles doiuent eſtre emploiées (dans les iuſtes regles de ſes propoſitions) à la contexture de ſes argumens; & par ce moyen, meſnage ſi bien nos connoiſſances, qu'en les deſtournant de l'erreur, elle ne permet pas qu'elles puiſſent acquieſcer qu'à la ſeule verité.

C'eſt ainſi que pour la definir, nous pouuons dire qu'elle eſt la direction de toutes les lumieres & operations de noſtre entendement, entant qu'elles ſont capables d'eſtre conduittes & acheminées à la connoiſſance du vray.

Cette meſme definition, nous faiſant voir ſon deſſein, nous explique quant & quant ſon

ſon obiect & ſa fin, n'ayant pour viſée que de tirer le rideau de deſſus les choſes connoiſſables, & de conduire les operations de noſtre eſprit, auec tant de diſcretion, qu'il ne ſe confonde point dans le iugement qu'il en doit faire.

Et comme l'art de ſupputer, de compter, d'adjouſter & de ſouſtraire, d'vnir ou de diuiſer, pour auoir des regles certaines & conſtantes & contribuer quelque choſe à la ſcience, n'eſt pas pour cela vne ſcience; auſſi diſons nous qu'il n'eſt pas neceſſaire que la Logique, pour eſtre en quelque façon la main des ſciences, ou du moins celle qui aſſiſte à leurs enfantemens & productions, ſoit pour cela vne ſcience, non plus qu'il n'eſt pas neceſſaire que la ſage femme qui preſte ſon ſecours & ſon miniſtere aux couches d'vne femme, ſoit groſſe, ou en eſtat de la deuenir.

Si donc nous conſiderons la Logique dans l'operation & la pratique, elle ne peut pretendre autre qualité que celle de ſeruante, entant qu'elle contribuë ſes ſeruices à l'aduancement des ſciences. Mais auſſi comme la ſage femme peut en cas de neceſſité, ſe rendre à elle meſme les bons offices, dont elle aſſiſte les autres; auſſi peut on dire que la Logique s'exerce par fois elle meſme, & fait ſur ſoy les experiences de ſon art, puiſque non contente du modelle qu'elle preſcrit pour faire bien raiſonner ſur toutes choſes,

choſes, elle adiuſte ſes propres maximes, & les liant les vnes aux autres, tire des conſequences, eſtablit des preuues & des argumens & produit ſon fruict des meſmes mains, dont elle va ſecourir & ſoulager les ſciences.

La Logique eſt naturelle ou artificielle. Naturelle, telle qu'elle ſe rencontre dans vn bon ſens commun, qui ſans eſtude raiſonne fortement ſur les choſes qui ſe preſentent.

L'artificielle & acquiſe, regarde le ſubject où elle habite, ſelon l'employ qu'il en veut faire: ſi pour enſeigner, la voyla maiſtreſſe & enſeignante; ſi pour s'en ſeruir dans les preſſantes occaſions, la voila combattante, & les armes à la main.

Au premier cas il faut vn ordre & vn eſclairciſſement bien net de toutes ſes notions, qui ſont autant d'excellentes liqueurs qu'elle prepare pour les reſpandre auec profit dans l'eſprit de ceux qu'elle veut inſtruire. C'eſt vne ſale d'armes où d'abord elle ne leur apprend qu'à ſe mettre en garde, à tenir le fleuret, & allonger contre vne muraille, ou ſi par fois elle ſe les met en preſence, & faict mine de leur porter, c'eſt plus pour leur apprendre à parer, que pour les attaquer, plutoſt pour leur deſcouurir la ruſe, que pour les ſurprendre.

Au ſecond il n'en va pas de meſmes, ce n'eſt plus à fer emouſſé que le Maiſtre tireur

reur d'armes faict aſſaut, contre l'ennemy qui l'attaque en plaine ruë : au lieu de deſcouurir ſon art, il ruſe & cache le coup qu'il medite, il marchande ſon homme, & dans l'incertitude de ſon deſſein qu'il marque par le peu d'arreſt de la poincte de ſon eſpée, luy eſgare la veuë pour le ſurprendre & ne point porter à faux.

C'eſt ainſi que le Logicien qui ſe trouue ſur les bancs, tient ſes artifices ouuerts à celuy qu'il attaque, & s'efforce de deſcouurir le foible du ſoûtenant, pour luy paſſer ſus les armes, & ſe rendre victorieux.

La Logique entant qu'elle enſeigne, ſe peut diuiſer en trois Chefs principaux, appellez deffinition, diuiſion & argumentation : tout ſon employ n'eſtant autre, que deffinir vn ſuiect pour en connoiſtre la nature; le diuiſer, pour en remarquer les proprietez, les vertus & toutes les parties; & comparer ce meſme ſuiet auec vn autre, pour en tirer quelques preuues, maximes, & veritez certaines & determinées, capable d'enrichir le treſor de nos connoiſſances. Ce qui ſe reduict à dire quel eſt vn ſuiect, quelles en ſont les parties, & quel eſt l'accord & l'harmonie qu'il fait eſtant conioinct ou comparé auec vn autre.

L'entendement humain ne forme pas ſes lumieres tout à coup, il contemple les obiects particuliers, il regarde toutes les eſtoilles qu'il deſcouure en vne nuict & s'en reſſou-

reſſouuient le lendemain ; cette notion qui luy demeure le fait diſcourir le iour, d'vne choſe qu'il n'a veu que la nuict ; & voila comme vne choſe eſloignée luy eſt renduë preſente ; & cette preſence c'eſt à dire la notion qu'il conſerue en plain midy, des eſtoilles qu'il ne peut voir pour lors, eſt appellée abſtraitte, parce qu'elle n'eſt pas ſenſible en cét eſtat, l'obiect eſtant abſent, & que d'ailleurs elle eſt deſpourueuë des circonſtances, ſoit du lieu, puis qu'il importe peu que ç'ait eſté à la ville, ou aux champs, ſoit du temps, eſtant de peu de conſequence qu'il y ait huict iours ou vn mois que voſtre entendement ait faict cette obſeruation. Donc comme cette meſme notion eſt independante de l'obiect & de ſes circonſtances, de la vient que nous la diſons abſtraitte & inuariable ; Et bien que l'obiect meſme fuſt variable, comme les fleurs que vous auez veuës le printemps dernier en voſtre parterre, ſi eſt-ce que la notion que vous en conſerués vous demeure touſiours comme vn immeuble fixe, permanent, & affranchi de toute corruption.

Cecy ſoit dit pour faire entendre ce que nous voulons exprimer par les termes des notions intellectuelles, dont la Logique & les autres parties de la Philoſophie, ſe ſeruent à toute heure pour s'expliquer & ſe faire entendre.

TERME

TERME.

TErme generalement parlant, eſt l'extremité de quelque choſe; c'eſt ce qui borne & limite ſon eſtenduë, d'où vient que la mort eſt appellée le terme & l'extremité de la vie.

Il ſe dit principalement d'vne quantité continuë, c'eſt ainſi que le point eſt le terme de la ligne, & que voſtre heritage eſt terminé par ſes bornes, qui le ſeparent de celuy de voſtre voiſin.

Et parce que toute action doit auoir vn terme (autrement elle ſeroit infinie, ce qui repugne à la creature) c'eſt pour cela que l'eſpece formée en noſtre entendement, eſt appellée terme de l'entendement agiſſant.

Le terme eſt de deux ſortes. Le premier eſt le terme du depart; parce que pour ſe porter à vn lieu, il faut auparauant eſtre posé en vn autre. Le ſecond eſt le giſte & le terme du repos, parce que la choſe y eſtant arriuée, elle s'y repoſe.

Terme ſe prend chez le Logicien pour les dictions ſous leſquelles toute propoſition eſt enoncé, ou pour les noms des choſes ſous la force & ſignification deſquels elles ſont contenues & renfermées, comme en leurs termes & limites.

Le terme eſt mental, vocal, ou eſcrit. Le mental eſt celuy qui eſt conceu en noſtre

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

ſtre eſprit ; telle eſt l'Idée que nous auons conceu du Lion. Le vocal eſt celuy qui s'exprime par la voix quand nous proferons, ce terme, Lion. Celuy-cy eſtant proprement le ſigne de celuy là ie veux dire du mental, puiſqu'en proferant le terme de Lion, ie donne aſſez à connoiſtre que i'ay conceu & graué en mon eſprit l'Idée & la repreſentation de cét animal. L'eſcrit eſt celuy que nous traçons ſur le papier.

Le terme eſt poſitif ou negatif. Le poſitif poſe que'que choſe de reel; tels ſont ces termes, pierre, homme, arbre. Le negatif ne poſe rien ; au contraire, il denie vne choſe à quelque ſuject. Ce qui arriue quand ie dis qu'vn Ange n'eſt pas vne pierre ny vn arbre. Le terme eſt vniuerſel, quand il ſignifie vne choſe vniuerſelle, tel eſt l'homme entant que par ce terme ie me figure generalement tous les hommes ; ou particulier, comme Pierre, Paul.

Le terme encores eſt vniuoque, equiuoque ou analogue. L'vniuoque eſt celuy qui ſignifie vne choſe communicable en nature, à pluſieurs ſubiets & par egales portions. Exemple l'homme eſt vniuoque à l'egard de tous les particulieres de cette eſpece, parce qu'il leur conuient eſgalement & en nature.

Terme equiuoque, eſt celuy qui peut eſtre attribué à pluſieurs ſuiets à raiſon du nom ſeulement: Exemple, le terme de chien, eſt

eſt commun au poiſſon appellé chien marin, au ſigne celeſte qui porte le nom de canicule: & à l'animal domeſtique que nous appellons chien; bien qu'ils ſoient de differente nature, & qu'ils ne conuiennent qu'au nom ſeulement & non pas en l'eſpece.

Terme analogue, eſt celuy qui conuient à deux choſes differemmẽt, ſçauoir à l'vne proprement & à l'autre improprement, & en quelque maniere ſeulement, c'eſt à dire par quelque rapport; d'où vient que le breuuage qu'on preſente à vn malade pour le guerir & luy rẽdre la ſanté eſt appellé ſain, encores que ce terme ne ſoit deub proprement qu'à l'homme, que nous diſons eſtre ſain, quand il ſe porte bien. Et comme ce breuuage a quelque rapport à la ſanté deſirée par le malade, il eſt appellé ſain par analogie & proportion.

Le terme ſynonyme, ne veut dire autre choſe que l'vniuoque, parce qu'il conuient à pluſieurs choſes eſgalement en nom & en nature.

Le terme homonyme, eſt ſemblable à l'equiuoque en ce qu'il eſt attribué à pluſieurs ſujets qui communiquent en nom ſeulement mais non pas en nature.

Terme polyonyme, eſt quand vne méme choſe a pluſieurs noms, ſous l'vn ou l'autre deſquels elle peut eſtre exprimée, ſignifiée & entenduë. Exemple, vne eſpée de chaſſe peut eſtre appellée glaiue ou couſteau.

Terme

Terme heteronyme, eſt quand vne choſe eſt differente d'vne autre en nom & en nature, comme Ange, homme, lyon. Ces termes comparez enſemble ſont heteronymes.

Terme paronyme, eſt quand vn terme eſt vſurpé pour vn autre, comme chaud au lieu de chaleur.

SIGNE.

LE ſigne eſt proprement ce qui en ſe faiſant connoiſtre & s'expliquant à nos sẽs deſcouure quant & quant à noſtre eſprit quelque autre choſe que ſon eſpece. Exemple, le bouchon de lierre eſt vn ſigne qui ſe faiſant voir pendu à vne porte, nous ſignifie en meſme temps qu'on y vend du vin.

De maniere que tout ſigne à deux relations ou regards differentes; l'vn à la choſe qu'il repreſente, comme le bouchon de lierre à l'eſgard du vin, l'autre à noſtre imagination à laquelle il parle quoy que muet.

Le ſigne eſt des choſes preſentes, comme le iour l'eſt de la preſence du Soleil ou du flambeau; des paſsées, comme la cendre de paille, eſt ſigne qu'elle a eſté bruſlée; ou des futures comme l'Aurore eſt ſigne du leuer prochain du Soleil.

Les ſignes ſont naturels ou d'inſtitution.

Les naturels empruntent de la nature la force & la vertu de ſignifier ce dont ils ſont

les

les ſignes; telle eſt la fumée à l'eſgard du feu, & la trace des pas qui deſcouure ſi c'eſt vn homme ou vne beſte.

Les ſignes d'inſtitution ſont de deux ſortes, les vns ſont d'inſtitution humaine, les autres d'inſtitution diuine.

Ceux qui ſont d'inſtitution humaine ſignifient diuerſement ſelon la diuerſité des nations, comme le langage particulier à chaque Prouince.

Les ſignes d'inſtitution diuine ſont ou purement Theoriques, quand ils ſignifient ſimplement vne choſe, mais ne l'operent pas; tels eſtoient la Circonciſion & les Sacremẽs de la loy Moſayque, qui ſignifioient la grace future en la Loy Euangelique, mais ne l'operoient pas en ceux auſquels ils eſtoient appliquez.

Ou Theoriques Practiques, tels ſont les Sacremens de la Loy nouuelle, qui ne ſignifient pas ſeulement la ſainɛteté & la grace; mais qui l'operent auſſi & la conferent par leur propre vertu.

Les ſignes ſont ſenſibles ou inſenſibles.

Les ſenſibles ſont ceux qui heurtent nos ſens; & comme nous auons cinq ſens, auſſi peut il y auoir cinq ordres de ſignes ſenſibles & differents ? tel eſt celuy de la veuë, celuy de l'ouye & les autres.

Les inſenſibles ſont ceux qui ſe forment & ſe produiſent en noſtre fantaiſie; telles que ſont les idées & notions qui repreſen-

tent à noſtre entendement les choſes dont elles ſont les ſignes & les images.

VNIVERSEL.

VNiuerſel proprement eſt vn terme qui ne veut exprimer autre choſe que l'vnité de nature qui ſe verſe & ſe reſpãd ſur pluſieurs. Exemple, la nature humaine qui ſe communique generalement & eſgalement à tous les hommes, eſt appellée vniuerſelle.

L'vniuerſel ſe prend quelquefois pour vne choſe generale compoſée de pluſieurs termes, qui peut-eſtre appliquée à pluſieurs. C'eſt ainſi que cette propoſition par laquelle nous diſons que tout homme eſt vn animal raiſonnable, eſt generalle ou vniuerſelle.

Vne choſe ſimple peut eſtre dite vniuerſelle, ou comme cauſe produiſante vne grande varieté d'effects; qui fait que le Soleil eſt cauſe vniuerſelle de la generation des plantes.

Ou comme ſigne qui indique pluſieurs choſes à la fois, tel eſt le terme de mõnoye, qui ſignifie le quart d'eſcu, le teſton, la piece de dix ſols & toutes les autres qui ſe trouuent au deſſus & au deſſous.

Ou comme idée, dont l'eſpece repreſente beaucoup de choſes à la fois: C'eſt ainſi qu'en nous figurant vn Palais nous nous repreſentons vn ordre & vn ajancement de plu

plusieurs materiaux, pierre, chaux, sable, bois, fer, & autres.

Ou entant que cõmunicable à plusieurs. Et parce que cette communication peut estre de nom ou de nature ; Si de nature, cet vniuersel sera appellé synonyme, telle est la nature humaine, à l'esgard de Pierre & de Iean. Si de nom seulement, il sera appellé equiuoque, tel est le terme vniuersel de chien au respect du chien marin & terrestre. Si par quelque sorte de proportion & d'analogie, il sera appellé analogue, tel est le nom de sain communiqué à l'homme, & à la medecine ou au breuuage appellé sain, parce qu'il sert à luy rendre ou conseruer la santé.

DV GENRE.

L'Vniuersel se diuise en cinq branches parce qu'vne chose peut estre vniuerselle à raison du genre, ou de l'espece, ou de la difference, ou du propre, ou de l'accident.

Le genre est proprement vne nature vniuerselle, capable de se communiquer à plusieurs sujects differents en espece, de sorte qu'elle fasse partie de l'essence la plus commune du sujet auquel elle se communique. Exemple, l'homme & la brute sont entre-eux differents d'espece, & neantmoins la nature animale & vniuerselle communiquée à l'vn & à l'autre, de façon qu'elle

fait partie de leur eſſence, eſt appellée generique ou genre.

Que le genre faſſe partie de l'eſſence dans l'eſpece qui le reçoit, il ne faut qu'examiner noſtre exemple, parce que l'eſſence de l'homme eſt d'eſtre animal raiſonnable, l'eſſence de la brutte eſt d'eſtre animal irraiſonnable, c'eſt à dire, incapable de raiſon, & partant l'animal ou la nature animale, à l'eſgard de l'vn & de l'autre, fait la partie plus generale & plus diffuſe de leur eſſence.

Le genre peut eſtre conſideré en trois eſtages, le premier & le plus haut eſt appellé ſupreme & generaliſſime; par ce qu'il n'y en a point au deſſus de luy qui le domine. C'eſt ainſi que l'eſtre eſt vn genre generaliſſime, parce qu'il n'y a rien au delà.

Le genre mitoyen eſt celuy qui ſe trouue entre deux, comme ſubſtance, corps, viuant. Ces genres preſident à des eſpeces au deſſous d'eux, qui à leur eſgard ſont appellées eſpeces, parce qu'elles ſpecifient ce genre & ſe l'approprient; mais parce qu'en cét eſtat elles ſont encores trop diffuſes & generales, elles prennent le nom de genre moyen & ſubalterne, au reſpect des membres qui ſont au deſſous d'elles, & qui les diuiſent eſſentiellement & eſgalement. Exemple, le corps eſt vne eſpece à comparaiſon de la ſubſtance, qui le domine comme genre, puis que les deux premieres branches

de

de la ſubſtance ſont la ſubſtance corporelle, c'eſt à dire, le corps & la ſubſtance incorporelle, c'eſt à dire l'eſprit ou la ſubſtance de l'Ange & de l'ame raiſonnable. Mais parce que le corps ou la nature corporelle conuiennent à pluſieurs ſuiects differents en eſpece, comme le corps viuant & le corps inanimé, qui ſont tous deux corps; auſſi diſons nous que le corps à raiſon de la ſubſtance, qui eſt vn genre qui le domine, eſt appellé eſpece; comme il eſt appellé genre, à l'eſgard des membres qui luy ſont inferieurs, & le partagent entre-eux, à ſçauoir viuant & inanime.

Le dernier eſtage eſt le genre infinie, parce qu'il eſt ſi bas, qu'il ne peut eſtre communiqué qu'à des eſpeces qui ne peuuent iamais obtenir le tiltre de genre, c'eſt à dire ſe communiquer à des ſujects diſtincts d'eſpece, mais de nombre ſeulement. C'eſt ainſi que l'animal à l'eſgard de l'homme eſt genre infime, parce qu'il ne peut deualer plus bas, & ſe conſeruer le tiltre & la qualité de genre, puis que l'hõme ou la nature humaine eſt vne eſpece qui au deſſous de ſoy ne peut admettre & reconnoiſtre que des ſujets ſimplement diſtincts de nombre, mais non pas de nature. Exemple, Iean, Pierre, & Paul ſont des membres de cette eſpece, qui ne ſont diſtincts que de nombre & non pas de nature, parce que la nature humaine ſpecifique eſt vne en tous les hommes.

DE L'ESPECE.

IL eſt facile de iuger de l'eſpece par l'explication precedente. Nous diſons neantmoins que l'eſpece doit eſtre conſiderée à l'eſgard du genre qui la domine, ou à l'eſgard des membres qui luy ſont ſouſmis & la partagent.

A l'eſgard de ce qui la domine ; on peut dire que l'eſpece eſt ce proprement qui ſe trouue immediatement ſouſmis au genre, parce que le viuant & l'inanimé qui ſont les eſpeces du corps, ſe trouuent prochainement ſouſmis au corps, comme genre.

A l'eſgard des membres qui la diuiſent. Nous pouuons dire qu'elle eſt vne nature qui conuient à pluſieurs ſuiects diſtincts de nombre ſeulement. C'eſt ainſi que Pierre & Paul diſtincts de nombre ſeulement, reçoiuent & partagent eſgalement la nature humaine qui leur eſt diſtribuée & communiquée. Ce qui doit eſtre expliqué de l'eſpece que nous auons appellée infime, qui ne peut conuenir qu'à des indiuidus; parce que celle qui ſous diuerſes conſiderations paſſe tantoſt pour genre & tantoſt pour eſpece, n'eſt pas de cét ordre infime, dont nous parlons preſentement.

DE L'INDIVIDV.

PViſque les indiuidus ſont les membres de l'eſpece infime, il en faut dire vn mot.

L'indiuidu

L'indiuidu phyſique & naturel proprement, eſt vn ſuiet diuiſé de tout autre & indiuis en ſoy-meſme, d'où vient que nous l'appellons indiuidu, c'eſt à dire indiuiſible. C'eſt ainſi que Pierre eſt diuiſé de Paul & de Iean, & qu'il demeure indiuis en ſoy-meſme par ſa propre indiuiduation, qui ſe termine & le rend incommunicable à tout autre qu'à ſoymeſme, parce que Pierre ne ſera iamais Paul, & Paul ne ſera iamais Pierre.

Le principe d'indiuiduation eſt-ce par quoy la nature d'vn ſuiet, telle qu'eſt la nature humaine, à l'eſgard de Pierre & de Paul, eſt rendue indiuiſible & indiuiduelle, en l'vn & en l'autre de ces particuliers. De maniere que par ce principe l'vn & l'autre eſt rendu incommunicable, c'eſt à dire que la nature humaine qui les conſtituë, & les fait eſtre ce qu'ils ſont, ne peut plus appartenir à vn autre.

En fin, ce parquoy Pierre ſubſiſte & qui le rend indiuidu, eſt tellement en luy, qu'il ne peut eſtre en vous, & s'il ſe trouuoit en vous, vous ſeriez luy-meſme, parce que vous conuenez tous deux en nature, & ne differez que par l'indiuiduation, comme la ſeule marque ſubſtantielle & le dernier ſupplement qui la perfectionne & la determine & à vous & à Pierre.

Ce n'eſt pas auſſi que noſtre eſprit ne ſe puiſſe feindre vn indiuidu, c'eſt à dire, vne

notion vague & tranſcendente au deſſus de tous les indiuidus Phyſiques, laquelle ſe communiquera à tous en particulier. Exemple, quand ie profere ce terme d'indiuidu, ie puis l'attribuer à cét homme, à cét arbre, à ce cheual, à ce Lyon & à tel autre indiuidu naturel que ie voudray choiſir; Et voila l'indiuidu que nous appellons tranſcendant comme vne ſcelle à tous cheuaux, qui court & ſe promene au deſſus de tous les indiuidus phyſiques & naturels. quelques vns l'appellent Logique & rational, parce qu'il eſt proprement vn ouurage de noſtre raiſonnement & vne piece de noſtre fiction. En cette conſideration le voila vagabond & vniuerſel. Mais dans ſon eſtre naturel & phyſique; il ne peut appartenir qu'au ſujet qu'il indiuiduë. D'où vient que pour diſtinguer celuy-cy d'auec l'autre qui n'eſt proprement qu'vn baſtard, nous l'appellons indiuidu determiné, parce qu'il a trouué des bornes & des limites, qui le renferment & l'empriſonnent.

DE LA DIFFERENCE.

LA difference proprement eſt ce qui diſcerne & diſtingue vne choſe d'vne autre, ou ce qui fait qu'vn ſujet eſt different d'vn autre ſujet.

La difference eſt eſſentielle entre les ſujets qui different de nature. Tel qu'eſt le raiſon

raiſonnable, qui conſtituë la nature de l'hõme, & par lequel il eſt diſtingué de la beſte brute, conſtituée par la difference oppoſée appellée irraiſonnable.

Où elle eſt accidentelle entre les choſes qui ne different que d'accident. C'eſt par elle qu'vn meſme homme peut eſtre different de ſoy-meſme, à raiſon des accidents de la ſanté & de la maladie, eſtant autre quand il eſt ſain, qu'il n'eſt pas quand il eſt malade.

La difference eſt vn des membres de l'vniuerſel, que nous diſons eſtre ce par le moyen dequoy l'eſpece eſt conſtituée dans la perfection de ſa nature, exemple, la nature animale, qui eſtoit commune à l'homme & à la brute, en qualité de genre, attendoit la difference pour conſtituer l'eſpece & la nature de l'vn & de l'autre; de maniere qu'ayant adiouſté à la nature animale la raiſon ou le raiſonnable, i'ay eſtably la nature entiere de l'homme, qui n'eſt autre que d'eſtre vn animal raiſonnable; & ayant de l'autre part ioint l'irraiſonnable à la brute, i'ay formé la perfection de ſa nature qui n'eſt autre que d'eſtre vn animal irraiſonnable.

Il eſt facile de iuger par là quelle eſt l'importance de l'vniuerſel, que nous appellons difference, puis qu'eſtant conjoint auec le genre, il conſtitue l'eſpece.

La difference eſt donc ce qui donne l'eſtre

ſtre à la choſe, comme partie eſſentielle du ſuject qu'elle compoſe. De là vient que chez les Philoſophes le genre eſt comparé à la matiere qui eſt vne choſe vague & indifferente ; & la difference à la forme qui donne l'eſtre au ſuject qu'elle informe & perfectionne.

La difference eſſentielle a cela de propre qu'elle n'eſt pas capable d'accroiſſement ou de diminution, parce que les eſſences des choſes ſont immuables & reſſemblent aux nombres, auſquels ſi vous adiouſtez ou ſouſtrayez vne vnité, ils ne ſont plus ce qu'ils eſtoient ; de maniere que le Philoſophe pour eſtre plus raiſonnable que le payſan, ne l'eſt pas à cauſe de ſa nature, nullement, elle eſt eſgale en l'vn & en l'autre, mais par accident ſeulement, c'eſt à dire à raiſon du temperament & de l'eſtude.

DV PROPRE.

LE propre ou la proprieté eſt vn membre de l'vniuerſel, qui a pluſieurs branches, car nous pouuons dire vne choſe eſtre propre à Pluſieurs en quatre manieres.

La premiere, quand elle conuient à vne ſeule eſpece, mais non pas à tous les inuidus de cette meſme eſpece. C'eſt ainſi que l'homme ſeul, eſt medecin, & non pas tous les hommes en particulier.

Par

Par la ſeconde, le propre conuient à toute l'eſpece, de maniere toutes fois qu'il conuienne encores à vne autre. C'eſt ainſi que tous les hommes naturellement ont deux pieds, & que l'oyſeau qui conſtitue vne autre eſpece d'animal, a deux pieds, auſſi bien que l'homme.

Par la troiſieſme, le propre conuient à toute l'eſpece, & luy eſt ſi particulier, qu'il ne ſe trouue point d'autre eſpece qui puiſſe y pretendre part, quoy qu'il ne luy conuienne pas touſiours. C'eſt ainſi qu'il eſt propre à l'homme de blanchir quand il eſt paruenu à la vieilleſſe (ce qui ne ſe peut dire proprement de quelque autre animal que ce ſoit) bien que tous les hommes ne blanchiſſent pas.

Par la quatrieſme & derniere, le propre conuient à vne ſeule eſpece, & à toute l'eſpece, c'eſt à dire à tous les indiuidus & touſjours. C'eſt ainſi que nous appellons l'homme riſible, parce qu'il eſt le ſeul qui a cette proprieté, & n'y a point d'homme qui ne ſoit riſible, c'eſt à dire, qui ne puiſſe rire actuellement, ou du moins qui n'ẽ ait la puiſſance.

Le propre ainſi expliqué, au dernier ſens, eſt proprement vne choſe vniuerſelle, communicable à pluſieurs ſuiets differents de nombre, comme la riſibilité au reſpect de tous les indiuidus qui ſe trouuent conſtituez ſous la nature humaine, Pierre,

Paul, Iean, Claude & autres; de ſorte qu'en deſcouurant cette proprieté ſpecifique, vous deſcouurez la nature humaine en méme temps ; & deſployant celle cy, vous y reconnoiſſez celle-là, ie veux dire la proprieté par vn eſchange reciproque. Exemple, en diſant riſible, vous deſcouurez la nature humaine, parce qu'elle ſeule eſt riſible; en diſant la nature humaine vous la dittes riſible confuſement & d'vne maniere enuelopée parce que les proprietez eſſentielles fluent de l'eſſence du ſujet, auquel elles ſont propres ou appropriées.

Les proprietez eſſentielles ne reçoiuent point d'accroiſſement ny de diminution; Et bien qu'entre les hommes il s'en trouue qui ſoient plus portez à rire les vns que les autres; Cette difference de plus & de moins procede de la diuerſité du temperament, & non pas de la proprieté eſſentielle, qui à raiſon de ſa nature, eſt eſgale en tous les particuliers.

DE L'ACCIDENT.

L'Accident eſt tout ce qui arriue à vn ſuject, outre l'eſſence & la nature qui le conſtitue.

Si nous le prenons dans vne ſignification diffuſe, il comprend tout ce qui generalement n'eſt pas ſubſtance ; D'où vient que le propre, tel que nous l'auons depeint en ſa

ſa plus haute perfection ſera partie de l'accident.

Si nous le conſiderõs en ſa propre ſignification, l'accident eſt tout ce qui arriue à vn ſujet, ſans qu'on puiſſe dire qu'il fluë de ſon eſſence. Telle eſt la blancheur & la noirceur à l'eſgard de l'hõme, puis qu'il y en de blãcs & de noirs, des Mores & des Allemands. En ce cas voila l'accident diſtinct du propre, ou de la proprieté qui flue de l'eſſence.

Nous diſons donc que l'accident eſt ce, qui peut arriuer ou s'abſenter d'vn ſujet ſans que pour cela le ſujet ſe trouue deſtruit en nature. C'eſt ainſi que la blancheur peut-eſtre effacée de la muraille, ſans que la muraille ſoit deſtruite pour cela. Et parce que la blancheur peut conuenir à pluſieurs ſujets differents, comme au papier, au linge, & au ſatin, c'eſt pour cette raiſon que l'accident forme & conſtitue l'vne des branches de l'vniuerſel.

CATEGORIE.

CAtegorie en la racine de ſa langue ne veut dire autre choſe qu'accuſation, & parce qu'en matiere criminelle l'accuſation eſt vne ſuitte de procedures, vne liaiſon & vn ordre de pieces differentes: bref vne certaine inſtruction reglée ſous des formes preſcriptes & ordinaires, ſelon l'vſage des lieux en faueur des accuſez.

Les

Les anciens Philoſophes ſe ſont ſeruis de ce terme pour ſignifier les choſes qui rangées ſous vn certain ordre, s'accuſent elles-méſmes & diſent ce qu'elles ſont: de maniere toutesfois que par vne certaine dependance les vnes des autres, elles ſe trouuent engagées ſous vn empire generaliſſime, qui les enuelope, les protege & les couure toutes de l'eſtenduë de ſes aiſles.

C'eſt ainſi que l'eſtre en qualité de genre ſouuerain enuelope les genres, les eſpeces & les indiuidus, auſquels il ſe communique, & que chacun des membres compris ſous l'eſtendue de l'eſtre, s'accuſe ſoy-meme auant qu'il ſoit interrogé: car dés là que vous trouuez la ſubſtance & l'accident, comme les deux premieres branches qui diuiſent l'eſtre, elles n'attendent pas que vous demandiez ce qu'elles ſont, tant elles ont de haſte de s'expliquer & ſe faire connoiſtre, pour n'eſtre pas priſes l'vne pour l'autre.

C'eſt par cette raiſon que la ſubſtance vous dit qu'elle eſt ſubſtance, tant elle a peur que vous la preniez pour vne autre choſe moindre qu'elle n'eſt

C'eſt par cette conſideration que le membre qui luy eſt oppoſé ſe dit accident, de crainte que vous ne le confondiez auec la ſubſtance, tant il eſt amoureux de ſon eſtre & de ſa nature, quoy que deffectueuſe & toute eſtropiée à comparaiſon de la ſubſtance

ſubſtance, puis qu'il ne peut marcher ou aduancer d'vn pas, ny meſme ſe maintenir naturellement pour vn moment, ſans l'appuy & le ſecours de la ſubſtance.

Voila le ſens auquel la Categorie peut paſſer pour vne accuſation volontaire, à raiſon de ſes membres, leſquels ſi vous parcourez, vous trouuerez que pour eſtre muets, ils ne laiſſent pas de parler; il n'y a qu'à lire le nom & l'inſcription, dont ils portent les etiquettes, pour ſçauoir leur depoſition.

La quantité deſcouure par la force de ſon nom que c'eſt elle qui eſtend les choſes, qui les alonge, les eſlargit, les approfondit & leur communique tout ce qu'elles ont de longueur, largeur & profondeur, bref tout ce qui eſt de commenſurable.

La qualité vous deſcouure leurs charges leurs offices & leurs fonctions.

L'action dit que c'eſt par elle qu'elles agiſſent.

La paſſion ſe vante de les faire ſouffrir.

La relation les compare.

Leur lieu fait voir où elles ſont.

Le temps deſcouure quand ça eſté.

La ſituation fait voir leur poſture & leur contenance.

Et la derniere en deſcouure les veſtemens.

Apres tout pour monſtrer l'adreſſe des Philoſophes en la deſcouuerte des choſes; ils ont tenu deux voyes, qui ſont comme

les

les deux grands chemins, battus pour y arriuer le plus certainement & ſans ſe fouruoyer.

Le premier eſt le chemin des vniuerſaux, & le ſecond des categories. Par l'vniuerſel, ils courent & ſe promeinent par tous les eſtres, & ſi toſt qu'ils reconnoiſſent quelque choſe commune à pluſieurs ils en forment vne notion & la qualifient du tiltre d'vniuerſel. C'eſt ainſi qu'apres auoir connu toutes les creatures qui ont vie, progrez & mouuement en particulier, & deſcouuert que chacune d'elles eſtoit vn animal, comme le lyon, le cheual, le chien, le loup & l'oyſeau, ils ont dreſſé vn article & fait vn capital de cette notion, qu'ils ont appellé genre.

Et parce que retournant à la queſte apres cette heureuſe rencontre, ils ont apperceu que tous les hommes en particulier eſtoiẽt raiſonnables, & que les autres animaux ne l'eſtoient pas, ils ont trouué que raiſonnable & irraiſonnable pouuoient ſeruir de notions communes pour les ſeparer, les mettre à part & en faire des claſſes differentes & des eſpeces diſtinctes, ioignant l'vne & l'autre de ſes differences au genre participé eſgallement. Ayant donc adiouſté le raiſonnable à l'animal, voila l'eſpece de l'homme eſtablie, c'eſt à dire la nature humaine. Et d'ailleurs ayant ioint l'irraiſonnable à l'animal, ils ont conſtitué l'eſpece

des

des brutes deſpourueues de raiſon.

Voila comme de pluſieurs choſes, les Philoſophes n'en font qu'vne par la voye de l'vniuerſel, puiſque ſous le terme de l'eſpece qui contient la nature humaine, ils vous repreſentent generalement tous les hommes, le nombre en pût-il eſtre infiny ou du moins inombrable.

Le ſecond chemin qu'ils ont tenu pour connoiſtre les choſes, eſt tout contraire à celuy-là; parce que le premier ne fait qu'vne ſeule choſe de pluſieurs. Celuy-cy au contraire fait d'vne ſeule & meſme choſe pluſieurs & differentes pieces, par vne analyſe, vn deſmembrement & anatomie bien exacte, qui vous range toutes les parties diſſimilaires d'vn corps en autant de cellules, qu'elles peuuent former entre elles de difference notable & particuliere, à l'imitation de celuy qui pour connoiſtre le corps humain en feroit la diſſection plus reguliere qu'il luy ſeroit poſſible, & mettroit à part toutes les pieces qui ſe reſſemblent & ſont d'vne méme claſſe, dont l'vne contiendroit la chair, l'autre les os, l'autre le ſang, l'autre les nerfs & ainſi les autres.

Reduiſons-nous à l'exemple, & contemplons cette verité dans le ſein d'vne roſe; voſtre deſſein eſt de connoiſtre & d'examiner cette fleur, voyons ſi vous y pouuez obſeruer autre choſe que les dix ordres & categories des Philoſophes. Car tout ce

que

dont le nombre ne peut eſtre accreu d'auantage, parce que tout ce qui peut tomber en l'imagination pour le faict de la creature, ſe trouue enclos & renfermé neceſſairement ſous l'vne ou l'autre de ces petites cellules.

C'eſt par cette conſideration que parlant de Dieu ou de l'eſtre eſtant qu'il peut luy eſtre appliqué (puis qu'il eſt permis de dire qu'il eſt vn eſtre increé) nous n'entendons iamais parler de l'eſtre categorique: parce que celuy-cy eſt finy & produict dans le temps, l'autre au contraire eſt eternel & infiny; de maniere que ſi la creature pretend partager l'eſtre auec ſon Dieu, c'eſt d'vne façon ſi baſſe, ſi ſeruile, ſi roturiere & ſi dependante, qu'il y a lieu de dire que l'eſtre de Dieu, & celuy de la creature peuuent bien conuenir & s'accorder au nom, mais non pas en autre choſe; puiſque la creature qui porte le nom de l'eſtre, n'eſt pas vn eſtre proprement, s'il eſt mis en comparaiſon auec l'eſtre increé, mais vne pure & ſimple dependance de celuy-cy, vne ombre de cette realité eſſentielle & fonſſiere, & comme l'ombre n'eſt pas le corps, les creatures qui ne ſont proprement que les ombres de l'eſtre increé, ne peuuent meriter en ce ſens le nom d'eſtre que d'vne maniere bien eſtropiée & bien imparfaicte.

DE LA SVBSTANCE.

LA ſubſtance eſt dicte ſubſtance, parce qu'elle ſe ſouſtient d'elle méme, & qu'elle ſert encore de baſe & de ſouſtien aux accidents qui luy adherent.

Il eſtoit biẽn neceſſaire qu'il y eut vne ſubſtance, car ſi entre les choſes pas vne n'eut eſté capable de ſubſiſter & maintenir ſon eſtre independamment d'vn autre ſujet, il eut fallu qu'vn ſuiet euſt eſté appuyé ſur vn autre, celuy-cy ſur vn precedent, le precedent ſur vn qui le deuanceroit: Et par cette chaiſne & retrogradation on ſeroit tombé dans vn precipice qui eſt le progrez à l'infiny, condamné par tous les Philoſophes. Et partant la ſubſtance eſtoit neceſſaire pour faire cét office en tous les ſujets en particulier.

Si donc on demande en quoy conſiſte la nature de la ſubſtance, il faut reſpondre qu'elle n'eſt autre choſe qu'vn eſtre ſubſiſtant par ſoy-meſme, c'eſt à dire qui exiſte par ſa propre vertu, comme fait la roſe & l'œillet qui exiſtent independammẽt de tout autre ſuject naturel, & meſme de leur pied, parce que pour y eſtre attachez, ils ne ſubſiſtent pas par luy.

La ſubſtance eſt ou premiere ou ſeconde. La premiere eſt proprement la choſe qui frappe nos ſens, comme fait tout ob-

ject

ject materiel, la roſe, l'œillet, l'arbre, l'oyſeau, la pierre & tous les autres. Elle eſt appellée premiere, parce qu'elle aborde noſtre connoiſſance toute la premiere.

La ſeconde eſt celle qui eſt cõmuniquée à pluſieurs appellée genre ou eſpece.

La premiere donc a cela qu'elle eſt particuliere ou indiuiduelle, eſtant incommunicable à tout autre ſujéct que celuy qu'elle fait ſubſiſter. Telle qu'eſt Pierre, Paul, ou l'arbre de voſtre iardin.

La ſeconde eſt vniuerſelle, parce qu'elle conuient à pluſieurs, comme il a eſté dit du genre & de l'eſpece.

La ſubſtance eſt creée ou increée. Dieu ſeul eſt vne ſubſtance increée. La creée eſt corporelle, comme l'arbre & le metail; ou ſpirituelle, comme l'Ange & l'ame raiſonnable; l'ame eſt dicte incomplete, parce qu'elle a vne inclinatiõ panchante vers le corps humain qu'elle doit informer, pour compoſer auec luy vne ſubſtance complete; à ſçauoir l'homme. l'Ange eſt vne ſubſtance cõplète, parce qu'elle eſt parfaicte de tous poincts, & n'eſt pas ordonnée à faire partie d'vn tout comme l'ame à l'eſgard du corps.

Les ſubſtances ne ſont pas contraires entre elles, ou ſi elles le ſont, c'eſt à raiſon de leurs qualitez ſeulement; & non pas à raiſon de leur eſtre ſubſtãtiel; C'eſt ainſi que les Anges & les Demons ſont contraires, non à raiſon de leur ſubſtance, qui

eſt

eſt vne, mais à raiſon de leurs qualitez ſeulement, puiſque ceux qui ſont dans la gloire, ſont toute charité, beauté & perfection; & que ceux cy dans la torture & la malediction, sõt toute haine, laideur & difformité.

DE LA QVANTITE'.

LA quantité eſt vn accident, par le benefice duquel la ſubſtance ou la choſe ſubſtantielle, acquiert le priuilege de pouſſer toutes ſes parties & dimenſions hors les vnes des autres; de maniere que la teſte, les pieds, les bras, les iambes ne ſoient pas confus enſemble, mais eſtendus & allongez ſelon leur iuſte & naturelle proportion.

C'eſt par la quantité que la ſubſtance du roſier, s'explique, s'eſtend & deſploye ſes branches, ſes fueilles, & ſes fleurs ſans confuſion & meſlange de ſes parties.

La quantité a deux ſortes d'eſtendue, l'vne eſt interieure, & l'autre exterieure.

L'exterieure eſt celle dont nous venõs de parler. Elle eſt toute viſible & palpable.

L'interieure n'eſt pas de meſme & comme toutes les choſes auant qu'on les puiſſe qualifier telles, doiuent eſtre en elles meſmes. Nous diſons que l'eſtendue exterieure doit auoir vn certain eſtre occulte & caché, que nous appellons eſtendue interieure, qui precede en quelque maniere cette eſten-

due

due ſenſible & palpable. Exemple, eſt-il pas vray que l'eſtenduë exterieure de l'eſpic de bled, eſtoit, renfermée dans le grain auant qu'il fut pourry en terre, & qu'il eut pouſſé ſa tige & ſon eſpic. Comment donc pouuons nous appeller cette eſtẽdue cachée ou occulte, ſinon interieure & profonde. Et partant toute quantité peut eſtre conſiderée, ou à raiſon de ſon eſtendue exterieure, ou à raiſon de ſon eſtendue interieure.

C'eſt ce qui a fait dire aux Philoſophes que l'eſtendue exterieure n'eſtoit pas de l'eſſence de la quantité, mais ſeulemẽt l'eſtendue interieure, puiſque dans l'exemple allegué, l'eſſence de la quantité reſpanduë par l'eſpic de froment eſtoit conſeruée dans le grain auparauant qu'il fut ietté en terre.

Donc comme elle eſtoit en vertu & conſeruoit en ce petit volume vne eſtendue ſecrette & virtuelle des parties, ſelon l'ordre & la proportion qu'elles doiuent auoir les vnes aux autres, & acquerit par l'eſtendue exterieure qui leur ſuruient, comme vn veſtement ſenſible, groſſier, & palpable; auſſi diſons-nous que cette eſtendue exterieure n'eſt pas de l'eſſence de la quantité. Ce qui eſt bien à remarquer pour la reſolution de beaucoup de doutes & de difficultés de conſequence.

La quantité eſt continue ou diſcontinue. La continue eſt celle qui eſt continuellement vne; Cette quantité eſt permanente

(comme

comme vne aulne, vn arbre, vne fleur, vn homme, parce que toutes ſes parties exiſtent tout à la fois; la teſte, les bras, les iambes, les pieds, tout cela exiſte d'vn méme temps en l'homme.

Ou elle eſt ſucceſſiue, c'eſt à dire que les parties ſuccedent les vnes aux autres,& n'exiſtent iamais tout à la fois,cõme le temps, le iour & l'aage, dont les parties ſont dans vn flux & coulement perpetuel, de ſorte qu'elles ne ſe trouuent iamais enſemble, n'eſtãt pas en voſtre puiſſance de faire que la partie de l'heure qui eſt eſcoulée, il n'y a qu'vn moment, ſoit preſente auec celle qui ſe paſſe.

Quantité diſcontinuë ou contiguë, eſt celle qui n'eſt pas vne propremẽt,mais improprement, à raiſon des liaiſons morales qui l'eſtreignẽt,& produiſent vn tout par vn certain enchaiſnement,qui de pluſieurs choſes diſtinctes n'en forme qu'vn ſeul corps. C'eſt ainſi qu'vn calcul de nõbre eſt quantité, & que l'oraiſon compoſée de pluſieurs termes & propoſitions diſtinctes entre elles, peut eſtre appellée vne quantité diſcrete ou diſcontinue.

Les quantitez encores ne ſont pas cõtraires entre elles non plus que les ſubſtances; ou s'il s'en trouue d'ennemies, elles ne le ſont que par les qualitez qui leur ſuruiennent & forment cette petite guerre, mais non pas à raiſon de leur propre nature.

PRO

PROPORTION.

PRoportion eſt vne comparaiſon de deux ou pluſieurs grandeurs ou quantitez.

Cette proportion eſt Arithmetique, Geometrique, ou Muſicale ; l'Arithmetique eſt quand il y a vne ſuitte de pluſieurs nombres dont le conſecutif ſurpaſſe le precedent d'vn meſme nombre.

Exemple, 4. 7. 10. 13. ces nombres ſont appellés proportionnaux, parce que chacun d'eux ſurpaſſe celuy qui le precede du nombre de 3. le 7. ſurpaſſe le 4. de 3. le 10. ſurpaſſe le 7. dumeſme nombre de 3. voila la proportion la plus iuſte de toutes.

La Geometrique eſt quãd pluſieurs grandeurs comparées, ont entre elles vne meſme proportion. Exemple, la ligne de 2. pieds eſt à la ligne de 6. pieds, ce que la ligne de 18. pieds eſt à la ligne de 54. car de meſme que le 2. eſt 3. fois dans le nombre de 6. le nombre de 18. eſt trois fois dans 54.

La muſicale eſt differente des deux autres, en ce que de 3. nombres, tels que ſont 3. 4. 6. il y a pareille proportion du plus grand au plus petit, c'eſt à dire, du 6. au 3. & du 4. au 3. qu'il y a de proportion entre la difference du 6. au 4. qui eſt 2. & la differẽce du 3. au 4. qui eſt 1. donc telle qu'eſt la proportion d'vn à deux, telle ſera la proportion de ces trois nombres 3. 4. 6. comparez diuerſement, c'eſt à dire, de 6. à 3. & de 4. à 3.

DE LA QVALITE'.

LA qualité eſt vn des accidents le plus remarquable de tous par ſon tiltre, puiſque c'eſt luy qui diſtribue les offices, les fonctions & les qualitez, d'où procede l'vſage introduit entre les hommes, par lequel pour s'inſtruire de quelqu'vn & le bien connoiſtre, la premiere demande qu'on fait eſt de ſçauoir ſa qualité, quel il eſt, & pour lors ayant dit que c'eſt vn homme d'honneur, & qu'il eſt officier d'vne Cour Souueraine, ſous le tiltre de Conſeiller ou de Preſident, le voila ſuffiſamment conneu. Enfin tout ſujet eſt deſnommé par ſa propre qualité.

Il y a quatre ordres de qualitez, dont chacune ſe diuiſe en deux branches; l'habitude, la puiſſance, la qualité patible & la forme, ſont les quatre principales claſſes de cét accident. La premiere claſſe contient l'habitude & la diſpoſition.

L'habitude eſt vne qualité acquiſe qui imprime quelque affection bonne ou mauuaiſe au ſuiet auquel elle adhere (telle eſt la vertu qui perfectionne nos mœurs, & nous porte aux bones actions) bref elle fortifie la puiſſance naturelle, pour la faire agir auec plus d'aiſance & de facilité.

C'eſt par cette raiſon que l'homme de bien n'a pas de peine à le porter à l'entre-

priſe

prise de quelque action difficille, parce qu'il est tousiours en eschole, il bat le fer continuellement ; ses puissances se sont rendues fermes & vigoureuses dans l'exercice; au lieu que ceux qui sont nourris dans les molles voluptez, apportent des puissances si foibles & si enfantines dans les hautes executions, qu'elles ne sont point capables de supporter le moindre fardeau sans s'atterrer & s'abbatre.

Les animaux qui ont le sens de l'ouye, sõt capables d'habitude & de discipline, à la reserue des souris & de quelques autres, dõt la grãde timidité ne permet pas que la fantaisie face aucune application ferme & reglée.

L'habitude qui passe de la main à l'esprit, ne laisse pas de demeurer, encores que la main ou tel autre organe que vous voudrez, soit retranché. C'est ainsi que le ioueur de Luth en conserue la science & l'habitude quoy qu'il perde la main.

La disposition est vne qualité qui dispose la faculté ou la puissance à operer & agir auec quelque facilité, de maniere qu'elle semble estre la mesme que l'habitude, & par effect elles ne different entre elles que du plus & du moins, parce que l'habitude commencée, & qui n'est pas encores en sa perfection, peut estre appellée disposition, à ce qu'elle façonne & dispose le sujet; mais quand elle est arriuée à son dernier degré de noblesse & de perfection, pour lors

elle peut eſtre appellée habitude. C'eſt ainſi que la ſcience de l'eſcholier eſt vne diſpoſition, & que celle du Maiſtre eſt vne parfaite habitude, dont les racines ſont fermes & profondes, au lieu que celles de l'autre ſont tendres & delicates. Enfin elles ne different que par le plus & le moins.

La ſeconde claſſe contient la puiſſance & l'impuiſſance. La puiſſance eſt vne qualité naturelle, viue & maſle, par laquelle le ſuject eſt rendu puiſſant & vigoureux en la production de ſon acte. Son nom teſmoigne ſa vertu, ſon pouuoir & ſa perfection.

C'eſt par elle que les hommes ſont propres aux exercices de la guerre, comme plus grands, plus forts & plus robuſtes; & qu'entre ceux qui ſont appellés par le mariage à donner des enfans à la Republique, les vns y ſont plus propres que les autres.

L'impuiſſance au contraire eſt vne qualité eneruée, qui pour n'auoir pas fait vne bonne impreſſion dans le ſuiet qu'elle affecte, ſoit par la rencontre d'vn temperament laſche & abbatu, ſoit par le deffaut particulier de l'organe & de la faculté dont elle a la conduitte & la direction, eſt demeurée ſi foible & ſi debile, que tout ce qu'elle peut en cét eſtat, eſt d'affecter le ſuiet ſans qu'elle puiſſe paſſer à l'execution. C'eſt par elle que les hommes ſont rendus impuiſſans par la glace & la froi-

deur

dent d'vn temperament abbatu, & que la raillerie les couure d'vn reproche, dont il ne se faut prendre qu'à la debilité de leur nature & non pas à leur personne.

En la troisiesme est contenuë la qualité patible & la passion.

La qualité patible emprunte son nom de son effect, elle est ainsi appellée, parce qu'agissant sur vn suiect, elle le fait patir sensiblement, & ne desempare qu'à peine & auec difficulté. C'est par elle que nous nous plaignons du trop de chaleur, lors que certe qualité, c'est à dire la chaleur du Soleil ou du feu, se desploye viuement & se fait sentir quelquefois auec plus de vigueur que nous ne voudrions.

La passion est proprement l'effect & l'impression legere d'vne qualité, qui s'est emprainte sur quelque partie sensible de nostre corps C'est ainsi que la chaleur d'vn Soleil bien estincellant est vne qualité patible, & que l'effect & l'incõmodité que nous en ressentons à la campagne, est appellée passion.

La quatriesme est la forme & la figure.

La forme est la symmetrie & la proportion du dehors d'vn suiet, bref la surface exterieure des choses (d'où vient que les Latins se seruent de ce mot pour exprimer la beauté) chaque subiet ayant sa forme exterieure & conuenable à son espece, est dit pourueu de cette qualité. C'est par cette

raiſon que parlant d'vn fantoſme, on dira qu'il auoit la forme d'vn homme, pour dire qu'il en auoit la reſſemblance.

La figure ne differe de la forme qu'en vne ſeule choſe: parce que la figure d'vn ſuiet eſt proprement cette ſurface exterieure qui nous figure & repreſente ſa forme. Toute la difference eſt que ce qu'eſt la forme dans vn ſuiet naturel, la figure l'eſt dans vn ſuiet artificiel; de maniere que voyant la ſtatue d'Alexandre ou de Pompée, nous diſons que c'eſt vne belle figure & non pas vne forme; parce que cette qualité ne peut conuenir proprement qu'à Pompée & Alexandre, & non pas à leurs ſtatuës & repreſentations.

Les qualitez ont cela de particulier, qu'elles ſont proprement les acteurs de la comedie naturelle, qui ſe ioüe ſur le theatre de la ſubſtance & de la quantité. C'eſt à dire de la ſubſtance eſtenduë en longueur, largeur, & profondeur; de maniere que toutes les reſſemblances & diſſemblances, toutes les querelles, les diſſenſions, les noiſes, altercations, deſordres & combats qui ſe paſſent à noſtre veue dans le ſein des ſuiets naturels, procedent de la ſeule rencontre, du chocq & de l'animoſité des qualitez qui ſont continuellement aux priſes les vnes contre les autres. Le chaud contre le froid, le ſec contre l'humide. En fin les qualitez ſont la cauſe & la ſource de toute contrarieté,

contrarieté, & parce que la nature ne les a introduittes que pour y faire tous ſes remuements, à deſſein de moyenner la generation & la corruptiom des choſes; auſſi eſtoit il à propos, de leur donner des degrez differents de force & de vertu, n'eſtant pas raiſonnable que le ſoldat endurcy au conbat & à la fatigue, faſſe autant d'effort pour abbatre vn Pygmée, que pour renuerſer vn Geant.

De là vient que les Philoſophes diſent que les qualitez ſont ſuſceptibles de plus & de moins, n'eſtant pas neceſſaire que la chaleur à laquelle ils donnent huict degrez de rehauſſe (auſſi bien qu'aux trois autres qualitez, le froid, le ſec & l'humide) monte à la derniere marche, pour terraſſer la froideur qui ne ſera qu'à la troiſieſme. Si done vous les placez en eſgalité de degrez, les voila conſtituées en eſgalité de force; ſi au contraire, l'vne eſt au quatre, & l'autre au trois, il ne faut qu'enviſager la difference du degré, pour dire que celle-cy eſt plus foible que celle-là. Enfin leur diuertiſſement & leur employ eſt de ioüer continuellement au boutehors.

Encores faut-il obſeruer que chacun de ces huicts degrez (accordez par les Philoſophes à la qualité, pour faire ſes promenades) ne reçoit à ſon eſgard, ny plus ny moins, ny accroiſſement ny diminution, parce que le degré tient de la nature du

nombre; & comme le deux ne peut eſtre ny plus ny moins que deux, autrement il ſeroit vn, ou trois; le ſecond degré de la qualité ſoit de chaleur, ſoit de froideur, ne peut accroiſtre, ny augmenter, demeurant ferme & inesbranſlable en ſa conſtitution, auſſi bien qu'en ſa vertu.

Les qualitez ont aduantage ſur la quantité en quatre choſes notables; La premiere, en ce qu'elles ſe trouuent en nombre en la ſubſtance: la quantité au contraire y eſt touſiours toute ſeule, le ſuiet ne pouuant eſtre pourueu que d'vne ſeule quantité.

La ſeconde, en ce que les actions du ſuiet, ſont attribuées à la qualité, & non pas à la quantité, bien que la groſſeur de ſon poids & de ſon volume, contribuë quelque choſe au mouuement; lors par exemple, qu'il eſt queſtion de rouler vne pierre groſſe & peſante, du haut au bas d'vne montagne.

La troiſieſme, en ce que les qualitez ne ſe renferment pas ſeulement dans les corps celeſtes & aëriens, mais qu'elles paſſent encore dans les eſprits & les Anges, pour les anoblir & prendre part à l'honneur de ces hautes ſubſtances. C'eſt la qualité qui fait dire que l'eſprit eſt excellent ou hebeté, c'eſt par elle que les Anges different des demons, n'eſt-ce pas vn merueilleux priuilege? Eſt-ce pas elle encores qui fait dire

que

que Dieu eſt tres-iuſte & miſericordieux ? Mais il faut remarquer que c'eſt auec vne grande difference, à l'eſgard de Dieu & à l'eſgard de la creature. Parce que la bonté, la iuſtice, & la miſericorde au reſpect de l'homme qui en eſt doüé, ſont autant de qualitez accidentelles, qui luy ſont ſuruenues de hors, pour l'enrichir; mais à l'eſgard de Dieu, la meſme bonté, iuſtice & miſericorde, ne ſont pas des qualitez, quoy qu'elles en portent le nom en apparence, parce qu'en Dieu il n'y a point d'accidents; & la bonté que nous diſons eſtre vne qualité au reſpect de l'homme, eſt vne ſubſtance à l'eſgard de Dieu; parce qu'il eſt bon par eſſence & non par accident : comme nous qui ne ſommes bons, que par vne bonté inherente & purement accidentelle.

Le quatrieſme & dernier aduantage de la qualité ſur la quantité, eſt que celle-là procede de la forme, qui eſt toute viue & agiſſante, & que la quantité flue de la matiere que nous auons dit eſtre vn principe languiſſant & abbatu, s'il n'eſt ſecouru de ſa forme.

DE LA RELATION.

LA relation eſt vn eſtre ſi mince & ſi delicat qu'on ne le peut apperceuoir qu'auec vne veue bien penetrante & Metaphyſique; mais pace que les ſuiets qui en ſont affectez,

peuuent eſtre ſenſibles, pour auoir moins de peine il faut l'enuiſager dans le ſuiet qui la reçoit.

La relation donc, eſt vn accident duquel l'eſtre entier & total, eſt de pancher & de referer à vn autre. Telle eſt la parternité & la filiation, à l'eſgard du pere & du fils; parce que celuy-là ſe rapporte tellement à celuy-cy & celuy-cy à celuy-là, que ce panchement & cette inclination naturelle, qu'ils ont reciproquement l'vn vers l'autre, eſtablit toute la nature de cette relation.

Les relatifs, ſont les ſubiets, qui par le moyen de la relation, ſe trouuent referez les vns aux autres. Et comme le pere, qui eſt le ſuiet de la paternité, eſt referé au fils, par la paternité; le fils pareillement, eſt referé au pere, par la filiation: & voila le pere & le fils relatifs.

Trois choſes ſont requiſes pour eſtablir & fonder vne relation, le ſuiet, le fondement & le terme.

Le ſuiect eſt la choſe affectée par la relation, & en laquelle elle reſide. C'eſt ainſi que l'homme eſt le ſuiet de la paternité, & que la muraille eſt le ſuiet de la blancheur par laquelle elle eſt referée & comparée à vn autre.

Le fondement eſt la cauſe & la raiſon pour laquelle la relation ſe trouue en vn ſuiet. Si donc vous demandez pourquoy la paternité ſe trouue en vn homme & non pas

en

en vne pierre ; C'eſt parce que l'homme a la vertu d'egendrer (& voila le fondement de la paternité) ce que n'a pas la pierre.

Le fondement de la relation de reſſemblance, qui ſe produit entre deux fueilles de papier blanc, eſt la blancheur, parce qu'elle eſt la raiſon & cauſe pour laquelle ces deux fueilles ſont referées l'vne à l'autre & dictes ſemblables.

Ce fondement eſt prochain ou eſloigné. L'eſloigné à l'eſgar de la parternité eſt la faculté & vertu d'engendrer, dont nous venons de parler.

Le prochain eſt l'acte de la generation, parce qu'il eſt plus proche de la paternité que n'eſt pas la vertu d'engendrer : puis que celle-là faict les peres en effect, & que celle-cy ne les fait qu'en puiſſance,

Le terme de la relation eſt ce à quoy elle ſe termine. D'où vient que le fils eſt le terme de la paternité, parce qu'elle ſe va repoſer en luy ; & le pere celuy de la filiation, & que ces deux ſont termes reciproques par le regard mutuel qu'ils ont l'vn à l'autre.

Obſeruez que le pere ſe rapporte au fils, comme terme de la paternité. Priuilege qui eſt particulier à la relation ſur tous les autres accidents, qui de verité peuuent eſtre rapportez à leur ſuiet, entant que ſuiet, mais non pas comme terme ; auſſi diſons nous, parlant de l'entendement, qu'il eſt ſuiet de la ſcience & non pas le terme ; par-

ce que le terme de la ſcience ſe porte plus loing, & va ſe repoſer ſur la certitude des choſes, qui peuuent eſtre ſceues de l'entendement humain.

Mais la relation, comme la paternité, regarde le ſuiet qui luy eſt referé, c'eſt à dire le fils comme terme & non comme ſuiet, puis que le pere eſt le veritable ſuiet de la paternité, & non pas le fils.

La relation eſt mutuelle ou ne l'eſt pas. La mutuelle eſt celle dont les extremes & les termes dependent reciproquement l'vn de l'autre. Telle eſt la relation qui eſt entre le pere & le fils, parce que nul ne peut eſtre pere ſans fils, & qui dit le fils, ſuppoſe le pere en meſme temps.

La relation qui n'eſt pas mutuelle, eſt celle dont les extremes ne dependent pas reciproquement l'vn de l'autre ; mais en laquelle l'vn des deux depend de l'autre abſolument & non pas au contraire. C'eſt ainſi que Dieu & les creatures comparez enſemble, produiſent vne relation qui n'eſt pas mutuelle, parce que la creature depend de Dieu abſolument en ſon eſtre & en ſa conſeruation, & non pas au contraire.

La relation mutuelle eſt dicte de reſſemblance, lors que les ſuiets referez ſe reſſemblent par la qualité, ſuppoſé qu'elle ſerue de fondement à la relation ; telle qu'eſt la blancheur au reſpect de la relation qui ſe produit entre vne fueille de papier blanc, comparée

comparée auec vne autre qui eſt pareillement blanche.

La relation de diſſemblance eſt quand les ſubiets comparez different par leurs qualitez ; c'eſt ainſi que la relation qui ſe produira entre deux fueilles de papier, dont l'vne ſera noire & l'autre blanche, ſera dicte de diſſemblance.

Entre les relations il y en a de ſubſiſtentes & infinies ; telles ſont les relations Diuines. Les autres ſont finies & non ſubſiſtentes. Telles ſont toutes les relations qui ſe remarquent entre les creatures. Entre les relations finies, nous en obſeruons de deux ſortes, l'vne eſt tranſcendante, & l'autre categorique.

La relation tranſcendante eſt celle qui ſe promene au deſſus des categories, comme ſont toutes les relations des eſtres Metaphyſiques conferez les vns aux autres, la ſcience auec le ſcauant, la cauſe auec ſon effect.

La tranſcendante proprement eſt celle qui eſt de l'eſſence du relatif, telles ſont les relations de la matiere & de la forme mutuellement comparées, en ce qu'il eſt de l'eſſence de la forme d'eſtre referée à la matiere, comme il eſt de l'eſſence de la matiere d'eſtre referée à la forme, pour eſtablir le ſuiet qu'elles doiuent conſtituer. En fin c'eſt cette relation qui ſe forme entre des eſtres qui tõbent ſous pluſieurs genres differents.

telle

telle qu'eſt la relation qui ſe produit entre la ſubſtance & l'accident, entant que l'vn & l'autre de ces membres, contiennent pluſieurs genres au deſſous d'eux.

La relation categorique eſt celle qui ſe trouue tellement bornée & renfermée dans vn genre particulier, qu'elle ne puiſſe s'en eſchapper, de maniere que ſon eſtre total ne conſiſte qu'au ſeul rapport, & au reſpect d'vn terme à vn autre. Telle eſt la paternitem du pere, au reſpect de la filiation du fils, & toute relation qui compare vn ſuiet phyſique & naturel à vn autre.

Quand il arriue que les relations ont des fondemens contraires, elles ſont capables d'accroiſſement ou de diminution; de maniere que pour ne ſe pas meſprendre, il n'y a qu'à dire que toutes les relations qui ſont fondées en la ſubſtance ou en la quantité, ne ſont point capables de diminution ny d'accroiſſement, parce que l'vn & l'autre de ces fondemens, n'en ſont point ſuſceptibles; de là vient qu'vn pere ne ſçauroit eſtre plus pere qu'vn autre; & bien qu'il ayt plus d'enfans, il aura plus de relations, mais la paternité entant que paternité, ſera touſiours incapable de plus & de moins.

Il n'en va pas ainſi des relations qui ont des qualitez pour fondements, ſuppoſé que ces qualitez ſoient ſuſceptibles de contrarieté. D'où vient que la relation qui ſe produit entre le ſecond degré de chaleur, & le cinquieſme

cinquieſme degré de froideur, peut eſtre accreue ou diminuée de part & d'autre, en raualant ou en rehauſſant le degré, puis que vous pouuez monter iuſques au huictieſme, & deſcendre iuſques au premier degré, à l'eſgard de l'vn ou de l'autre de ces qualitez contraires.

Les relations categoriques, c'eſt à dire celles dont les ſuiets ſe trouuent reueſtus, n'en peuuent eſtre reellement diſtinctes, de ſorte qu'elles ſe puiſſent conſeruer independemment de leurs ſuiets : La raiſon en eſt claire, parce que la paternité preciſe & retranchée de l'homme qui en eſt le ſuiet, eſt pluſtoſt vne fiction, vn eſtre de raiſon & vn ieu de noſtre eſprit, que non pas vn eſtre reel, veritable & poſitif.

De là vient que les relations ſurpaſſent en nombre tous les accidens abſolus, puis qu'vn ſeul ſuiet comparé à tous les autres ſuiets de l'Vniuers produira des relations innombrables.

Les relations ſont multipliées à raiſon des termes, & non pas à raiſon de leurs ſuiets; de maniere que le pere qui a trois fils, a auſſi trois relations.

Enfin les relations portent ſi loing, que la diſtance des lieux, ne peut empeſcher que deux choſes ſemblables, dont l'vne ſera en terre & l'autre dans le Ciel, ne produiſent par leur rapport vne relation de reſſemblance.

DE

DE L'ACTION ET DE LA PASSION.

L'Action & la paſſion ſont deux ſœurs inſeparables & liées ſi eſtroittement, que l'vne ne peut eſtre connuë, que l'autre ne le ſoit pareillement; puis qu'vn méme acte diuerſement conſideré, deſcouure l'vne & l'autre; l'action à raiſon du terme de depart, la paſſion à raiſon du terme de repos; action à raiſon du ſubiet qui agit, paſſion à raiſon du ſuiet qui ſouffre & reçoit l'action.

Nous diſons donc que l'action n'eſt autre choſe que l'accident par lequel le ſuiet eſt proprement & formellement appellé agiſſant.

La paſſion au contraire eſt l'accident par lequel le ſujet eſt proprement & formellement appellé patient. C'eſt ainſi que par le coup que vous portez à vn autre, vous eſtes appellé agiſſant, & voila voſtre action. Et par le méme coup, receu en la perſonne de celuy auquel vous le portez, il eſt appellé patient, par l'impreſſion du coup qu'il reçoit, appellé paſſion à ſon eſgard; de maniere qu'on ne peut expliquer l'action, ſans deſcouurir la paſſion en meſme temps.

L'action, eſt direct; reflechie ou reciproque; La directe eſt celle par laquelle vn ſujet va directement poſer quelque choſe

en

en vn autre ; comme de luy porter auec le fleuret vne botte franche.

La reflechie, eſt celle qui ſe rabat & ſe replie par vne eſpece de contre coup ; c'eſt ainſi que l'eteuf pouſſé contre la muraille retourne & ſe reflechit contre le ioueur. C'eſt encores par cette meſme action, que l'entendement ſe replie ſur ſoy-meſme, pour ſe conſiderer & ſe comprendre.

La reciproque, eſt celle par laquelle deux choſes agiſſent l'vne ſur l'autre toutes deux en meſme temps. C'eſt ainſi que les deux combattans qui ont les armes à la main, ſe peuuent fraper, quand ils ſe portent tous deux d'vn meſme temps.

L'action eſt immanente ou paſſagere. L'immanente eſt celle qui eſt receuë dans le meſme ſujet qui la produit. C'eſt ainſi que les actions de l'entendement ſont abpellées Immanentes ; parce qu'elles ſont receües & demeurent fermes dans le ſujet qui les a produittes.

La paſſagere eſt l'action de l'agent ſur vn ſujet eſtranger. C'eſt ainſi que l'action du feu ſur le bois, eſt appellée paſſagere.

L'action eſt ſucceſſiue ou momentanée. La ſucceſſiue eſt celle qui ſe faict en quelque interualle de temps ; comme la promenade.

La momentanée eſt celle qui ſe fait en vn inſtant, comme la generation & le mouuement des choſes qui n'ont point de contraires.

contraires, comme la lumiere; d'où vient que l'illumination ſe fait en vn inſtant, parce qu'elle ne trouue point de contraire capable de retarder ſon action, La veuë pareillement ſe faict en vn inſtant, par la meſme raiſon.

L'action conſiderée à raiſon de ſon principe, peut eſtre artificielle, naturelle, volontaire & mixte.

L'artificielle eſt celle qui a l'art pour principe, comme le ioueur de luth.

La naturelle; la nature; tel eſt le mouuement & l'inclination des choſes peſantes vers le centre de la terre.

La volontaire, la volonté, comme l'achapt de ce que vous n'auez pas, ou la vente de ce qui eſt à vous.

La mixte participe de l'vne & de l'autre, de la volontaire & de la naturelle. Telle eſt la promenade que vous faictes, qui reconnoiſt en partie voſtre volonté pour principe, & en partie voſtre nature ſans laquelle il ne ſeroit pas en voſtre puiſſance de vous porter d'vn lieu en vn autre.

L'action contraire à la naturelle, eſt appellée violente; telle eſt l'action qui pouſſe & qui iette vne pierre en haut, vn poids à contremont.

L'action contraire à la volontaire, eſt dicte contraignante, comme d'eſtre traduit en priſon malgré ſoy.

Vne meſme action peut eſtre volontaire &

re & forcée en meſme temps, mais par differents regards. C'eſt ainſi que le marchand menacé du naufrage par la tempeſte, iette ſes marchãdiſes dans l'eau ; Cette action eſt volontaire, parce qu'elle depend de luy, & forcée en meſme temps par la crainte de la mort.

Le mouuement naturel eſt plus viſte à meſure qu'il approche plus pres de ſa fin ; Tel eſt le mouuement de la pierre, qui ſe porte à ſon centre, dont la force eſt plus grande en ſa fin, qu'en ſon commencement & en ſon milieu.

Le volontaire eſt plus vigoureux dans ſon milieu qu'en ſon commencement & en ſa fin ; en ſon commencement parce qu'il ne fait qu'eſclorre, il eſt tout foible & debile, les eſprits ne ſont pas encores bien eſchauffez ; en ſa fin, ſoit parce qu'il n'y a quaſi plus de chemin à faire, & que la choſe ſemble eſtre en noſtre poſſeſſion, ſoit parce que les eſprits s'affoibliſſent & ſe diſſipent par leur traitte.

Le violent eſt plus viſte en ſon commencement, par ce que la vertu imprimée eſt plus proche de ſa cauſe, & partant plus vigoureuſe. Telle eſt la pierre qui part auec force de la fronde, qui la iette loing de ſoy & va diminuant à proportion qu'elle s'eſcarte de la cauſe impulſiue.

Si l'action ſe fait en ſubſtance, elle s'appelle generation, quand elle tend à l'acquiſi-

tion

tion d'vne forme ; & corruption quand elle tend à deſtruire celle qui eſt au ſujet.

Si en quantité, elle s'appelle accroiſſement & diminution. C'eſt par ce mouuement que l'animal qui ſe nourrit bien, s'engraiſſe; & qu'il diminuë par vn grand ieuſne.

Si l'action ſe fait en qualité, on la dit alteration. C'eſt ainſi que celuy qui a froid s'eſchauffe par l'ayde du feu, & ſouffre à l'eſgard de ſoy-meſme, quelque changement & alteration, eſtant deuenu chaud de froid qu'il eſtoit au parauant.

Si l'action ſe fait à l'eſgard du lieu ; ce mouuement eſt appellé local, à cauſe du lieu qui le qualifie. C'eſt ainſi que le chemin que vous faites de chez vous à l'Egliſe, eſt vn mouuement local. Auſſi pouuons-nous dire que celuy-cy merite le nom de mouuement au deſſus de tous les autres, qui ne ſont appellés mouuemens que par metaphore, c'eſt à dire, Par quelque analogie & rapport qu'ils conſeruent auec le mouuement local.

Tout ce qui agit ne patit pas touſiours, & bien que la creature ne puiſſe agir ſans patir en quelque maniere, parce que l'action à l'eſgard de voſtre bras, eſt vne eſpece de paſſion, puis qu'elle le fatigue ; Si eſt-ce que Dieu agit ſans patir, parce qu'il ne peut ſe laſſer, & que la paſſion eſt vne imperfection en la creature qui s'affoblit en agiſſant. Mais Dieu ne peut eſtre ſoubçonné d'imperfection ou deffaut.

L'action

L'action eſt reelle ou intentionnelle. La reelle eſt celle qui produit vne qualité ſenſible, comme le feu à l'eſgard du corps froid qu'il eſchauffe peu à peu.

L'intentionnelle eſt celle qui termine ſeulement l'action de l'agent, telle eſt l'eſpece intelligible qui termine l'action de noſtre entendement; Telle encores eſt l'action de noſtre veuë, à l'eſgard du tableau que nous regardons, lequel termine noſtre veuë; ſans qu'il ſouffre pour cela aucune alteration en ſoy, puis que le tableau qui eſt en la boutique du peintre, expoſé aux yeux des paſſants, ne ſouffre aucune alteration, pour eſtre veu & regardé de toute vne populace.

Agir intentionnellement & agir reellement ſont choſes diſtinctes, au moins dans les regles d'vne eſchole bien rigoureuſe. Le premier eſt produire vne eſpece intentionnelle, c'eſt ainſi qu'agit la blancheur de la muraille, lors qu'elle enuoye dans l'œil l'image de ſa couleur & de ſa figure.

Le ſecond, eſt produire vne choſe qui ſe rend immanente au ſuject, dont l'impreſſion & l'effet luy demeure quelque temps, la cauſe n'eſtant plus preſente, voire meſme ne ſubſiſtant plus; c'eſt ainſi que le feu d'vn fagot allumé qui vous eſchauffe par ſa preſence, vous laiſſe vne certaine chaleur, qui vous continue quelque tẽps, quoy que vous vous ſoiez retiré dans voſtre cabinet.

OV, QVA'ND, SITVATION, HABIT.

DE dix Categories que les Philoſophes ont eſtably, les quatre dernieres meritent mieux le nom de circonſtances exterieures & adiacentes à la choſe, dont la diſſection a eſté faitte par les ſix precedentes, que celuy de Categories. Parce qu'en effet elles n'ont autre vertu que de deſigner des pures relations exterieures au reſpect du ſujet qui s'en trouue inueſti & deſnommé.

De là vient que pour s'inſtruire du lieu auquel vne choſe remarquable a eſté exploitée, le moyen de s'en informer eſt de demander, où elle a eſté faitte, où s'eſt fait le choq des armes, où le Roy de Suede a eſté tué, où ſe fait l'aſſemblée du Clergé, ſi c'eſt à Mantes ou à Paris.

La premiere de ces categories, eſt exprimée ſous le terme d'où, qui ne contient autre choſe que l'enqueſte du lieu, parce que celuy qui reſpond à voſtre demande, vous doit marquer le lieu où s'eſt paſſée la choſe en queſtion.

Quand, eſt la circonſtance du temps, au reſpect du meſme ſujet, par ce que n'eſtans pas ſatisfait de ſçauoir le lieu où le Roy de Suede a eſté tué les armes à la main, vous demandez encores quād ça eſté c'eſt à dire en quel tēps, afin qu'on vous indicque l'année, la ſaiſō, le mois, le iour, l'heure, & le momēt.

La

La Situation, remarque la posture du subiet, comme de sçauoir si le Roy de Suede fut tué à cheual; ou si son cheual estant abbatu sous luy, il combattit encores quelque temps pied à terre; si couché, si debout, il receut le coup mortel.

La derniere appellée habit, nous designe par sa signification, la chose qu'elle veut dire; l'habit n'estant autre chose que le vestement & l'ornement exterieur de quelque suiet. C'est par cette derniere circonstance que vous demandés si le Roy de Suede estoit vestu à l'Allemande, ou à la Françoise, si armé ou en pourpoint

DES OPPOSEZ.

L'Opposition n'est autre chose qu'vne relation de diuersité, ou de repugnance qui se produit entre deux, trois, ou plusieurs suiets.

Et parce que les choses ne peuuent estre opposées entre-elles, que de quatre manieres seulement, les Philosophes ont pris suiet de faire quatre degrés d'oppositions, qui ne peuuet naistre d'autre part, que de la relation, de la contrarieté, de la priuation ou de la contradiction.

Pour descouurir l'origine des oppositions, il n'y a qu'à porter les yeux sur les termes qui se regardent d'opposition formelle & directe.

Si

Si les termes ſont poſitifs ils ſeront relatifs, ou abſolus ; ſi relatifs l'oppoſition ſera de relation, telle qu'elle peut eſtre entre le pere & le fils; bien qu'à vray dire elle ne ſoit pas vne veritable & rigoureuſe oppoſition, parce que celle-cy demande que les termes oppoſez par vne haine & inimitié naturelle combattent l'vn contre l'autre, & tendent à ſe deſtruire naturellement ; comme font toutes les qualitez, qui ſont contraires entr'elles. Au lieu que les relatifs ſe regardent par vn aſpect d'amour & de bien-veillance, puis qu'ils ſe poſent l'vn l'autre ; & que la nature de leur eſtre eſt dans vne telle alliance mutuelle & reciproque, que de meſme qu'ils naiſſent enſemble, ils meurent enſemble dans vn meſme moment.

Si abſolus, l'oppoſition ſera de contrarieté, comme entre le froid & le chaud & toutes les autres qualitez & accidens, qui pour n'auoir qu'vn meſme giſte, vn méme domicile, & vn meſme ſuiet, ne laiſſent pas de ioüer au boutte-hors, & ſe donner la chaſſe l'vn à l'autre. Tel eſt le ſec & l'humide, le blanc & le noir.

Que ſi les termes ne ſont pas poſitifs, ils ſeront ou priuatifs ou negatifs.

Si priuatifs, l'oppoſition ſera priuatiue, telle eſt celle qui ſe forme entre la priuation & la choſe dont elle eſt priuation, Comme entre la veuë & l'aueuglement: entre l'aueugle & le clair-voyant.

Si

Si negatifs l'oppoſition ſera contradictoire ; telle eſt l'oppoſition qui ſe trouue entre le raiſonnable & l'irraiſonnable, donc la poſition de l'vn des deux, eſt neceſſairement l'excluſion & la negation de l'autre.

Obſeruez auſſi que la difference qui ſe rencontre entre la priuation & la negation, conſiſte en ce que celle là, renferme vne certaine aptitude & diſpoſition à la choſe, dont elle eſt priuée ; d'où vient que nous ne diſons pas qu'vne pierre eſt aueugle quoy qu'elle ne voie pas ; mais l'animal ſeulement, qui a de la nature vne diſpoſition à voir.

Mais celle-cy i'entends la negation, a vne antipatie naturelle auec la choſe qu'elle exclud & qu'elle nie en vn ſuiect, qui fait que le raiſonnable ne peut deuenir iamais irraiſonnable, ny au contraire, à moins de deſtruire l'eſſence & la nature des choſes.

ANTERIEVR POSTERIEVR.

VNe choſe peut eſtre precedente & anterieure à vne autre en pluſieurs manieres.

La premiere eſt de nature ou d'origine, qui nous fait dire que le pere eſt deuant le fils, parce que le pere eſt conſideré comme principe d'origine. Quelques-vns appellent cette primauté d'origine, priorit

de raiſon ; d'où viennent & procedent les inſtants d'origine & de raiſon, introduits en la Theologie & Philoſophie, pour connoiſtre & deuelopper l'ordre des choſes qui ſont en Dieu, quoy qu'en effet elles n'ayent entre elles aucune difference de temps.

C'eſt donc par cette priorité & poſteriorité d'origine que nous contemplons le Pere deuant le Fils, & ces deux deuant le S. Eſprit. C'eſt par elle que nous admettons vn ordre de deuant & apres, en la ſcience de Dieu, & en la formation de ſes decrets & ſainctes reſolutions. C'eſt ce qui nous fait dire que Dieu connoiſt les choſes poſſibles auparauant de connoiſtre les futures. Enfin c'eſt vne piece de noſtre inuention, controuuée pour nous faciliter la connoiſſance de l'Eternel & des choſes qui n'ont point ſucceſſion, & dont l'eſtre exiſte tout à la fois.

Qu'on ne s'eſtonne donc pas ſi nous appellons ces inſtants d'origine, inſtants de raiſon ; parce que ce ſont des veritables fictions de noſtre eſprit, qu'il applique ſur l'obſcurité des choſes occultes, afin de multiplier ſes rayons pour en deſcouurir quelque choſe, & s'en entretenir à ſa mode.

La ſeconde eſt de temps, de maniere que l'homme vieillard deuance le ieune homme de priorité de temps.

La troiſieſme eſt de nombre ; C'eſt ainſi que

que le deux precede le trois, & celuy-cy le nombre qui le ſuit.

La quatrieſme eſt l'ordre, car bien que les choſes ſoient enſemble & ne forment qu'vn ſeul corps; ſi eſt-ce que les parties de ce meſme corps ne laiſſent pas de garder entre elles quelque priorité & poſteriorité. C'eſt ainſi que le fondement precede les murailles d'vn edifice, & que la muraille deuance le comble qui le perfectionne.

La cinquieſme eſt de dignité & de preſceance; de là vient que celuy qui preſide à vne compagnie, ſe conſerue vne primauté dans les aſſemblées & ceremonies ſur ceux qui luy ſont inferieurs en dignité.

La ſixieſme peut eſtre à raiſon du lieu; C'eſt ainſi que le valet qui porte le flambeau, marche deuant ſon Maiſtre, pour l'eſclairer. C'eſt ainſi qu'à conſiderer le centre de la terre pour le lieu le plus bas, nous dirons que l'air a quelque preference & priorité ſur la region de l'eau & de la terre.

La ſeptieſme eſt de ſignification, d'où vient que le ſigne qui nous deſcouure vne choſe, ſe fait connoiſtre & s'explique premierement, auant de nous expliquer la choſe, dont il eſt le ſignal; puis quil faut que la trompette ſe faſſe entendre la nuict, auparauant de nous annoncer que l'ennemy eſt proche, & qu'il nous veut ſurprendre.

ENVNCIATION OV PROPOSITION.

APres auoir examiné toutes choſes, & s'eſtre diuerti ſur les ſubjets de la nature, ſoit entant qu'ils conuiennent entre eux, ou du moins qu'ils peuuent ſouffrir quelque rapport & comparaiſon, ce que nous auons faict par les vniuerſaux: ſoit entant que diuiſibles en eux mémes, & que nous pouuons faire l'anatomie, & la diſſection des pieces differentes qui les conſtituent comme la ſubſtance, la quantité, la qualité; ou de leurs circonſtances, comme les relations, le lieu, le temps & les autres, ce qui a eſté fait par les Categories, Il eſt temps de faire vn pas plus auant, parce que ce ſeroit peu de choſe d'auoir par le fruict de noſtre eſpargne, mis en reſerue toutes les notions produittes par l'vne & l'autre de ces voyes, ſoit en vniſſant, ſoit en diuiſant, pour eſtablir & fonder le magaſin de nos connoiſſances, ſi nous ne les ordonnons entre elles pour en faire la diſtribution.

L'alliage de ces notions, ou leur combination peut eſtre ſimple ou compoſée: ſi ſimple, nous l'appellons propoſition, ſi compoſée, argument. Si elle n'eſt que d'vn ſujet & d'vn attribut conioint par le verbe ſubſtantif, voila la propoſition telle que

peut

peut-eſtre celle cy.

Pierre eſt iuſte.

Que ſi au contraire il arriue qu'il y ait pluſieurs propoſitions liées, conioinctes & tendantes à la deſcouuerte d'vne meſme verité, nous appellons cette chaiſne de notions argument. Exemple.

Tout homme de bien eſt homme iuſte,
Pierre eſt homme de bien,
Donc Pierre eſt homme iuſte.

Ariſtote definit la propoſition ſimple, vne oraiſon ſuccincte qui contient & ſignifie verité ou fauſſeté, parce que toute propoſition doit eſtré affirmatiue ou negatiue, c'eſt à dire accõpagnée de ouy, ou de non, attribuant ou deſniant quelque choſe au ſujet; d'où vient qu'en diſant Pierre eſt iuſte, ie fais vne propoſition affirmatiue, & veritable (ſuppoſé que la choſe ſoit ainſi) par laquelle ie luy attribue la iuſtice. Si au contraire ie luy deſnie la iuſtice, & que ie diſe Pierre n'eſt pas iuſte, ie fais vne propoſition negatiue & fauſſe quant & quant, ſuppoſé qu'il ſoit homme de bien.

Pour exprimer encores plus clairement l'eſſence de la propoſition, nous diſons que c'eſt vne voix d'inſtitution humaine. (Parce que les paroles & les langages differents des nations ſont de l'inuention des hommes) ou pluſtoſt vne ſuitte de paroles, dont chaſque partie ſeparée de ſon tout, ſignifie quelque choſe, ſans aucune affirmation, ou

negation; Qu'ainſi ne ſoit, faictes en l'eſpreuue ſur la propoſition ſimple que nous venons d'alleguer pour exemple, elle n'a que deux termes & vn verbe; Conſiderez-les chacun en particulier; ils ſignifient quelque choſe, mais cette ſignification ne dit aucune affirmation, ou negation. Car Pierre dit quelque choſe, il repreſente vn homme, mais il ne le dit pas ny bon ny meſchãt ny iuſte ny iniuſte. Tout de meſme le terme de iuſte precis & detaché de ſon ſuiet, ou de la propoſition ſignifie iuſtice, mais il ne l'attribue encores à perſonne, ce que faict l'vnion de ces deux termes par l'entremiſe du verbe ſubſtantif qui placé comme mediateur entre le ſuiet, qui eſt Pierre; & la perfection que nous luy voulons donner, luy attribue & luy applique la iuſtice comme vn manteau royal. Et partant la propoſition ſignifie, & attribue, ou deſnie touſjours quelque choſe, mais la voix, c'eſt à dire l'vne des parties de la propoſition eſtant ſolitaire preciſe & deſtachée du corps de la propoſition, ſignifie bien quelque choſe; mais ſans affirmation ou negation, parce que de ſoy elle n'attribue, ou ne deſnie rien au ſuiet, ſi elle n'eſt appliquée, ou plutoſt ſi elle ne marche de compagnie auec luy par le moyen & l'entremiſe du verbe ſubſtantif qui donne la main à l'vn & à l'autre, au ſuiet & à l'attribut, c'eſt à dire au premier & au ſecond terme, comme

en

en l'exemple allegué. De maniere que pour faire vne traiſnée de termes, on ne ſignifieroit aucune choſe affirmatiuement, on negatiuement ſi quelque verbe ne les accouple. Car ſi ie diſois Pierre iuſte, grand, petit, ſçauant, ignorant, ie ne dirois aucune choſe affirmatiuement ou negatiuement, ſi bien que pour en faire vne propoſition affirmatiue & negatiue tout enſemble, ie diray Pierre eſt iuſte, Pierre eſt grand en eſprit, & petit de corps, ſçauant en Theologie, ignorant en affaires d'eſtat: cette propoſition ainſi compoſée luy attribue la iuſtice, la grandeur de l'eſprit, la ſcience de la Theologie, & luy deſnie en meſme temps la grandeur du corps & la connoiſſance des affaires d'eſtat & voila ce que veut dire affirmation ou negation en fait de propoſition.

Parfois auſſi la propoſition ſera d'vn ſeul terme ioint à vn verbe, Exemple, Pierre eſtudie, & quelque fois encores elle peut eſtre contenue ſoubs vn ſeul verbe, pourueu qu'il ait telle vigueur qu'il ſoit equiualent au ſuiet, au terme & au verbe. Exemple, il pleut, ce verbe ſignifie tout autant que ſi ie diſois, il tombe de la pluye.

Toute propoſition ſimple n'a qu'vn ſujet, & vn terme, vnis par le verbe ſubſtantif comme il a eſté dit.

Mais la compoſée comprend pluſieurs ſujets & attributs conjoints par vne particule

cule, Exemple: Perre & Paul ſon doctes & pieux.

La propoſition a pour principes interieurs & eſſentiels, l'affirmation ou la negation, ce que nous auons expliqué, & pour proprietez abſoluës la verité, la faulceté, la quantité & la qualité. La quantité de la propoſition ſe recueille du ſens & de la ſignification des termes ſelon le plus ou le moins de leur eſtendue, c'eſt elle qui la faict vniuerſelle, ou particuliere, indefinie ou ſinguliere.

L'vniuerſel s'explique par vn terme vniuerſel, comme tout, nul. Exemple, tout homme eſt raiſonnable, nul homme eſt immortel en cette vie.

La particuliere, par vn terme particulier Exemple, quelqu'vn d'entre les Bourgeois de Paris eſt bon homme d'eſtat. La ſinguliere differe de celle-là, en ce qu'elle n'a rien pour annexe, Exemple, Pierre eſt grand politique.

La qualité de la propoſition ſe recueille de ſa verité, ou de ſa faulceté.

La propoſition veritable eſt celle qui affirme vne verité neceſſaire, Exemple, tout homme eſt animal raiſonnable.

La faulce, eſt celle qui affirme vne choſe impoſſible, ou qui nie vne choſe neceſſaire, Exemple du premier, tout arbre eſt homme. Exemple du ſecond, l'homme n'eſt pas vn animal raiſonnable.

La propoſition contingente eſt celle qui affirme

affirme ou desnie positiuement, ce qui est contingent, & partant qui tantost peut estre, & tantost n'estre pas; d'où vient que l'affirmation & la negation s'accordent auec elle selon la rencontre des circonstances. C'est ainsi que celuy qui asseure qu'il pleuura demain, fait vne proposition vraye, supposé que la chose soit; & faulce s'il se trompe en sa prediction.

La raison de ces trois verités procede de ce que l'esprit ne se trompe iamais quand il se soubmet aux choses necessaires, qu'il condamne les impossibles, & qu'il doubte des incertaines. D'où vient que pour se conseruer la reputation d'estre raisonnable dans la conuersation, il faut tousiours affirmer les choses certaines, euidentes, & infaillibles, nier les impossibles, & parler des fortuites, hazardeuses & contingentes dans le doubte, ou du moins soubs condition; donnons vn seul exemple pour les trois. Pierre est vn animal raisonnable, qui n'est pas immortel, qui peut estre sera bon Philosophe, la premiere affirme, la seconde nie, la troisiéme doubte.

Il y a des propositions contraires, sous-contraires, & contradictoires. Contraires, tout homme est animal, nul homme est animal, sous-contraires, quelque homme est animal, quelque homme n'est pas animal.

Contradictoires, tout homme est animal, quelque homme n'est pas animal.

Les propoſitions contraires ne peuuent iamais eſtre toutes deux vrayes en meſme temps dans vne matiere neceſſaire.

Exemple, tout homme eſt animal, nul homme eſt animal, l'vne de ces deux eſt neceſſairement vraye & l'autre fauſſe.

En matiere contingente elles peuuent eſtre toutes deux fauſſes. Exemple, tout homme eſt iuſte, nul homme eſt iuſte.

En matiere neceſſaire l'vne des ſoubs-contraires eſt vraye & l'autre fauſſe. Exemple, quelque homme eſt animal; celle là eſt vraye, quelque homme n'eſt pas animal, celle-cy eſt fauſſe.

En matiere contingente elles peuuent eſtre toutes deux vrayes, mais iamais elles ne peuuent eſtre toutes deux fauſſes enſemblement. Exemple, quelque homme eſt iuſte, quelque homme n'eſt pas iuſte: l'vne & l'autre eſt vraye, mais ne peut eſtre fauſſe conjointement.

En quelque matiere que ce ſoit, neceſſaire & contingente l'vne des contradictoires eſt touſiours vraye, & l'autre fauſſe. Exemple du premier, tout homme n'eſt pas animal, quelque homme n'eſt pas animal.

Exemple du ſecond, tout homme eſt iuſte, quelque homme n'eſt pas iuſte.

En matiere ſinguliere l'vne eſt touſiours vraye & l'autre fauſſe (poſez meſme temps & meſmes circonſtances) Exemple Pierre eſtudie

eſtudie, Pierre n'eſtudie pas, parce qu'en méme temps il ne peut pas eſtudier & n'eſtudier pas.

DE LA DEFINITION.

LA definition eſt vne oraiſon ſuccincte, qui en peu de mots exprime la nature d'vn ſubiet. C'eſt ainſi que pour deffinir l'homme, ie dis qu'il eſt vn animal raiſonnable, cette definition ſuccincte comprend le genre ſous lequel il eſt enfermé, à ſçauoir l'animal & la difference eſſentielle qui le conſtitue & le ſepare de tous les autres animaux, à ſçauoir le raiſonnable.

Pour definir quelque choſe il faut qu'elle ſoit vne en nature, comme l'homme. D'où vient que celles qui ne ſont vnes que par accident, ne peuuent eſtre proprement definies : & que pour les connoiſtre il eſt expedient d'y proceder bien pluſtoſt par la voye de la diuiſion, que par celle de la definition. Exemple pour connoiſtre vne maiſon, il faut en conſiderer tous les materiaux de nature differente qui entrent en ſa compoſition. Et voila l'vtilité de la diuiſion, dont nous parlerons incontinent.

Il faut encores que la choſe ſoit vniuerſelle pour eſtre definie. De là vient qu'en diſant que l'homme eſt vn animal raiſonnable, c'eſt la nature humaine que nous definiſſons. Bref, c'eſt l'eſpece & non pas l'indiuidu proprement qui eſt definy.

Et cõme l'indiuidu ne peut eſtre definy; le genre ſupreme ne le peut eſtre pareillement, parce que pour eſtre definy, il faut eſtre ſouſmis à vn genre, & auoir quelque difference, ce qui ne ſe peut rencontrer dans le genre appellé ſupreme. Tel qu'eſt l'eſtre precis & abſtraict de toutes choſes.

Enfin la choſe pour eſtre definie doit poſſeder vn eſtre reel & veritable, parce que les eſtres de raiſon ſont des fictions qui n'ont proprement ny genre ny difference.

La definition eſt Metaphyſique ou Phyque. La Metaphyſique indique le genre & la difference, c'eſt par elle que l'homme eſt definy vn animal raiſonnable.

La Phyſique comprend la matiere & la forme: Par elle nous pouuons definir l'homme, en diſant qu'il eſt vn eſtre naturel, qui a pour matiere vn corps organique, & pour forme vne ame raiſonnable. Celle-cy doit comprendre les parties phyſiques & naturelles conſtitutiues de l'eſſence du ſujet qu'elle definit.

De maniere que la definition phyſique reſpond à la Metaphyſique, & celle-cy au contraire à celle-là: en ce que la matiere & la forme de la difinition phyſique reſpondent au genre & à la difference de la Metaphyſique; comme pareillement le genre & la difference employé par la definition metaphyſique, reſpondent à la matiere & à la forme de celle-là.

De

De là vient que les termes de genre & de difference, de matiere & de forme, ſont pluſtoſt introduits pour ne point confondre & emmeſler ces deux ſciences, que pour autre choſe : puiſque la definition de l'vne & de l'autre, ſous des termes differents, nous expliquent vne meſme nature ; La Phyſique par des notions plus voiſines & prochaines des ſens telle qu'eſt la matiere & la forme ; La Metaphyſique par des notions plus preciſes, generales & tranſcendentes; Tel qu'eſt le genre & la difference qui ſont bien d'vne autre eſtenduë que la matiere & la forme ; puiſque ces deux derniers termes n'enueloppent que les corps naturels & materiels ; pendant que les deux precedents ſe promeinent au deſſus & paſſent iuſques en l'ordre des Anges & des ſubſtances purement ſpirituelles, qui ſe trouuent definies par le genre & la difference ; en diſant que ce ſont des ſubſtances immaterielles, où il eſt à remarquer que le terme de ſubſtance leur tient lieu de genre auquel ils conuiennent auec les corps naturels, qui pareillement ſont des ſubſtances : & celuy d'immateriels, leur tient lieu de difference, puiſque c'eſt par l'immaterialité qu'ils ſe trouuent diſtinguez ſpecifiquement de ceux auec leſquels ils communiquent en ſubſtance.

La definition a cela de particulier ; premierement, qu'elle ne peut eſtre demonſtrée

ſtrée par vn principe interieur qui la deuance, parce qu'elle eſt proprement la nature du ſujet definy : Or eſt-il que dans le ſujet il n'y a rien qui precede ſa nature, puiſque l'eſſence marche à la teſte de ſes modes, proprietez, ornements & de tout ce qui luy peut ſuruenir de dehors ; Et partant elle ne peut eſtre demonſtrée par ſes cauſes internes. Si donc la definition peut eſtre demonſtrée, ce ſera par ſes effects & ſes proprietez ſeulement, qui n'eſt pas la maniere la plus exacte & rigoureuſe, pour demonſtrer les choſes ; Parce que celle-cy veut qu'on les deueloppe & qu'on les deſcouure par les principes interieurs & eſſentiels qui les conſtituent.

Ce n'eſt pas encores que la definition ne puiſſe eſtre demonſtrée par les cauſes externes qui la deuancent. Exemple, pour iuſtifier la definition de l'homme & demonſtrer qu'elle eſt certaine, nous diſons qu'il eſt vn animal raiſonnable, parce que Dieu l'a fait à ſa ſemblance. Voila vne demonſtration priſe ſur ſa cauſe exemplaire, mais auſſi n'eſt-elle pas dans les regles de la ſeuerité.

Secondement, nous luy ſommes obligez du moyen le plus ſeur & le plus certain pour paruenir à la demonſtration d'vne choſe? de maniere que ſi nous voulons demonſter monſtrer vne proprieté eſtre eſſentielle à quelque ſujet, il n'y a qu'à produire la pro-

pre definition du ſujet. Exemple, l'homme eſt capable de diſcipline. Voila l'vne de ſes proprietez ; en voulez-vous voir la demonſtration ; c'eſt parce qu'il eſt vn animal raiſonnable. Vous voyez par là qu'il n'y a qu'à preſenter la definition pour cauſe & raiſon de ſa proprieté. Et voila vne demonſtration de la choſe par ſa cauſe & par ſon principe interieur & neceſſaire puis que les proprietez fluent neceſſairement de l'eſſence de leur ſujet.

Tiercement, comme la demonſtration ſe meſle de deſcouurir les proprietez de la choſe qu'elle demonſtre, la definition deſploye & deſcouure à noſtre entendement en termes ſuccincts, la nature & l'eſſence de la meſme choſe.

Adiouſtons à cela, que la definition ne parle iamais, ny par affirmation, ny par negation. Exemple, animal raiſonnable, voila la definition de l'homme, qui ne dit ny ouy ny non. De manier, que l'affirmation que vous y adiouſtez, en diſant que l'homme eſt vn animal raiſonnable, n'eſt pas de la definition, mais ſeulement de voſtre inuention & addreſſe pour tirer pays, & prouuer ce qui vous tombe en la penſée, ou la propoſition que vous auez mis en auant.

DE

DE LA DESCRIPTION.

IL y a vne autre eſpece de definition, appellée accidentelle, parce qu'elle s'attache plus à deſcouurir les accidents qui inueſtiſſent le ſujet, que non pas la nature du ſujet. De maniere, que pour ne la point confondre auec la precedente, il faut l'appeller deſcription, auſſi ne peut-elle autre choſe, que deſcrire les magnificences, les proprietez & les cauſes exterieures qui aſſiſtent & accompagnent le ſujet.

Et par ce que les ſujets qui pour eſtre trop releuez, ne peuuent eſtre compris dans la categorie, & la claſſe des choſes, ne peuuent eſtre definis, nous ſommes tout heureux de les meſurer par la deſcription, à la mode de ceux qui de loing prennent, le plan d'vne ville ennemie, qu'ils ne peuuent ou n'oſent aborder.

C'eſt par cét artifice que pour connoiſtre Dieu, nous faiſons vn grand denombrement de qualitez & de perfections eminentes, qui ſont ſes atributs comme Bonté, Iuſtice, Miſericorde, Sapience & les autres, toute cela pour expliquer vne nature toute ſimple, quoy qu'immenſe, eternelle & infinie.

La deſcription ſe ſert de deux voyes pour arriuer à ſon but; la premiere eſt de raconter les proprietez & les excellences de

de la choſe qu'elle deſcrit, comme ſi pour deſcrire l'homme nous diſons que c'eſt vne nature capable de ris, d'admiration & de diſcipline.

La ſeconde de la repreſenter & indiquer par les cauſes exterieures qui enuironnent le ſujet; de maniere qu'en diſant que l'homme eſt vn ouurage rare & merueilleux de la Sapience diuine, le voila deſcript par ſa cauſe premiere.

Si nous diſons qu'il eſt vne creature capable de la felicité eternelle, nous le deſcriuons par ſa cauſe finale.

Et ſi nous le diſons vne creature faite ſur l'image & la reſſemblance de ſon Autheur, le voila deſcrit par ſa cauſe exemplaire.

DE LA DIVISION.

LA diuiſion eſt vne oraiſon ſuccincte, par laquelle le tout ſe trouue diuiſé en ſes parties. De maniere, que ſi la definition explique la nature de la choſe, la diuiſion en deſcouure les parties.

Exemple, la definition a poſé l'animal raiſonnable, pour exprimer la nature de l'homme; La diuiſion en fait la ſeparation & la diſſection en particulier, conſiderant les parties de cette definition chacunes à part & en elles-meſmes. Elle place l'animal d'vne coſté & le raiſonnable de l'autre pour deſcouurir plus diſtinctement ce qu'ils apportent & contribuent chacun en particulier

ticulier aux frais de cette definition. Conſiderant l'animal, elle dit qu'il a vne teſte; vn corps, des pieds, & des iambes, des bras & des mains; ſi le raiſonnable, elle dit qu'il eſt autre que l'irraiſonnable; que la raiſon eſt vne lumiere, par laquelle l'eſprit humain ſe promeine en la connoiſſance des choſes vniuerſelles, & en la deſcouuerte de celles qui ſont occultes.

Enfin la veritable diuiſion plus exacte & plus naturelle, eſt celle qui partage & deſmembre vn genre en ſes eſpeces, comme de dire que l'animal eſt raiſonnable, ou irraiſonnable. Il en faut demeurer là, tout eſt compris en ces deux membres eſſentiels & ſpecifiques.

Auſſi pouuons nous dire que ſon procedé eſt de trois ſortes; par le premier elle diuiſe le ſuiet entier en ſes parties integrantes, telle qu'eſt la diuiſion du corps humain en teſte, corps, bras, iambes, & les autres.

Par le ſecond, elle diuiſe vn tout phyſique & eſſentiel, en ſes parties eſſentielles, forme & matiere, telle qu'eſt la diuiſion de l'homme en corps & ame.

Par le troiſieſme, elle le diuiſe en ſes parties metaphyſiques, de genre & de difference, telle qu'eſt la diuiſion de l'homme en animal & raiſonnable.

La diuiſion ne peut eſtre bonne & iuridique, ſi les membres diuiſez n'eſleuent le total: de maniere que celle qui diuiſe l'hõme

me en animal & raiſonnable, eſt bonne & legitime, parce que ces deux membres diſent autant que le ſujet total, à ſçauoir l'homme.

De plus il importe que l'vn des membres diuiſants ſoit oppoſé à l'autre, que celuy-cy ne ſoit pas contenu en celuy-la; comme il paroiſt en noſtre exemple, où l'animal & le raiſonnable ſe trouent oppoſez, de ſorte que l'vn n'eſt pas l'autre; car l'animal conſideré à part & precis, eſt autre que le raiſonnable, conſideré au meſme ſens. Adjouſtez auſſi que le tout doit eſtre diuiſé en ſes parties les plus proches & les plus voiſines; D'où vient que pour diuiſer l'homme; nous commençons par ſes parties eſſentielles les plus vniuerſelles & plus proches de ſon eſtre, en le diuiſant en animal & raiſonnable, auparauant de nous porter à le diuiſer par ſes proprietez ou par ſes parties integrantes; comme de dire qu'il eſt riſible & capable de diſcipline, ou de conſiderer les membres qui le compoſent.

DE LA DEMONSTRATION

LA demonſtration eſt vne oratiſon ſuccincte, qui deſcouure la nature d'vne choſe par ſes principes interieurs & eſſentiels, neceſſaires & d'vne verité perpetuelle comme plus connus & plus vniuerſels que la choſe demonſtrée. Exemple pour demonſtrer que l'homme eſt capable de diſcipline

cipline, ie dis & poſe en faict qu'il eſt vn animal raiſonnable. Voila les principes interieurs, eſſentiels, neceſſaires, vniuerſels & connus de chacun. En ſuitte deſquels ie tire vne conſequence neceſſaire, qui me fait conclurre que l'homme eſt capable de diſcipline. Voila vne veritable demonſtration.

La demonſtration a deux branches, par l'vne elle iuſtifie pourquoy la choſe eſt; ce qui ſe fait par ſa propre cauſe, comme de dire que l'homme eſt capable de diſcipline, parce qu'il eſt animal raiſonnable. Par l'autre elle dit ſimplement que la choſe eſt, ce qu'elle iuſtifie, ou par ſon effet, ou par ſa cauſe eſloignée. Par ſon effect, lors que pour iuſtifier voſtre propoſition, vous dites qu'vn tel ou vn tel, qui n'eſtoient que des ignorans l'année paſſée, ont acquis quelque ſcience par le trauail, & ſe ſont rendus capables de diſciplines; par ſa cauſe eſloignée, en diſant que l'homme a eſté faict à l'image de Dieu, qui eſt toute ſcience & tout eſprit, & partant que l'homme eſt capable de diſcipline & de quelque ſcience.

La demonſtration pour iuſtifier les titres de ſa nobleſſe & de ſa dignité, n'a qu'à produire ſon effect, qui eſt la ſcience; de maniere, que tout ce qu'elle eſtablit paſſe pour vne connoiſſance ſi certaine, ſi euidente & ſi neceſſaire, qu'on ne luy peut refuſer le titre & le nom de ſcience. I'entends

celle

celle qui demonſtre par vne cauſe interieure & eſſentielle. Que ſi la demonſtration ne vous poſe qu'vne ſeule verité, & ſe contente de dire le tout eſt plus grand que ſa partie : voila vne ſcience ſimple habituelle ; ſi elle en poſe pluſieurs tendantes à vne ſeule & meſme fin : Voila vne ſcience habituelle compoſée, telle qu'eſt la Phyſique ou la Metaphyſique.

SCIENCE.

LA ſcience eſt vne habitude ou vne connoiſſance habituelle, euidente & certaine d'vne choſe neceſſaire par ſa propre cauſe.

Elle eſt ſimple ou compoſée. Science habituelle ſimple eſt celle qui ſe forme en nous. par la connoiſſance d'vne ſeule verité, Exemple, le tout eſt plus grand que ſa partie.

Science habituelle compoſée eſt celle qui contient & embraſſe la connoiſſance certaine & euidente de pluſieurs veritez, telle qu'eſt la Phyſique.

La ſcience eſt naturelle ou diuine. La naturelle eſt celle dont les creatures intellectuelles ſont ſuſceptibles & capables par le droit de leur nature.

La diuine eſt de ſimple intelligence, de viſion ou conditionnelle.

La ſcience de ſimple intelligence en Dieu eſt appellée de quelques vns abſoluë,

&

& naturelle qui n'eſt autre que la connoiſſancè de tout le poſſible à l'eſgard de Dieu, parce que Dieu ſe regardant, void ſa toute puiſſance & partant tout le poſſible. Elle eſt ditte naturelle, paree qu'il connoiſt tout le poſſible naturellement & de toute eternité.

La ſcience de viſion, eſt appellée de quelques Scholaſtiques, libre ; & comme la viſion actuelle ſuppoſe l'objet, autrement elle ne ſeroit pas viſion, auſſi cette ſcience de viſion ſuppoſe les decrets & reſolutions par leſquelles Dieu s'eſt propoſé de produire vn certain nombre de creatures dans le temps. Elle eſt appellée libre, par ce qu'il pouuoit ne pas former cette reſolution, & ne les tirer iamais de la poſſibilité à l'acte ; auquel cas il ne les auroit pas conneu comme deuant eſtre produittes quelque iour, & partant comme l'obiect de ſa viſion ; puis qu'elles n'ont l'aduantage d'eſtre futures d'vne verité determinées, que par la pure liberalité de ſon decret.

La ſcience conditionnée en Dieu, eſt celle par laquelle il connoiſt ce que les creatures libres ſous telles & telles circonſtances, ſont capables de faire entierement & indubitablement.

Enfin comme la ſcience des creatures intellectuelles, eſt finie & bornée ; celle de Dieu, eſt infinie parce qu'eſtant l'obiect de ſoy-meſme, comme parfaictement connu, & d'ailleurs eſtant infiny, il s'enſuit

que

que ſa ſcience eſt infinie.

La ſcience eſt Theorique ou practique. La Theorique eſt celle, qui ſpecule & medite ſeulement (comme la Metaphyſique) ſans mettre la main à l'œuure & produire aucune choſe qui demeure apres coup.

La practique, eſt celle qui outre la ſpeculation laiſſe quelque chopſe apres ſoy: comme les Mathematiques qui paſſent à l'operation des choſes, qu'elles demonſtrent, ſoit pour aſſieger, ſoit pour fortifier vne place.

OBIECT.

L'Obiect eſt proprement la choſe qui ſe preſente à noſtre entendement, & ſur la deſcouuerte de laquelle il s'occupe; d'où vient que l'obiect de la Phyſique n'eſt autre choſe que le corps naturel.

L'obiect eſt materiel ou formel. Le materiel eſt celuy qui fournit de matiere; d'où vient que le corps naturel peut eſtre l'obiet materiel de la Phyſique & de la Medecine, parce qu'elles s'occupent toutes deux à le connoiſtre.

L'obiect formel, eſt la raiſon particuliere ſous laquelle l'vne & l'autre de ces ſciences enuiſagent le corps naturel, parce que la Phyſique le conſidere entant que naturel. La Medecine le regarde entant que maladif & gueriſſable par l'employ des remedes.

De

De maniere que ce qui constituë proprement vne science, n'est pas son obiect materiel, parce qu'il peut estre commun à plusieurs; mais seulement son obiect formel, qui luy est tellement propre & affecté, qu'il ne peut estre attribué à quelque autre science, telle qu'elle puisse estre

L'obiect est total ou partial. Le total est celuy qui embrasse toute l'estendue de la science, tel est le corps naturel, à l'esgard de la Physique. Le partial est celuy qui n'en contient qu'vne partie, comme la nature humaine à l'esgard de cette mesme science.

L'obiect est mediat ou immediat. L'obiect immediat ou final: est celuy en l'acquisition duquel la chose se repose, telle est la gloire à l'esgard du Chrestien.

Le mediat est celuy qui est entre deux & par lequel il faut passer pour arriuer à l'autre. Telle est la grace à l'esgard du Chrestien, qui luy tient lieu d'obiect mediat ou mitoyen pour paruenir à la gloire, qui est son dernier but.

DV SYLLOGISME, DE SES PARTIES PREMISSES & consequences.

LE Syllogisme est vne maniere de prouuer vne chose que vous auez mise en faict : à quoy pour paruenir vous posez deux propositions ou veritez liées & conioinctes

ctes en quelque façon, appellées premiſſes ou antecedentes, (parce qu'elles marchent à la teſte de voſtre concluſion) leſquelles eſtans prouuées, accordées & reconnuës pour veritables, vous tirez en ſuitte vne conſequence, qu'il n'eſt plus permis de choquer ny de contredire.

Exemple: ie veux prouuer que voſtre valet eſt capable de diſcipline: i'eſtablis deux propoſitions ſuccinctes, qui ont rapport & connexité l'vne à l'autre, la premiere à la ſecõde. Par la premiere, que les Philoſophes appellent Maieure, (à cauſe que d'ordinaire elle eſt plus vniuerſelle que la ſeconde, & paroiſt cõme l'aiſnée à l'eſgarde de celle-cy qu'elle deuance.) ie dis que tout animal raiſonnable eſt capable de diſcipline. Voila vne verité vniuerſelle & ſans reproche: par la ſeconde, ie dis que voſtre valet eſt vn animal raiſonnable; Voila vne ſeconde verité, dont on ne peut diſconuenir. A la ſuitte de ces premiſſes, ie tire vne conſequence & concluſion, par laquelle i'infere que voſtre valet eſt capable de diſcipline, Concluſion ſi religieuſe & ſi reſpectée par le ſens commun, qu'il n'eſt pas permis de la contredire, puiſque nous ſommes tombez d'accord de ſes premiſſes, c'eſt à dire des deux propoſitions qui l'ont deuancée.

En tout ſyllogiſme il n'y a que trois termes ou en tout cas, s'il y en a dauantage, ils n'ont & ne doiuent auoir la force que

de trois;dõt le premier & le troiſiéme, sõt les extremes, qui ne peuuent eſtre vnis que par le moyẽ qui participe de l'vne & de l'autre. D'où procede tout le ſecret de la preuue, de l'argumẽtation, & du raiſõnement.

Exemple,ie veux prouuer que l'hõme eſt vne ſubſtance;que faut il faire pour cela? Il n'y a qu'à trouuer vn moyen qui ſoit commun en nature, à l'vn & à l'autre de ces termes; à l'homme & à la ſubſtãce; mon eſprit ſe promeine par tout, enfin il trouue que l'animal eſt vn moyen ou vne meſure commune, capable de lier neceſſairement l'vn à l'autre, parce qu'il eſt commun à l'vn & à l'autre, à l'homme & à la ſubſtance. Que fait-il maintenant, il dit en ſoy-meſme, que tout animal eſt ſubſtãce: il adiouſte en ſuitte, que tout homme eſt animal, & partant conclud-il, tout hõme eſt ſubſtance. Voyez s'il y a plus de trois termes, homme & ſubſtance, pour les deux extremes; & l'animal pour le moyen qui les vnit. Voila le ſecret & toute la cache du raiſonnement humain.

Ce procedé eſt appuyé ſur vn principe de Mathematique, qui dit que deux choſes qui conuiennent auec vne troiſieſme, conuiennent auſſi entre elles. L'homme & la ſubſtance ſont les deux choſes qui conuiennent toutes deux à la troiſieſme, qui eſt l'animal, & voila voſtre ſyllogiſme fondé en principe de Mathematique, c'eſt à dire en demonſtration certaine & irreuocable.

Mais

Mais pour empeſcher qu'on ne vous puiſſe tromper ny abuſer en matiere de ſyllogiſme, marquons icy quelques obſeruations, le plus legerement que nous pourrons.

La premiere eſt que de deux propoſitions particulieres on ne peut inferer aucune certitude. Exemple,

Michel Ange eſt vn excellent Peintre.
Piere eſt Peintre,
Donc Pierre eſt vn excellent Peintre

La concluſion ne vaut rien, parce que les deux premiſſes ſont particulieres. Donc puiſqu'il importe que l'vne ou l'autre de ces premiſſes ſoit vniuerſelle pour eſtablir vne verité. Redreſſons ce ſyllogiſme par cette propoſition vniuerſelle.

Tout homme qui peint auſſi bien que Michel Ange eſt excellent peintre,
Or eſt-il que Pierre peint auſſi bien que Michel Ange.
Et partant Pierre eſt vn excellent peintre.

La ſeconde eſt, que de deux propoſitions negatiues vous n'inferez iamais aucune verité, Exemple.

Pierre n'eſt point menteur.
Pierre n'eſt point ioueur,
Et par conſequent Pierre n'eſt point vicieux.

La conſequence n'eſt pas valable, parce qu'il peut eſtre yurongne ou blaſphemateur.

La troiſieſme eſt que la concluſion ſuit touſiours la plus foible partie des premiſ-

ſes. De maniere que l'vne des premiſſes eſtant particuliere, il faut que la concluſion ſoit particulier; ſi negatiue, elle doit eſtre negatiue.

Exemple de la particuliere.

Tout homme menteur eſt iniuſte,
Or eſt-il que Pierre eſt menteur:
Et partant Pierre eſt iniuſte.

Donnons exemple de la negatiue.

Tout homme Chreſtien eſt baptiſé.
Or eſt-il que Pierre n'eſt pas baptiſé.
Et partant Pierre n'eſt pas Chreſtien.

La quatrieſme eſt que le moyen diſtribué aux deux premiſſes, ſoit employé en toute ſon eſtendue & ſignification, en l'vne ou en l'autre des premiſſes. Autrement il y auroit du meſconte en la concluſion.

Exemple.

Le cheual eſt animal.
L'homme eſt animal.
Et partant l'homme eſt cheual.

Cette cõſequence eſt fauſſe, parce que l'animal qui ſert icy de moyẽ pour lier les deux extremes, à ſçauoir & l'homme & le cheual, n'eſt pas employé en toute ſon eſtenduë en l'vne ny en l'autre de ſes premiſſes, parce que l'animal dict plus que l'homme en particulier, poſé en la maieure, & plus que l'homme en particulier poſé en la mineure: puis qu'il comprend effectiuement toutes les eſpeces des animaux. Et partant comme le terme d'animal n'eſt pas couché ſelon

toutes

toutes ſõ eſtẽduë en l'vne n'y en l'autre, il y a fourbe, tromperie & nullité en la concluſion, de maniere qu'on ne luy doit point de reſpect, auſſi vous eſt-il permis de la nier & la rebutter, comme illegitime & baſtarde.

Que s'il arriue que l'vn des termes ne ſoit pas employé en toute l'eſtenduë de ſa ſignification en l'vne des premiſſes, il faut bien ſe donner de garde de l'employer en toute ſon eſtenduë dans la concluſion, ſi ce n'eſt que vous la vouliez rendre vitieuſe

Exemple.

Tout animal eſt capable de ſentiment.
Tout animal eſt ſubſtance.
Donc toute ſubſtance eſt capable de ſentiment.

Cette cõcluſion eſt fauſſe, parce que le terme de ſubſtance eſt employé en la mineure en partie ſeulement, & non pas en toute ſa vertu; puis qu'elle cõprend auec l'animal, tous les corps inanimez De là vient qu'eſtãt employée en toute ſa vertu en la conſequẽce, la concluſion n'en peut eſtre ſouſtenable.

La cinquieſme obſeruation que nous auons à faire, eſt que le terme que vous employez pour milieu conioignant, ne ſe doit iamais trouuer en la concluſion. Car ſi pour trouuer que l'homme eſt vne ſubſtance, vous voulez vous ſeruir du terme d'animal, comme moyen participant de l'vne & de l'autre, de l'homme & de la ſubſtance; il ne faut pas le poſer dans la con-

cluſion, autrement elle ne vaudroit rien.

Exemple,

L'homme eſt vn animal.
Tout animal eſt ſubſtance.
Donc tout homme eſt animal.

Vous voyez manifeſtement que vous n'auez pas prouué ce que vous vouliez.

La ſixieſme eſt qu'on ne ſe ſerue pas d'vn terme equiuoque & à double ſens, de maniere qu'il ſoit employé en la maieure en vn ſens, & en la mineure en vn autre.

Exemple,

Le chien eſt vn poiſſon de mer
Or eſt-il que le chien eſt vn animal domeſtique.
Et partant le poiſſon de mer eſt vn animal domeſtique.

La fauſſeté de cette concluſion procede du terme de chien, qui eſt equiuoque & à double ſens: & de ce qu'en la maieure, il eſt employé en vn sés, & d'vn autre en la mineure, d'où procede la nullité de la conſequence.

Cette ſixieſme & derniere obſeruation peut eſtre renuoyée à la quatrieſme, où l'vn des termes n'eſt pas employé en toute ſon eſtenduë. Ce que nous faiſons pour retrancher le nombre de ces obſeruations & ſes reduire à cinq ſeulement.

DE L'ENTHYMEME

L'Enthymeme eſt vne maniere d'argumenter, qui n'a qu'vne propoſition ioinſte à la concluſion. Exemple.

Tout

Tout homme eſt animal raiſonnable.
Donc Pierre eſt animal raiſonnable.

Où il eſt à remarquer, que la propoſition enuelope confuſément la raiſon de la concluſion, que tout ſyllogiſme, doit expliquer clairement par ſa mineure.

En diſant.

Tout homme eſt animal raiſonnable.
Or eſt-il que Pierre eſt homme,
Donc il eſt animal raiſonnable.

Mais comme l'enthymeme n'aduance qu'vne propoſition à la ſuitte de laquelle il tire ſa concluſion ; on ne feint pas de nier la conſequence, ſans qu'elle ſe puiſſe plaindre d'outrage, obligée qu'elle eſt de recourir à vne autre preuue plus prochaine & plus vigoureuſe que la precedente alleguée

DV DILEMME.

Dlemme eſt vne façon de raiſonner qui fait deux propoſitions, dans l'vne deſquelles il faut ſe renfermer neceſſairement; de maniere que de quel coſté que vous puiſſiés vous tourner & quelque propoſition que vous puſſiés choiſir pour la plus ſeure, vous vous trouuerés ſurpris & cõfus. Tel eſt l'argumẽt dont ſe ſeruoit vn Philoſophe pour diſſuader ſon amy de ſe marier.

Si tu te marie, ta fẽme ſera belle ou laide;
Si belle, tu en ſeras jaloux.
Si laide, tu en ſeras degouſté;

Et partant il ne te faut pas marier.

C'eſt ainſi que ſuppoſé l'opinion des Caluiniſtes qui pretendent que Dieu predeſtine ſans ſuject & de gayeté de cœur, les vns à la gloire, & les autres à vne eternité de peines.

Il eſt facile de prouuer contre eux qu'il n'eſt pas neceſſaire de ſeruir Dieu par ce dilemme, comme vn Taureau armé de deux cornes, qui leur preſente la teſte pour les offencer de quel coſté qu'ils ſe veulent ranger.

Si ie ſuis predeſtiné à eſtre damné, à quoy bon ſeruir Dieu & chercher de complaire à celuy qui ſans ſubiet prepare à la fin de ma vie vn ſupplice eternel.

Si ie ſuis predeſtiné à la gloire, Dieu peut-il retracter ſon decret? à quoy bon le ſeruir, ieuſner, prier & faire de bonnes œuures; le vol, le meurtre, l'adultere ſont ils capables d'en rabatre quelque choſe? nullement.

Et partant ſuppoſé la croyance des Caluiniſtes, il eſt inutile de ſeruir Dieu.

Fin des termes de la Logique

SECONDE PARTIE
DES TERMES APPARTENANTS A LA MORALE.

De la Morale en general.

LES mœurs de l'homme naiſſent ſi farouches, ſi brutes, & ſi barbares, qu'elles auoient beſoin d'eſtre adoucies, reglées; & polies par l'addreſſe d'vne ſcience qui puſt en moderer les ſaillies & ciuiliſer les deportemens, afin qu'il deuint ſupportable à ſoy meſme & à ſes domeſtiques, ſociable & vtile à ſes concitoyens, & capable de s'acheminer pendant ce regne de paix interieure à la connoiſſance des choſes du Ciel, par le meſpris de celles de la terre.

interieures comme celles qui ſont deſtinées à la nourriture, à la vie, à la reſpiration & au mouuement; ſoit exterieures, telles que la main, le pied, le bras, & les autres appellées chacunes à des fonctiõs differentes, propres & particulieres, ſont comme les ſuiets & populace qui viuent ſous la protection ſouueraine de l'ame.

Et parce qu'il n'y a point d'eſtat ſi paiſible dans le monde qui ne trouue en ſoy meſme ſes contradicteurs, ſes ennemis, & ſes traiſtes, les paſſions dont l'humeur & la nature eſt de ne pouuoir ſupporter de regles ny de moderations, font ligue dans les entrailles de ce petit eſtat, & ſe declarent ouuertement les ennemis iurés de cette paix, & de ce calme que la raiſon y procure auec tant de ſoins & de trauaux.

Nos paſſions ſont d'autant plus dangereuſes qu'elles ont aſſez d'adreſſe & de ruſe pour ſe faire aggréer, car bien qu'elles ſoient d'humeur à faire noiſe & querelle pour peu de choſe, ſi eſt-ce qu'elles ſe couurent touſiours de quelque pretexte apparent, pour ne pas manquer d'excuſe, & ne ſe rendre pas ridicules, doù vient qu'elles ne s'emeuuent iamais que ſur le motif du plaiſir, du profit, ou de l'honneur; y courant d'ordinaire auec trop de precipitation pour les poſſeder, & employant trop d'opiniaſtreté pour les conſeruer, depuis que l'vn ou l'autre de ces trois biens

ſe

ſe trouue dans l'eſpargne de nos acquiſitions.

En fin la Morale tient en main le gouuernail de nos paſſions, & leur impoſe des loix ſi iuſtes & ſi equitables, que pour peu que la raiſon contribue & trauaille à leur execution, ce petit eſtat, ou pluſtoſt ce vaiſſeau branſlant dans le milieu des ondes de cette vie mortelle, s'eſchappe des briſans & des eſcuëils, dont elle eſt toute remplie,

Ie ſçay bien que la ſage conduitte qu'employe cette noble connoiſſance en la direction de nos mœurs, a eſté cauſe que quelques vns ont voulu confondre la Morale auec la prudence; mais ils ſe ſont meſcontez, ſoit parce que la prudence s'occupe principalement en la recherche des moiens propres & conuenables pour paruenir à vne fin; au lieu que la Morale embraſſe tout d'vn temps la recherche des moyens auſſi bien que celle de la fin; ſoit parce que la prudence n'eſt que des choſes qui peuuent tomber ſous la deliberatiom, la Morale au contraire, enueloppe meſmes celles qui ſont d'vne verité conſtante & determinée.

D'où vient qu'elle nous poſe pour vne maxime inuariable, que toutes choſes deſirent leur bien, & que de tous les biens, le plus aimable, eſt celuy que nous appellons ſouuerain.

Soit enfin parce qu'on ne doit pas confondre la partie auec le tout, & comme la

prudence

prudence n'eſt qu'vne partie de la Morale. auſſi diſons-nous que la Morale eſt quelque choſe de plus que la prudence.

Que la Morale ſoit vne ſcience quelques vns en font difficulté ; mais elle ſe trouue leuée par les demonſtrations qu'elle nous met à la main en quelques rencontres, Puiſque pour nous perſuader que nous ſommes obligez de faire iuſtice à chacun de nos ſemblables, autant qu'il eſt en noſtre puiſſance.

Elle nous apprend que tout homme eſtant nai raiſonable, & quant & quant obligé d'agir & d'operer conformement à la raiſon ; or eſt-il que la meſme raiſon nous dicte qu'il faut rendre à chacun ce qui luy appartient legitimement, & partant elle oblige vn chacun de nous à faire iuſtice.

Cette inſtruction demonſtratiue qui nous eſt donnée par la Morale, ne nous permet pas de la rebutter de l'ordre des ſciences; adiouſtons à cela qu'elle nous eſt ſi aduantageuſe, qu'elle fournit à noſtre condition les vertus & les principaux ornemens, dont elle ſepare auec tant d'eſclat & de pompe. Et puis qu'elle nous apprend tout ce que nous ſçauons de ciuilitez, il faut aduouër que ce ſeroit la traitter trop inciuilement, que de la placer entre les arts & par vne eſpece d'ingratitude & de meconnoiſſance, luy refuſer l'honneur & le tiltre de ſcience qu'elle

qu'elle exige de nous par tant de biens faits.

BIEN.

LE bien eſt vne choſe ſi douce, ſi aimable & ſi bien faiſante, que ſi la nature ſçauoit parler, elle diroit qu'il eſt le Dieu de l'Vniuers: encores ne s'eſcarteroit elle pas trop de la verité, parce que tous les biens differents expoſez aux yeux des creatures pour l'obiect de leurs plaiſirs, de leur quietude & de leur repos, ſont autant d'images & de parcelles de ce ſouuerain bien qui ſe trouue en la diuinité, comme autant de ruiſſeaux & de fleuues qui partant de cette ſource, & qui dans le circuit de leurs ondes roulantes vont enfin s'abyſmer & ſe perdre dans ce grand Ocean de bonté infinies.

Et comme celuy qui de nuict ſuiuroit ſon chemin à la clarté & lueur d'vne eſtoille, ſeroit aucunement eſtimé eſtre conduit par la lumiere du Soleil, du moins par quelque participation, puiſque celle-là n'a point de iour que par la liberalité de celuy-cy; tout de meſme à conſiderer attentiuement toutes les choſes creées, de quelqu'ordre qu'elles ſoient, elles ſemblent en quelque maniere nous acheminere à la queſte du ſouuerain bien, quoy qu'elles imitent en leur agreable repreſentation le brillant de tant d'eſtoilles differentes. Conſideration qui a faict dire à Sainct Denys que

le

le bien eſt ce qui de ſoy eſt le plus diffus & le plus communiquable. Parce qu'il ſe trouue en toutes choſes.

Le Prince des Philoſophes conſiderant le feu interieur qui porte les creatures à rechercher ce qui leur eſt de plus conuenable en particulier, à dict que le bien n'eſtoit rien autre choſe que ce que toutes choſes ſouhaittent & recherchent. Mais il luy auroit donné vne definition plus iuſte, s'il auoit dit que le bien eſt ce qui eſt conuenable & ſortable à chaque choſe.

Le bien peut eſtre conſideré à raiſon de ſon eſtre, ou à noſtre eſgard.

Au premier ſens on peut dire qu'il eſt la butte de nos deſirs & ce qui eſt recherché de chacune des creatures.

Au ſecond, ce qui eſt conuenable à chaque choſe, parce que le bien de la brute & le bien de l'homme conuiennent tous deux en la qualité de bien, entant que ſouhaittable & recherché; mais ils different à raiſon de la conuenance; eſtant certain que ce qui eſt conuenable proprement & formellement au cheual, eſt autre que ce qui eſt ſortable à la nature de l'homme.

Mais parce que le bien à raiſon de ſon eſtenduë, reçoit beaucoup de diuiſions nous cotterons icy les plus ſignalées.

La premiere ſe fera en deux branches; ſouuerain & non ſouuerain; bien par eſ-

ſence

ſence & bien par communication.

Le bien ſouuerain & par eſſence, eſt de ſoy ſi parfaict & ſi accomply, qu'il ne s'en peut trouuer vn ſemblable; d'où vient qu'il eſt ſouhaitable comme la derniere fin & que toutes les choſes qui ſe trouuent en chemin faiſant, ne ſont deſirables que pour paruenir à luy.

C'eſt ainſi que Dieu eſt ſeul ſouuerain bien, & qu'il eſt cette fin derniere qui ne peut eſtre appliquée, ny ordonnée à vn autre, ſans violence, ſans iniuſtice, ſans impieté. De là vient que nous ne pouuons aymer Dieu, pour l'amour de nous ou quelque autre intereſt particulier, ſans peruertir l'ordre qu'il a eſtably dans la ſuitte & l'enchainement des choſes, qui en dernier reſſort doiuent toutes aboutir au ſein de ſa diuinité.

Le bien non ſouuerain, eſt dit bien de participation par ce qu'il emprunte tout ſon eſtre d'vn autre; n'eſtant pas proprement recherché & deſiré pour l'amour de luy, mais ſeulement en conſideration d'vn autre. C'eſt ainſi que le voyageur ſe reſjouyt de trouuer pour le giſte de ſa iournée vne bonne hoſtellerie, non pour y ſeiourner, mais pour ſe rafraiſchir & paſſer plus commodement au lieu qu'il a choiſi pour le terme de ſon voyage.

La ſeconde, diuiſe le bien qui n'eſt pas ſouuerain en fin principale & en fin moins principale, ainſi appellée parce qu'elle eſt ordonnée

ordonnée comme moien propre pour arriuer à la fin principale.

Le bien de celle-la ſe meſure par ſa grandeur & ſa perfection. D'où vient qu'il y a plus de bien d'agir pour la vertu, que pour le gain & la recompenſe mercenaire.

Le bien de celle-cy ſe reigle par la conuenance qu'elle ſe conſerue vers la fin qu'elle regarde. C'eſt ainſi qu'vn caroſſe faict de criſtal & de pierreries, pour eſtre riche & precieux, n'eſt pas pour cela ſi propre, & ſi cõuenable pour vous mener à voſtre maiſon des champs, que voſtre caroſſe ordinaire.

La troiſieſme partage le bien en vtile, honneſte & delectable. L'vtile court aux biens de fortune. L'honneſte demeure dans le palais de la vertu. Et le delectable ſe promeine par tous les obiets voluptueux capables d'enſorceler nos ſens.

La quatrieſme le met encores en trois claſſes. La premiere enferme les biens qui ne ſont recherchez que pour leur ſeule conſideration, comme la ſanté, la felicité, la beauté, l'excellence & les autres de cette nature.

La ſeconde ceux qui ne ſont recherchez que pour arriuer à vn autre; C'eſt ainſi qu'on careſſe & courtiſe les officiers d'vn fauory, pour approcher enfin de ſon oreille & ſe repoſer en ſes bonnes graces.

La derniere, tous ces petits biens qui ſont ſouhaittez en partie pour eux, en

partie

partie pour autruy. Et c'eſt en cette maniere que la malade ſe reſiouit de la medecine qui luy eſt ordonnée quand elle s'accorde à ſon gouſt.

La cinquieſme iette les yeux ſur l'homme & ne s'employe qu'à faire les lots & les partages des biens differents qui le concernent. Le premier regarde les aduantages de l'ame & de ſes facultez, l'entendement & la volonté; de l'entendement comme les ſciences; de la volonté comme la probité, la ſainčteté & les autres vertus.

La ſecond enueloppe les biens du corps, comme la ſanté, la force, l'addreſſe, la beauté, la taille & les autres.

La troiſieſme meſnage les biens de fortune, tels que peuuent eſtre les honneurs, les richeſſes, les heritages, les amis, les charges, les employs & les autres.

La ſixieſme eſt plus generalle, diffuſe & mieux diſtinčte que les autres; elle en faič de trois ordres, diuins, humains & brutaux. Les diuins ſont ceux qui ſe trouuent communs à Dieu & à la creature raiſonnable. C'eſt ainſi qu'entendre & vouloir, eſt vn bien diuin commun à Dieu à l'Ange & à l'homme.

Les humains, ſont ceux qui ſont propres & particuliers à l'homme, comme d'eſtre vertueux, prudent, moderé.

Les brutaux ſont communs à l'homme & à la beſte. C'eſt ainſi que la volupté ſenſuelle

ſuelle appareille l'homme & la brute pour traiſner le chariot de Venus.

Et comme par ceux-cy il eſt faict beſte en quelque maniere, par ceux que nous auons appellé diuins il eſt faict Dieu en quelque façon; pourueu qu'aſſiſté de la grace, l'entendement & la volonté cheminent dans le ſentier de la iuſtice des loix naturelles, diuines & humaines.

Pource qui peut eſtre des proprietez, tiltres & eloges du vray bien ils ſont en nombre, entre leſquels ceux cy ne ſont pas des moindres, conuenable, proportionné communicable, fecond & ſouhaittable. Mais comme le bien & la fin ſe tinnent & ſe touchent de ſi prés, qu'ils ſont ſouuent pris l'vn pour l'autre, diſons quelque choſe de la fin auant de paſſer à l'oppoſite du bien qui eſt le mal.

FIN.

LA clarté n'eſt pas moins requiſe pour l'inſtruction de l'entendement, que le flambeau dans les tenebres pour nous y conduire auec ſeureté.

La fin & le bien ſont ſi voiſins qu'ils ſont pris l'vn pour l'autre aſſez ſouuent, quoy qu'à la rigueur ils conſeruent entre eux vne difference formelle, c'eſt à dire vne definition diſtincte & particuliere, auſſi bien qu'vn regard different.

Le bien en tant que bien eſt conſideré par la raiſon de ſa conuenance; & cét aſpect eſt autre

autre que celuy de la fin, laquelle comme telle & conſiderée preciſément en ſon eſtre, ſe conſerue à noſtre eſgard vne certaine relation dont elle eſt le terme,& le but, ſous le tiltre & la qualité de cauſe finale.

Leur definition eſt encores diſtincte,parce que le bien eſt ce propremẽt qui eſt conuenable : mais la fin eſt ce pour quoy toutes choſes trauaillent.

Toute cette difference, ne procede que de l'application & du regard, puiſque vne meſme choſe peut eſtre ditte conuenable, entant qu'elle nous eſt appliquée; & ſouhaittable, entant qu'elle eſt la butte de nos deſirs.

Bref la fin eſt ce proprement qui donne le premier branſle à l'ouurier, pour agir & produire quelque choſe. C'eſt elle qui met le pinceau en la main du peintre. C'eſt elle qui fait mouuoir les reſſorts de nos actions par la chaleur qu'elles ont de s'acheminer au but qu'elle nous marque Mais le bien eſt la choſe acquiſe entant que conuenable

La fin peut ſouffrir quelques diuiſions & partages. Nous diſons la fin du trauail:c'eſt ainſi qu'vn baſtiment parfait & acheué eſt la fin de l'entrepriſe de l'architecte. Et la fin de la choſe trauaillée, telle qu'eſt la demeure, le logement & l'habitation à l'eſgard de ce baſtiment quand il eſt acheué.

La fin peut eſtre encores conſiderée en trois

trois manieres, la premiere au reſpect de celuy auquel elle eſt conuenable; qui fait dire que l'homme en la creation a eſté la fin des animaux & des fruicts de la terre creés à ſon vſage.

La ſeconde à l'eſgard d'vne fin moyenne atteinte par deux ſubiets comparez l'vn auec l'autre; d'où vient que de deux hommes qui ſont arriuez à meſme charge & degré de fortune, nous diſons que l'vn y eſt paruenu par voye d'honneur, l'autre par voye d'infamie & de laſcheté. Et comme celuy-là s'eſt ſeruy d'vne fin moyenne, louable & honneſte, celuy-cy a choiſi vne fin honteuſe & reprochable.

La troiſieſme eſt la fin pour laquelle nous trauaillons & couchons de noſtre reſte, c'eſt ainſi que la ſeule gloire de Dieu eſt la fin de celuy qui l'ayme & le cherche d'vne veritable charité & dilection.

Entre les choſes qui ſe portent à leur fin, les vnes s'y achemiuent par vne force eſtrangere & exterieure, comme la balle de l'arquebuſe qui atteint & frappe le gibier du chaſſeur.

Les autres par vne vertu propre & interieure: de celle-cy les vnes connoiſſent leur fin d'vne maniere tres impropre, comme la pierre qui tend au centre de ſon repos; connoiſſance qui eſt aueugle, occulte & cachée à ſon eſgard, mais non pas au reſpect du ſouuerain Moteur de l'Vniuers.

Les

Les autres la connoiſſent proprement & veritablement, ſoit en qualité de moyen pour gagner chemin & paſſer outre, ſoit en qualité de fin derniere pour s'y repoſer, c'eſt ainſi que l'homme chreſtien reuere la grace qu'il connoiſt pour fin moyenne, neceſſaire pour paruenir à la gloire de Dieu qu'il ſçait eſtre la fin derniere de toutes ſes actions.

La fin a quelques marques & caracteres particuliers qui la font reconnoiſtre pour telle. La premiere eſt qu'elle ſoit connuë, la ſeconde, qu'elle ſoit eſtimée bonne, la troiſieſme, que les choſes qui ſe trouuent en chemin ne ſoient ſouhaittées que pour elle. Que ſi elle eſtoit inconnuë, comment la ſouhaitter, ſi mauuaiſe pourquoy la deſirer, & ſi ordonnée à vn autre, comment pourroit-elle eſtre fin & terme de repos?

Si la fin eſt preſente elle vous retiẽt & vous arreſte en ſa poſſeſſion par vne vertu aimãtine? ſi abſente elle vous attire de meſme que l'aimant dans l'actiuité de ſa Sphere, attire par ſa propre vertu le fer eſloigné.

La fin frappe le premier coup dans noſtre intention, quoy que les moyens la precedent en l'execution. C'eſt ainſi que nous faiſons deſſein d'aller à Rome auant de ſonger à la route qu'il faut tenir, quoy qu'en l'execution la ville de Rome ſoit le dernier giſte de noſtre voyage.

Maïs entre les fins qui ſont comme en-

chaiſnées

chaiſnées & ordonnées les vnes aux autres, la plus eſloignée & la plus proche de la derniere eſt touſiours la plus noble. C'eſt ainſi que dans le Sacrement de l'Ordre le Diaconat eſt plus noble que le Soubdiaconat & celuy-cy que les ordres mineurs.

LE MAL

IE n'ignore pas qu'il ne ſoit plus doux & plus agreable de paſſer de l'eſtat du mal à celuy du bien, que d'y proceder au contraire; mais quand il eſt queſtion de mettre deux eſtres en parallele, dont l'vn eſt poſitif, & l'autre priuatif ou negatif, il faut touſiours commencer par celuy-là pour connoiſtre celuy-cy, duquel l'eſtre, les perfections & les proprietez ne peuuent eſtre que les deffauts & les abſences, ou de la nature ou des proprietez de celuy qui par ſa poſition ou conſtitution fixe & permanente ſe rend connoiſſable à l'entendement,

Ayant donc expliqué ce que c'eſt que le bien, nous ſçauons à plus pres ce que c'eſt que le mal, puiſque celuy-cy n'eſt autre choſe que la priuation de celuy-la, de meſme que la nuict & les tenebres ne ſont en leur eſtre formel, que la ſeule priuation de la lumiere.

Et comme cette priuation n'eſt autre choſe qu'vn air obſcurcy par le deffaut de la clarté du Soleil, d'vn flambeau d'vne lampe,

lampe, ou de quelque autre choſe; (air qui conſerue vne certaine aptitude & diſpoſition paſſiue, capable & ſuſceptible d'illumination par la preſence du Soleil ou du flanbeau,) de là vient que nous appellons nuict l'abſence de la lumiere & que nous la diſõs priuation & non pas negation, parce que la negation ne ſuppoſe aucune diſpoſition ou puiſſance actiue ou paſſiue en la choſe. Si bien que la cecité ou la perte de la veuë qui à l'eſgar de l'homme eſt appellée priuation, eſt ditte negation au reſpect de la pierre, parce que celle-cy n'a nulle diſpoſition à la veuë. Donc comme toute choſe ſe porte à ce qui luy eſt conuenable, c'eſt à dire à ſon biẽ, s'il arriue qu'elle en ſoit priuée & n'arriue pas à ſa fin, elle tombe dans la foſſe & l'abyſme de la priuation, & la voila malheureuſe par la rencontre du mal, la qualité duquel eſt directement oppoſée à ſon contraire que nous auons appellé bien.

Bref ce que le vray ou le faux eſt à l'eſgard de l'entendement, le bien & le mal l'eſt au reſpect de la volonté; & comme l'entendement qui cherche à voir, à s'eſclaircir & à s'inſtruire, ne peut eſtre preſumé chercher ſon aueuglement & ſa confuſion, c'eſt à dire le faux, la volonté tout de meſme, quelque courſe qu'elle faſſe à droit ou à gauche vers le Ciel ou vers la terre, va touſiours cherchant le bien & fuyant le mal; que ſi d'ordinaire elle ſe meſconte

meſconte & ſe trouue le plus ſouuent par terre & renuerſée dans le precipice de la priuation, tenés pour aſſeuré qu'elle a eſté ſurpriſe, trompée & ſeduitte par l'apparence du bien, dont la choſe qu'elle pourſuiuoit eſtoit reueſtuë.

La matiere du mal, ou pluſtot le ſuiet dans lequel il ſe rencontre, eſt celuy meſme dans lequel le bien s'eſtoit rencontré auparauant. De là vient que le meſme air ſert de matiere & de ſubiet, tantoſt à la lumiere, tantoſt à ſa priuation, par l'abſence de la meſme lumiere; de meſme que l'œil deuenu aueugle, & qui eſtoit voyant auparauant, s'eſt rendu le ſuiet de la viſion & de la cecité.

Enfin c'eſt vne maxime irreuocable que les habitudes & les priuations ſeiournent touſiours en meſme hoſtellerie, quoy que ſucceſſiuement, l'vn apres l'autre & iamais enſemble; eſtant impoſſible, qu'vn meſme œil à l'eſgard d'vn meſme obiect ſoit voyant & aueugle d'vn meſme temps.

La forme du mal eſt proprement ſa difformité ou le deffaut d'vn bien promis à vn ſuiet diſposé & capable naturellement de le receuoir en qualité de bien.

Pource qui peut eſtre de ſa cauſe efficiente, on a bien de la peine de la deſcouurir; auſſi pouuons-nous dire qu'il eſt vn miſerable baſtad ou auorton de la nature, qui n'a proprement ny pere ny mere; d'où

vient que S. Auguſtin nous aſſeure qu'il a bien pluſtoſt vne cauſe defficiente, c'eſt à dire eſtropiée, deffectueuſe & inualide que nõ pas vne cauſe efficiente. Quoy qu'à conſiderer dans les choſes morales, s'il n'a point de pere, au moins a t'il la volonté impudique pour mere & cauſe en quelque façon de ce qu'il eſt, c'eſt à dire, vn faux germe, vne abſence, vn peché, vn deffaut de rectitude morale, vn eſgarement ou declinaiſon du ſentier de la loy naturelle, diuine ou humaine.

FELICITE'.

LEs ieunes gens qui dans le temps des chaleurs & d'vn lieu haut eſleué ſe ietent dans la riuiere pour ſe baigner, ne s'enfoncent pas pour y demeurer, mais pour reuenir au deſſus de l'eau auec autant de promptitude, qu'ils y eſtoient deſcendus. En l'ordre des matieres que nous traittons, nous faiſons à plus prés la meſme choſe, puiſque du tertre du bien nous nous ſommes plongez dans le mal, non pour y demeurer, mais pour ſurnager au deſſus & reprendre à l'inſtant la douceur de l'air & de la lumiere, ſous l'enſeigne de la felicité, ſi honorée de tous les anciens Philoſophes, qu'ils en ont faict vne diuinité, appellée bon Genie, ſous la tutelle duquel elle reſide.

Ceux d'entre les Grecqs qui l'ont examinée de plus prés, ayans reconnû qu'elle n'eſtoit

n'eſtoit pas vne diuinité oyſiue, mais remuante & agiſſante ſous l'heureuſe conduitte de la vertu, l'ont qualifiée d'vn ſeul nom qui ſignifie autant que bonne action.

D'autres l'ont appellée tantoſt ſouuerain bien, parce qu'il n'y a rien de plus conuenable & ſouhaittable; tantoſt felicité, parce qu'elle felicite & rend bien-heureux le ſuiet auquel elle eſt appliquée.

Ce n'eſt pas encores qu'elle ne puiſſe eſtre appellée beatitude; mais comme il importe de diſtinguer les choſes pour en conſeruer plus nettement & religieuſement les eſpeces, la felicité ſe dit & s'entend proprement des biens dont l'homme peut iouyr dãs le temps de ſon pelerinage mortel; mais la beatitude ne s'entend que de la bien heureuſe viſion de Dieu & de la iouyſſance & participation de la gloire eternelle.

La felicité eſt donc proprement le but & l'obiect dernier de toutes les actions morales. Parce que tout ce qui ſe fait, ſe fait pour quelque bien.

La beatitude eſt formelle ou obiectiue; la formelle eſt à noſtre eſgard la part que nous pretendons en la gloire de Dieu. L'obiectiue eſt Dieu meſme & ſa gloire. D'où vient que la beatitude obiectiue eſt de toute autre conſideration que la beatitude formelle, & qu'elles ſouffrent auſſi peu de comparaiſon entre elles, que le createur & la creature, le finy & l'infiny. Elle peut

auſſi eſtre appellée fin derniere, entant que l'attirail de toutes nos actions y tend, ſoit directement, ſoit indirectement; eſtant tres-certain que perſonne ne veut eſtre malheureux & que chacun ſe procure la iouyſſance du ſouuerain bien, quoy qu'il y en ait ſi peut qui touchent le but, ou qui ſe mettent dans le chemin veritable qu'on doit tenir pour y arriuer.

Mais pour ne point parler icy d'autre felicité que la naturelle, nous reſeruans de traitter de l'autre amplement dans nos Morales Chreſtiennes, nous diſons qu'à la conſiderer formellement, elle ne peut eſtre eſtablie qu'en l'operation de l'ame, & non pas du corps qui eſt vn baſtiment de boüe & de crachat, honoré ſeulement par la dignité de la princeſſe qui l'habite.

Boece dit que cette felicité n'eſt autre choſe qu'vne harmonie parfaicte & accomplie produitte par le recueil & l'amas de tous biens. Et parce qu'il importe de ſçauoir en laquelle des facultez de l'ame ſe doit faire ce concert; Nous diſons que trois choſes y ſont requiſes & neceſſaires, l'entendement comme le deſſus, la volonté comme la baſſe, & la vertu pour y tenir & battre la meſure.

Et comme noſtre felicité formelle, ſoit naturelle, ou ſurnaturelle eſt proprement vne adheſion au bien, & que d'ailleurs cette vnion ne ſe peut faire parfaictement par la ſeule contemplation, ſi l'amour n'y interuient

uient pour noüer indiſſolublement ces deux extremitez ſi eſloignées, il eſt certain qu'elle reſide en l'vne & en l'autre de ces facultez, bien que diuerſement ; contemplatiuement en celle-là, affectiuement en celle cy, & vnitiuement par l'vne & par l'autre.

Et quoy que le bien purement naturel ne ſouffre point de proportion ny de meſure auec le ſurnaturel ; ſi eſt-ce qu'il ne peut eſtre noſtre felicité morale, qu'il ne rẽpliſſe l'vne & l'autre de ces facultez, & que l'operation ne ſe faſſe par action contẽplatiue, affectiue & vnitiue. Ie dis remplir, (mais improprement, à comparaiſon du bien ſurnaturel) ou en tout cas ſi nous les conferõs enſemble, & les mettons en parallele, il faut dire que de meſme que de deux perſonnes qui ſont à vne bonne table, dont l'vn eſt ſain & l'autre malade, celuy-cy ſe remplit l'eſtomac de vents & de cruditez au premier morceau, pendant que l'autre fait bõne chere & ſe nourrit de viandes ſucculentes ſans aucune incommodité ; Le bien ſurnaturel tout de meſme comble les facultez de l'ame d'vn pain ſolide & celeſte ; pendant que les biens naturels ne produiſent en ceux qui en ſont replets quoy qu'affamez, que des vents, des indigeſtions & des cruditez.

Bref, ſi la felicité neconſiſtoit qu'à ſatisfaire l'entendement ou la volonté, quelle apparence de dire l'homme parfaictement

heureux ſeicheant l'vne de ces facultez de deſgouſts & d'ennuis, pendant que l'autre ſeroit gorgée de delices & de ſatisfactions.

Les Platoniciens ont eſtably la felicité en la pure contemplation.

Les Pyrrhoniens en vne eſpece d'inſenſibilité, ceux-cy trauailloient plus à ſe deffendre du mal qu'à rechercher le bien.

Les Stoiciens en la ſeule vertu meſlangée de l'operation de l'entendement & de la volonté; d'où vient que les autres biens ſoit du corps, ſoit de fortune, eſtoient appellez chez eux commodités, n'y eſtans employez que comme des moyens propres & commodes pour faire eſclatter les plus grandes vertus, & non pas en qualité de biens veritables & ſolides.

Les Academiciens luy donnent plus de part en la pratique qu'en la contemplation; d'où vient qu'il la diſent eſtre vn acte continuel & perpetuel, de l'eſprit operant ſelon le deſir & les reigles de la vertu.

Les Chreſtiens & vrais diſciples de l'Euangile la diſent eſtre vn employ, ou pluſtoſt vn eſlan & vn ſacrifice continuel de toutes nos actions loüables & vertueuſes, portées ſur les aiſles de la grace & la ſeule gloire de Dieu.

ENTEN

ENTENDEMENT.

L'Entendement eſt vne des facultés de l'ame, par laquelle elle entend, conçoit & raiſonne ſur les choſes.

L'entendement eſt ſpeculatif ou prattique.

Le ſpeculatif eſt celuy qui par la conference des principes vniuerſels, recueille des concluſions & conſequences pour eſtablir vne verité.

L'entendement prattique eſt celuy qui ſur des concluſions eſtablies, delibere en matiere douteuſe ce qu'il importe de faire ou ne faire pas. C'eſt par cét entendement que la prudence des Miniſtres du Prince eſt occupée à remedier aux troubles qui menacent l'Eſtat.

Cét entendement prattique enueloppe trois choſes.

La premiere, la connoiſſance de ce dont eſt queſtion.

La ſeconde, le rejet d'vn tel expedient ou ſon approbation.

La troiſieſme, la reſolution & le decret de faire ou ne faire pas.

Enfin l'entendement eſt ſi voiſin de la volonté que celle-cy eſt touſiours cenſée prendre quelque part en l'acte de celuy-là.

L'entendement eſt agent ou patient. Agent quand il agit & produit quelque choſe. Patient quand il reçoit les eſpeces

d'vne choſe qui l'inſtruiſent & l'enrichiſſent de connoiſſances.

L'entendement eſt en acte ou en puiſſance ; En acte, quand il agit & medite. En puiſſance, quand il eſt en repos & ne s'occupe à rien. Ou du moins eſt dit en puiſſance à l'eſgard d'vne choſe à laquelle il ne ſonge pas preſentement, & à laquelle il ſongera dans vn quart d'heure, & pour lors il paſſera de la puiſſance à l'acte.

VOLONTE'.

L'Ame a deux facultez, par le moyen deſquelles elle fait toutes ſes fonctions : l'entendement eſt la premiere & la plus ſubtile : la volonté eſt la ſeconde & la plus eſpoiſſe. Celuy-là va viſte, ſon action eſt toute celeſte; celle-cy ne ſe remue qu'en ſuitte de celuy-là, & la connoiſſance de l'entendement eſt tellement neceſſaire à la volonté, que iamais elle ne s'achemineroit à aucune choſe, ſi la connoiſſance ne marchoit deuant pour l'eſclairer & luy porter le flambeau.

Enfin la volonté eſt l'appetit & l'inclination de l'ame raiſõnable. C'eſt le poids par lequel elle ſe determine au choix des choſes qui ont eſté deſcouuertes par l'intellect.

Et parce que celuy-cy eſt le principe & l'ouurier du raiſonnement, quelques Sages ont eſtimé que la difference entre la volonté &

tè & l'appetit, eſtoit en ce que l'acte de la volonté proprement eſt vn mouuement libre conduit par la raiſon, & que l'appetit voluptueux en l'homme eſt vn mouuement libre, mais contraire à la ſaine raiſon.

La volonté eſt abſolüe ou conditionnée.

L'abſolue eſt actuelle ou habituelle. L'actuelle eſt celle par laquelle nous voulons vne choſe abſolument. L'habituelle eſt celle par la quelle nous ſommes portez à faire quelque choſe par la grande habitude que nous en auons contractée.

Telle eſt la volonté de l'homme iuſte à l'eſgard des bonnes œuures; & telle encores celle du vitieux au reſpect des actions desbauchées, voluptueuſes & deshonneſtes.

La conditionnée eſt celle qui met des clauſes en ſon marché, & ne veut vne choſe qu'en conſideration d'vne autre.

Telle eſt la volonté qui porte, homme de bien, à faire plaiſir à ſon amy dans vne choſe dont il eſt requis; pourueu qu'elle ſoit iuſte, & que ſa conſcience n'y ſoit point intereſſée.

C'eſt par cette volonté que Dieu nous appelle tous à ſalut, pourueu que nous nous en rendions dignes par le bon employ de ſes graces, dont il nous aſſiſte continuellement.

La volonté peut eſtre de complaiſance ou de ſigne.

Par la volonté de complaiſance nous

teſmoignons que quelque choſe nous agrée & nous plaiſt.

Par la volonté de ſigne, nous faiſons apparoir quelques ſignes au dehors, de ce que nous ſemblons vouloir, bien qu'il puiſſe arriuer quelquefois que noſtre volonté cachée & abſoluë ſoit toute autre que celle dont nous donnons les ſignes & les apparences au dehors.

Il ne faut que ietter les yeux ſur vn homme de Cour pour en faire l'eſpreuue & en fournir vn exemple bien naïf. Combien de teſmoignages d'affection, de ſeruice, de franchiſe & de fidelité ſur les levres, & combien peu s'en trouue-t'il dans le cœur?

La volonté de ſigne ſe diuiſe en cinq branches, à ſçauoir, le commandement, la prohibition, la permiſſion, le conſeil, & l'operation.

L'opération met la main à l'œuure, elle trauaille, elle execute. Tel eſt celuy qui fait ce qu'il veut.

Le conſeil perſuade, tel eſt celuy qui donne aduis de faire vne bonne ou mauuaiſe action.

La permiſſion tolere ce qu'elle peut empeſcher, tel eſt le pere qui permet que le Precepteur chaſtie ſes enfans.

La prohibition deffend de faire vne choſe, tel fut le Precepte impoſé à nos premiers parents, touchant le fruict de l'arbre defendu.

Le

Le commandement tranche du ſouuerain & ordonne à quelqu'vn de faire ce qui luy eſt enjoint de ſa part; tels ſont les ordres du pere de famille ſur les domeſtiques qui ſont à ſon pain & à ſes gages.

La volonté ſe partage encores en efficace & inefficace. Celle-cy eſt ainſi appellée lors qu'elle n'eſt pas ſuiuie de ſon effect par l'impuiſſance de l'agent, ſuppoſé qu'il ait quelque defaut. Telles ſont les volontés ordinaires des hõmes qui aſpirent à ce qu'ils ne peuuent arriuer, & rendent par leurs foibleſſes leurs volontez inefficaces.

Que ſi l'agent eſt aſſez puiſſant & capable d'accomplir ce qu'il veut, cette volonté inefficace pour lors n'eſt proprement qu'vne demie volonté, qui faute de quelque condition ne s'execute pas & demeure ſans fruict; d'où vient qu'elle peut eſtre renuoyée à la volonté conditionnée. C'eſt ainſi qu'vne perſonne indiſpoſée veut manger du fruit qu'on ſert ſur la table, mais il s'en retient par la remonſtrance de ſon Medecin & la crainte qu'il a de s'en trouuer mal.

La volonté efficace doit eſtre renuoyée à l'abſolue, parce qu'elle eſt ſouueraine & maiſtreſſe; auſſi ne porteroit-elle pas le nom d'efficace ſi elle ne paſſoit à l'effect de ce qu'elle proiette.

La volonté encores eſt antecedente ou conſequente. Et pour connoiſtre l'vne & l'autre;

de noſtre malade, l'antecedente, c'eſt à dire, celle qui precede, peut eſtre inefficace, puis que la volonté qu'il auoit de manger du fruict eſt retenue par la deffenſe du Medecin qui le voit diſner.

La cõſequence eſt efficace qui eſt de s'abſtenir de ce qu'elle veut, puis qu'en effect il s'empeſche & ſe retiẽt de mãger de ce fruict.

Bref, toutes les actions de la volonté ſe peuuent generalement reduire à trois ordres; vouloir, ne vouloir pas, & ſuſpendre ſon vouloir, qui n'eſt proprement ny la premiere ny la ſeconde action, mais quelque choſe d'indifferent à l'vne & à l'autre.

DE L'APPETIT NATVREL, SENSITIF ET RAISONNABLE.

L'Appetit eſt vn mouuement interieur, par lequel chaque choſe ſe porte au centre de ſon propre bien. De ſorte qu'en cette ſignification il ſera attribué à toutes les creatures.

L'appetit eſt naturel, ſenſitif ou raiſonnable. L'appetit naturel eſt proprement celuy qui eſt nay en toutes choſes; par lequel elles ſe portent à leur fin & pourchaſſent la iouyſſance de leur obiet. Nous le reconnoiſſons pour eſtre commun aux creatures inanimées & aux creatures animées. Dans les creatures inanimées nous l'appellons inclination proprement telle qu'eſt

qu'eſt celle que les choſes peſãtes ont d'aller en bas, & que les legeres ont de s'eſleuer.

Mais comme dans les choſes inanimées & non viuantes, il y en a quelques-vnes qui en des rencontres particulieres ſemblent partager la vie & la mort, & participer de l'vne & de l'autre, tel qu'eſt l'aimant qui comme pierre cherche le centre de la terre, & comme aimant ſemble meriter quelque tiltre de vie, par la qualité de l'amour qu'il conſerue pour le fer qu'il attire par ſa vertu, le nom d'appetit luy doit eſtre attribué auec plus de priuilege qu'aux autres.

Cet appetit naturel eſt commun à toutes choſes viuantes: & partant à nous comme aux plantes, dont les racines & les fibres interieurs ſemblent eſtre des petites ſangſues, ou pluſtoſt des petites bouches affamées & pendues aux mammelles de la terre, qui en attirent le ſuc & le laict, pour le digerer & s'engraiſſer aux deſpens de cette bonne mere nourrice.

C'eſt par cét appetit que noſtre nature ſe porte à chercher ce qui eſt propre à ſa conſeruation; c'eſt par le meſme que l'enfant au ſortir du ventre de la mere, reçoit le tetin de la nourrice, ſans qu'il ſoit beſoin de l'inſtruire de ce qu'il doit faire, pour en tirer le laict, ny de luy faire d'autre leçons & enſeignemens que ceux que la nature luy fait interieurement; de là vient qu'il eſt appellé à noſtre eſgard, appetit innay,

innay, c'eſt à dire, nay auec nous.

Il y a encores vn autre appetit en nous, qui pour ſe ſentir bien fort de la nature, eſt appellé du nom d'appetit extraict, formé & produit en nous, parce qu'il ſuppoſe vne certaine connoiſſance qui le precede, le deuance & luy ſert comme de ſage femme pour l'extraire de noſtre ſein, le former & le produire hors de nous.

Cét appetit eſt ſenſitif ou raiſonnable. C'eſt par le ſenſitif que l'enfant & le petit chien refuſeront vne piece d'or pour prendre le pain qui leur ſera offert concurremment auec cette piece de valeur, parce qu'il ne ſuppoſe que la connoiſſance du ſens purement & ſimplement ſans paſſer à l'entendement.

En cette qualité encores il ſe diuiſe en deux branches, iraſcible & concupiſcible.

Par le concupiſcible l'enfant & le chien affamez ſouhaittent le pain qu'on leur monſtre.

Par l'iraſcible, ils ſe mettent en cholere & en fureur contre celuy qui le leur veut arracher depuis qu'ils en ſont ſaiſis.

L'appetit extraict produit & formé en nous par le conſeil de la raiſon & l'induſtrie de l'entendement humain, eſt appellé raiſonnable ou volontaire, parce qu'il ſuppoſe deux choſes; La premiere eſt la connoiſſance & la deſcouuerte de la part

de

de l'entendemeent ; la ſeconde, eſt le conſentement & la deliberation de la part de la volonté.

Et pour donner à cét appetit vn nom plus conuenable, il faut l'appeller humain, raiſonné & volontaire, ſi nous ne voulons le qualifier du tiltre de volonté, pour le rendre plus connoiſſable & l'expliquer par vn ſeul terme.

C'eſt par cet appetit conduit & dirigé par la raiſon que Ioſeph conçoit vne haine contre l'adultere, dont il eſt requis par la femme de Putifar. Son appetit purement ſenſitif & naturel n'eſtoit pas capable de s'oppoſer à vne ſi douce violence à ſon eſgard, quoy que tres-rude & inſupportable à l'appetit raiſonnable, pieux & bien diſcipliné.

Cet appetit encores eſt en nous le gouuerneur & le directeur des actions de commande, c'eſt à dire, de ces actions par leſquelles la volonté s'exprime & ſe fait obeyr, comme vne Reyne, par les facultez, les membres & les parties du corps qui luy ſont ſuſmiſes; telles ſont le cracher, le manger & le mouuement du pied & du bras quand il luy plaiſt.

Nous diſons ces actions eſtre commandées, lors qu'elles ſe font par l'ordre particulier de la volonté, pour les diſtinguer d'auec les actions purement naturelles, qui ſe font par vn pur appetit naturel, ſans que

la

la volonté & la raiſon ſe meſlent de les diriger & de les conduire

LIBERTE'

LA liberté eſt vn terme ſi connû, qu'il ſemble que ce ſoit perdre temps de s'arreſter en ſon explication. Quel eſt l'eſclaue, quel eſt le malheureux & l'opprimé qui ne la ſouhaite? Quel eſt l'homme qui ne deſire de la conſeruer; Comment donc eſt-il poſſible d'ignorer ce que tout le mõde deſire ou acquerir ou conſeruer, puiſque l'amour & le deſir d'vne choſe en ſuppoſent la connoiſſance. Mais comme elle ſe peut prendre en pluſieurs manieres, il eſt certain que pour eſtre connuë de tous confuſément, il ſe trouuera qu'en détail & dans le deſnombrement de ſes branches elle eſt ignorée de pluſieurs.

La liberté ſe prend quelquefois pour la condition de l'homme, telle qu'elle eſt vſitée chez le Iuriſconſulte, pour dire vn homme libre & diſtinguer l'affranchy du ſerf & de l'eſclaue. Voila donc vne liberté de condition.

En ce cas il y a peu d'hommes qui ſoient libres, parce que la condition en laquelle ils ſont de commander ou d'obeyr, les lie & les engage ſi eſtroittement les vns aux autres, que dans vn eſtat Monarchique, il n'y aura proprement que le Souuerain qui ſera libre & independant de la loy. Que s'il

tourne

tourne les yeux deuers le Ciel & du coſté de la Religion encores ſe trouuera-t'il dans l'obeyſſance & la ſoubmiſſion ; mais comme la ſeruitude qui nous lie à Dieu eſt bien pluſtoſt vne liberté, qu'vn eſclauage; nous pouuons dire que le Prince ſeul eſt libre d'vne liberté maiſtreſſe & abſoluë.

La liberté encores peut eſtre conſiderée, entant qu'elle eſt oppoſée à la contrainte. C'eſt ainſi que les brutes ont des mouuements libres, auſſi bien que nous ; car ſi le cheual bondit dans vne prairie ſans bride & ſans eſcuyer, ce mouuement ſera appellé libre ; que s'il tourne à droict & à gauche ſous la bride & l'eſperon du caualier, ce mouuement ſera contraint & forcé pluſtoſt que libre, parce que la crainte du chaſtiment & de la diſcipline de celuy qui le trauaille, ne luy laiſſe rien de libre que le ſoin d'obeyr & de plier aux leçons qu'on luy donne.

La liberté peut encores eſtre conſiderée, entant qu'elle eſt oppoſée à la neceſſité, telle qu'elle ſe peut remarquer dans les actions humaines. C'eſt par cette liberté que le Geolier entre dans la priſon dont il porte les clefs, & c'eſt par la liberté oppoſée à la neceſſité, que nous pouuons dire que le priſonnier arreſté pour quelque fait dont il eſt innocent, ne veut pas s'eſchapper de la priſon, bien qu'il trouue la porte ouuerte & ſans reſiſtance, de crainte que d'innocent

d'innocent qu'il eſt, il ne ſe réde coupable.

Il eſt libre de ſortir en noſtre ſuppoſition; mais la rencontre du peril auquel il s'expoſeroit, le neceſſite & l'arreſte malgré luy dans cette triſte demeure, par vn acte de liberté, qui ſemble ſe choquer & ſe deſtruire, comme l'effect d'vne volonté inuolontaire. Volonté, en ce qu'il demeure; inuolontaire, en ce qu'il veut le contraire de ſon deſir & de ſon ſouhait.

La liberté n'eſt pas ſeulement à conſiderer dans les actions qui ne ſont proprement que les effects d'vne cauſe qui nous eſt radicale, il faut l'aller reconnoiſtre en ſa ſource, c'eſt à dire, dans noſtre propre volonté, qui eſt tellement libre, que Dieu meſme n'en peut deſtruire la liberté ſãs deſtruire ſon eſtre en méme tẽps, parce que la volõté proprement n'eſt autre choſe qu'vne puiſſancẽ libre de faire choix de deux moyens qui luy ſont propoſez pour ſe porter à ſa fin, ſans que par effect elle ſoit neceſſitée à l'vn ou à l'autre.

Si donc nous conſiderons la liberté dans ſa ſource, c'eſt à dire, dans cette faculté de l'ame, que nous appellons volonté, auparauant qu'elle s'engage à quoy que ce ſoit, ou qu'elle ſe mette en beſogne; nous diſons qu'elle eſt veritablement libre & merite le nom de liberté, entant que la liberté eſt oppoſée à la contrainte, & que celle-cy eſt l'ennemie formelle de celle-là.

Et

Et comme l'vn des oppoſez ne peut iamais eſtre l'autre, & qu'il repugne que le noir ſoit le blanc, que le chaud ſoit le froid; il repugne pareillement que ce qui eſt libre ſoit neceſſaire de neceſſité de contrainte. Car la neceſſité n'a iamais droict de choiſir, elle n'a qu'vn chemin ouuert qu'il faut ſuiure neceſſairement.

La liberté au contraire a du droict de balancer, de choiſir, d'accepter ou de refuſer, bref de ſe deliberer à ce qu'elle veut. Mais ſi nous la voulons conſider dans l'action, dans l'employ & dans l'exercice, pour lors elle peut eſtre partagée en liberté de contrarieté & liberté de contradiction.

La liberté de contrarieté eſt pouuoir de deux choſes contraires offertes à la liberté de noſtre choix en meſme temps, accepter l'vne & refuſer l'autre. C'eſt ainſi que celuy auquel vous preſentez deux boettes bien fermées, en l'vne deſquelles eſt du plomb & en l'autre de l'or de pareil poids, marchande long temps auparauant de ſe reſoudre & ſe determiner à l'vne ou à l'autre, & qu'enfin apres auoir bien conſulté de part & d'autre, il ſe reſout à prendre l'vne & rebuter l'autre, ne les pouuant accepter toutes deux.

Ce n'eſt pas ſans raiſon que cette liberté eſt appellée chez les Philoſophes liberté de contrarieté, lors que de deux choſes contraires elle en rebute l'vne & accepte l'autre.

tre. Ie dis contraires, non par leur nature (car l'or n'eſt pas proprement contraire au plomb, les ſubſtances ayants cela de propre, qu'elles ne ſont pas contraires les vnes aux autres, n'y ayant que les qualitez, c'eſt à dire, des ſimples accidents, qui portent cette liurée & cette marque, comme la chaleur & la froideur) mais par accident ſeulement en ce qu'eſtants offertes à voſtre choix, vous ne pouuez les auoir toutes deux en meſme temps.

Et parce que les contraires ont cela qu'ils ne peuuent en meſme temps & ſous meſmes circonſtances ſe rencontrer en vn meſme ſubiet; auſſi diſons-nous ces deux boettes aucunement contraires à voſtre eſgard, puis qu'il n'eſt pas en voſtre puiſſance de vous les acquerir toutes deux en meſme temps & par vne ſeule acceptation.

L'autre liberté eſt appellée liberté de contradiction. Celle-cy eſt differente de l'autre, en ce que celle-là auoit deux choſes pour obiet de ſon choix, à l'vne ou à l'autre deſquelles elle ſe pouuoit determiner. C'eſt ainſi que de deux œufs qu'on vous preſente pour en prendre l'vn & laiſſer l'autre à celuy qui eſt aupres de vous, vous prenez celuy que vous eſtimez le plus frais: voila vne liberté de contrarieté. Mais depuis que vous auez choiſi celuy qui vous plaiſt, nous diſons que cet autre qui mange auec vous n'a plus plus cette liberté de contrarieté, parce qu'il ne peut plus choſir, & qu'il

qu'il n'y a plus pour luy qu'à ſe reſoudre de laiſſer ou de prendre l'œuf que vous auez laiſſé dans le plat.

Cette ſorte de liberté à ſon eſgard s'appelle liberté de contradiction ; La raiſon de cecy eſt que toute contradiction conſiſte à faire ou ne faire pas à l'eſgard d'vne meſme choſe : exemple, de manger ou ne manger pas ; de marcher ou de ne marcher pas ; aymer ou ne point aymer.

Enfin la liberté de contradiction n'a qu'vn obiect ſur lequel elle s'employe, & parce qu'elle ne peut agir à l'eſgard de cét obiet qu'en deux manieres, la premiere entant qu'elle peut l'accepter : la ſeconde entant qu'elle peut le rebuter, qui ſont deux actes qui ſe contrediſent ; de là vient que la liberté qui ſe trouue en cette preſſe, eſt appellée liberté de contradiction.

La liberté donc pure & veritable d'vn agent libre conſiſte proprement dans l'indifference, c'eſt à dire, à faire vne choſe ou vne autre, ſuppoſé que toutes les choſes requiſes de part & d'autre, à l'eſgard de l'agent, ſe trouuent à ſon choix & à ſa bienſeance : De maniere qu'il ſoit affranchy de toute crainte & neceſſité exterieure ; Bref qu'il ne puiſſe eſtre determiné à l'vne ou à l'autre que par ſoy-meſme. C'eſt par cette liberté que celuy qui ſe trouue dans vn iardin, dans lequel il y a pluſieurs belles allées, en choiſit l'vne pour le

le diuertiſſement de ſa promenade, pluſtoſt que l'autre.

La liberté regarde neceſſairement, les moyens differents propoſez pour arriuer à vne fin, ou la fin meſme Si le bien & le mal ſont conſiderez comme fins differentes, en ce cas nous ne ſommes pas libres de cette liberté que nous auons appellée de contrarieté ou de contradiction.

De contrarieté, parce que nous nous portons neceſſairement au bien, & non pas au mal, entant que mal, mais ſeulement entant qu'il a apparence de bien. C'eſt par ce motif que le furieux qui ſe dõne la mort, que nous pouuons dire eſtre le mal le plus grand de tous, (ſelon la plus part,) eſtime pourſuiure le bien, ſe perſuadant qu'il n'y a point de plus grand bien, pour luy, que la mort qu'il recherche. Voila comme le mal pour ſe faire rechercher eſt obligé de prendre le maſque & l'apparence du bien.

De contradiction à l'eſgard de la fin. Car ſuppoſé que le bien ſoit connu, comme vn bien ſouuerainement bon en toute ſon éſtendue, ou comme la ſeule felicité propoſée à noſtre conqueſte, nous ne la ſçaurions haïr & rebutter en qualité de bien, mais ſeulement ſous quelque autre pretexte qui luy donne vne apparence de mal.

Telle eſt la gloire eternelle propoſée au Chreſtien, pour laquelle il ne peut conceuoir de l'auerſion, s'il ne luy preſte le maſque

que & l'apparence du mal, à ſcauoir la difficulté d'y arriuer par les croix & les eſpines. Voila vn motif, vn pretexte, vt phantoſme, ſous l'horreur duquel il parle de la gloire promiſe, non comme d'vn bien, mais comme d'vn mal faſcheux & inſupportable à la delicateſſe d'vn ſens & d'vne concupiſcence aiguiſée dans la trempe des voluptez mondaines.

Qu'elle eſt donc la liberté de l'hõme, me direz vous, puis qu'il n'a pas la liberté de contrarieté ny de contradiction pour la fin? Ie vous reſpondray que ſa liberté eſt proprement à raiſon des moyens qu'il faut prendre & choiſir pour arriuer à vne fin; appellez moyens, parce qu'ils ſe trouuent entre l'homme, comme poſé dans le terme de depart & le premier pas du chemin qu'il doit faire; & la fin, comme le terme du repos, auquel eſtant paruenu, il ceſſe de trauailler.

Et parce que les moyẽs de faire vne choſe ſont en grand nombre, & qu'vn hõme peut aller de Paris à Lyõ par des voyes & des chemins pres qu'innõbrables. C'eſt ce qui fait dire aux Theologiens que l'hõme n'eſt pas libre à l'eſgard de ſa fin, parce qu'il la pourſuit touſiours ſous l'image du bien, vray, ou apparent: mais ſeulemẽt à raiſon des moyens & des ſentiers differents, qu'il peut choiſir indifferemment, pour arriuer au but, où le porte le panchant, & le cours de ſon inclina

clination, qui plie touſiours (comme il a eſté dit) du coſté le plus deſirable, en vn mot, du coſté du bien, vray, ou apparent.

Mais pour auoir dit que la liberté a ſon throſne dans la volonté; cela n'empeſche pas qu'elle ne depende en partie de l'entendement, parce que l'action du choix eſt touſiours meſlangée du concours de l'vne & de l'autre de ces facultez. Puiſque pour vouloir & preferer vne choſe à vne autre, il faut ſuppoſer neceſſairement la connoiſſance & la lumiere de l'entendement.

VOLONTAIRE, INVOLONTAIRE.

BIen que le volontaire, & l'inuolontaire ſemblent eſtre des ennemis contraires & oppoſez qui ſe veulent eſgorger, ſi eſt-ce qu'ils partent d'vne meſme cauſe, & ont eſté portez dans vne meſme ventre; puiſque la volonté eſt la mere du premier qu'elle enfante auec ioye, & que l'autre ne peut paſſer que pour l'enfant de ſes douleurs & de ſa propre aduerſion.

C'eſt ainſi que la volonté du marchand pour eſchapper la tempeſte, iette ſa marchandiſe dans la mer, comme pour appaiſer la rage des flots contre luy mutinez, & que la vonté de cette femme enyurée du vin de la volupté chez le Poete qui ſuit malgré elle vn chemin qu'elle voudroit bien ne pas tenir, nous donne vn teſmoignage

gnage de ſa propre contradiction, puiſque la volonté en cette preſſe ſe trouue dans vne telle angoiſſe qu'elle ne veut pas propremẽt ce qu'elle veut. Que s'il nous eſt permis de faire vn pas plus auant, l'Apoſtre ne no⁹ enſeignera-t'il pas qn'il ne fait point le biẽ qu'il voudroit faire, & opere le mal qu'il ne voudroit pas & partant nous pouuons dire que la volonté eſt vne femme groſſe dont les couches ne ſont pas touſiours fortunées & bien-heureuſes, puiſqu'aux deſpẽs de ſes propres deſirs & pl⁹ tẽdres affectiõs, elle prend quelque fois le couteau à la main pour ſe l'appliquer ſur le vif, & par vne volonté inuõlotaire, mettre au iour vn Ceſar qu'elle peut appelle l'enfant de ſon martyre: Mais comme les choſes contraires s'expliquent les vnes les autres, & que l'vne d'entre-elles ayant vn eſtre negatif, & l'autre poſitif, il faut touſiours examiner celle dont la conſiſtance eſt ferme, ſolide & poſitiue, pour rendre vn iugement plus ſain de ſon oppoſée, voyons ce que veut dire volontaire, afin que par l'intelligence de celuy-cy, il ne faille adiouſter qu'vne ſeule negation pour l'intelligence de l'autre.

Ariſtote en fait de deux ſortes, l'vn propre & reſerré, l'autre impropre & diffus: celuy-cy veut dire autant que faire vne choſe de plein gré, auquel cas ce mot de volontaire eſt commun à l'homme & à la brute, & enueloppe deux choſes en ſoy; la

premiere eſt vn principe interieur, adherent à la nature de la choſe qui ſe meut.

La ſeconde eſt vne eſpece de connoiſſance, par laquelle la choſe meuë ſe porte à la recherche d'vn obiet pluſtoſt que d'vn autre. C'eſt ainſi que le chiẽ preferera vn morceau de viãde à vn morceau de pain. Et biẽ que les choſes peſantes ſoiẽt meuës & portées à leur centre par vn principe interieur, ſi eſt ce qu'on ne dira pas pour cela qu'elles ſoiẽt meuës volontairement, ou de bon gré, par le defaut de connoiſſance, dõt elles ſont proprement & formellement deſtituées.

Donc pour finir cette ſorte de volontaire, il faut dire; que c'eſt ce dont le principe eſt caché dans le ſubiet qui connoiſt parfaictement ou imparfaitement la choſe à laquelle il ſe porte & s'achemine: c'eſt ainſi que le chien de chaſſe conduit par ſon propre ſentiment eſt porté à reprendre ſes voyes, lors que le gibier ruſé luy a donné le change pour le haraſſer & luy faire perdre ſes forces.

Le volontaire propre & reſerré dans la ſeuerité des reigles d'vne bonne Philoſophie, ne peut appartenir qu'à l'homme, & ſe trouue deffiny en diſant, que c'eſt ce dõt le principe eſt interieur au ſuiet agiſſant auec vne parfaicte connoiſſance de la fin; dont comme les brutes ſe laiſſent guider par les choſes preſentes & paſſageres ſans qu'on puiſſe dire ny mettre en fait qu'elles facent

facent choix d'vne fin, ou la preferent à vn autre, par vne eſlection raiſonnée. De là vient auſſi que la connoiſſance, par laquelle le chaſſeur & le chien pour ſuiuent tous deux le meſme gibier eſt bien differente l'vne de l'autre, celuy-là en ſçait la raiſon, qui eſt de l'employer à ſon vſage, d'en feſtoyer ſes amis, d'en faire des preſens, & en tirer quelque vtilité particuliere outre le diuertiſſement de la chaſſe.

Outre la raiſon de la fin, il connoiſt encores tous les moyens d'y paruenir, qu'il ordonne & lie les vns aux autres, comme de dreſſer des toilles au ſanglier, de luy tendre des pieges, couurant vne foſſe profonde de rameaux, de paille, & d'vn peu de fumier, de mettre des fuſilliers ſur les aduenuës; & le pourſuiure encores auec ſa meutte.

Au lieu que le chien n'a pour motif de ſa chaſſe, que la priſe du gibier, c'eſt vne choſe preſente qui l'anime dans le cours de ſa pourſuitte, mais cette inquietude qui le trauaille ignore la raiſon & le motif de la fin. Auſſi eſt-ce vn inſtinct ou pluſtoſt vne antipathie particuliere qu'il a contre la proye qui l'engage à cette petite guerre, qu'vn motif concerté & deliberé, donc comme il ne connoiſt pas la raiſon de ſa fin, mais la fin ſeulement entant qu'obiet preſent capable d'eſchauffer & d'irrirer ſon appetit; auſſi ne connoiſt-il pas le choix, non plus que la liaiſon des moyens qu'il con-

uient choiſir entre pluſieurs, & qu'il faut enchaiſner les vns aux autres, dans le deſſein de les faire reüſsir heureuſement a la fin propoſée.

De là vient que les enfans qui n'ont pas encores l'vſage d'vne ſaine raiſon, ne font pas des actes proprement volontaires.

Ce n'eſt pas auſſi que toute choſe volontaire ſuppoſe touſiours l'acte formel & precis de la volonté, puiſque les pechez d'omiſſion pour eſtre vne ceſſation d'acte plutoſt qu'vn acte formel de la volonté ne laiſſent pas d'eſtre pechez; & parce que nous auons expliqué cette difficulté dans noſtre Theologie Francois, le curieux y pourra conſulter ce que nous en auons remarqué.

Si donc le volontaire en l'homme proprement & formellement eſt l'acte interieur qu'il produit auec vne connoiſſance parfaite de la fin, il s'enſuit que l'inuolontaire ſera l'acte que ſa volonté produira dans vne ignorãce de la fin pourſuiuie; d'où vient que tout pecheur eſt appellé ignorant. Et parce que dans le meſme Traitté des pechez nous auons expliqué toutes les eſpeces d'ignorance, capables ou incapables de peché, nous ne nous enfoncerons pas icy dans vne matiere qui tireroit trop de ſuitte apres elle.

Enfin bien que les actes inuolontaires que nous auons produits pour exemples, ſoient meſlez d'vn certain acte qui fait que

la

la volonté ſe dement & veut en quelque façon ce qu'elle ne veut pas, ſi eſt-ce que cette maniere de parler eſt impropre, par ce qu'il n'y a point d'acte en l'homme qui ſoit proprement inuolontaire, que ce qu'il fait par vn principe interieur dans le temps qu'il agit à l'aueugle, & que ſurpris des tenebres de l'ignorance ou de la paſſion, il ne cõnoiſt pas parfaitement l'obiet qu'il pourſuit, ou la raiſon de la fin pour laquelle il agit.

Ie dis en l'homme, afin qu'on ne pretende pas qualifier de ce tiltre les actions naturelles & ordinaires des brutes, meuës & conduites par le motif de leur inſtinct. Il eſt vray qu'à le prendre ſur ce pied, la plus part des hommes bruraux & approfondis dans l'abyſme du ſens & de la volupté ſe gouuernans plus par la partie animale que par la raiſonnable, pourroient à raiſon de leur ignorance eſtre ſoubçonnez de ne faire que des actions inuolontaires: & partant excuſables en quelque façon, mais qu'ils ſçachent que cette demie volõté par laquelle ils cooperent au mal, ſuffit pour les rendre toutes criminelles.

Ce qui me fait dire que ſi l'homme connoiſſoit Dieu parfaitement & autant que l'eſprit biem-heureux le peut connoiſtre, & que d'ailleurs il connût le mépris qu'il deuroit faire de toute autre choſe, & meſme de ſon intereſt propre & perſonnel, la comparaiſon de celuy de Dieu & de ſa gloi-

ro, quelque liberté, & quelque choix du biẽ ou du mal qu'il eut entre les mains, ſuppoſé cette grace actuelle, il ne pecheroit point, eſtãt certian que de deux biens dont l'vn eſt grand & l'autre petit, riẽ ne pourroit l'empeſcher que ſon propre poids, ne le portaſt au grand par ſon inclination naturelle, & ne regardaſt le petit comme vne eſpece de mal a comparaiſon de l'autre, c'eſt à dire, deffectueux & eſtropié en quelque maniere, & par cõſequent mauuais en quelque façõ.

Si donc nous voulons nous guerir du pechée, commençons à nous guerir de l'ignorance, & prions la Sapience incarnée de nous en fournir les remedes puiſqu'elle nous eſclaire bien plus par les rayons de ſa grace que par tous les flambeaux de la lumiere naturelle, dont les plus grandes clartez ne ſeruent d'ordinaire qu'à cõfondre nos pas, & precipiter noſtre cheute.

NECESSITE' ET NECESSAIRE.

LA neceſſité à l'eſgard du ſubiet eſt vne loy à laquelle rien ne reſiſte. Et parce que nous la connoiſtrons mieux par l'explication du mot de neceſſaire.

Nous diſons qu'vne choſe peut eſtre neceſſaire de neceſſité ſimple, abſolue & immuable; c'eſt par elle qu'il eſt neceſſaire que Dieu ſoit,

Ou de neceſſité de violence & de contrainte

trainte, qui procede d'vn principe exterieur ; c'eſt par elle que le criminel entre les mains des Archers ſe void entraiſner par force dans vne Conciergerie.

Ou de neceſſité de condition ; d'où vient que ſuppoſé la connoiſſance de Dieu nous ſommes obligez de l'aymer.

Ou de neceſſité de moyen, telle eſt la neceſſité de la grace, au reſpect de la gloire, comme le ſeul & vnique moyen de noſtre ſalut.

Ou de neceſſité de precepte, lors qu'il y a loy & commandement precis de faire quelque choſe, comme de ieuſner en temps de Careſme, & d'entendre la Meſſe au iour du Dimanche s'il n'y a excuſe legitime.

Ou de neceſſité d'acte, c'eſt à dire, de faire & d'accomplir la choſe ordonnée comme d'eſtre baptiſé pour eſtre fils adoptif de la gloire.

Ou de neceſſité d'approbation, c'eſt à dire, d'approuuer vne choſe, & ne la pas condamner ; comme le celibat & la profeſſion Monaſtique.

Ou de neceſſité de bien-ſeance, comme de receuoir ciuilement & fauorablement celuy qui nous viſite par honneur.

ACTION HVMAINE.

TOutes les actions que nous remarquons en l'homme ne ſont pas humaines pour cela. Celles-cy ſont touſiours

accompagnées de la raiſon. Les autres ſont ou purement naturelles, comme dormir, ou en partie naturelles & moralles, comme de ſe promener pour la ſanté, ou de manger de cette viande, & non pas de celle-là, parce qu'elle peut nuire à la ſanté, quoy que d'ailleurs elle ſoit fort delicieuſe.

Les actions humaines & morales ſont ou commandées ou produites par la volonté, celles-là, & celles-cy s'accordent en ce qu'elles ſont volontaires; & different en ce que les actions commandées, pour reconnoiſtre & releuer de l'empire de la volonté, ne laiſſent pas de reconnoiſtre vne autre faculté pour principe prochain de leur acte. C'eſt ainſi que l'action de la main qui eſcrit releue prochainement de cette faculté motrice qui eſt en cet organe & reconnoit la volonté pour ſon principe ſouuerain, mais eſloigné.

Les produittes au contraire, partent immediatement de la volonté, comme l'amour & la haine. Pour ce qui peut-eſtre de ces dernieres actions propres & formelles à la volonté, ie veux dire, qui n'ont pas beſoin de faculté moyenne & ſubſidiaire pour ſe produire, elles ſe reduiſent à trois, vouloir, vouloir la fin, & jouyr de la fin, que nous appellons, volonté, intention, fruition.

VOLONTE' OV VOLITION, FRVITION ET INTENTION.

LA volonté s'achemine au bien ſoubs, trois regards differents, qui ſont ces trois partitions. Si entant que bon, c'eſt volonté ou pluſtoſt volition ; de laquelle elle ſe repoſe & borne ſa carriere, c'eſt fruition, & iouyſſance (d'où vient que l'vſage ſe dit proprement des fins moyennes & non pas de la derniere : celuy-là n'eſtant autre choſe que l'application conuenables des moyens à la fin que nous nous propoſons) & intention lors que ſoubs vn certain ordre de moyens & de circonſtances reiglées, elle fait eſtat de s'acheminer à la derniere fin. Tel eſt le deſſein & l'intention de celuy qui pour aller de Paris à Rome, fait eſtat d'y aller par la route de Veniſe pluſtoſt que par celle de Prouence.

L'intention à proprement parler eſt l'acte de noſtre eſprit, par lequel il ſe porte & s'applique à quelque choſe. l'auaricieux ne trauaille que pour gaigner : voila tõute sõ intention, ie veux dire l'employ de ſon eſprit.

Quelquefois auſsi l'intention s'attribuë improprement à l'obiet pourſuiuy par noſtre deſir, d'où vient que l'argent peut eſtre appellé le but & l'intention de l'auare.

Intention, chez le Logicien eſt formelle premiere, & formelle ſeconde. La formelle

qui l'a precedée, il y a desia quelque temps: telle est l'intention du Prestre qui sort de son logis, pour s'en aller à l'Eglise baptiser vn enfant, & qui neantmoins se trouuant diuerty, pense à autre chose, lors qu'il profere les paroles Sacramentales. Cette intention toute imparfaite qu'elle est à comparaison de l'actuelle ne laisse pas d'estre valide, parce qu'elle est comme vn écoulement & vne emanation de l'acte prochain qui se perpetüe & se conserue assez de vertu & d'efficace pour operer la chose qu'elle fait; mais l'habituelle ne suffit pas

ESLECTION.

L'Eslection, selon Aristote, est l'action de la volonté posterieure & immediate au conseil ou à la deliberation dans nostre entendement. Mais pour l'exprimer plus clairement, ce n'est autre chose que le choix & la preferance que nous faisons d'vne chose à vn autre, supposé qu'elles soient toutes deux en nostre puissance. D'où vient que celuy qui trouueroit deux sacqs, l'vn plein de doubles, & l'autre de pistoles, prefereroit celuy-cy à celuy-là, & se chargeroit d'or autant qu'il pouroit & non pas de cuiure.

L'eslection ne regarde proprement que les moyens & non pas la fin sinon d'vn second regard, entant que ceux-cy, nous cõ-

duiſent à celle-la. C'eſt ainſi que le pauure voyageur choiſit la voye du coche ou du meſſager pour s'en aller de Paris à Lion, mais il ne choiſit pas la ville de Lion, qui doit eſtre la fin de ſon voyage.

CONSENTEMENT.

LE conſentement eſt vn acte de la volonté poſterieur à l'eſlection, qui fait qu'aprés auoir bien peſé de part & d'autre quelle eſt la voye plus commode du cheual ou du coche, l'infirme conclud à celle-cy. Concluſion qui à raiſon de ſoy eſt ditte eſlection, & ſe trouue en meſme tẽps ſuiuie d'vn ſecond acte appellé conſentemẽt qui met vn cloud à la rouë de la volonté, pour l'arreſter & la determiner certainement à telle choſe.

CONSEIL OV DELIBERATION.

ET parce que pour tirer pays & s'acheminer à la fin que nous nous ſommes propoſez, il ſe trouue des choſes entre deux dont la nature eſt fragille, inconſtante, variable & ſuiette à meſconte, toute là difficulté ſe trouue dans l'eſloignement de ces deux extremes; de la volonté comme ſuiet recherchant, de la fin comme felicité recherchée & deſirée. De là vient que l'acte de la volonté qui fait choix des moyens conuenables, & les ordonne, les vns

vns aux autres pour atteindre & frapper le dernier but, eſt appellé conſeil & deliberation; conſeil, parce qu'elle conſulte quel eſt eſt le plus ſeur & le plus doux; deliberation, parce qu'elle delibere & ſe reſout enfin à l'vn ou à l'autre.

Et comme la recherche tient touſiours l'auant garde dans la connoiſſance, & que le iugement, la deliberation & l'arreſt font corps d'armée par le bel ordre eſtably en l'arrangement, diſpoſition & ſituation des moyens propres pour paruenir au point d'vne glorieuſe conqueſte; de là vient que les deux enſemble, la recherche & le iugement vnis & conioints, forment vn parfait raiſonnement pratiqué, meſlangé de volonté & d'intelligence, que nous appellons conſeil, lequel parfaict & accomply de tous points, met en execution les moyens qu'il a choiſis & iugez les plus conuenables à ſa fin.

Obſeruez qu'il n'y a point de deliberation pour les choſes impoſſibles, comme d'eſcheler le Ciel, non plus que pour les poſſibles qui ne ſont pas en noſtre pouuoir, quoy que faiſables en la puiſſance d'autruy: c'eſt ainſi qu'il n'eſt pas en la puiſſance des Princes temporels, de faire vn Cardinal, & qu'il n'y a que le Sainct Pere ſeul, qui ait pouuoir de conferer cette eminente dignité.

PASSIONS

PASSIONS HVMAINES.

PAſſion eſt vn certain nom de complainte qui accuſe quelque douleur & ſouffrance au ſubiet qui en eſt atteint & denommé patient.

La ſource & l'origine des paſſions eſt fortement enracinée dans l'appetit ſenſitif, ſi tendre & ſi delicat de ſa nature; que pour peu qu'il ſoit heurté, l'atteinte en eſt douloureuſe; ou s'il eſt retenu en ſa courſe, dans le deſſein qu'il a d'auancer, il fait comme les petits enfans, qui ſe mettent à pleurer, ſi on les retient par la manche quand ils veulent courir, ou ſi on ne leur met à la main les choſes qu'ils apperçoiuent dans le meſme moment qu'ils les ont deſcouuertes.

La paſſion proprement eſt vne inclination de l'appetit ſenſitif tendante vers le bien, & vne auerſion & vne fuitte au reſpect du mal qui le menace.

D'autres diſent que c'eſt vn mouuement de l'appetit attrempé de volupté; lors qu'il eſt conceu pour le bien, & de douleur à la rencontre du mal: mais en l'vn & en l'autre il y a d'ordinaire du trouble, du deſordre, & quelque mauuais arrangement.

Les Stoïciens ont condamné toutes ſortes de paſſions, & ne leur ont pû donner de nom plus conuenable ſelon leur doctrine ſeuere, que celuy de maladies, de langueurs

gueurs & infirmitez de l'ame, capables d'alterer la ſanté, & de troubler le repos de l'eſprit, qu'ils ſouhaittoient en la perſonne de leur ſage.

Platon, Ariſtote, & leur ſectateurs les tiennent indifferentes, & ne les iugent bonnes ou mouuaiſes que par leur application. Si la fin eſt iuſte, vertueuſe & loüable, les voila bonnes & en credit; ſi reprochable, les voila mauuaiſes & condamnables.

DE L'AMOVR ET DE LA HAYNE.

IL ſemble que ce ſoit attacher le vif auec le mort, ioindre la lumiere auec les tenebres, que de mettre l'amour & la hayne l'vn aupres de l'autre; mais comme il ne s'agiſt icy que de les connoiſtre, nous ferons comme les peintres qui par le meſlange de leurs couleurs obſcures & lucides aggreablement temperées & couchées l'vne proche de l'autre, en forment leurs plus belles clartez, & tirent du ſein de leurs plus ſõbres couleurs, le plus grand eſclat de leur iour.

L'amour n'a que trop de ſubiets pour n'eſtre pas eſtimé le prince des paſſions, & bien que celles-cy puiſſent eſtre rangées ſoubs deux Capitaines, le concupiſcible & l'iraſcible, comme les Lieutenants, & les executeurs de ſes ordres ſouuerains; Ceſt touſiours l'amour qui leur donne l'alarme

me & les fait battre à la campagne.

Celuy là par l'attraict de la volupté, s'aduance à vne conquelte delicieuſe ; celuy-cy par vn amour & vn intereſt propre & perſonnel, recueille & ramaſſe ſes forces, met le feu aux poudres, fait grand fracas de trouble, de noiſe & tumulte, plonge le glaiue dans le ſein de ſes ennemis, ſe couure de poudres & des playes, ſe deſchire & ſanglante; bref, ce ne ſont que menaces, furies, foudres & tonneres, formez en la boutique de l'amour propre & perſonnel.

Et parce que l'amour en qualité de Souuerain a pluſieurs ſeigneuries & differentes denominations, tãtoſt il eſt appellé amitié, tantoſt dilection, tantoſt charité, mais à bien conſiderer ces tiltres differents, ils ont tous quelque choſe de particulier.

L'amitié eſt proprement vne choſe fixe, arreſtée & permanente, telle qu'eſt l'amitié des gens vertueux. Amitié rarement compatible auec l'intereſt. Celuy-cy, eſt vn ſcandaleux & vn querelleux, dont le dehors & l'apparence n'eſt que ciuilité, conplaiſance & carreſſes ; mais il n'a dans le cœur que perfidie, trahiſon & tromperie. Au lieu que l'amitié veritable & ſolide eſt vne habitude qui tient pied ferme dans le cœur, qui repoſe touſiours ſur le cube de la vertu.

L'amour & la dilection ſe prennent pour des actes paſſageres, ce ſont des poſtillons dont

dont l'humeur inquiete & impatiente, ne ſe donne ny tréue ny repos : c'eſt vne flamme eſclatante qui n'a de la durée qu'autant qu'il en faut pour en faire voir la lueur, mais qui ſe diſſipe au moment qu'elle eſt apperceuë.

Demandez-le aux gens du monde, demãdez-le à ces gentilles de cour qui portent des flambeaux ; dont elles veulent embrazer la terre des cœurs & qui en cét eſtat pourroient paſſer pour des furies pluſtoſt que pour des Dames Chreſtiennes, n'eſtoit qu'elles ſont vn peu meux coiffées?

Si elles vous ouurent leur ſein, elles vous feront voir dans leur cœur vn theatre ſecret, ſur lequel ce ne ſont qu'entrées & ſorties continuelles de nouueaux galands conduits ſous l'enſeigne & la diſcipline de l'amour.

La charité ſe prend quelquefois pou l'acte & l'habitude de l'amour, mais en ſa propre ſignification, elle ne parle que de ce ſacré commerce qui ſe pratique entre Dieu & l'ame iuſte par le miniſtere de la grace.

L'amour ſe definit ſelon quelques-vns vne complaiſance du beau, eſtant vray que le bien eſt comme le corps luiſant duquel le beau ou la beauté eſt proprement le iour & l'eſclat; & comme l'amour de la terre s'attache plus à la ſuperficie & au dehors, qu'au ſolide, qui eſt le vray bien: i'eſtime qu'il eſt eſt plus à propos de l'occuper à vne bagatelle

telle, que de luy donner pour employ vne choſe de conſequence.

La dilection fait quelque choſe plus que l'amour, parce que celuy-cy eſt vn eſtourdy, qui ſuit le premier ardant, & feu follet qu'il trouue deuant ſes yeux ; mais celle-là fait choix, & balance les choſes auant que de conclurre marché,

Sainct Denys fait de cinq ſortes d'amours, le Diuin, l'Angelique, le raiſonnable, l'animal & le naturel ; le premier en Dieu, le ſecond aux Anges, le troiſieſme aux hommes, le quatrieſme en la brute, & le dernier aux choſes inanimées.

Platon en fait de deux ſortes en l'homme ; l'vn veritable, l'autre faux & baſtard. Celuy-là apres vne raiſonnable ſpeculation de la beauté des choſes, nous tranſporte comme ſur vn chariot de feu, en la contemplation de la Diuinité. Celuy-cy enyuré de conuoitiſe & de concupiſcence, nous renuerſe dans le precipice & l'abyſme des choſes ſenſuelles.

Sainct Thomas en fait de deux manieres, amour d'amitié, amour de conuoitiſe.

Par celuy-là, nous aymons autruy pour ſon bien, ſon auantage, & ſa propre conſideration, ſans reflechir ſur noſtre intereſt. C'eſt ainſi que l'homme d'honneur regarde ſon amy pour l'obliger & luy faire plaiſir.

Par celuy-cy, nous n'aymons, autruy que pour

pour noſtre ſeul intereſt perſonel & noſtre propre aduãtage: bref par le biẽ que nous en attendons. C'eſt ainſi que la pluſpart des valets aiment leurs Maiſtres ſous l'eſperãce du profit qu'ils en attendent. Pour ſçauoir ſi cét amour eſt en credit dans le monde, il ne faut qu'ouurir les yeux & ſe taſter le pouls.

L'amour a les cauſes & ſes raiſons particulieres par leſquelles il ſe iuſtifie; la premiere eſt le bien ou la bonté; la ſeconde la beauté : la troiſieſme la reſſemblance.

Si donc vous l'interrogez, il vous reſpondra qu'il aime le bien, parce qu'il luy eſt conuenable, c'eſt vn veſtement qui eſt ſi propre & ſi iuſte, qu'il ſemble n'auoir eſté fait que pour luy.

Il ayme le beau, parce qu'il eſt la ſurface, l'exterieur & le ſignal du bien, & ſemble auoir eſté poſé, comme vne ſentinelle ou pluſtoſt vn guide ſur les aduenuës de nos ſens, pour nous conduire comme par la main en la iouyſſance & poſſeſſion du bien.

Enfin il aime ſa reſſemblance, parce que l'amour de nous-meſmes eſtant naturel, il ſemble que le premier pas qu'il doiue faire en ſuitte, ſoit de s'auancer à la choſe qui nous reſſemble le plus, & par cette reſſemblance eſt en quelque façon vn autre nous-meſmes. Ce qui ſe doit entendre de la Sympathie d'humeurs, & d'inclinations, & quelquefois de la participation des meſmes influences & irradiations celeſtes.

Ce

Ce n'eſt pas auſſi que l'amour n'ait ſes cauſes naturelles occultes & cachées, vn temperamment chaud & ſec, vne bile enflãmée & bruſlante, les eſprits du ſang bien eſpurez & ſubtiliſez, le cœur chaud & petit, le ſang ſubtil & petillant: les humeurs douces & agreables; d'ou vient que les Dames ſont ſi ſuſceptibles de cette paſſion.

Ie ne veux point icy parler de ces ſignes exterieurs & des characteres viſibles par leſquels, il s'accuſe comme le flambeau par ſa propre lumiere. Le peu de lieu & d'eſpace que nous auons dans ce petit enclos, ne nous permet pas d'y placer ce grand attirail.

Ses effets ſont merueilleux, la reſſemblance de deſirs & de volontez marche à la teſte, eſtant vray que de deux cœurs viuement touchez par vn traict mutuel, ce n'eſt que conuoy & tranſport continuel de l'vn à l'autre. Le premier charrie toutes ſes volontez & ſes complaiſances pour les verſer dans la cauité & profondeur du ſecond, & reçoit de celuy-cy en meſme temps, la deſcharge & la deſpoüille de toutes les affaires, qu'il remporte en eſchange des ſiennes. Voila vn eſtrange commerce & trafic de penſées & de deſirs.

Le ſecond effect, eſt l'vnion des cœurs & vn certain attachement qui les colle l'vn à l'autre. Ce ſont deux combatans qui ſe ſont paſſez ſur les armes & ſe tiennent de ſi prés qu'ils ne ſçauent s'ils ont plus de ioye d'eſtre

d'eſtre victorieux que d'eſtre vaincus.

Le troiſieſme eſt l'extaſe, qui eſt vn certain tranſport & rauiſſement de l'ame ſi engagée dans la contemplation de la choſe qu'elle ayme, qu'elle eſt comme morte au reſpect des autres fonctions.

Les yeux ſont ouuerts; mais ce n'eſt pas pour voir ce qu'ils ont en preſence, la bouche parle, mais non pour reſpondre à ce que vous luy demandez; ſa fantaiſie bleſſée ſe cantonne dans les images de l'obiect aymé, & ſi vous l'aſſiegez de compliments ou d'affaires, il ne ſe tire ſur vous dans ſa reſuerie, que des fleſches d'amour.

Le I V. eſt le zele qui proprement eſt vn certain flambeau & feu d'artifice que nous portons à la main pour bruſler & conſommer tous les obſtacles, empeſchemens & machines qui ſont capables de s'oppoſer à nos deſſeins, & de nous ſeparer de la choſe aimée.

Flambeau qui eſt ſi bruſlant, qu'il faict dire au prophete Royal, que le zele qu'il a conceu pour la maiſon de Dieu, c'eſt à dire, d'obeyr à ſes loix & de faire ſes commandemens, luy a conſommé le cœur, & deuoré les entrailles.

Ie ne parle point des effets ordinaires & naturels de l'amour en la perſonne de ceux qui en ſont atteints, comme d'eſtre paſles, maigres, desfaits, reſueurs, ſongeards, inquiets, turbulents, choleres, & appaiſez de de peu de choſe.

La

quiets, turbulents, choleres, & appaiſez de peu de choſe.

La haine au contraire n'eſt autre choſe que l'auerſion, que nous auons conceuë contre le mal, ou le ſuiet eſtimé mauuais dans noſtre opinion. C'eſt ainſi que vous hayſſez voſtre ennemy, ſur ce que voſtre opinion vous perſuade, qu'il ne recherche qu'à vous nuire & à vous faire mal. Et comme pour faire connoiſtre ſa nature & ſes proprietez, il n'y a qu'à prendre le contrepied de l'amour, nous paſſerons au deſir du bien, & à la fuitte du mal.

DV DESIR ET DE LA FVITE

LE deſir eſt proprement des choſes abſentes, ou du moins eſloignées de nous, puiſque l'experience teſmoigne aſſez qu'on deſire les choſes abſentes & les approches de l'obiet aymé, voire meſmes preſent à la veuë, pour peu qu'il ſoit eſloigné.

Deſirer ou conuoiter ſe prennent bien ſouuent l'vn pour l'autre, & ne different qu'en ce que le deſir ſe dit de l'appetit raiſonnable, & la conuoitiſe de l'appetit ſenſitif.

Le deſir peut eſtre definy, en diſant que c'eſt vne paſſion de l'ame produitte en l'appetit concupiſcible, pour aller à la queſte d'vn bien abſent ou eſloigné.

Le deſir & l'amour ſont iſſus de meſme ſang

ſang & ont vne meſme naiſſance; & comme celuy-cy ne peut viure ſeul & qu'il a beſoin de compagnie pour ſe deſennuyer; l'appetit concupiſcible n'a pas ſi toſt enfanté l'amour, qu'il l'accompagne à l'inſtant d'vne grande ſuitte & traiſnée de deſirs, qui le diuertiſſent & l'entretiennent ſelon ſon humeur.

Ce que le deſir fait à l'aduantage de l'amour pour la queſte d'vn bien, la fuitte le fait au reſpect du mal pour s'en deffendre; d'où procedent les douleurs, les ſouſpirs & les larmes, lors que cette paſſion amoureuſe, pour n'eſtre pas ſecouruë aſſez puiſſamment, eſt contrainte de ceder à la violence de l'attaque, & de s'eſloigner par force de la preſence de l'objet aymé.

DE LA VOLVPTE' ET DE LA DOVLEVR.

LA volupté eſt proprement l'application actuelle de la conuenance d'vn bien opiné au ſubjet qui le deſiroit. Ie dis opiné, par ce que la plus part des biens temporels ne conſiſtent qu'en l'opinion. C'eſt ainſi que la recompenſe que vous mettez en la main de celuy qui l'a ſi longuement attenduë & ſouhaittée, le remplit de ioye & de volupté.

La volupté (dit Ariſtote) eſt l'action d'vne nature ſatisfaite, remplie & perfectionnée,

ctionnée, par l'auenement de ce qui eſtoit par elle deſiré.

La volupté, ſelon quelques-vns, eſt vne qualité qui affecte doucement ſont ſubiet par la communication d'vne choſe eſtimée bonne & conuenable.

Platon dit qu'elle n'eſt rien autre choſe qu'vn certain mouuement de l'appetit qui chatoüille les ſens. Il la ſepare de celle de l'eſprit, qu'il appelle joye, tant il eſt ſoigneux de ne point confondre le celeſte & le diuin, auec le terreſtre & le brutal.

La volupté eſt pure ou impure, celle-là n'a aucun meſlange de douleur, & n'eſt gueres moins rare que le Phœnix; celle-cy, i'entẽds la volupté ſenſuelle, a touſiouts quelque choſe de complaignant, elle rechigne & ſe ride au méme tẽps qu'elle ſe veut polir le frõt & le couurir de ſatisfaction & d'allegreſſe.

Il y a peu de gens qui ne connoiſſent celle-cy; & toute defectueuſe qu'elle eſt, encores a-t'elle trouué vn Dieu en la fable de Lucian, qui ennuyé & laſſé de la premiere comme du coulant d'vn grand fleuue qui roule trop doucement & va touſiours meſme train, voulut renoncer à ſon immortalité, pour iouyr de la volupté humaine, impure & meſlangée fondée ſur ce que ſon ragouſt aymoit la diuerſité, le changement & la varieté, & qu'il la preferoit volontiers à cette volupté touſiours égalle & ſemblable à

ble à ſoy meſme ; Aymant beaucoup mieux changer ſouuent de fleurs, à peine de ſe piquer ; que de tenir touſiours la plus belle au nez & ne ſẽtir iamais autre choſe qu'vne meſme odeur.

La ioye eſt proprement vn eſpanchement de la volupté, qui dilate les eſprits du ſang, agreables & temperez, & les promenant par tous les ſes ſens, y reſpand vne grande douceur.

La douleur ſe dit de l'eſprit ou du corps. Celle cy procede de la leſion & bleſſure de quelque partie, par vn accident exterieur, comme vn coup de pierre, ou interieur par vne cheute d'humeurs acres & mordicantes en la partie offenſée. Quelques Medecins l'appellent ſolution de cõtinuité, ſoit à l'eſgard du temperament alteré en vne partie; ſoit à raiſon d'vne exterieure & veritable bleſſure.

Celle-là eſt appellé triſteſſe qui n'eſt autre choſe qu'vne auerſion de l'eſprit contre la choſe qui luy arriue malgré luy.

La douleur proprement regarde l'appetit ſenſitif, comme la triſteſſe l'appetit raiſonnable,

Mais parce que les moralles de Sainct Thomas que i'eſpere donner au public, feront voir les reſſorts, & deſcouuriront toutes les particularitez des actions & paſſions humaines, nous n'en donnons icy qu'vn petit trait de pinceau à la legere, qui

par la varieté & le meſlange de ſes couleurs, a plus de deſſein de reſiouyr & diuertir l'eſprit que de l'occuper.

DE L'ESPERANCE ET DV DESESPOIR.

L'Eſperance eſt vne paſſion logée en l'appetit iraſcible, par laquelle l'ame ſe porte ſoubs l'apparence du bien à l'entrepriſe des choſes hautes & difficiles, mais non pas impoſſibles.

Impoſſibilité qui doit eſtre reglée, non ſeulement ſur l'impuiſſance naturelle, comme pretendre d'eſcheler le Ciel, ou d'arracher les eſtoilles pour en parſemer le lambris d'vn Palais, mais encores ſur l'impuiſſance morale ſouſmiſe à pluſieurs degrez; eſtant vray que ce qui eſt poſſible en la perſonne d'vn Prince, eſt en quelque façon impoſſible en la perſonne d'vn ſimple Bourgeois; ce qui eſt impoſſible au reſpect de l'eſcholier de trois iours, eſt poſſible à l'eſgard du Docteur qui l'enſeigne.

Les cauſes de l'eſperance ſont les meſmes que celles de l'amour, ou ſi elle en a de particulieres, elles partent de deux ſources, l'vne de l'ignorance, l'autre de l'experience.

Celle-cy fait que les vieilles gens qui ont veu reüſſir beaucoup de choſes au delà de l'attente commune, eſperent pendant que les autres s'affligent. C'eſt ainſi que l'homme

l'homme de bien attend le miel de ſa conſolation, de l'amertume de ſes ſouffrances; tant il eſt vray que dés ce monde meſme, la bonté de Dieu fait ſortir nos eſperances & nos ioyes, de la grotte & du fonds de nos plus grandes afflictions, pourueu qu'elles ſoient appliquées à ſa Croix; de meſme que de ſa mort il a fait ruiſſeler ſur nous les torrens de la vie eternelle, & que de ſon ſupplice honteux, il en a tiré toute ſa gloire.

Celle là rend les ieunes gens ſi hardis, qu'ils ne meſurent la poſſibilité ou l'impoſſibilité des choſes, qu'à leurs deſirs, Dés-là qu'vne choſe leur plaiſt, & que les yeux de leur amour en ont fait la deſcouuerte, c'eſt aſſez pour fonder des eſperances vaines, pour remuer & engager tous leurs deſirs dans vne fauſſe alarme.

Les effets de l'eſperance, au moins ceux qui luy ſont les plus particuliers & affectez, ſont la fermeté de l'eſprit contre les obſtacles, la patience aux diſgraces, le grãd courage pour faire les attaques & dõner aſſaut, & la gayeté dãs les actiõs plus eſpineuſes.

Le deſeſpoir eſt vne paſſion toute contraire à l'eſperance, quoy qu'elle ſe trouue dans vn meſme domicile que celle-là; auſſi ne parle-t'elle iamais du bien qu'elle regarde, que dans les termes de l'impoſſibilité.

DE L'HARDIESSE ET DE LA CRAINTE.

L'Hardieſſe eſt vne paſsion loüable enracinée dans l'appetit iraſcible, par laquelle l'ame ſe reſout d'eſſuyer tous les dangers,& ſurmõter les hazards qui ſe trouuent en vne difficile entrepriſe, d'où vient qu'elle a touſiours l'eſperance pour compagnie, qui ne luy parle iamais que d'honneur, de victoires, de lauriers, & de recompenſe; C'eſt elle qui met le feu aux poudres & qui fait eſclatter les plus belles & plus genereuſes actions De-là vient qu'elle paſſe pour l'vne des cauſes de cette paſſion hardie & entreprenante.

Elle eſt encores l'effet, ſoit de la cholere, ſoit de l'attente d'vn ſecours prochain, & que vous ſentez à vos talons,pour vous appuyer & ſeconder vos deſſeins.

Ceux qui ont le cœur plus petit & meſme les petits hommes ſont d'ordinaire hardis & plus entreprenants que les autres. Ce qui procede de viuacité & grande chaleur des eſprits renfermez & reſſerrez en vn petit eſpace.

Et comme par cette meſme raiſon naturelle, les foudres & les orages ſe forment dans le ſein des airs; par elle-meſme encores ſe forgent les tonnerres dans le cœur, les eſclairs dans les yeux, & le carreau de

Mars

Mars dans la main des plus grands Capitaines.

Et parce que le vin, les femmes & la gloire, ſont bien capables de faire boüillir le ſang & d'eſchauffer les eſprits dãs les ieunes courages : de là vient qu'ils ſont en ces alterations fiévreuſes plus hardis, reſolus & entreprenans que les autres.

La crainte eſt vne paſſion de l'appetit iraſcible, par laquelle l'ame s'occupe à la meditation d'vn mal qui la menace, & contre lequel elle ne trouue que peu d'expedients pour ſe deffendre, encores ſont-ils foibles, flottants, & mal aſſeurez.

De là vient qu'elle a touſiours quelque ombre d'eſperance qui luy ſouſtient le menton, & ſans laquelle elle tomberoit dans la triſteſſe. Et bien que celle cy ſoit conceuë à l'aſpect d'vn mal preſent, ſi eſt-ce qu'elle fait bien ſouuent paſſer l'auenir pour le preſent, lors qu'il eſt ineuitable C'eſt ainſi que celuy qui eſt aduerty par ſon Medecin que ſa maladie eſt longue, mais qu'elle eſt mortelle & ineuitable dans ſix mois au plus, change la crainte de ſon mal, en triſteſſe, & frappe ce terme eſloigné par la pointe d'vne veuë penetrante, qui luy rameine deuant les yeux & luy rend preſente vne choſe qui ne doit eſcheoir que ſix mois aprés.

La crainte, eſt ou naturelle, ou non naturelle. La naturelle eſt en l'appetit ſenſitif,

qui apprehende la deſtruction de ſon eſtre, d'où vient que tout animal apprehende les coups, & meſmes les menaces.

C'elle qui n'eſt pas naturelle, n'a racine qu'en la ſeule opinion des hommes, laquelle ayant fait des biens à ſa mode, comme l'hõneur & les richeſſes a fait auſſi des maux à ſa guiſe, comme le des-honneur & la pauureté, dont la crainte trauaille ſans ceſſe la fantaiſie, & donne vne cruelle gehenne à la plus part des hommes.

Les perils prompts, ſoudains, ſurprenans, non preueus, inconnus & voiſins ſont autant de forgerons & d'artiſans de la crainte. Ce qui n'eſt pas preueu, eſtonne d'auantage, & ce qui eſt voiſin nous esbranſle d'autant plus qu'il paroiſt & plus grand par ſes approches, & moins remediable, en ce que ſon abord deſarme noſtre conſtance.

C'eſt par cette ruſe que les ſurpriſes de guerre ſõt ſi dangereuſes qu'il ne faut qu'vn ſeul Ionathas ſecouru de ſon eſcuyer, pour mettre de nuict l'alarme & le carnage dans le camp des Philiſtins.

La crainte a cela qu'elle reſſerre les eſprits au cœur, mais comme elle reſpand de la glace ſur les levres, & ſur tous les membres du corps, de la vient qu'elle nous fait tremblotter, par la retraitte des eſprits & qu'elle rend dans cette angoiſſe, ſon ſuiet paſle, & ſtupide, mort & hebeté.

Bref, c'eſt elle qui heriſſonne les cheueux,

qui

qui reſpand vn friſſonnement dans les muſcles, & vn eſtonnement en toute la nature de celuy qui en eſt viuement atteint,& quelquefois encores la mort par vne trop grande ſuffocation d'eſprit.

DE LA CHOLERE.

LA cholere eſt vne paſſion ſi naturelle & ſi familiere à l'appetit iraſcible, qu'il en a emprunté ſon nom, & contre la maxime ordinaire, l'effect s'eſt acquis le pouuoir de renommer ſa cãuſe, & luy donner le nom & le tiltre qu'elle poſſede.

Elle n'eſt autre choſe qu'vn certain mouuement enflammé, par lequel l'ame ſe recueille & ramaſſe ſes forces pour repouſſer le mal preſent, entant qu'il paroiſt vigoureux & d'vne tenuë ferme & opiniaſtre. Mais comme cette paſsion qui fait tant de bruit dans le monde, ne ſe peut deſployer en vn petit eſpace, auſſi en reſeruerons-nous l'explication dans nos Morales chreſtiennes, lors que nous deſployerons les threſors des Morales de ſainct Thomas.

Le mal preſent qui dans noſtre opinion peut eſtre repouſſé par la vaillance de noſtre bras, en eſt l'vne des cauſes.

Le meſpris & l'iniure la fermentent & la produiſent dans noſtre cœur.

La difference dés perſonnes en accroiſt & augmente les degrez ; d'où vient que l'of-

ſence, d'vn enfant, d'vn domeſtique, & d'vn amy, eſt moins ſupportable, que celle d'vn eſtranger & d'vn inconnû. L'iniure du crocheteur qui peſte contre vous, s'il ſe heurte contre la portiere de voſtre caroſſe ne vous bleſſe pas, il y a trop loin de luy à vous; cette fleſche en tout cas ne porte que iuſqu'à la ſuperficie de voſtre robbe, & ne peut paſſer plus auant. Il n'en va pas ainſi de celuy que vous tenez pour voſtre eſgal, ou du moins en quelque conſideration.

Enfin la bile eſt la boutique de toutes ces petites fureurs paſſageres & de peu de durée, que nous appellons choleres. La cholere allume le ſang, & fait eſclatter ſon ſalpetre dans le corps, comme dans vne mine qui porte tout d'vn coup la violence de ſes eſprits aux parties exterieures pour produire ces turbulentes agitations qui impoſent ſilence à la raiſon, & reduiſent les plus ſages au point de s'oublier, & de ſe meconnoiſtre.

Apres tout le repentir eſt ſon effet plus ordinaire, c'eſt la queuë de ce ſerpent dont la pointe & le venin ſe tourne au deſaduantage de celuy qui luy donne l'eſtre.

DE LA VERTV

LA vertu eſt vn nom, dont la ſignification eſt de grande eſtendue. Il ſe prend quel

quelquefois pour la vigueur & puiſſance d'vne faculté naturelle. Quelquefois auſſi pour vne action bonne, louable & paſſagere; mais comme cét vſage ne peut eſtre qu'impropre, nous diſons que la vertu eſt proprement vne certaine habitude electiue, qui conſiſte en la mediocrité.

Habitude, parce qu'elle requiert vn eſtabliſſement fixe & permanent & non pas vn acte paſſager, qui pour porter les liurées de la vertu, n'eſt pas vertu pour cela, s'il ne part d'vn principe vertueux, arreſté & permanent en l'ame de celuy qui le produit.

Electiue, parce que la vertu eſt morale & reclame la liberté pour cauſe & origine de ſon eſtre meritoire.

Bref, la mediocrité dans les bornes de laquelle elle ſe renferme, la diſtingue du vice, qui eſt vne habitude electiue, comme la vertu: mais qui ſe porte touſiours ou à l'excez, ou au defaut: pendant que la vertu ſe maintient dans vne loüable mediocrité.

C'eſt ainſi que la liberalité, garde vne honneſte meſure: pendant que l'auarice ſe tient dans l'vne des extremitez, cachée & tapie qu'elle eſt dans le deffaut, & que la prodigalité ſe noye dans l'autre, i'entends dans la profuſion.

Entre les vertus, les vnes ſont intellectuelles & ſpeculatiues, les autres, pratiques & affectiues.

Celles-là appartiennent à l'entendément, comme la clarté, la netteté, l'ordre, les ſciences & toutes les habitudes louables qui regardent cette ſublime faculté.

Celles-cy ſont propres à la volonté & reſident proprement en l'appetit raiſonnable, & par quelque ſorte d'influëce & d'irradiation en l'appetit ſenſitif, comme il ſera par nous expliqué dans nos Morales.

De ces dernieres, les vnes ſont cardinales & princeſſes, qui ſont au nombre de quatre, la Prudence, la Iuſtice, la Force, & la Téperance dõt chacune a ſa dame d'atour: la Prudence a la raiſon, la Iuſtice l'equité: la Force la conſtance, & fermeté de cœur: la Temperance, la retenüe & moderation.

Elles ont encores leur employ particulier, & leur iuriſdiction diſtincte: la prudence reigle l'entendement, la iuſtice la volonté, la temperance l'appetit concupiſcible, & la force l'appetit iraſcible.

Les autres ne le ſont pas, ce ſont des dames ſuiuantes, qui ne pretendent rien à la ſouueraineté: telle eſt la ciuilité, la liberalité, la courtoiſie, la magnificence, la continence, & les autres.

DE LA PRVDENCE.

QVelques-vns diſent que la prudence eſt vne vertu de l'entendement qui ſe nourrit

nourrit de coniectures & de preuues probables.

Mais pour luy donner vn veſtement plus ſortable à ſa nature, d'autres la diſent vne habitude qui s'occupe en la recherche des expedients, & de ce qui eſt de plus conuenable pour arriuer à ſa fin : ſoit dans les choſes publiques, ſoit dans les domeſtiques & particulieres, pour la felicité de noſtre vie, tant en la pourſuitte d'vn bien propoſé, qu'en la fuitte d'vn mal.

La prudence a pour ſubiet l'entendement, & pour obiet formel le particulier d'vne circonſtance capable de rendre l'vn des moyens ordonnez pour arriuer à ſa fin, preferable à vne autre. C'eſt à elle de conduire l'attirail des autres vertus, elle a le commandement en la main, & marque toutes les poſtes qu'il faut tenir pour arriuer au lieu qu'elle propoſe.

La prudence eſt de deux ſortes: la ſublime ou extraordinaire eſt celle qui ſe conduit par ſon propre genie, & iuge certainement des choſes par ſoy-meſme. l'Ordinaire & commune eſt celle qui ſe ſert de lunettes, & ne peut apperceuoir ou découurir l'aduenir que par des yeux empruntez : mais qui l'ayant vne fois deſcouuert, ſuit toutes les voyes qui luy ont eſté marquées par celle du premier degré, plus intelligente & plus éueillée que n'eſt pas celle du ſecõd eſtage.

La prudence a la fineſſe, la fourbe, &

l'imprudence pour ennemies & oppoſées & quelques eloges que les gens du monde puiſſent donner à la fineſſe ou à la fourbe, elles ne peuuent eſtre receües ny admiſes en l'ordre de la prudence, ce ſont les ſeruantes de Penelope, capables de diuertir des gentils-hommes ſuiuants, mais non pas vn Souuerain ou Seigneur d'importance.

La prudence ne trauaille pas tant à faire les deſſeins & les entrepriſes, qu'à balancer les moyens plus conuenables & certains pour les faire reüſſir.

Enfin, elle conſulte, elle choiſit, elle commande : pour conſulter elle a beſoin d'vne raiſon & connoiſſance biẽ ſolide: pour choiſir, d'vne grande clarté & lumiere d'eſprit, & pour commander d'vne exacte recherche & perſequution des circonſtances dont les moyens differents ſe trouuent inueſtis.

DE LA IVSTICE.

IVſte eſt vn terme dont la ſignification eſt aſſez diffuſe. Nous diſons celuy là eſtre bien iuſte qui frappe le but qu'il s'eſtoit propoſé, c'eſt ainſi que l'arquebuzier eſt iuſte quand il frappe l'oyſeau qu'il a couché en ioüe.

Nous le conuertiſſons encores à vn autre vſage, pour dire qu'vne choſe eſt propre & conuenable à vne autre, de maniere qu'il n'y a ny plus ny moins, ny deffaut ny excez:

excez : c'eſt ainſi qu'vne paire de gands eſt iuſte à la main de celuy qui l'achepte.

Mais comme ce terme eſt entré dans la Morale, auſſi y a-t'il eſté receu auec cette grace qu'il a de ſe deffendre de l'excez,& ne point tomber dans le deffaut, demeurant touſiours dans le conuenable.

De-là vient qu'vne action loüable & vertueuſe eſt bien ſouuent appellée iuſte:& que méme l'habitude de bien viure & de biẽ faire,eſt appellée iuſtice:mais la propre definition de la iuſtice cõme vertu Cardinale, eſt de dire qu'elle eſt vne certaine habitude,par laquelle nous rendons par voyes licites & honneſtes à chacun ce qui luy appartient.

Qu'elle ſoit la plus noble de toutes les vertus morales, il eſt ſans difficulté, ſoit parce qu'elle eſt ſuperieure à la force & à la temperance,puiſque ſon ſiege eſt proprement dans la volonté, ſans aucune dependance de ſes inferieurs.

Soit parce qu'au rapport d'Ariſtote elle cõtient toutes les vertus en ſon enceinte (d'où vient qu'en la ſaincte parole les gens de bien, qui font profeſſion de toutes vertus ſurnaturelles & moralles, ſont appellez iuſtes.)

Soit parce que la prudence meſme que nous auons renduë ſi releuée & miſe à la teſte des autres, n'eſt qu'vne maniere de iuſtice ; puiſque pour arriuer au but eſloigné qu'elle ſe propoſe au trauers des ombres

bres & des obſcuritez de l'aduenir, elle n'a qu'à peſer & balancer les moyens, & s'arreſter aux plus conuenables pour les adiuſter à ſa reigle & à ſon but, & faire reüſſir par cette iuſtice ou iuſteſſe les deſſeins qui de ſoy ſont de grand attirail & d'vne longue ſuitte.

Soit par ſa generoſité, puiſque ſans refleſchir ſur ſon intereſt particulier, elle ne regarde que le bien & l'aduantage d'autruy.

Soit enfin par ſon excellence, qui la rend d'autant plus ſublime, qu'elle voiſine plus le Ciel que la terre, par l'vtilité publicque qu'elle a deuant les yeux ſans les abbaiſſer iamais ſur ſoy-meſme; à l'exemple du Ciel, dont la veuë, les yeux & les regards ſe iettent au dehors continuellement, & ſe reſpandent ſur nous par leurs douces & benignes influences, ſans ſe recourber iamais ny ſe refleſchir ſur eux-meſmes.

De-là vient que la iuſtice eſt vne eſpece de relation, dont toute la nature, l'vtilité & l'aduantage eſt d'eſtre referée à vn autre, & non pas à vous qui la faites & la pratiquez.

Mais pour renfermer la iuſtice dans les bornes d'vne plus iuſte definition, on peut dire auec ſainct Thomas, qu'elle eſt vne ferme, conſtante, & perpetuelle volonté de rendre à chacun ce qui lui appartient legitimement.

Quelques-vns qui ne peuuent ſouffrir que l'on confonde les actes auec les habitudes,

tudes, ny qu'on employe l'vn pour l'autre (quoy que les plus grands perſonnages le faſſent aſſez ſouuent) diſent que la iuſtice eſt proprement vne habitude par laquelle noſtre volonté eſt portée conſtamment & continuellement à conſeruer le droit à vn chacun.

La iuſtice eſt coniugale entre le mary & la femme, ſeruile de ſeruiteur à maiſtre, paternelle du pere aux enfans; ciuile des citoyens, à leur Prince: aux loix de l'eſtat & à chacun de leurs compatriotes en particulier.

Tant qu'elle regarde le Prince de l'Eſtat, elle eſt appellée legale, ſi le particulier, particuliere.

La diuiſion & diſtribution plus reguliere de cette vertu, eſt commutatiue & diſtributiue. Celle là reciproque autant qu'elle reçoit ou en nature ou en valeur; en nature, ſi vous rendez autant de froment qu'il vous en a eſté preſté dans la neceſſité.

En valeur, ſi c'eſt achapt ou eſchange.

Achapt par l'argent qui eſt vne commune meſure pour éualüer toutes choſes.

Eſchange, ſi pour quelques muids de bled que vous receuez, vous eſchangez des muids de vin pour pareille valeur. En celle-cy, il y a egalité entre la choſe venduë & le prix de la choſe.

La diſtributiue, regarde pluſieurs ſubiets ſur leſquels elle ſe reſpand conuenablement,

ment, quoy qu'ineſgalement & à raiſon de ce qu'ils ſont grands ou petits. C'eſt ainſi que celuy dont la charité ſe porte à donner à tous les Religieus d'vn Conuent vne paire de ſouliers, les donne grands aux grands, petits, aux petits; mediocres, aux mediocres: bref, ſortables & conuenables à chacun, mais non pas eſgaux, s'ils ſont comparez entr'eux, les grands auec les petits, & ceux cy, auec les mediocres.

La commutatiue n'eſt que de pure commerce entre les creatures. C'eſt elle qui oure la porte aux foires, aux marchez publics, aux contracts, aux ventes & eſchanges de particulier à particulier. Enfin elle eſt toute terreſtre & rampante.

La diſtributiue au contraire ſe reſſent de la diuinité, puiſqu'elle eſt en la main de Dieu & qu'à elle ſeule appartient d'arbitrer & de taxer nos ſalaires & nos recompenſes. Celle-là regarde les choſes, celle-cy eſt propre aux Iuges, aux Magiſtrats & aux Roys; celle-là s'attache à l'intereſt d'vn particuliere; celle-cy a pour viſée vn intereſt public; enfin celle-là ſe reigle ſur le pied de l'Arithmetique dont le but eſt de donner tant pour tant, deux œufs pour deux ſols; celle-cy ſur la proportion geometrique qui n'a eſgard qu'aux conditions & merites des ſubjets qui ſe rencontrent, ſans eſtre obligée de conſeruer eſgalité entre vn ſubjet & vn autre; car il n'y auroit

pas

pas d'apparence que le pere de famille qui fait leuer cinq ou ſix aulnes d'eſtoffe pour ſe faire habiller, en fit prendre autant pour ſon ieune fils qui n'a que ſept à huict ans.

DE LA FORCE.

LA force marche volontiers à la teſte de la temperance, & ſemble auoir ſur ce lecy vn droit d'aiſneſſe, ſoit parce qu'il y a plus de gloire de s'auancer en la conqueſte des belles & des bonnes choſes, qu'il n'y a de faire à coups de poings contre les infames voluptez qui nous talonnent. La grandeur de courage qui ſupporte genereuſement vne douleur ſenſible, ou qui de bonne grace ſouffre l'iniure & le reuers d'vne fortune ennemie, eſt ſans comparaiſon plus à eſtimer, que celuy qui a deſcoiffé la volupté, & la tient aux cheueux pour la renuerſer ſoubs ſes pieds, & la reduire ſoubs le ioug de la temperance.

La force generallement ſe prend pour vne certaine vigueur & fermeté de corps, d'eſprit, ou de vertu: Mais à la reſerrer dãs ſes propres meſures, elle n'eſt propremẽt employée qu'en la ſouffrance des aduerſitez, ſoit pour les affronter de pied ferme & glorieuſement, ſoit pour les meſpriſer & les deſdaigner dans leurs plus rudes attaques, ce qu'elle fait ſagement & non pas à l'eſtourdie ou indiſcrettement, comme la temerité ou l'audace.

Pour

LA TEMPERANCE.

LA temperance eſt ainſi appellée parce qu'elle ſuppoſe vne certaine moderation & temperament dans l'appetit ſenſitif qui range tous ſe mouuemens & ſes deſirs dans le deuoir & l'obeyſſance.

Son employ principal eſt de garder la meſure dans l'vſage des voluptez corporelles, ſoit qu'elles regardent le boire & le manger, ſoit qu'elles enuiſagent le terroir & l'empire de Venus.

Entre les voluptez ſenſuelles, les vnes ſont neceſſaires pour la conſeruatiõ de l'indiuidu, comme le boire & le manger, les autres neceſſaires à la conſeruation de l'eſpece; tels que ſont les honneſtes plaiſirs du mariage. L'abſtinence & la ſobrieté s'occupent à moderer celles-là, la chaſteté & la pudicité tiennent les reſnes de celles-cy. L'honneſteté encores, & la pudeur viennent au ſecours de ces dernieres, celle-là leur donne des bornes honnorables, les maintient dans la decence & leur interdit de paſſer outre. Celle-cy a les yeux continuellement ouuerts ſur les choſes honteuſes & deshonneſtes pour s'en deffendre. Que ſi on l'approche de trop prés, elle ſe couure le viſage de ſang & de rougeur pour effrayer ſon ennemy & luy donner la fuitte par cette ſanglante liurée.

HABITVDES LOVABLES.

CONTINENCE.

LA continence eſt vne habitude par laquelle nous reſiſtons aux attaques de la concupiſcence.

CLEMENCE.

La clemence eſt vne habitude, par la quelle les ſouuerains & ſuperieurs remettent facilement le tort qui leur eſt fait,

MAGNIFICENCE.

La magnificence eſt vne generoſité de cœur, par laquelle nous ſommes portez à faire de grandes deſpenſes, ſoit pour acquerir vne ſplendeur ciuile, comme les baſtimens, les maiſons de plaiſance, les feſtins; ſoit pour la gloire de Dieu, comme de baſtir des Temples, d'enrichir les Autels, fonder des Conuents, renter des pauures, & ſecourir auantageuſement les neceſſiteux.

RELIGION.

La Religion eſt vne vertu, par laquelle nous rendons à Dieu le culte, que nous luy

luy deuons; de maniere que ſa viſée premiere eſt le culte, la ſeconde eſt Dieu auquel il eſt referé.

SAINCTETE'.

La ſainćteté eſt differente de la Relïgion, en ce que celle-cy s'attache particulierement aux ceremonies, ſacrifices & manieres de prier & ſeruir Dieu; celle-là va plus auant, elle embraſſe toutes les actions & les deſſeins de la perſonne, pour les raporter à la gloire de Deiu, la fin ayant ce priuilege de denommer de ſon tiltre toutes les choſes qui la regardent : & parce que Dieu eſt le Sainct des Saincts, de là vient que tous les actes du Chreſtien qui le regardent, ſont appellez Saincts.

PIETE'.

La pieté exprime mieux le zele & l'affećtion, auec laquelle nous accompagnons les offrandes que nous faiſons à Dieu, qu'elle ne ſignifie la religion ou la ſainćteté, bien qu'aſſez ſouuent, elle ſoit priſe & employée pour l'vne ou pour l'autre.

La pieté ciuile, comprend les ſentimens d'affećtion, que nous ſommes capables de conceuoir pour le bien commun de noſtre patrie, & les bons offices que nous auons receus de nos parents, de nos maiſtres, & de tous ceux qui ont contribué quelque choſe

choſe au ſoin de noſtre education.

DEVOTION.

La deuotion eſt vn acte de la volonté, par lequel elle eſt diſpoſée de ſe conduire & ſe comporter en toutes choſes ſelon le bon plaiſir de Dieu, mais ſur tout de faire reüſſir tous ſes deſſeins à ſa gloire.

ORAISON.

L'Oraiſon du Chreſtien, eſt vne humble priere, par laquelle apres auoir reconnu la grandeur de Dieu, & la baſſeſſe de ſon eſtre creé, & de ſa condition, il interpelle la bonté diuine, de luy octroyer les choſes honneſtes, qui ſont propres & neceſſaires à ſon ſalut, & principalement pour la gloire de Dieu.

ADORATION.

L'Adoration eſt vn acte, par lequel nous ne rendons pas ſeulement à Dieu teſmoignage de noſtre deuotion interieure & mentale, mais la rendons connuë par vne atteſtation publique, & vne ceremonie exterieure du corps, comme de faire la reuerence, & ſe mettre à genoux aux pieds des Autels.

SACRI

SACRIFICE.

Le ſacrifice eſt l'offre que nous faiſons à Dieu, d'vne choſe en reconnoiſſance de ſa Souueraineté & de la puiſſance de vie & de mort qu'il a ſur toutes les creatures.

OBEYSSANCE.

L'obeyſſance eſt vne vertu, par laquelle nous nous ſoubmettons franchement à nos Superieurs.

HVMILITE'.

Par l'humilité nous nous abbaiſſons, non ſeulement au deſſous de ceux qui valent mieux que nous, mais encores au deſſoubs de nos ſemblables : ſi de morale qu'elle eſt, elle deuient Chreſtienne, elle deſcendra plus bas, & nous deualera au deſſous de nos inferieurs & de nos propres merites. Elle eſt ſi releuée en cét eſtat, que nous pouuons dire, que les Philoſophes anciens n'ent ont connû que les ombres, & qu'elle n'a eſté poſſedée que par les ſubiets plus ſaincts & plus fidelles de l'Euangile.

MODESTIE.

La modeſtie, eſt vne certaine retenuë en la recherche des honneurs & des premiers

miers rangs des assemblées ciuiles.

MAGNANIMITE'.

La magnanimité est au dessus des honneurs & les foule aux pieds auec tant de generosité, & d'indifference qu'elle ne peut estre soubçonnée d'orgueil & de presomption.

MISERICORDE.

La misericorde en l'homme, est vn sentiment douloureux par lequel il est esmeu à prendre compassion de la misere d'autruy, pour le secourir.

MANSVETVDE.

La mansuetude est comme la gouuernante de la cholere, elle la suit de prés & la tient tousiours par la manche, pour empescher que dans la violence de son ardeur, elle ne se precipite, & ne se porte à quelque excez reprochable.

AFFABILITE'.

L'affabilité, est vne certaine douceur en la personne, meslée du doux & du serieux qui accompagne ses discours, sa conuersation & ses actions familieres.

AMITIE

AMITIE'

L'amitié eſt vne certaine bienueillance mutuelle. & reciproque entre-deux ou plusieurs perſonnes, produitte comme l'vſure & l'intereſt d'vn bien receu, de quelque cauſe qu'il puiſſe naiſtre, ſoit vtile, ſoit honneſte, ſoit delectable.

RECONNOISSANCE.

La reconnoiſſance eſt vne vertu qui nous repreſente continuellement dans le ſouuenir la memoire d'vn bien-fait, & ne laiſſe point le redeuable en repos, qu'il n'y ait ſatisfait par vn eſchange de ſeruice, vn teſmoignage d'affection, & vny reciproque de bonne volonté.

Fin des Termes de la Morale.

TROISIESME PARTIE DES TERMES DE LA PHYSIQVE.

De la Physique en general.

LA Physique est proprement la Science des choses naturelles, entant qu'elles sont d'vne verité certaine, constante, & determinée, & que leurs effets nous sont descouuerts & manifestez, par leurs propres causes. C'est ainsi que nous posons pour maxime certaine & indubitable de cette science, que tout corps transporté d'vn lieu en vn autre, marque autant d'instant de succession & de termes de progrez, qu'il se peut remarquer de points & de degrez du premier au second, par cette raison Physique & fondamentale; qui ne

peut

peut ſouffrir qu'vn meſme corps occupe en meſme temps deux lieux & deux eſpaces differents. C'eſt ainſi que tout compoſé eſt capable de reſolution en ſes parties compoſantes, & que tout animal eſt ſuiet à l'arreſt ineuitable de la mort.

Et bien que cette ſcience en apparence ne puiſſe cheminer, ny mettre le pied que ſur des ſuiets fluides, fragiles & corruptibles, faits de fange, de bouë & de limon, que ſur des pots feſlez & des cruches de terre; bref, ſur des roſeaux & ſur des fleurs dont les yeux ne ſont pas ſi toſt ouuerts par la vie d'vne belle matinée, qu'ils ſe trouuent clos & fermez à la mort par l'atteinte d'vne freſche ſoirée; ſi eſt-ce que de leur inconſtance, paſſage & coulement ſoudain, il ſe recueille vn bon nombre de veritez certaines, conſtantes & immuables, dont les ſages forment les pilotis & les fondements de cette ſcience. De là vient qu'elle eſt immuable en ſes maximes, & que de la corruption & de la mort des ſuiets qu'elle traitte en general, elle en tire les principes d'vne verité neceſſaire, conſtante & determinée.

Que toutes les fleurs d'vn Prin-temps, & toutes celles dont la Deeſſe Pomone, s'eſt iamais parée dans ſes plus beaux iours, ſoient fanées, ſeichées & deſtruittes; noſtre ſcience eſleuera ſur leur cercueil, ce mauſolé & ce triomphe de veri-

té perpetuelle, que toute fleur eſt corruptible. Maxime qui du ſein de la corruption arrache l'incorruptibilité, ie veux dire vne propoſition generalle, immuable & d'vne verité perpetuelle.

Enfin, ce n'eſt pas en particulier que la Phyſique examine les ſuiets de la Nature, mais au nom collectif ſeulement, & entant que de leur aſſemblage on peut recueillir vne creſme, vne notion & connoiſſance vniuerſelle, applicable à tous en particulier. C'eſt ainſi qu'en diſant que tout animal eſt mortel, ie fais vne propoſition d'vne verité certaine & conſtante, que vous pouuez appliquer à chacun des hommes en particulier, & à chacun des autres animaux, puiſque pas vn n'en eſt affranchy, & que le Phœnix meſme, que la Nature conſerue en ſon vnité, ſe trouue obligé de ſe faire vn buſcher pour ſe faire paſſage à la mort, & à vne nouuelle vie en meſme temps.

Ce n'eſt pas auſſi que cette ſcience ſoit ſi ſeuere & ſi ſuperbe qu'elle ne vueille conferer qu'auec les communautez, les republiques & les notions vniuerſelles & iamais auec les ſuiets particuliers: car de meſme que la Nature s'eſt plû de former des choſes dans la ſolitude & l'vnité, & qu'elle a trouué à propos de renfermer toute vne eſpece dans vn ſeul indiuidu, auſſi pouuons-nous dire que la ſcience qu'elle nous met en main appellée Phyſique, ſe promeine touſiours

touſiours autant qu'il luy eſt poſſible, par les degrez & les ordres vniuerſels ; mais depuis qu'elle trouue en ſon chemin vn ſuiet remarquable par l'vnité de ſon indiuiduation, auſſi bien que de ſon eſpece, pour lors elle en examine toutes les particularitez, & en dreſſe vn chapitre de recepte dans le compte de ſes maximes certaines & inuariables.

C'eſt par cette maxime qu'elle parle du Soleil & de la Lune, de chaque Ciel & Element, de maniere toutefois que par ſon alembic, elle en tire touſiours quelque extraict, ou eſſence vniuerſelle.

Pour en monſter quelque eſchantillon, apres auoir bien conſideré le corps muable & inconſtant de la Lune, ſuiette à tant de mouuements & de poſtures differentes, elle vous dira que ſi'l luy arriue dans le plus beau de ſes iours & le plus vif de ſa pleine clarté, de rencontrer la terre oppoſée diametrallement entre elle, & le Soleil, elle ne manquera iamais de tomber en paſmoiſon, en deffaillance & en eclypſe.

Elle a pour obiect la meditation du corps naturel, entant que naturel, car ſi vous le conſiderez par ſes autres perfections, entant que ſubſtance, entant qu'eſtre, entant que ſubſiſtant & exiſtant, vous montez vn degré plus haut & entreprenez ſur la Metaphyſique.

Il ſe faut donc contenir en ſes bornes &

ſe renfermer dans le corps naturel, entant que naturel & toutes ſes appartenances, & dependances; comme ſa matiere, ſa forme, ſa cauſe finale & efficiente, ſa quantité, ſon mouuement, ſon lieu, ſa durée, bref, ſes principes, & toutes ſes proprietez exterieures & interieures.

CORPS NATVREL.

LA nature & l'eſſence du corps naturel ſelon les vieux & anciens Philoſophes, n'eſtoit rien autre choſe que la matiere.

Selon Platõ, la forme ou l'idée de chaque ſuiet, dont la matiere eſt cõme le vehicule, le chariot, le receptacle & le domicille

Selon Ariſtote, l'alliance & l'vnion de la matiere & de la forme, fournit les parties eſſentielles du corps phyſique & naturel.

Si donc on veut rendre raiſon du corps naturel, & de ce qu'il eſt eſſentiellement, il faut le qualifier vne ſubſtance compoſée de deux natures partialles, la matiere pour l'vne, & la forme pour l'autre.

PRINCIPE

PRincipe eſt ce par quoy vne choſe eſt, ou ce dont elle eſt faite : ou ce par le moyen dequoy elle eſt connuë. Au premier cas, Dieu eſt principe de toutes choſes, parce qu'elles n'ont l'eſtre que par luy:

au

au ſecond la matiere & la forme ſont les principes des corps naturels, parce qu'ils en ſont compoſez. Au troiſieſme, ſont les definitions, au reſpect des ſuiets definis & connus par leur propre definition.

Le nom de principe eſt attribué à quelques perſonnes, comme au Pere, à l'eſgard du Fils, & du ſainct Eſprit, & au Fils, à l'eſgard de la troiſieſme Perſonne, dont il eſt le principe de ſpiration actiue concurremment auec le Pere.

Le principe eſt quelquefois employé pour le nom de cauſe dans les choſes naturelles, mais non pas dans la maniere de parler des perſonnes Diuines, parce que le Pere, pour eſtre principe du Fils & du S. Eſprit, n'en eſt pas pour cela la cauſe. La raiſon en eſt claire. La cauſe eſt eſſentiellement diſtincte de ſon effet, mais la perſonne du Pere, & les deux autres, quoy que diſtinctes reellement, ne ſont qu'vne ſeule & meſme eſſence.

Le terme de principe peut donc eſtre employé en pluſieurs ſignifications. Premierement, lors que nous voulons exprimer ce qui donne le mouuement & le premier branſle à vne choſe. C'eſt ainſi que la nature eſt le principe du mouuement en tout ſuiet capable de mouuement interieur.

Secondement, il ſe prend pour la choſe par laquelle vn ouurage ſe cõmence cõmodément. C'eſt ainſi que les Humanitez peu-

uent eſtre les principes des ſciences ; & que les elemens de la Grammaire ſont les principes des Humanitez, & de la Rhetorique.

Entre ces principes, les vns ſont proches & les autres eſloignez. Les proches, ſõt ceux que les arts & les ſciences poſent pour leurs principes. Les eſloignez ſont ceux q[illegible]elles ſuppoſent. Doù vient que la connoiſſãce des Humanitez, entãt que ſuppoſée par les hautes ſciences, peut paſſer pour leur principe eſloigné.

Tiercement, il eſt employé pour le nom de cauſe, ſoit efficiente, materielle, formelle, ou finalle. D'où vient que la fin peut eſtre appellée principe mouuant & exterieur de nos actions, & ainſi des autres,

En quatrieſme lieu, le nom de principe eſt attribué aux genres ſublimes & ſouuerains: c'eſt ainſi que l'eſtre creé conſideré Metaphyſiquement, peut paſſer pour principe de toutes les creatures, puiſqu'il entre en leur conſtitution.

En cinqueſme lieu, il peut eſtre pris pour la premiere partie integrante du ſuiet qui ſe forme par ſucceſſion. C'eſt en ce ſens que le cœur eſt principe de la vie, & qu'il eſt appellé premier viuant, & dernier mourant à l'eſgard des animaux.

En ſixieſme & dernier lieu, il eſt employé pour la choſe par laquelle l'action eſt conceuë. Tel eſt le principe du mouuement d'vne machine qui ſe remuant à nos yeux

nous

nous ſurprend & nous eſtonne iuſques à ce que nous ayons descouuert le principe de ſon mouuement.

Principe de mouuement eſt commun ou particulier.

Le commun n'eſt autre choſe que la nature qui imprime en châque choſe vn mouuement conuenable à ſon eſtre, propre & particulier.

Le particulier regarde les choſes inanimées, & eſt appellé inclination : c'eſt par cette inclination & ce principe, que les choſes peſantes ſe portent au centre de la terre.

Ou les choſes animées, & celuy-cy eſt double, parce qu'à l'eſgard des brutes & des animaux, il eſt apellé inſtinct ou appetit, mais au reſpect des ſubſtances intellectuelles, comme les Anges & les Hommes, il eſt appellé volonté.

MATIERE,

LA matiere premiere des Philoſophes, nous eſt dépeinte comme vne affamée, dont l'appetit ne peut iamais ſe reſaſier pleinement. De-là vient qu'elle embraſſe autant de formes qu'elle eſt capable d'en contenir, & qu'aux moindres alteratiõs qui ſuruiennent au ſuiet, elles cauſent volõtiers la ruine de la forme preſente pour courir aux embraſſements d'vne nouuelle, d'où procede le flux & le coulement perpetuel,

des choſes corruptibles & paſſageres.

La matiere eſt premiere ou ſeconde. La premiere, (bien que d'vne tres penible & obſcure connoiſſance) peut eſtre definie vne ſubſtance incomplete, qui ſe conſerue en puiſſance vn certain appetit à toutes les formes.

Cette matiere doit de neceſſité eſtre ſuppoſée & receuë entre les Philoſophes ; par ce qu'il n'y a rien de toutes les choſes qui ſe font naturellement, qui ne ſuppoſe quelque ſuiet prealable : Et comme il n'y en a point de ſi mince que cette ſubſtance incomplete, qui ſe perfectionne par l'aduenement de la forme ; de la vient qu'on là dit eſtre en puiſſance, au reſpect de la forme qu'elle n'a pas, de meſme que le particulier capable d'eſtre fait Conſeiller de la Cour, peut eſtre dit en puiſſance à l'eſgard de cette charge.

Et comme il ne laiſſe pas d'eſtre homme, quoy qu'il ne ſoit pas Conſeiller de la Cour : Tout de meſme la matiere premiere ne laiſſe pas d'eſtre quelque choſe en ſoy, bien qu'elle ne ſoit pas encores actuée & engroſſie de quelque forme.

La matiere ſeconde eſt celle qui eſt actuée & informée de quelque forme, laquelle dãs la voye de la generatiõ, ſe doit perdre auec le temps, pour faire place à vne autre. C'eſt ainſi que l'œuf eſt la matiere prochaine du poulet qui s'engendre, parce qu'en ſe corrompant,

rõpant, & perdat la forme essentielle qui le faisoit estre œuf, il acquiert celle de poulet.

La matiere seconde a cela qu'elle peut estre corruptible, à raison des accidents; ce que n'a pas la premiere qui de verité peut estre muable par les changemens des formes differentes qui luy suruiennent, sans qu'elle soit pour cela corruptible, ce qui repugne à la simplicité de sa nature & de son essence, qui peut estre actuée & n'a pas de repugnancé à se laisser engrossir par la forme, telle qu'elle puisse estre.

De croire qu'il y ait quelque suiet en la Nature, duquel on puisse faire vne analyse & dissection iusques à la matiere premiere, c'est ce qu'il ne se faut pas imaginer, parce que son engagement est si estroit auec les formes, qu'elle n'est iamais despouillée de l'vne, qu'elle ne se trouue reuestuë d'vne autre, en mesme temps.

La matiere se peut considerer en trois manieres.

La premiere, est celle dont vne chose est faite & composée. C'est ainsi que la pierre, la chaux, le sable & le ciment, seruent de matiere pour former vn edifice.

La seconde, est celle en laquelle vne chose est faite. Telle est la toile du peintre en laquelle il a pourtraict l'image de son Prince.

La troisiesme, est celle sur laquelle l'artisan s'employe & s'occupe pour la tra-

uailler & la perfection. Tel eſt l'ouurier à l'entour d'vne piece de bois qu'il trauaille à coup de ciſeau, pour en faire la ſtatuë d'Alexandre.

La matiere eſt prochaine ou eſloignée. La matiere eſloignée à l'eſgard de noſtre ſtatuaire, c'eſt l'arbre dans la foreſt ſur le pied; la prochaine eſt la piece de bois eſbauchée, & qui a deſia receu quelques façons & groſſiers preparatifs.

DE LA FORME.

LA forme ſubſtantielle de quelque ſubiet que ce ſoit, eſt vn acte ſimple, ſubſtantiel, & incomplet, qui ioint à la matiere diſpoſée, produit & conſtitüe vn tout parfait & accomply en ſon eſtre: Exemple, l'ame raiſonnable vnie au corps organiſé dans le ventre de la mere, conſtitüe en ce moment, vn tout parfait & accomply, c'eſt à dire, l'homme.

Nous diſons la forme eſtre vn acte pour l'oppoſer à la matiere que nous auons dit eſtre vne ſimple puiſſance: celle-cy dit imperfection, celle-là dit actiuité, vertu & perfection.

Et parce que la forme n'eſt pas proprement l'eſſence de la choſe, bien qu'elle en faſſe la plus noble partie: Auſſi diſons-nous que c'eſt vn acte ſimple, parce que l'eſſence ſuppoſe l'vnion de l'acte & de la puiſſance,

puiſſance, & partant ie composée & non pas ſimple. Exemple, quand ie dis forme à l'eſgard de l'homme, i'entends l'ame raiſonnable : quand ie dis l'homme, i'entends l'vnion de l'ame & du corps : & voyla comme la forme d'vne choſe eſt plus ſimple que ſon eſſence.

Pour dire que la forme eſt vn eſtre incomplet, nous ne luy faiſons point d'iniure, parce qu'elle tient lieu de partie dans le total qu'elle doit perfectionner.

Nous diſons cét eſtre ſubſtantiel, pour le diſtinguer des accidens qui peuuent porter improprement le nom de formes, comme ſont les formes eſſentielles qui ſi iouent ſur la matiere qui leur tombe entre les mains.

Auſſi ne ſont-elles qu'vn tout par accident, & non pas vn tout abſolu : telle eſt la forme de la ſtatuë du lapidaire qui eſt purement accidentelle, parce que ſans aucune corruption de cette matiere, il peut là trauailler, & faire vn chien de ce dont il auoit fait preſentement vn lyon.

Les formes ſubſtantielles corruptibles ſont proprement extraictes & tirées du ſein de la matiere, lors que par les differentes diſpoſitions qui la trauaillent, elle vient à acquerir la diſpoſition prochaine de la forme attenduë. Exemple, la terre ſe corrõpt, eſtant corrompüe, elle ſe fait graiſſe, cette graiſſe ſecouruë de la chaleur & de l'influence du Soleil, eſt animée & ſe fait ver.

Il eſt certain que cette forme de ver a eſté tirée du ſein de la matiere par ces degrez precedents de corruption, qui ſont autãt de diſpoſitions, dont il y en a d'eſloignées & de prochaines. L'eſloignée eſt la terre abbreuuée tendante à la premiere corruption. La prochaine eſt celle qui ſe trouue voiſine de la forme. L'immediate eſt celle qui deuance la forme immediatement

La raiſon qui fait dire que les formes ſubſtantielles (à la reſerue de l'ame raiſonnable) ſont extraictes du ſein de la matiere eſt qu'il ne ſe fait rien de rien. Or eſt-il qu'auparauant que la forme ſoit produitte, elle n'eſt pas en la nature, car il s'enſuiuroit, qu'elle ſeroit (ſuppoſé qu'elle ſoit) & ne ſeroit pas, puis qu'elle ne peut eſtre que dans vn ſuiet, & non pas ſeparée du ſuiet.

De dire qu'elle ſoit en la matiere auparauant qu'elle l'informe, cela eſt faux, parce qu'il eſt certain que le feu qui conſommera demain le fagot, n'y eſt pas auiourd'huy. Il reſte donc que le feu qui ſe communique au fagot par l'oppoſition legere d'vne autre matiere, ſoit vn peu de paille, ſoit vn peu de papier allumé, eſt extraict de la matiere de ce bois diſpoſé par la ſeichereſſe, comme diſpoſition prochaine, pour luy faire conceuoir vne forme qui le va conſommer & le changer ſubſtantiellement en autre choſe que ce qu'il eſtoit, puiſque de bois qu'il eſtoit auparauant, il deuient feu & cendre

C'eſt.

C'eſt ainſi qu'il ſe peut dire que pluſieurs formes ſont dans le ſuiet en puiſſance en meſme temps, c'eſt à dire, qu'il peut deuenir feu & cendre ; mais non pas en acte, ſi non ſucceſſiuement, par progrez, & l'vne apres l'autre : ainſi que nous l'apprenons par l'exemple allegué, qui oblige le fagot de bruſler, & d'eſtre feu auant d'eſtre cendre.

Comme ces choſes ſont difficiles, (quoy que frequentes & ordinaires dans les diſcours plus communs) i'en dis plus que ie ne voudrois, & ne m'y arreſte que pour ſoulager les moins entendus.

PRIVATION.

LA priuation eſt l'abſence d'vne forme en vn ſuiet capable de la receuoir.

Elle paſſe pour vn des principes naturels du compoſé Phyſique, mais non pas au meſme ſens que les deux precedents, ie veux dire la matiere & la forme, parce que la priuation de la forme qui va s'introduire en vn ſuiet diſpoſé, eſt pluſtot vne condition neceſſaire que non pas vn principe. Car ſi le ſuiet qui va receuoir vne forme, l'auoit deſia, il ſeroit faux de dire qu'il la va receuoir puis qu'il en ſeroit deſia pourueu & informé : Et partant comme pour receuoir vne choſe ; il faut auparauant ne l'auoir pas, cette deffaillance

lance (dans le ſubjet qui ſe corrompt pour receuoir vne forme prochaine) eſt appellée priuation.

De maniere que le fagot qui bruſle & ſe va incontinent reduire en cendres, eſt priué de la forme de la cendre, tant & ſi long-temps qu'il tient ferme, & dure auec le feu qui l'embraſe.

Et parce que de toutes les formes dont il eſt ſuſceptible en cét eſtat, il n'y en a pas vne qui le talonne de plus prés que la cendre, en laquelle il ſe va reduire; de là vient que la priuation de cette forme luy tient lieu de principe en cét eſtat, mais non pas la priuation de la forme de verre, en laquelle cette cendre peut eſtre changée en la verrerie, par la violence & la force du feu

De ſorte que c'eſt touſiours de la forme prochaine dont la priuation doit eſtre entenduë, & non pas d'vne forme eſloignée. C'eſt ainſi que cette priuation prochaine ſert comme de terme de depart à l'eſgard de la matiere, pour paſſer au terme de repos, qui eſt l'acquiſition de la forme attenduë, à ſçauoir la cendre, au reſpect du fagot embraſé.

Et bien que la priuation ſe puiſſe dire de la forme precedente, qui a eſté deſtruitte dans le ſuiet pour faire place à vne autre forme, ſi eſt-ce que la priuation à l'eſgard de la precedente, ne peut eſtre appellée principe,

principe, ſinon par accident, entant qu'il falloit que le ſujet en fût deſpoüillé pour en receuoir vn autre: mais non pas proprement.

C'eſt ainſi que la priuation de la forme de la cendre, au reſpect du bois embrazé & tout en feu, prochainement diſpoſé à eſtre fait cendre, porte le nom de principe : mais non pas à raiſon de la forme precedente qui eſtoit au fagot, perduë conſommée & embrazée par le feu.

NATVRE.

LA Nature eſt vn terme qui a pluſieurs ſignifications, & pour bien iuger de celle qu'il doit auoir dans le lieu où il ſe trouue employé, il faut touſiours ioindre les termes & les choſes qui precedent & qui ſuiuent.

Nous l'attribuons quelquefois à Dieu, lors que nous faiſons effort de le connoiſtre, & que nous diſons qu'il eſt vne Nature diuine, ſubſiſtente par trois ſubſiſtences reellement diſtinctes.

Nous l'employons en ſecond lieu, pour ſignifier & marquer l'ordre des choſes de l'Vniuers, diſpoſé par la main de la Sapience. C'eſt ainſi que nous diſons vne choſe eſtre contre nature, quand elle n'eſt pas ſelon les regles & le procedé ordinaire de la nature: tels ſont les monſtres & les accouplemés des animaux d'eſpece differente.

Tierce

Tiercement, nous nous en ſeruons pour exprimer, ce qu'eſt vne choſe que les Scholaſtiques expliquent par le terme de quiddité, pour dire ſon eſſence & ce qu'elle eſt. C'eſt encore en ce ſens que les definitions contiennent l'eſſence & la nature des choſes definies, parce qu'elles nous apprennent ce qu'elles ſont eſſentiellement.

En quatrieſme lieu, nous la prenons pour l'œconomie entiere de l'Vniuers. C'eſt ainſi que parlant des fictiõs & des chimeres, nous diſons qu'elles ne ſont pas en la nature des choſes.

En cinquieſme lieu, nous l'employons pour l'amas & le recueil des cauſes naturelles, lors que nous diſons que la nature eſt ſage, & ne fait rien innutilement.

En ſixieſme lieu, pour l'inclination naturelle de chaque choſe: c'eſt ainſi que la nature de la pierre, eſt de ſe porter au centre de la terre.

En ſeptieſme lieu, pour noſtre temperament & conſtitution particuliere. Ce qui fait dire aux Medecins que voſtre nature eſt bilieuſe ou flegmatique.

En huictieſme lieu, elle ſe prend pour la generation, d'vne choſe que nous diſons eſtre naturelle, parce qu'elle ſe fait conformément au deſir de la nature qui l'a ordonnée à cét effect. Ce qui fait dire, que la nature preſide à toutes les generations.

Et parce que toute generation ſe faict par

par vn principe interieur, de là vient que la neufieſme & derniere ſignification de la nature, eſt employée pour ſignifier ce principe interieur qui fait mouuoir la choſe dans laquelle il eſt & ſe rencontre.

Nous diſons donc que la nature eſt le principe de mouuement aux choſes qui ſe meuuent, ſoit par vn changement de quelque qualité, appellé alteration : ſoit par vn nouueau ſurcroiſt de quantité, appellé accretion ; ſoit par le changement entier d'vne ſubſtance en vne autre, appellé generation : & qu'elle eſt principe de repos aux choſes dont la nature & la conſtitution eſt de ſe repoſer, ſe tenir coyes, faire ferme, & ne point changer de place, comme la terre & les rochers.

D'où vient que tous les corps de la nature peuuent eſtre diuiſez en trois ordres. Dans le premier, ſeront ceux qui ſont dans vn mouuement perpetuel ; comme les Cieux. Dans le ſecond, ceux qui ne ſe meuuent iamais, comme la terre & le Ciel empyrée. Et dans le troſieſme, ceux qui participent du premier, & du ſecond : en ce que tantoſt ils ſe meuuent, & tantoſt ils ſe repoſent : comme les animaux, & meſme les corps mixtes & inanimez, ſuppoſé qu'ils ſoient eſloignez de leur centre, & que les obſtacles leuez, rien ne les empeſche de s'y porter. C'eſt ainſi que la pierre qui eſt au plus haut d'vn baſtiment, ſe repoſe ſur la

la baſe qui la ſupporte ; iuſque à ce que le pilier qui la ſouſtient, venant à manquer, elle teſmoigne par ſa cheute, qu'elle n'eſt point incapable de mouuement, quelque preſcription que puiſſe pretendre contre elle le temps,& la durée de ſon repos.

CAVSE.

LE nom de cauſe, ſe prend proprement entant que principe produiſant, comme tout, ou comme partie : tel eſt le Soleil, à l'eſgard du rayon ; telle eſt encore la matiere & la forme, à l'eſgard du compoſé.

Ou improprement, lors que nous attribuons ce nom à quelque condition neceſſaire, ſans laquelle vne choſe ne peut eſtre. De-là vient que la priuation eſt appellée par quelques-vns cauſe de la generation, parce que la matiere doit neceſſairement eſtre priuée de la forme qui luy ſuruient, pour en eſtre engroſſie, actuée, & informée, quelquefois auſſi pour exprimer la raiſon d'vne choſe.

La cauſe eſt efficiente, finale, materielle, formelle & meritoire.

La cauſe efficiente eſt vniuerſelle ou particuliere, premiere ou ſeconde.

La premiere proprement eſt Dieu.

La ſeconde, comprend toutes les cauſes naturelles, entant que ſouſmiſes à celle-là.

Dieu eſt encore la cauſe vniuerſelle, ſoueraine

ueraine & principale ; mais l'vniuerſelle moins principale, à l'eſgard des creatures, c'eſt le Ciel ou la Nature.

La particuliere eſt principale ou inſtrumentale ; c'eſt ainſi que l'hõme eſt la cauſe principale de la viſion: & que ſon œil en eſt la cauſe inſtrumentale, parce qu'il eſt l'inſtrument & l'organe, par lequel il void.

Nous diſons encores, cauſe principale, celle qui agit par vne puiſſance qui luy eſt interieure; & cauſe inſtrumentale, celle qui agit, entant que meüe, conduitte & pouſſée par vn agent exterieur : telle eſt la plume à l'eſgard de celuy qui eſcrit.

La cauſe finale eſt celle, en conſideration de laquelle vne choſe ſe fait. Elle eſt appellée cauſe, parce qu'elle nous incite & nous pouſſe à la chercher pour noſtre bien.

Cette cauſe eſt vniuerſelle, ou particuliere. L'vniuerſelle, eſt la gloire de Dieu, pour laquelle combattent toutes les creatures.

La particuliere, eſt celle que chaque choſe choiſit pour but & viſée de ſon trauail. La fin de l'auaricieux eſt d'amaſſer de l'argent : mais celle de l'homme de bien, eſt de ſe maintenir en la grace de Dieu, & fuire amas de bonnes œuures.

Cette fin encores eſt de deux ſortes; la premiere eſt eſloigné, à laquelle nous aſpirons comme à noſtre fin derniere : telle eſt la gloire de Dieu. La ſeconde, eſt voiſine,

ſine, prochaine, moyenne, en ce que par elle nous arriuons à la derniere fin : telle eſt la grace de Dieu, qui nous ſert de moyen pour paruenir à ſa gloire.

La cauſe formelle eſt ainſi appellée, parce qu'elle forme & polit la dureté de la matiere, qui auparauant eſtoit ſans forme & ſans aggréement. Ce qui ſe dit par vne metaphore empruntée des artiſans, qui trauaillent ſur quelque matiere rude & groſſiere ; tel eſt le menuiſier qui trauaille ſur le bois qui vient de la foreſt, pour en faire & former vn buffet, Ainſi dans les choſes viuantes, l'ame eſt ditte & appellée la forme, ou la cauſe formelle de la vie, parce qu'elle perfectionne & annoblit ſon ſuiet

La cauſe materielle, eſt celle qui fournit de matiere au compoſé, produit par l'vnion & l'aſſemblage de la matiere & de la forme. C'eſt ainſi que le bois trauaillé par le menuiſier, eſt la cauſe materielle du buffet.

La cauſe meritoire, eſt celle, en conſideration de laquelle on merite quelque choſe ; telle eſt l'action & le bon ſeruice qu'vn ſubiect a rendu à ſon Prince & à l'Eſtat, en choſe de grande conſequence.

CREA

CREATION, EMANATION, PRODVCTION.

COmme il n'appartient qu'à Dieu ſeul de créer & que la creature ne peut dans l'enceinte de ſes poulmons finis, reſerrez & limitez, contenir cette vertu: auſſi ne pouuons-nous bonnement exprimer la force, l'energie & l'eſſence de la creation Ce n'eſt pas que Dieu ne ſe put ſeruir de la creature, comme d'vn inſtrumẽt ou d'vn organe, pour operer la creation, mais que par elle-meſme elle puiſſe formellement & proprement créer vne choſe, il y a de la repugnance, comme il repugne que Dieu puiſſe deuenir creature, ou la creature createur.

La creation donc, eſt vne Action libre, paſſagere, ſoudaine, & momentanée, par laquelle vne choſe, eſt tirée du neant à l'eſtre, ſans qu'elle ſuppoſe aucun ſuiet precedent, pour cauſe materielle de ſon eſtre, c'eſt ainſi que les Anges & le monde ont eſté crées; c'eſt ainſi que l'ame raiſonnable eſt crée pour animer le corps humain, paruenu qu'il eſt à la derniere des diſpoſitions requiſes à cette information.

La creation donc, comme action paſſagere, a pour principe efficient, influãt & exterieur de ſõ eſtre formel, vne cauſe toute puiſſante & infinie, à laquelle rien ne reſiſte.

La ſeule volonté de Dieu, eſt le principe

&

& la cauſe interieure de ſon eſtre ; & ſa prouidence, la cauſe tutelaire & conſeruatrice de la durée & conſeruation du ſuiet tiré hors du neant par la creation, ſans aucune matiere préexiſtente : de maniere que la creation, eſt vne action toute diſtincte de l'emanation & de l'eduction.

L'emanation ſuppoſe vn principe ſemblable en nature, duquel la choſe s'eſcoule doucement ; & c'eſt ainſi que les ruiſſeaux qui partent d'vne meſme ſource, conuiennent auec elle en ſubſtance & en nature, puiſque l'eau du ruiſſeau criſtallin qui roule à petits bonds ſur le ſable, n'eſt autre en nature, que celle-là meſme que vous puiſez dans le boüillon de ſa ſource.

L'eduction fait bien de verité ſortir vne choſe du non eſtre, à l'eſtre, mais elle ſuppoſe vn principe naturel préexiſtent, comme la matiere, ou quelque ſuiet prealable, en vn mot des materiaux, du ſein deſquels, elle eſt tirée du non eſtre à l'eſtre.

C'eſt ainſi que la production d'vn ſimple, d'vne herbe, d'vne fleur, reconnoiſt ſa ſemence pour cauſe & principe naturel de ſa production : c'eſt ainſi que le fils eſt la production ſubſtantielle du pere, qui luy a donné l'eſtre naturel.

Mais la creation eſt vn coup de Maiſtre abſolu, en la main duquel, le neant ſe trouue ſi ſouple & ſi obeyſſant, qu'il ſuffit pour donner

donner autant de mondes que l'entendement diuin ſeroit capable d'en conceuoir, & que ſa volonté toute-puiſſante en voudroit effectuer.

Que ſi nous voulons chercher d'où vient que Dieu peut de rien créer toutes choſes. Nous dirons que l'effet d'vne choſe ſe reſſent touſiours de ſa cauſe, ſi bien que toute la nobleſſe & la dignité de celuy-là, ſe meſure & ſe proportionne ſur l'excellence de celle-cy: & parce que la cauſe plus excellente & plus parfaite, eſt celle qui dépend le moins de la matiere, il eſt certain que la cauſe infinie en ſa vertu, comme en ſon eſſence, ne dépendra pas en ſes productions ny de la matiere, ny d'aucun autre principe exterieur, à peine de n'eſtre plus cette cauſe infinie, telle que nous la conceuons, & partant n'aura pas beſoin de materiaux pour la production des effets de ſa toute-puiſſance.

De-là vient auſſi que nous faiſons grande difference entre ces trois ſortes d'agens qu'eſtabliſſent les Philoſophes, artificiel, naturel, & diuin.

L'artificiel, comme le plus foible, & le plus infirme demande vn compoſé naturel pourueu de matiere, & de forme & d'accidēs groſſiers, pour ſouſtenir le ciſeau & le marteau, qui le vont tournoyans & figurans ſur le modelle de l'Artiſte: c'eſt ainſi que le Sculpteur trauaille ſur le bois & ſur la pierre.

Le naturel en demande moins, c'eſt aſſez que la nature ait entre les mains vn peu de matiere premiere, (qui de ſoy n'eſt que fort peu de choſe,) pour ſe ioüer, pour la contourner & l'annoblir d'vne forme qui la perfectionne, & l'introduit ſous quelque genre en l'ordre des productions naturelle.

C'eſt ainſi que l'Automne produit tant de moucherons d'vne matiere ſi eſloignée à nos yeux & à noſtre connoiſſance, qu'elle ne nous eſt guere moins cachée & occulte que la matiere premiere, tant y a que l'agent naturel, a touſiours beſoin d'vn principe materiel, precedant la production de ſon ſujet.

Mais l'agent ſurnaturel, diuin, infiny, tout puiſſant, n'a que faire, ſoit de ſujet prealable, ſoit de principe preexiſtent pour faire ſes operations miraculeuſes: ſa Toute-puiſſance trouue ſi abondamment dans ſon eſpargne, dequoy frayer & ſuppleer à ces beſoins & neceſſitez, qu'vne ſeule parole, vn ſeul (*fiat*) tire du neant la conſiſtence parfaite de l'Vniuers, & les plus riches ornemens de toutes les creatures.

CASVEL, FORTVIT.

IL n'y a gueres de choſes où l'eſprit humain choppe plus facilement qu'en ces termes de caſuel & de fortuit: chacun les tire

tire à ſon ſens,& qui les obligeroit de rendre compte de l'employ qu'ils en font, ils nous feroient connoiſtre qu'ils ſçauent auſſi peu ce qu'ils veulent dire, que ce qu'ils penſent.

Le caſuel, ou la choſe caſuelle, eſt proprement vne cauſe par accident, quoy que rare & peu frequente, qui arriue ſans aucune intention de la part de l'agent

C'eſt ainſi que celuy qui paſſe dans vne rüe eſt bleſſé caſuellement, atteint qu'il eſt d'vne thuille ſur la teſte, à quoy il ne penſoit nullemẽt, ſans que la thuile dõt le poids eſt de ſe porter en bas, puiſſe eſtre ſoupçõnée n'y accuſée d'attẽtat, ny d'aucune mauuaiſe intention, au reſpect de celuy qui en eſt frappé, puis qu'elle en eſt incapable: cette bleſſure donc eſt l'effect d'vne cauſe par accident, & d'vne choſe caſuelle & impreueüe.

La fortune ou le cas fortuit dit quelque choſe d'auantage, parce que pour eſtre vne cauſe par accident & de peu d'exemple, voire meſmes au de-là de la penſée de l'ouurier, ſi eſt-ce, que cette cauſe ſuppoſe quelque conſeil ou deliberation antecedente, quoy qu'indirecte & eſloignée.

Tel eſt le trauail de celuy qui ouure le ſein de la terre, pour y placer les fondements d'vne maiſon. Cette ouuerture eſt de conſeil; mais s'il arriue qu'elle découure vn treſor aux yeux du manœuure, voilà vn effect auantageux & fortuit, qui part d'vne cauſe par accident au delà de

l'opinion, & qui trompe heureuſement la penſée de ce pauure mercenaire.

Enfin toute la difference de l'vne & de l'autre, conſiſte, en ce que le fortuit procede d'vne cauſe intelligente & connoiſſante, & le caſuel d'vne cauſe purement naturelle, & non pas intelligente.

Mais bien qu'à noſtre eſgard les choſes caſuelles & fortuites ſoient incertaines, occultes & cachées, (d'où vient tant de ſacrifices, de parfums & d'adorations que les mondains reſpandent tous les iours ſur les autels de la fortune, comme leur vnique deeſſe; (ſi eſt ce qu'il n'y a rien dans la nature qui ne ſoit bien ordonné.

Chaque choſe garde ſon rang, & quoy que dans ce grand balet, il y ait des entrées qui nous ſurprennent, leurs pas neantmoins ſont meſurez & reglez dans leurs deſreglements; ils chancellent & contrefont les yurongnes en apparence, mais ils ne le ſont pas en effect.

Celuy qui frappe la meſure, ie veux dire, ce grand Moteur de l'Vniuers, leur marque des pas ſi reglez, qu'il n'y en a pas vn qui ſorte de cadence, ou qui le ſurprene par ſon caprice.

Bref, il n'y a ny caſuel, ny fortuit, au reſpect de Dieu, mais ſeulement à l'égard des hommes: dont l'ignorance & le petit ſçauoir ſe trouue ſurpris à tous moments, & dans les moindres rencontres & difficultez.

DES

DESTIN, FATALITE'

LE Deſtin ou la deſtinée, eſt de plus grande conſequence, & meſme de telle conſideration, que les cerueaux les plus fermes de l'Antiquité, ont eu bien de la peine de s'aiuſter, ſur ce qui peut eſtre de ſa nature & definition conuenable. Il n'y a iamais eu rien de ſi triuial entre-eux que le terme de deſtin, comme auiourd'huy entre les mains de nos libertins; & rien de ſi peu connu. Ils n'ont pas feint de luy attribuer tous les euenements des choſes, dont le principe & la cauſe leur eſtoit cachée; mais de dire bonnement ce que c'eſtoit, c'eſt toute l'encloüeure & la difficulté.

Quelques-vns ont eſtimé que la fatalité & le deſtin, n'eſtoit autre choſe que Dieu meſme: mais ils ſe ſont meſcontez, & ont confondu l'effect auec la cauſe.

Selon Ariſtote, ce n'eſt autre choſe que la loy de la Nature, par laquelle chaque ſujet s'engendre & ſe corrompt: ou pluſtoſt la regle de ſes pas, de ſon entrée, de ſa deſmarche, & de ſa ſortie ſur le theatre du monde.

Les Stoïciens ont creu que c'eſtoit vne certaine liaiſon, dependance, & connexité des cauſes ſecondes à la premiere: eſtimants que tout alloit d'vn meſme branſle, & que les volontaires meſmes, y eſtoient

enclauées dans leur ordre; auec tant de neceſſité, qu'elles eſtoient obligées de ſuiure le train de la ſuperieure, ſans ſe pouuoir eſcarter du chemin qui leur eſtoit preſcript, non plus que les naturelles.

D'où vient qu'ils n'admettoient rien de caſuel, de fortuit & de contingent à raiſon de cét enchainement neceſſaire, & inuiolable; pour rendre meſme cét ordre encores plus aſſeuré, ils aſſuiettiſſoient leurs Dieux à vne neceſſité d'agir & ne faiſoient pas meilleur marché de leur liberté, que de celle des hommes.

Les Chaldéens, quelques Aſtrologues, & Melancthon diſent, que la fatalité ou le deſtin, n'eſt autre choſe que la ſituation & le regard des planetes & conſtellation du Ciel, entant qu'elles influent icy bas, la vertu ſecrete & interieure des choſes qui ſe produiſent à nos yeux, ſans meſme en vouloir excepter les deliberations, les conſeils & les raiſonnemens de l'homme.

L'experience aucontraire, nous apprend aſſez que le Sage trouue l'art de dominer & ſeigneurier les Aſtres, c'eſt à dire, de moderer ſes paſſions & temperer les ardeurs de ſa concupiſcence.

Les plus aduiſez d'entre les Philoſophes ont approché bien prés de la verité, en diſant que le deſtin, (d'où vient ce mot de deſtiner pris tantoſt en bonne, & tantoſt en mauuaiſe part) n'eſt autre choſe qu'vn decret

decret de Dieu immuable, vn arreſt diuin, ſelon lequel toutes choſes s'executent dans la grande famille de l'Vniuers, librement de la part des creatures libres, intelligentes & raiſonnables; & neceſſairement du coſté des creatures purement naturelles & non intelligentes.

Et bien que cette explication ſoit bonne & louable, ſi eſt-ce qu'il faut y adiouſter encores quelque choſe, pour ne point confondre le deſtin auec la diuine Prouidence, qui eſt comme la mere & la cauſe vniuerſelle de cette fatalité. Ce que nous emprunterons de Boëce, pour faire voir que le deſtin eſt proprement l'ouurage de cét arreſt & decret eternel, ou pluſtoſt l'effect de la diuine Prouidence, quand il dit, qu'il n'eſt autre choſe qu'vne certaine diſpoſition adherente à chacune des creatures muables; par laquelle Dieu les maintient toutes dans leur ordre, & les aſſuiettit à leur deuoir.

De là auſſi, reſulte la difference qu'il y a entre Deſtin & Prouidence; la Prouidence, eſt en Dieu de toute eternité, & regarde toutes choſes generalement d'vne ſeule œillade: le Deſtin eſt dans les choſes creées, il a commencé auec le temps, & regarde principalement les choſes caduques, mortelles, & periſſables,

CONTINV, CONTIGV.

VNe choſe eſt dite continuë, pour dire qu'elle eſt continuellemẽt vne, comme vne ligne, vne ſuperficie, ou quelque autre corps dont les parties ſont continuës.

De là vient que la continuité eſt inſeparable de l'vnité de la choſe : dés-là que nous la diſons vne, nous la diſons vne continuellement, à raiſon de ſes parties.

Contigu, eſt oppoſé au continu, en ce que deux choſes ſe trouuent ſi proches l'vne de l'autre, qu'elles ne le peuuent eſtre d'auantage, ſans toutefois qu'elles ſoient continües, ou qu'elles forment vn continu. Telle eſt la pelure d'oignons, à l'eſgard de l'autre, qu'elle enueloppe & preſſe autant qu'il ſe peut : de maniere que la premiere eſt contigüe à la ſeconde, & la ſeconde à la troiſieſme, mais elle n'eſt pas continüe.

INFINY.

L'Infiny peut bient ſouffrir quelque deſcription, mais non pas vne definition, Il veut dire, autant que n'auoir ny fin ny limites.

C'eſt ce, qui à raiſon de ſon immenſité ou de ſa vertu, ne peut eſtre renfermé dans l'eſtendüe de quelques bornes, pour grandes,

des, vagues & ſpatieuſes, qu'on ſe les puiſſe imaginer.

C'eſt ce que la regle de la ſoubſtraction ne peut affoiblir, quelque partie qu'elle en vueille retrancher.

C'eſt ce que l'effort & l'aſſemblage des nombres ne peut eualuer. Enfin c'eſt ce que l'eſprit humain n'eſt pas capable de comprendre.

Mais parce que cét infiny eſt trop ſublime, & au deſſus de noſtre portée, n'y ayant point d'autre infiny eſſentiel & veritable que Dieu ſeul entrons dans l'ordre des creatures, pour voir ſi nous ne trouuerons point quelque eſtre, qui participe à cette infinité, du moins en quelque maniere.

Apres auoir dit quelque choſe encores de cét infiny veritable & increé, lequel ne peut eſtre attribué qu'à Dieu ſeul, qui eſt vn tout ſans parties, la nature duquel eſt d'eſtre tout à la fois, ſans ſucceſſion; ſa durée ne peut admettre de deuant, ou d'aprés; puis que le temps qui nous ſert de commune meſure pour les choſes, eſt englouty dans le ſein tout puiſſant de la Diuinité, comme vn point de Mathematique dans le grand cercle de l'Vniuers: il faut donc attribuer à Dieu ſeul, l'infiny que nous diſons proprement eſtre en acte.

Il y a vn autre infiny en puiſſance & par quelque participation, & c'eſt celuy ſeul auque la creature peut pretendre ſans qu'elle:

puiſſe iamais paſſer plus auant, ny deuenir actuellement & eſſentiellement infinie, non plus qu'elle ne peut iamais eſtre.

Cét infiny a trois branches, car il eſt de ſucceſſion comme le temps, dont les parties ſucceſſiues ſont dans vn coulement perpetuel.

D'addition, comme le nõbre lequel pour grãd qu'il puiſſe eſtre par l'amas & le cõble de tous les nombres imaginables, ſe va ſurpaſſer ſoy meſme d'vne grandeur demeſurable, par l'approche d'vne ſeule vnité.

Ou de diuiſion, & c'eſt ainſi que toute quantité phyſique eſt infinie en puiſſance, eſtant impoſſible de la diuiſer en tant de parties, que la plus petite reſtante, ne ſoit encores diuiſible en vne moindre.

En vn mot à la reſerue de Dieu, il n'y a point d'infiny ſinon abuſiuement parlant, en quelque maniere, & par la ſeule comparaiſon d'vne creature à vne autre, comme d'vn ſceau d'eau, à toute l'eſtenduë de la mer.

Et ſe perſuader par l'hommme, ou par l'Ange, pouuoir comprendre totalemement l'eſtre de l'infiny, c'eſt vouloir emmailloitter vn Geant daus les langes d'vn Nain & meſme faire quelque choſe encores de plus ridicule, puis qu'il eſt impoſſible que le finy enueloppe l'infiny : l'infiny meſme ayant cela de propre, qu'il ne peut eſtre parfaite

faitement compris que par ſoy-meſme.

PRESENCE.

LA preſence d'vne choſe, n'eſt autre que ſon exiſtence en quelque lieu; C'eſt ainſi qu'en ſortant de voſtre chambre pour entrer dans voſtre cabinet, vous vous rendez preſent en vn lieu, auquel vous n'eſtiez pas preſent auparauant.

La preſence eſt proprement vn mode par lequel la choſe eſt modifiée & ditte preſente en vn lieu.

La preſence eſt actuelle ou virtuelle. L'actuelle eſt celle qui vous poſe en quelque lieu, de telle façon qu'il repugne naturellement, que vous ſoyez en vn autre, parce qu'vn corps ne peut en meſme temps eſtre en deux lieux differents.

Cette preſence eſt interieure ou exterieure. L'interieure eſt celle par laquelle vous eſtes touſiours preſent à vous meſmes. L'exterieure eſt celle du lieu, à raiſon duquel vous eſtes dit eſtre preſent, ſoit aux champs, ſoit à la ville.

La preſence virtuelle, eſt celle par laquelle vn ſuiet eſt preſent en vertu en quelque lieu. C'eſt ainſi que le Roy par ſa puiſſance eſt preſent par toutes les Prouinces de ſon Royaume, quoy que ſa preſence perſonnelle ſoit recluſe dans le Louure.

La preſence eſt naturelle ou ſurnaturelle.

le. La naturelle eſt celle par laquelle les ſuibſtances corporelles & incorporelles ſont dites preſentes en quelque lieu, ſoit en ſubſtance, ſoit en vertu.

La ſurnaturelle eſt proprement Sacramentale, telle eſt la preſence reelle & ſubſtantielle de IESVS-CHRIST, ſous les eſpeces du pain & du vin, dans le Tres-Auguſte Sacrement de l'Autel, quoy que d'vne maniere inuiſible.

LIEV.

LE lieu eſt proprement l'eſpace qui eſt occupé par vn corps : il eſt interieur ou exterieur.

Le lieu exterieur, eſt la circonference de l'air qui enuironne ce corps. L'interieur eſt l'eſpace occupé par ce meſme corps, entant qu'il eſt limité & renfermé dans l'enceinte de cette circonference que nous auons appellé lieu exterieur : telle eſt la pelure d'oignon : à l'eſgard de ſoy-meſme, qui en vn autre ſens & au reſpect de l'oignon qu'elle enueloppe, eſt appellée lieu exterieur.

Le lieu eſt commun ou propre. Le commun eſt celuy qui peut en ſon eſtendue embraſſer & contenir pluſieurs & differents ſujets en meſme temps : telle eſt la grande ſale du Palais.

Le lieu propre, eſt celuy qui ne peut contenir qu'vne ſeule choſe à la fois, tel eſt le

le lieu que vous occupez à l'égard de voſtre perſonne : & bien qu'il puiſſe eſtre propre à vn autre de voſtre taille & de voſtre grandeur, ſi eſt ce qu'il ne peut vous contenir tous deux, que ſucceſsiuement, & non pas tout à la fois.

Le lieu eſt naturel ou violent. Le naturel eſt celuy dans lequel chaque choſe trouue ſon repos, comme les choſes peſantes au centre de la terre.

Le violent, eſt celuy où elle eſt retenue par violence, comme la pierre dans le milieu de l'air.

Le lieu eſt haut, bas, ou moyen. Le haut eſt celuy qui eſt dans le point le plus ſublime; le bas, au contraire, celuy qui luy eſt oppoſé directement, & ſe rencontre dans le point le plus bas & le plus profond. Le milieu eſt celuy qui eſt entre ces deux extremes.

Vne choſe peut eſtre en vn lieu definitiuement ou circonſcriptiuement Eſtre circonſcriptiuement en vn lieu, c'eſt y occuper quelque place & eſtendue; de maniere que chaque partie du corps, occupant, reſponde à chacune des parties de l'air qui l'enuironne.

Eſtre definitiuement quelque part, c'eſt eſtre en tout le lieu, & tout en chaque partie du lieu, comme l'ame dans le corps & le Anges dans les eſpaces qu'ils occupent.

Occuper vn eſpace en vertu, c'eſt y pouuoir

uoir operer encores qu'on n'y ſoit pas actuellement. C'eſt ainſi que la main du Roy occupe toute l'eſtendue de ſon Royaume, quoy qu'il ne ſoit actuellement que dans vn lieu certain & determiné.

DV VVIDE.

IL n'y a rien de ſi gueux, & de ſi pauure entre les eſtres, que le vuide, tout le monde l'abhorre iuſques à la nature. Il ſe trouue ſi contrefait en la poſture qu'on luy donne, qu'il eſt preſque auſſi laid & auſſi difforme que le neant.

Ie ne parle point de ce vuide moral, qu'vn chacun redoute en ſa bourſe, ou en ſon coffre. par la grande traiſnée des incommoditez qu'il meine à ſa ſuitte; mais ſeulement de celui qu'entendent les Philoſophes.

Ie ſçay bien que le commũ des hommes entend par ce terme, toute eſpace qui n'eſt rẽply d'autre choſe que de l'air: le Philoſophe porte ſa penſée plus haut, & quand il demãde s'il ſe peut donner vn vuide dans la nature, il s'imagine vn certain lieu, tel que pourroit eſtre vne circonference vague, deſnuée, deſpourueüe & vuide de tout corps, meſme de l'air, qui penetre tout, & ne permet pas que la nature tombe en cette ſyncope & defaillance. De-là vient que les bouteilles pleines deau, ſuppoſé qu'elles ſoient bien bouchées, hermetiquement, ou autrement, c'eſt

c'eſt à dire, de maniere que l'air ne puiſſe trouuer entrée ny paſſage, arriuant que la liqueur qu'elles contiennent ſoit gelée & glacée par vne trop grande froidure, elles ſe caſſent neceſſairement, parce que l'eau auparauant coulante dans le vaſe, venant à eſtre condenſée par le froid, occupe moins d'eſpace, lequel ne pouuant eſtre vuide, eſt ſecouru à l'inſtant de la bonne mere nature, qui caſſe le verre pour y introduire dequoy reparer l'iniure, dont cét accident la menaçoit.

La raiſon de cecy, eſt fondée ſur la continuité de l'Vniuers appellé Vn, par les ligatures & enchaiſnemens de toutes les creatures, qui pour en apparence eſtre diſtinctes les vnes des autres, & meſmes contraires & oppoſées, ne laiſſent pas d'eſtre vnies par la communication & participation d'vn méme air, qui penetre tout, & hors l'enceinte duquel il n'y a point de creature qui ſe puiſſe échaper.

Enfin comme il n'y a point de creature qui ne ſoit membre de l'Vniuers & n'en faſſe partie, de meſme que chaque partie de quelque tout que ce ſoit, a vne certame inclination penchante vers la perfection, & l'integrité de ſon tout; tout de meſme auſſi le ſuiet total par vn amour vniuerſel, ſecret & reciproque, conſerue vne inclination & bienueillance pour l'ordre, la liaiſon & l'vnion de ſes parties, & ces deux

petits

petits amours ſont ſi adroits dans la nature, que reſpirants enſemble dans vne meſme matrice, ils ſe choquent & ſe luttent ſans ceſſe (comme ces deux chefs de nations dans le ventre de leur mere) non plus pour ſe donner la chaſſe, mais pour voir lequel des deux ſurmontera ſon compagnon de ciuilités & de courtoiſies.

De-là vient que les lieux ſouſterrains, pour profonds qu'ils puiſſent eſtre, ne ſont iamais vuides de l'air, & s'il arriue que celuy qui s'y trouue de longue main, vienne à ſe rarefier par trop; de maniere qu'il ne ſe puiſe plus contenir dans le méme eſpace qu'il occupoit auparauant; & que d'ailleurs l'eſpoiſſeur & la dureté du lieu qui le renferme, luy refuſe auſſi de s'eſtendre ou de ſortir, il fait comme la mine qui renuerſe tout ce qu'elle rencontre; d'où arriuent les tremblements de terre & le bouleuerſement des villes entieres.

Ceux qui ſe ſont perſuadez que la ſucceſſion neceſſaire pour mouuoir & porter vn corps d'vn lieu en vn autre, procedoit de la ſeule reſiſtance de l'air, qui comme vne grande mer dans laquelle nous flottons ainſi que des poiſſons, ne permet pas qu'vn corps ſolide, dans vn ſeul moment ſe puiſſe acheminer d'vne extremité à vne autre; ont eſtimé qu'il ne ſe pourroit faire de mouuement dans vne eſpace vuide, ſuppoſé que la nature, en cecy ſe vouluſt accor-

der.

der auec nostre hypothese, & nous fournir de quoy en faire l'experience. Aristote mesme a esté de cette opinion.

Mais parce que la succession requise pour le mouuement, ne procede pas seulement de la resistance de l'air: mais aussi de la distance & de l'esloignement qui se trouue entre l'vne & l'autre de ces extremitez supposées, de là vient que supposé le vuide dans la nature; rien ne pourroit empescher le mouuement d'vn corps d'vn lieu à vn autre, marquant vne ligne diuisible à l'infiny entre le terme du depart & celuy du repos.

TEMPS.

LE Temps, n'est autre chose qu'vne durée, dont les parties successiues se diuisét par deuant & apres, c'est à dire qu'elles sont precedentes & posterieures. Car si vous considerez le temps d'vne année, renfermée entre le point qui la commence & celuy qui la finit, est-ce autre chose qu'vne durée de parties successiues, dont la seconde succede à la premiere, la troisiesme à la seconde, & ainsi touſiours en continuant?

Or est-il que le premier moment de sa durée, estoit posterieur à celuy de l'année precedente, qui le deuançoit immediatement; & partant cette durée n'est autre chose qu'vne succesion de parties liées les vnes aux autres, dont les vnes sont precedentes

dentes & les autres poſterieures, les vnes deuant, & les autres apres.

De la vient qu'on a bien de la peine d'obſeruer le temps preſent, parce qu'il eſt dans vn flux continuel : qui dit deuant ou aprés. Et par ce que cette connexité & liaiſon de deuant & apres, eſt ſi eſtroitte, que dans le moment que nous diſons vne choſe preſente, vne partie de ſa durée eſt eſcoulée, & l'autre paſſe; il ſemble qu'à le prendre au ſens de rigueur, le paſſé & le futur partagent tout le temps de noſtre vie; & que ce que nous appellons preſent, eſt vne choſe dont nous ne iouyſſons pas proprement; puſque le paſſé & le futur, nous le deſrobent, & qu'ils le partagent à frais communs à noſtre veüe, ſans que nous y puiſſions apporter de remede.

Le temps eſt interieur ou exterieur. L'interieur eſt la durée, par laquelle vn eſtre naturel demeure en ſon exiſtence actuelle & veritable, tant & ſi long temps qu'il ſubſiſte : de maniere que la fleur qui a eſté vn mois entier ſur le pied, a pour ſa durée interieure, tout le temps, pendant lequel elle a conſerué ſon exiſtence actuelle, qui luy eſt propre & interne.

Le temps exterieur eſt proprement la durée du mouuement du premier mobile, entant que ce mouuement ou partie d'iceluy, peut eſtre employée pour meſurer la durée des choſes ſublunaires.

C'eſt ainſi que le mois qui fait partie de ce

ce mouuement celeſte,& peut ſeruir de meſure à la durée d'vne fleur, dont la naiſſance & la mort ſe trouue renfermée dans l'eſpace d'vn mois, eſt appellé temps exterieur.

Et que le meſme encores peut ſeruir de meſure à vn autre ſuiet, qui n'aura pas duré plus long-temps que cette fleur: de maniere qu'il y a pareille raiſon du temps exterieur d'vne choſe, au temps interieur de la meſme choſe, que de la meſure à la choſe meſurée.

C'eſt ainſi que voſtre vie eſt voſtre propre durée interieure, & que voſtre durée exterieure ſera le temps pendant lequel vous aurez veſcu, ſoit de ſoixante, ſoit de quatre vingt ans: Bref, celuy qui tiendra compte de vos iours, & de vos années.

Le temps,chez les Philoſophes moraux, ſe prend bien ſouuent pour la circonſtance d'vne choſe: d'où vient que faire vne choſe en temps & lieu, c'eſt la faire à propos. La faire à contre temps, n'eſt autre choſe que prendre mal ſes meſures, & ne pas bien obſeruer les circonſtances.

Le temps eſt, ou reel ou imaginaire. Le reel eſt celuy que nous diuiſons entre paſſé, preſent, & futur, qui peut eſtre meſuré par la durée du premier mobile, & ſupputé par ſes reuolutions annuelles & iournalieres.

Le temps imaginaire eſt celuy que nous nous figurons auant la creation, en retrogradant

gradant vers l'eternité anterieure.

La durée, eſt attribuée par les Philoſophes, à Dieu; aux ſubſtances intellectuelles, & aux corps naturels, mais de differente maniere.

Celle qui eſt attribuée à Dieu, eſt eternelle & infinie, parce qu'elle n'a ny fin ny commencement.

Celle par laquelle les ſubſtances intellectuelles ſont meſurées, eſt infinie participée: ie dis infinie participée, parce qu'elle n'eſt pas proprement infinie, mais en quelque maniere: ne l'eſtant qu'à raiſon de l'eternité poſterieure, mais non pas de l'anterieure, puis qu'il eſt vray que leur durée n'aura point de fin, bien qu'elle ait eu cõmencemẽt.

La durée des corps, eſt proprement appelée temps, ſoit parce qu'elle peut eſtre meſurée par le mouuement du premier mobile, ſoit parce qu'elle aura vne fin comme elle a eu vn commencement.

INSTANT.

MAis parce que parlant ordinairement du temps & des choſes qui ſe font, ou a couſtume de dire qu'vne choſe a eſté faicte en cét inſtant, ou en ce moment, il faut ſçauoir ce que c'eſt qu'inſtant ou moment.

L'inſtant ou le moment n'eſt autre choſe que l'extremité d'vn temps commenſurable:

ble : de maniere que l'inſtant eſt l'extremité de l'heure comme le poinct eſt l'extremité de la ligne, ſans qu'on puiſſe dire qu'il en faſſe partie : car l'extremité d'vne choſe luy eſt tellement intime qu'à parler proprement, ce n'eſt qu'vn mode qui ne peut eſtre diſtinct de la choſe modifiée, de meſme que la rectitude de voſtre doigt, pour luy eſtre intime n'en fait pas partie pour cela.

Ainſi donc, le momẽt qui termine vne certaine partie de tẽps, n'eſt pas pour cela partie du temps, de ſucceſſion ou de durée.

Il eſt bien vray, que ce terme d'inſtant & de moment, eſt propre pour determiner l'action qui ſe fait, en quelque difference de temps, mais il n'eſt pas pour cela partie de la durée ny du temps : auſſi ne peut-on dire qu'vne partie du temps ſoit proprement liée à vne autre par vn inſtant, ou vn moment, puiſque l'indiuiſible ne peut faire partie du diuiſible, & qu'il faudroit pour faire cette fonction, qu'il euſt en ſoy deuant & apres.

Par celuy-là il ſeroit ioint à la partie precedente, par celuy-cy, à la ſucceſſiue : d'où vient qu'il ne ſeroit plus ce que nous appellons moment, l'eſtre duquel n'a aucune partie diuiſible de ſoy-meſme : autrement il faudroit dire que le temps ſeroit indiuiſible, puiſque les parties indiuiſibles ne peuuent former vn tout diuiſible & cõmenſurable,

menſurable. Ce qui eſt faux,& ſemble tenir quelque choſe de ce fantaſque, qui vouloit que toute la nature n'euſt pour principes de ſon eſtre, que des atomes, ceſt à dire, des points indiuiſibles.

MOVVEMENT.

LA Philoſophie dit que le mouuement eſt l'acte d'vn eſtre en puiſſance, entant qu'il eſt en puiſſance, cela veut dire, que mouuement n'eſt proprement que le progrez d'vn terme à vn autre, du premier au ſecond, de telle ſorte que cét eſcoulement ne ſoit pas encores au ſecond; autrement ce ſeroit vn repos,& non pas vn mouuement.

Donc comme il n'eſt pas encores au terme auquel il s'achemine, ce progrez eſt en partie en acte,, & en partie en puiſſance; en acte, à raiſon de ce qui ſe fait;en puiſſance, à raiſon de ce qui eſt à faire.

Et voilà pourquoy dans la definition du mouuement nous faiſons vn meſlange d'acte & de puiſſance, à l'eſgard d'vn meſme ſubiet.

Le mouuement eſt parfait ou imparfait.

L'imparfait eſt le mouuement local,comme de ſe porter d'vn lieu en vn autre,de voſtre chambre en voſtre ſalle.

Le parfait ſe fait ſans ſucceſſion, tel eſt le mouuement de qnelques ſens,comme la veüe

veüe & le mouuement de l'ame, comme entendre & vouloir.

Le mouuement eſt ſimple ou compoſé.

Le ſimple eſt ſubſtantiel, comme la generation & la corruption; ou accidentel, comme l'alteration, l'accroiſſement ou la diminution.

Le compoſé, eſt celuy qui reçoit en ſa conſtitution deux mouuements ſimples, par l'vn deſquels la choſe ceſſe d'eſtre ce qu'elle eſtoit, pour deuenir par le moyen de l'autre ce qu'elle n'eſtoit pas encores.

Celuy-cy eſt encores ſubſtantiel, tel qu'eſt la conuerſion d'vne ſubſtance en vne autre, qui ſe fait par la corruption d'vne choſe, & par la generation d'vn autre en meſme temps.

Ou accidentel, lors que le changement qui arriue au ſujet, eſt vn ſimple accident, ſeparable ſans intereſt & dommage de ſa propre ſubſtance.

Et par ce que la continuité & la ſucceſſion, ſont les proprietez eſſentielles du mouuement local & progreſſif, auſſi bien que du temps, il eſt facile d'employer l'vn pour l'autre. D'ailleurs comme le temps eſt proprement la meſure de toutes choſes, & que tout mouuement ne ſe peut faire que dans le temps, nous ferons pareille difference entre le temps & le mouuement, qu'entre la meſure & la choſe meſurée.

Et parce que les actions des eſprits ſont momen-

momentanées, auſſi pouuons nous dire que le terme de mouuement ne leur appartient qu'improprement, & non pas en ſa propre ſignification.

ALTERATION, ACCRETION ET MOVVEMENT LOCAL.

LE mouuement en general reconnoiſt trois principales eſpeces: parce qu'il ſe porte & s'auance, ou à la quantité, ou à la qualité, ou au lieu: c'eſt à dire, à vn terme eſloigné.

Le mouuement à la quantité, eſt proprement l'accretion ou l'augmentation par laquelle noſtre corps ſe nourrit par conuerſion de ſubſtance.

Le mouuemẽt à la qualité, n'eſt autre que l'alteration accidẽtelle, d'vne qualité à vne autre cõtraire: telle eſt l'alteration par laquelle vne qualité s'introduit dans vn ſuiet, aux deſpens & à la ruine d'vne qualité oppoſée, qui y regnoit auparauant. C'eſt ainſi que la chaleur du feu chaſſe doucement de nos mains le froid que nous y ſentiõs auparauant, pour ſe rẽdre maiſtreſſe de la place.

L'accretion ou l'augmentation eſt vn mouuement qui regarde la quantité, de telle ſorte que par le moyen des aliments cuits & digerez dans l'eſtomach, conuertis en chyle & en ſang, & reſpandus par toutes les parties du corps viuant, il s'accroiſt

croiſt peu à peu par leur ſuc, iuſques à ce qu'il ait acquis le parfait degré de ſa conſiſtence.

Le mouuement local n'eſt autre que le progrez d'vn terme à vn autre: ſes proprietez ſont la ſucceſſion & la continuité, la ſucceſſion, pour marquer le progrez: la continuité pour en deſcouurir l'vnité; eſtant vray que s'il y a relache & repos à l'eſgard de la choſe qui ſe meut, le mouuement marqué entre le terme de depart, & celuy du premier repos où elle arriue, ſera autre que celuy qui ſe renouuellera, & qui pour terme de depart, reconnoiſtra ce lieu de repos duquel il deſloge, pour s'auancer à vn autre.

Donc comme le mouuement local, ne ſe peut faire ſans quelque ſucceſſiõ & ſans continuité, ce n'eſt pas merueille ſi nous luy donnons ces deux qualitez pour annexes.

De maniere toutesfois, que ce flux & ce coulement progreſſif, ſoit autre formellement que la ſucceſſion & la continuité, puiſque la ligne qui eſt vne eſpece de ſucceſſion & de continuité, n'eſt pas pour cela mouuement: & ſe trouuent auſſi differents entre-eux, que la quantité l'eſt de la qualité.

Ce mouuement emprunte ſes differences eſſentielles, de la diuerſité des termes qu'il regarde comme cauſes de ſon acheminement, & comme centre de ſon repos, & de ſa quietude. De-la vient que le mouuement

du feu eſt autre que celuy de la pierre.

Le mouuement direct eſt encores autre que le ſpherique : celuy-là n'a iamais qu'vn terme ; lequel eſtant atteint par la choſe meüe, elle s'y arreſte & s'y repoſe.

Il eſt ſimple ou compoſé. Le ſimple eſt bas, au reſpect des choſes graues & peſantes, comme le centre de la terre, à l'égard de la pierre, ou éleué, à l'egard des choſes legeres, qui en ſont ſeparées & deſ-vnies, comme la plus haute region de l'air au reſpect de la flamme du bois qui bruſle dans voſtre foyer.

Le compoſé eſt le mouuement refleſchy, qui ſans s'arreſter à l'obiect qu'il frappe, ſe rabat & ſe refleſchit ſur ſoy-meſme: il eſt appellé compoſé, parce qu'il aduance & recule, comme meſlangé de progrez & de retour: marquãt deux termes differents & oppoſez, l'vn dans le progrez à la rencontre de l'obiect, qui le repouſſe ; l'autre dans ſon retour & ſa reflexion au lieu où il s'arreſte & ſe repoſe. Celuy-cy eſt oppoſé à celuy la, parce qu'il ſemble deffaire aucunement le chemin que celuy-là auoit fait.

Le mouuement ſpherique ſe fait ſur ſon propre centre (comme celuy du premier mobile) ſans qu'on luy puiſſe proprement aſſigner de terme, ſoit parce que ſon centre ne peut eſtre ſon terme : ſoit parce qu'on ne le peut aſſigner en aucune partie de ſa ſuperficie conuexe, puiſque c'eſt le

total

total & qui ſe meut ou ſe repoſe, & non pas vne ſeule partie de la Sphere.

Il ſe peut faire auſſi qu'il ſe donnera vn mouuement meſlé du ſpherique & du direct, ſuppoſé qu'on roule vn corps ſpherique, du premier terme d'vne ligne droitte, iuſques à ſon extremité.

Il reſulte de cecy, que le mouuement eſt naturel, comme celuy de la pierre, lors qu'elle ſe porte en bas par ſon propre poids interieur; ou violent, lors qu'elle eſt iettée contre mont, par vne force maieure: il peut eſtre tardif & pareſſeux; ou vif, prompt & leger, ſuppoſé que deux corps mouuants, ſoient conſiderez en vne meſme carriere.

Ce qui procede, ſoit de la difference de la vertu interieure & force motrice, qui ſe trouue en l'vn & en l'autre de ces deux courſiers; ſoit de la difference de leur poids, s'ils ſont inanimez: ſoit de la difference du lieu, & moyens dans lequel ils ſe meuuent; d'où vient que la pierre chemine bien plus viſte dans l'air, que dans l'eau, ſelon le plus ou le moins de reſiſtance qu'elle trouue en ſon chemin.

Que ſi le mouuement eſt égal en toutes les parties de ſa ſucceſſion & de ſa continuité, il eſt appellé regulier: ſi inégal, irregulier; & parce que dans la rencontre des matieres ſuiuantes, nous retomberons encores dans l'occaſion d'en dire quelque choſe, nous ferons ferme icy.

Pour dire que la generation, comme la corruption, different de l'alteration & de l'accretion, en ce que la premiere regarde la qualité; la ſeconde, la quantité, & que les deux dont nous auons à parler, concernent la ſubſtance.

GENERATION ET CORRVPTION.

LA generation eſt le changement d'vn tout ſubſtantiel en vn autre, ſans qu'il reſte aucune choſe de la forme precedente & eſſentielle qui l'animoit. Tel eſt le ſerpent qui s'engendre de la graiſſe de la terre, par la chaleur du Soleil: parce que ce changement eſt tel, que bien que cét animal ait eſté formé de la terre: ſi eſt-ce qu'il n'en retient rien que la matiere.

La corruption s'explique par la generation, parce qu'il ne s'engendre aucune choſe, que par la corruption d'vne autre; d'où viẽt qu'il a eſté neceſſaire que la terre ſe ſoit corrompüe, & qu'elle ait eſté priuée de ſa propre forme, pour receuoir celle qui luy ſuruient par la voye de generation.

La generation eſt differente de la corruption, en ce que celle cy deſtruict la forme qu'elle trouue au ſuiet: celle-la au contraire introduict la forme qui arriue au ſuiet engendré.

La generation eſt de deux ſortes, car elle eſt actiue ou paſſiue.

Generation

Generation actiue, est l'action par laquelle le fils est engendré, entant qu'elle est dans le fils.

Generation passiue est l'action du pere entant qu'elle est dans le pere.

La generation est diuine ou naturelle. La diuine est l'emanation d'vne chose viuante, procedant d'vn principe viuant, auquel elle est ressemblable & conioincte en vnité de nature.

La naturelle est le progrez & l'emanation d'vne chose viuante qui flue d'vn principe viuant, auquel elle est coniointe par ressemblance de nature.

De maniere, que la difference de la generation diuine & naturelle, consiste en ce que celle-là est en vnité & identité d'essence & de narure, & que celle-cy est en ressemblance seulement, & non pas en identité, & moins encores en vnité.

La generation prise en vn sens diffus, ne veut dire autre chose que le progrez du non estre, à l'estre, soit substantiel, soit accidentel: celuy-là est proprement generation: celuy-cy est proprement alteration.

A le prendre au sens de rigueur, le terme de generation n'est deu qu'aux choses viuantes; dont l'vne est vniuoque, comme la generation du cheual d'vn autre cheual: l'autre equiuoque, comme la generation des animaux de la pourriture de la terre.

La premiere, eſt ſelon nature, par l'accouplement du maſle & de la femelle d'vne meſme eſpece, comme le cheual & la iument.

La ſeconde pour eſtre naturelle, n'eſt pas ſelon nature, telle la generation du mulet qui ſe fait par l'accouplement de l'aſne & de la iument.

La generation de l'homme eſt ordinaire ou extraordinaire.

L'ordinaire eſt celle qui donne tous les iours des enfans à la Republique.

L'extra-ordinaire eſt ſans pere & ſans mere, comme Adam, & tous ceux qui reſuſciteront au iour du Iugement. Ou ſans femme par l'entremiſe de l'homme, comme Eue; ou ſans pere, par l'entremiſe de la femme, comme le Sauueur du monde.

DV MONDE.

LE monde, que tout le monde connoiſt, (ainſi appellé par l'eſtat de pureté, dans lequel il auoit eſté creé de Dieu, auparauant que l'homme l'euſt noircy, infecté & corrompu de ſon crime) meriteroit plus iuſtement au iour d'huy d'eſtre appellé immonde que monde.

Nous entendons par ce terme, cette grande maſſe ſenſible qui peut eſtre atteinre par la portée de nos yeux & de nos ſens: que ſi l'ornement, la beauté, & l'ordre agreable

agreable de toutes ſes parties ſi eſclattantes & ſituées en ſi beau iour, luy ont donné le nom de monde, auſſi bien que la pureté dans laquelle il eſtoit ſorty des mains de Dieu, & de l'abyſme du neant.

Le rapport de tant de pieces vnies & conioinctes ſi artiſtement, luy a donné le nom de machine.

L'amas & le recueil de tout ce qu'il contient, le nom d'Vniuers.

De meſme, que par la vertu ſecrete, interieure & feconde dont il eſt animé, il a eſté appellé nature & la mere de toute choſe viuante. Enfin le monde n'eſt autre choſe que l'ordre general des creatures qui ayans eſté formées de la main de Dieu, dans vne certaine conſtitution d'eſtre ſoit permanente, ſoit paſſagere, ſont conſeruées par la meſme puiſſance, chacune en leurs droicts, & en leurs poſſeſſions.

C'eſt par cette raiſon que les choſes corruptibles doiuent perir & que les pieces fondamentales de ce grand baſtiment, comme les elements, & les Cieux doiuent durer auſſi long temps que les ſiecles.

Quelques Philoſophes Platoniciens, le diſtribuent en trois claſſes : la premiere, eſt le monde intelligible, c'eſt à dire, Dieu, & les ſubſtances ſpirituelles qui l'accompagnent, & luy font vn courtage perpetuel.

La ſeconde eſt le monde celeſte, com-

prenant toutes les ſpheres des Cieux depuis le premier mobile iuſques au Ciel de la Lune, auec tous ces corps brillants de feux, & de lumieres qui s'y trouuent compris & enueloppez.

La troiſieſme eſt le monde appellé Elementaire, parce qu'il comprend dans ſon contour les quatre Elements, le feu, l'air, l'eau, & la terre, enſemble tous les animaux & les mixtes contenus dans cette grande maſſe; de maniere toutesfois que ces trois mondes, comme trois grands cercles engagez les vns dans les autres, par vn commerce de rapports & d'influences mutuelles du haut au bas, du bas en haut, concourent à vne ſeule & meſme vnité generalle & vniuerſelle.

Vnité non d'eſſence & de natures mais d'ordre & de rapport ſeulément: de meſme qu'vne grãde armée & vne Republique pretend à l'vnité de cõmunication & de ſocieté, par l'vnité de la fin qu'elle regarde, ſoit de la victoire, ſoit du repos publique.

Bref, le monde n'a pour raiſon de ſon vnité que la volonté de Dieu, lequel s'eſtant voulu pourtraire, autant que le materiel & le finy pouuoit eſtre capable d'eſter le modelle du ſpirituel & de l'infiny, n'a fait qu'vn ſeul monde, pour nous faire voir l'vnité de ſon eſſence, & par les trois cercles remarquez en cette grande capacité, nous a voulu ombrager en quelque maniere

maniere les trois perſonnes que la foy deſcouure en l'vnité de cette eſſence infinie.

Que le monde ſoit de toute eternité, c'eſt vne reſuerie melancholique, qui ne ſe peut rencontrer dans vne teſte bien faite : nous l'auons iuſtifié aſſez clairement dans noſtre Philoſophe Chreſtien, & pour confirmer noſtre ſentiment par vne raiſon nouuelle, qui ne peut ſouffrir de repartie: ie dis que s'il eſt eternel, il le doit eſtre à l'eſgard de toutes ſes parties permanentes, comme la terre, le Soleil, la Lune, le Ciel & les autres. Et partant ſi le monde ſublunaire eſt eternel, il a eſté éclairé de ſon Soleil de toute eternité.

Et comme dans l'eternel il n'y a point de partie qui ſoit, ou plus ou moins eternelle que l'autre, (autrement il ne ſeroit plus eternel) ſuppoſé que la terre ſoit eternelle, il faut qu'elle ſoit eternelle en l'vn & en l'autre de ces hemiſpheres, n'eſtant diuiſible qu'en deux, à ſçauoir en celuy que nous habitons, & en celuy qui eſt habité par les Antipodes.

Si donc il eſt eternel, il faut que l'vn & l'autre ait eſté éclairé du Soleil de toute eternité: ou s'il ne l'a pas eſté qu'il y ait eu cõmencement, à raiſon de l'vn ou de l'autre.

Que l'vn & l'autre hemiſphere ayent eſté eſclairés du Soleil de toute eternité en meſme temps, il eſt abſurde : ce que l'experience nous demonſtre aſſez clairement,

puiſque le Soleil ne peut en l'eſpace de douze heures, eſclairer parfaitement, que l'vn des deux.

Que ſi l'vn ou l'autre, ne l'ont pas eſté en méme-tẽps, il faut que l'vn des deux hemiſpheres éclairé du Soleil de toute eternité, ait du moins deuãcé l'autre de douze heures, & partant ſuppoſé ces deux hemiſpheres eternels, comme ils le doibuent eſtre neceſſairement, le ſecond éclairé ſera moindre que l'autre, (dans ſon eternité) de douze heures, ce qui eſt abſurde & ridicule.

Car de meſme qu'vn infiny ne peut eſtre plus infiny qu'vn autre infiny; autrement l'vn des deux ne le ſeroit pas: tout de meſme auſſi entre deux eternels, l'vn ne peut eſtre moindre que l'autre, ſans dire en meſme temps, qu'il n'eſt pas eternel: il reſulte de cette demonſtration viue & ſans reproche, que le monde ne peut eſtre eternel. Donc, puiſque dans le cours des choſes creées, tout ce qui a eu commencement, court naturellement à ſa fin & à ſa propre ruine, il eſt certain que le monde perira par la reſolution des meſmes principes qui l'eſtayent & le compoſent, à la reſerue des natures intelligentes, creées eternelles d'vne eternité poſterieure.

Il eſt vray que les pilotis qui ſouſtiennent cette grande machine, ſont ſi vifs & ſi animez, qu'ils ſemblent auoir aſſez de vigueur pour durer touſiours: auſſi ne diſons

ſons-nous pas que leur ruine arriue neceſſairement de leur foibleſſe & caducité, mais de la ſeule volonté de Dieu, qui terminera ſa courſe, & clorra le dernier iour des viuans, lors qu'il paroiſtra à la face de toutes les nations pour les iuger : & les ſalarier d'vne eternité de recompenſes, ou les chaſtier par vne eternité de ſupplices.

La matiere dont il eſt formé n'eſt point autre que celle de ſes parties, puiſque les Philoſophes conuiennent en l'eſtabliſſement d'vne ſeule matiere, creée dans les temps, par la parole de Dieu, & non pas eternelle, ainſi que Platon ſe l'eſtoit imaginé.

Et comme il n'y a point de tout ſans forme, il ſemble qu'il y ait plus de difficulté de reigler ſa forme, que ſa matiere.

Quelque-vns ont eſtimé qu'il deuoit eſtre animé d'vne ſeule forme ſubſtantielle capable de regir, gouuerner, & preſider à toutes les autres qui luy ſont inferieures: de meſme que dans vn tout ſubſtantiel, comme dans l'homme ; l'ame raiſonnable domine par excellence la vegetatiue & ſenſitiue, les contenant en vertu & en pouuoir

Mais comme nous auons fait voir que le monde entier conſideré auec ſes parties eſt pluſtoſt vn tout par aggregation qu'vn tout ſubſtantiel, auſſi ne luy pouuons-nous accorder vne forme ſubſtantielle, mais accidentelle ſeulement, de meſme qu'vne cõ-

pagnie, vne ſocieté, vne Republique, & vn baſtiment compoſé de pluſieurs materiaux & departemens, ne peuuent pretendre vne autre forme que l'accidentelle.

Empedocles a bien voulu comparer le mõde au Phœnix, & comme il n'a pas voulu rendre celuy-cy ſolitaire & vn d'vnité de nombre : auſſi n'a il pû renfermer le monde dans la meſme vnité de nombre, eſtimant qu'il eſtoit capable de corruption & ſubiect à la mort mais quil ſortoit de ſon tombeau plus glorieux qu'il n'y eſtoit entré,& ſe produiſoit & renouuelloit de ſes propres forces & de ſa ſeule vertu.

Democrite n'a pas feint de dire que le monde eſtoit vn d'vnité ſpecifique, de meſme que l'homme,quoy que multiple d'vnité de nombre, ce qui reuient à l'opinion de ceux qui ayans poſé le Soleil inesbranlable au centre du monde, comme le feu naturel, autour duquel tous les autres ſe meuuent par vne certaine ſympathie & neceſſité de communication reciproque de regards & d'aſpects:ont placé noſtre monde ſublunaire au rãg des aſtres & cõſtellations, & fait vne auſſi grande troupe de mondes que nous deſcouurons d'eſtoilles dans le vaſte Ampitheatre de l'Vniuers.

Et comme ce Philoſophe compare l'vnité du monde à celle de l'homme, auſſi la ſouſmet-il à la meſme corruption numerique, s'eſtant perſuadé qu'il periſſoit iournellement

nellement quelque monde particulier ſans que l'eſpece en ſouffre de dommage.

Ariſtote l'a creu vnique, mais d'vne telle vnité, qu'elle ne peut auoir de compagne.

Les Diſciples de l'Euangile, qui dés la bauette apprennent à Philoſopher & rendre compte des choſes diuines, ſçauent bien que la main de Dieu, n'a point eſté deſſeichée par vne trop grande euacuation de ſa vertu, non plus que racourcie : bref, qu'vne ſeule de ſes paroles eſt capable de produire plus de mondes, que celuy que nous habitons n'a de parties differentes de nombre. Et que celuy-cy encores tout glorieux & ſuperbe qu'il eſt, tomberoit dans le neant duquel il a eſté extraict, ſi la meſme main ſouueraine ceſſoit pour vn moment de l'appuyer, & le ſouſtenir par ſon concours general.

CORPS SIMPLES.

C'Eſt volontiers paſſer d'vne extremité à l'autre, que de ſe porter du total & du monde entier, à la diſcuſſion de ſes parties & meſme des plus minces. Mais parce que l'ordre de la connoiſſance demande qu'on deſcende des choſes plus generales & plus ſimples en la deſcouuerte des corps mixtes, & plus compoſez, qui comme les plus lourds & les plus peſants occupent les

les plus bas degrez de ce grand amphitheatre.

Quelques-vns ont eſtimé que toute creature eſtoit corps, que les Anges meſmes eſtoient corporels, & deuoient eſtre appellez corps ſimples, à comparaiſon des autres.

D'autres ont creu que le corps ſimple eſtoit proprement celuy lequel en ſa nature n'admet aucune compoſition phyſique: mais ſeulement vn aſſemblage de l'eſſence & de l'exiſtence, du genre & de la differẽce, auquel cas la matiere & la forme conſiderées preciſes, peuuent eſtre appellées ſimples.

Le Phyſicien qui ſe renferme dans les limites du corps naturel, fait deux ordres de corps ſimples. Dans le premier, il n'y place que les incorruptibles, comme les Cieux & les aſtres compoſez de matiere & de forme.

Au ſecond, les corruptibles, comme les Elements, ſoit parce qu'ils ne ſont pas compoſez, ſoit parce qu'ils ne reçoiuent proprement en leur compoſition naturelle & primitiue que deux qualitez ſeulement, ſoit parce qu'ils entrent en la compoſition de tous les corps ſublunaires.

Cette ſimplicité de nature leur a fait conclurre vne ſimplicité de mouuement, ſoit circulairement, comme les ſpheres celeſtes, ſoit directement, ce qui ſe fait en deux manieres; en bas, comme les choſes peſantes: en haut, comme les choſes legeres.

DV CIEL.

L'Homme eſtant nay pour le Ciel, ſoit par l'excellence de ſa forme exterieure, qui au contraire des animaux dont la veüe eſt touſiours courbée & penchante vers la terre, porte les yeux ſans peine & les repoſe ſur cét excellent pourpris : ſoit par la dignité de ſa forme interieure creée de Dieu, pour iouyr d'vne eternité glorieuſe; n'a pas beſoin de grands enſeignements, pour luy apprendre ce que c'eſt que le Ciel, puis qu'il doit eſtre vn iour ſon heritage & ſa patrie.

Mais comme il ne ſuffit pas de le conſiderer en cét eſtat, où l'ame glorieuſe eſtant paruenuë ſe fera vn marche-pied du Soleil & des Aſtres les plus eſleuez, il faut l'enuiſager comme corps naturel que nous auons dit eſtre ſimple & non composé, ſi ce n'eſt de pieces tres minces & tres-delicates, i'entends d'eſſence & d'exiſtence, que nous pouuons plus proprement appeller forme & matiere.

Eſtant vray d'ailleurs, qu'il n'y a que les ſubſtances ſpirituelles qui proprement puiſſent ſe vendiquer cét auantage dans la compoſition & conſtitution particuliere de leur eſtre, de n'admettre que le genre & la difference, l'eſſence & l'exiſtance.

Auſſi n'eſt ce que par ſouffrance & impropre

proprement, que le Phyſicien emprunte des termes pour expliquer la nature de ces corps ſimples, & non pas au ſens de rigueur.

Le Ciel peut eſtre definy vn corps ſimple, affranchy de toute generation & corruption, & de ſoy muable circulairement. De demander pourquoy il a eſté fait, la gloire de Dieu en eſt la premiere raiſon, le principal motif, & la cauſe finale, ſa main Toute-puiſſante en a eſté l'efficiente & creatrice: l'homme & toute la nature ſublunaire, ſa fin prochaine & moins principale.

Si vous demandez aux Cieux ce qu'ils font, ils vous reſpondront par la bouche du Prophete qu'ils racontent les louanges de Dieu. Voilà leur employ principal: & parce qu'ils ne peuuent exploicter la gloire de Dieu, qu'ils ne reſpandent ſur nous les threſors de leurs influences liberales, les voilà quant & quant employez à noſtre bien & vtilité particuliere: mais ce n'eſt que du ſecond bond, & par vne eſpece de reflexion.

Comme ſa matiere eſt vne; ſa forme tout de meſme eſt vne, par laquelle il eſt ce qu'il eſt, luit & influë deſſus nous.

Ariſtote en auoit conceu vne ſi bonne opinion & ſi aduantageuſe qu'il ne ſe pouuoir perſuader qu'il fuſt de la meſme matiere que tous les autres corps de la nature, eſtimant que la matiere auoit cela de

propre

propre en tout ſujet où elle ſe rencontre, de ſeruir comme de theatre, ſur lequel il ſe fait des combats par le chocq des qualitez contrariantes. D'où vient que tous les ſujets qui participent d'vne meſme matiere ne peuuent ſe deffendre d'eſtre aſſaillis par les autres: de meſme qu'ils ont droit d'attaquer leurs voiſins, & tous ceux qui portent la liurée de la matiere.

Donc, comme les Cieux ne ſont ſouſmis à aucune alteration, & ne peuuent eſtre endommagez en la pureté de leur nature, par l'atteinte des Elements, quelque coniuration qu'ils puiſſent faire entr'eux; il a eſtimé qu'ils ne peuuent communiquer à l'vnité de matiere. Ce qui a fait conclurre à ce grand Genie, que leur conſtitution deuoit eſtre vne quinte eſſence, c'eſt à dire, vne matiere autre que celle des Elements qui ſont au nombre de quatre.

Mais cõme il n'eſt pas neceſſaire de multiplier les eſtres ſans neceſſité, & qu'on ne peut alleguer aucune raiſon qui puiſſe iuſtifier que la matiere des Elements, ſoit autre eſſentiellement que celle du Ciel, auſſi ne pouuons-nous luy accorder vne autre matiere que celle qui fournit tous les corps de l'vniuers.

Ce n'eſt pas que le Ciel ne puiſſe eſtre appellé quinte-eſſence, non pas à raiſon de la matiere qui luy eſt cõmune auec les Elements, mais du moins à raiſon de ſa forme eſſentielle

eſſentielle, belle, claire, cryſtalline & tranſparente, exempte de toute corruption, annoblie de tant de rares & eminentes proprietez, qu'elle ne reconnoiſt point de main capable de la diſſoudre, que celle-la meſme qui l'a formé, & luy a donné l'eſtre.

Forme ſi noble & ſi remplie d'excellentes vertus, que le Ciel n'a pas beſoin que les Anges faſſent des efforts pour rouler de l'Orient à l'Occident les Maſſes & Spheres qu'il enueloppe, comme s'eſt perſuadé Ariſtote: ny qu'vne autre forme aſſiſtante ou ſubſtance intelligible ſoit à l'autre extremité oppoſée du Ciel du Soleil, pour deffaire peu à peu, & dans l'eſpace d'vn an par vn effort contraire, la fuſée dont celuy-cy s'efforce tous les iours de faire le contour & le cercle parfait.

Enfin les corps celeſtes ne peuuent eſtre de pire condition que ces montaignes viuantes que nous voyons rouler, ſe promener, & ſe conduire ça & là dans les mers par leurs propres mouuemens, ie veux dire, les baleines & ces monſtres prodigieux que l'Occean renferme dans ſon empire.

Mais de grace, la terre a t'elle beſoin d'vn Ange pour la ſouſleuer & la ſuſpendre dans le milieu des airs?

La mer a-t'elle demandé vn Ange tutelaire pour ſeruir de rempart à la foibleſſe d'vn peu de ſable qu'elle reſpecte & qui de part & d'autre la maintient dans ſes bornes

nes & ſes larges eſtenduës ?

Son flux & ſon reflux, a-t'il beſoin d'vne autre agitation que de cette vertu interieure qui luy dilate les poulmons, & les reſſerre pour ſe deffendre de la corruption?

Le mouuement des riuieres qui courent auec tant de rapidité du Leuãt au Couchãt, ont-elles vn Ange au cheuet de leur lit, pour leur donner la chaſſe & la fuitte ſi reglée?

Pourquoy donc refuſer à la nature du Ciel le mouuement circulaire, comme neceſſaire, puis qu'eſtant le ſiege de tant de feux, & remply de vertus ignées, il faut qu'il meuue & qu'il agiſſe, & que d'ailleurs ayant à ſe mouuoir, il ne le peut que circulairement?

Enfin, comme pourrions nous croire ce mouuement luy eſtre naturel, s'il procedoit du mouuement & de l'impreſſion d'vn agent eſtranger?

La boule que le ioüeur pouſſe d'vn but à vn autre, y arriue-t'elle par ſon mouuement naturel? n'eſt ce pas vn principe exterieur qui luy communique en ce rencontre ce qu'elle n'a pas de ſa raiſon interieure & eſſentielle?

Et partant il y a peu d'apparence à vouloir ſouſtenir l'opinion contraire, & faire de l'Ange placé au premier mobile, comme vn eſpallier de galere occupé continuellement & ſans relaſche, à rouler cette grande

grande maſſe ſur ſon propre centre. De ſe perſuader auſſi que ſa matiere ſoit dure & ſolide, c'eſt vne choſe peu croyable, veu ſa grande ſimplicité & legereté. Et quand il eſt dit en la ſaincte Parole que les Cieux ſont ſolides comme l'airain & le cuiure fondu; ce n'eſt pas à raiſon de leur matiere, mais de la durée & perfection de leur eſtre.

Car de meſme, que pour faire eſclatter & durer la memoire des Ceſars, il l'a fallu grauer ſur le cuiure, & en faire des medailles; tout de meſme le Ciel à raiſon de ſa ſimplicité & incorruptibilité, peut bien eſtre appellé plus ſolide & plus ferme en ſa durée que le cuiure, dont la ſolidité ne peut reſiſter à la violence du feu ny à la roüille des temps & des ſiecles.

C'eſt donc vne matiere tres-ſubtile & plus encore que la region de l'air la plus pure: ce n'eſt pas auſſi que les Aſtres, qui ſont faits & peſtris de cette meſme matiere n'ayent vne conſiſtence plus eſpoiſſe qui fait corps capable de ſouſtenir les rayons de la lumiere, comme de les reflechir, voire meſme de les eclypſer quelquefois.

Ceſt pour lors que la folle curioſité fait courir tout le monde pour voir tomber le Soleil en ſyncope & en defaillance, & que les hommes qui deſdaignent de le conſiderer en ſes plus beaux iours, ne l'admirent que dans ſes langueurs, ſes maladies

maladies & ſes infirmitez.

Ce qui arriue quand l'oppoſition directe & diametrale du corps opacque de la Lune, ne luy fait teſte que pour luy faire ombre & le faire paſlir & obſcurcir honteuſement à noſtre veuë.

Le mouuement, la lumiere, la chaleur & l'influence ſont les principales proprietez des ſpheres celeſtes, auſſi bien que des eſtoilles fixes & errantes, qu'elles contiennent; par le mouuement, elles ſatisfont à leur appetit naturel, par la chaleur elles rendent teſmoignage de la vigueur de leur actiuité & par leurs influences nous font ſentir leurs vertus ſecrettes & occultes dont leur fertilité ſe ſoulage en déchargeant ſur nous le laict de leurs mammelles fecondes.

INFLVENCES CELESTES.

LE mouuement & la lumiere des Aſtres ſont aſſez connus, pour leurs influences, bien qu'elles ſoient de meſme datte & meſmes inſeparables de l'vn & de l'autre, (eſtant vray de dire que ſi le mouuement en eſt le chariot, la lumiere en eſt comme le vehicule;) ſi eſt-ce que pluſieurs ſe ſont perſuadez mal à propos que les aſtres pour auoir les yeux continuellement ouuerts ſur nous, ſont comme des ſpectateurs inutiles & ſans action, & Partant ſans influences.

Elle

Elles ſont ſi connoiſſables par les curieux, & deſormais par les plus ſtupides, qu'on ne peut plus en douter, ſoit parce que ſelon l'opinion de quelques-vns, elles doiuent reſpandre icy bas ces quatre premieres qualitez que les Philoſophes reconnoiſſent pour les ouurieres principales de tout ce qui s'y opere; ſoit parce que l'experience enſeigne aux plus groſſiers, qu'au decours de la Lune, les os des animaux ſont cõme euacuez de la moitiée de la moüelle qu'ils auoient en la plenitude de cét aſtre.

Progrez ſucceſſif ou plutoſt flux & reflux, qui teſmoigne bien clairement cette verité, & n'eſt pas vne petite preuue pour le flux & le reflux de la mer.

D'eſtimer que la chaleur & la lumiere ſont capables de ſuppleer & de s'acquitter dignement de la fonction & de la charge des influences, c'eſt ſe meſprendre, puiſque la chaleur & la lumiere pour produire en tout cas le chaud & le ſec, ne peuuent au moins donner leurs contraires, le froid & l'humide.

Mais comme ce lieu eſtroit & reſerré ne me donne pas la liberté de dire mes ſentimens, i'auance icy les opinions d'autruy, ſans donner ouuerture à la mienne, qui demanderoit plus de temps, plus d'attention & vne plus large carriere. Ce que ie dis afin qu'on ne pretende pas m'aſſuietir à la loy de toutes ces opinions, qui pour eſtre

plauſibles

plauſibles & agreables, ne peuuent ſatisfaire pleinement mon appetit.

DV NOMBRE DES CIEVX

L'Opinion la plus commune eſtablit iuſques à dix Spheres celeſtes, & quelques autres iuſques à vnze. Ils attribuent vn Ciel à chacun des ſept Planetes, vn à Saturne, pour le plus haut, vn à Iupiter, vn autre à Mars, vn au Soleil, vn à Venus, vn à Mercure, & vn autre à la Lune, comme la plus baſſe & plus voiſine de la terre.

Planetes qui ſont tous differents, ſoit en leurs irradiations particulieres, ſoit en leur forme, ſoit en leur ſituation, ſoit parce que le ſeul corps du Soleil, a de ſa nature d'eſtre lumineux.

Tous les autres ſont nais aueugles, & ſeroient deſpourueus de lumiere, s'ils n'eſtoient allumez du feu du Soleil, ou pluſtoſt ſi comme des glaces luiſantes, oppoſées à la clarté de ce flambeau, ils n'en repouſſoient l'image par vn contre-coup : d'où vient qu'ils nous paroiſſent, auſſi bien que toutes les eſtoilles fixes, en forme de petits Soleils contre-faicts.

Le huictieſme Ciel eſt appellé Firmament à cauſe des eſtoilles fixes, dont il eſt le partere, ou pluſtoſt le ſiege de tant de feux & tant d'eſtoilles, dont le nombre & la multitude iette nos yeux dans vne agreable

agreable confuſion de brillants & de lumieres.

Le neufuieſme eſt appellé Chryſtalin.

Le dixieſme, le premier mobile.

Pour en accroiſtre le nombre quelques-vns ſe ſont aduiſez de doubler celuy qui eſt entre le premier mobile & le firmament: peut eſtre parce qu'ils ne trouuent rien de ſi beau à leur gouſt, que le chryſtal; & comme les choſes qui nous plaiſent, ne doiuent iamais eſtre ſeules, ny marcher autrement que de compagnie, ils ont voulu doubler le Ciel Chryſtallin; s'y eſtans d'ailleurs trouuez neceſſitez par le mouuement de trepidation accordé au neufieſme Ciel; & comme ce balancement eſt vn vray mouuement d'yurongne, qui chancelle & n'eſt pas bien certain du lieu ou du degré, ſur lequel il veut poſer le pied, ny de la deſmarche de ſon corps; ils ſe ſont perſuadez qu'il falloit deux grands cercles, l'vn pour aller auant, pendant que l'autre tire en arriere, & les accorder de ſorte que chacun d'eux ſoit maiſtre tour à tour de ſon compagnon.

Adiouſtez à toutes ces ſpheres le Ciel empyrée, dont tout le monde conuient ſans contredit: en voilà iuſque au nombre de douze.

Mais ceux qui n'attachent point les planetes ny les eſtoilles dans le corps & la ſubſtance du Ciel, à la mode des nœuds qui ſe trouuent naturellement dans le bois;

bois;& qui leur attribuent à chacun en particulier vne vertu capable de les conduire, ſelon le ſage decret de la diuine Prouidence, remediant a ce grand nombre de ſpheres celeſtes, les reduiſant en vn ſeul & vnique Ciel, comme vn grand air vague & ſpatieux, dans lequel ils roulent & ſe promeinent comme des poiſſons dans, vne grande mer chryſtalline.

Ce que ie dis à la reſerue du Ciel empyrée, dont le nom teſmoigne bien qu'il doit auoir vn priuilege tout particulier. Auſſi eſt il de nature ignee & de tout autre alloy & qualité que le Ciel des eſtoilles fixes & errantes.

De maniere qu'au plus, on ne peut faire que trois Cieux. L'elementaire eſt à compter de la ſuperficie concaue du Ciel de la Lune, auec tout ce qu'il contient en ſon enceinte pour le premier, comprenant la region de l'air & de la terre.

Le ſecond appellé celeſte, eſt à compter de la ſuperficie ſuperieure du Ciel de la Lune, iuſques à la ſuperficie concaue du Ciel empyrée.

Le troiſieſme dit intelligible eſt la demeure de Dieu, des Anges & des ames bien-heureuſes, eſt celuy que l'opinion commune appelle empyrée.

Ce que ie trouue d'autant plus apparent & plauſible qu'il eſt dit en la ſaincte Parole que S. Paul fut rauy au troiſieſme Ciel, ce

qui ne peut eſtre entendu que de celuy des ames bien heureuſes; car de l'eleuer iuſques au Ciel de Venus, que nos Philoſophes ſouſtiennent eſtre la troiſieſme ſphere, il y a plus de ridicule que de verité.

Les leçons d'amour que cet Oracle de dilectiõ & de charité y a appriſes & qu'il nous a dictées, ſont vn peu autres que les chansõs & les cantiques, que ce bel Aſtre inſpire dãs le cœur des effeminez, au rapport des Aſtrologues iudiciaires; que ie ne pretends pas icy condãner ny approuuer, le champ eſtant trop eſtroit, ſoit pour les conuaincre d'erreur, ſoit pour expliquer leurs ſentimens & les rendre excuſables en quelque choſe.

MOVVEMENT DES CIEVX.

POur rentrer en l'opinion commune & le nombre des douze Cieux, obſeruez que l'empirée eſt ſeul immobile.

Le premier mobile, c'eſt à dire l'onzieſme, fait ſon tour iournalier & reglé du leuant au couchant, dans l'eſpace de vingt quatre heures, d'où vient que le Soleil & les Aſtres ſe leuent & ſe couchent tous les iours en noſtre hemiſphere. Celuy cy entraiſne tous les autres qui luy ſont inferieurs d'vn mouuement & d'vne force violente, parce que chacun d'eux ſe conſerue vn mouuement retrograde & particulier. De meſme que celuy qui eſt entraiſné dans

vn

vn batteau du leuant au couchant, ne laiſſe pas de remonter du bas du nauire au haut, de la proüe à la pouppe par vn mouuement contraire.

La dixieſme Sphere, chancelante comme elle fait par ſon mouuement de trepidation, n'aduance gueres de beſongne, & a beſoin pour faire ſon tour de trois mil quatre cens trente & vn an, & de deux cens trente-neuf iours.

La neufieſme eſt plus diligente, il ne luy faut que mil ſept-cens quinze ans & trois cens deux iours: pour en faire les obſeruations bien regulieres, il faudroit auoir lettres de viure vn peu long temps.

Le huictieſme appellé firmament, va plus lentement que tout cela; c'eſt peut-eſtre encores pour cette raiſon, qu'il eſt ainſi appellé, par ce que ſon mouuement eſt ſi tardif, qu'il eſt preſque imperceptible; Il ne demande pas moins de temps pour acheuer ſon tour ſur ſon propre centre, i'entends de ce mouuement qui luy eſt propre & particulier, que de vingt cinq mil neuf cens quatre vingt dix huict ans & ſix vingt iours; comme ſi les eſtoilles qu'il charie d'vne extremité de ſon cours à l'autre, eſtoient autant de femmes groſſes qu'il a peur de bleſſer ou d'incommoder per trop de precipitation.

Le Ciel de Saturne a pour faire ſon cours vingt ſix ans cent cinquante cinq iours & huict heures.

Iupiter, vnze ans trois cens treize iours dix heures.

Mars, vn an trois cens vingt & vn iours vingt deux heures.

Le Soleil, trois cens ſoixante & cinq iours, cinq heures quarante neuf minutes ou enuiron.

Venus, trois cens ſoixante & cinq iours, cinq heures, quarante neuf minutes ou enuiron.

Merçure, tout de meſme trois cens ſoixante & cinq iours, cinq heures, quarante neuf minutes ou enuiron.

Et le Ciel de la Lune en 27. iours, ſept heures, quarante trois minutes.

DES ESTOILLES.

POur ce qui peut eſtre des eſtoilles fixes, l'opinion commune les reduit au nombre de mil vingt & deux, qu'ils partagent en ſix claſſes de grandeur; de la premiere il y en a quinze; de la ſeconde quarante cinq; de la troiſieſme deux cens huict; de la quatrieſme, quatre cens ſeptante quatre; en la cinq & en la ſix, quarante neuf. Auſquelles ſi vous adiouſtez les cinq qu'ils appellent nubileuſes, & les autres neuf qui ſont encores plus obſcures, vous trouuerez le nombre propoſé. Mais de ſçauoir ſi ce compte eſt bien exact, c'eſt dont ie doute, eſtant peut-eſtre bien à craindre que le

chapitre

chapitre d'obmiſſion, n'eualüe celuy de la miſe & de la recepte.

Nous aurions beau champ de crayonner icy comme ſur vne platte peinture, tout ce que cét excellent homme Archimede fit voir autrefois dans vne machine de verre qui repreſentoit naifuement les Cieux, leurs mouuements, les Aſtres & les reſſorts des Spheres celeſtes, qu'il n'y auoit rien à deſirer, iuſques la meſme d'y tonner & d'y contre-faire les dieux.

Iupiter ſurpris de la beauté & nouueauté de cét ouurage, en conçeut vne ialouſie qui luy fit ſoupçonner d'abord que l'artifice des hommes auoit en quelque choſe ſurpaſſé l'adreſſe des Dieux; mais l'ayant conſideré plus meuremẽt & reconnu ſa fragilité, il changea ſa mauuaiſe humeur, en vne gayeté, qui luy fit faire cõpliment & ciuilité à ce grand homme pour l'honorer & le congratuler de ce trauail ingenieux.

Mais comme noſtre chemin eſtroit ne permet pas de nous eſtendre ny de desborder hors de ſes iuſtes limites, il faut en demeurer là, pour paſſer dans vne region plus connuë & plus ſenſible, telle qu'eſt celle des elemens.

Que ſi la recreuë de la ſeconde edition de ce petit ouurage, laſſe auſſi peu que la premiere, il y aura iour d'y reuenir à vne troiſieſme attaque, & de donner par vn coup de crayon atteinte à la ſphere, à la

medecine & à quelques autres curioſitez vtiles & loüables.

ELEMENT EN GENERAL.

ELement eſt-ce proprement qui eſt vn en ſoy, & vtile à pluſieurs, c'eſt ainſi que la matiere & la forme peuuent paſſer pour les propres elements des choſes ſubſtantielles; mais par ce qu'ils meritent mieux le nom de principes que d'Elements,

Nous diſons que l'Element eſt le corps ſimple, qui entre en la conſtitution & compoſition de tout corps phyſique elementaire, & ce en quoy tous les compoſez ſe reduiſent quand ils arriuent à leur reſolution.

D'où vient, que tous les corps qui paſſent à leur deſtruction plus intime, ne peuuent enfin ſe reſoudre en autre choſe qu'en eau, qu'en terre, qu'en air & en feu.

On le dit corps, pour exclure la matiere & la forme de l'ordre des Elements, & faire voir en meſme temps qu'il eſt vn compoſé de l'vn & de l'autre, vn aſſemblage de matiere & de forme.

Il eſt appellé corps ſimple, pour le diſtinguer d'auec tous les autres corps de la nature, en la compoſition deſquels, les quatre qualitez ſe trouuent meſlangées.

On adiouſte, qu'il eſt celuy auquel les mixtes ſe reſoluent, pour ne les pas confondre

fondre auec le Ciel, qui pour eſtre vn corps ſimple, n'entre pas pour cela dans le meſlange des choſes corruptibles.

Quelques-vns ſe ſont perſuadez que les premieres [illegible] la forme des Elements, que la chaleur au dernier degré, eſtoit proprement la forme ſubſtantielle du feu, mais ils ſe ſont meſcontez lourdement, par ce que tant s'en faut que la chaleur de l'Element du feu, ſoit ſa propre forme, qu'elle eſt ſimplement vn acte paſſager des premieres qualitez propres à l'element du feu, & qui fluent comme proprietez eſſentielles de la nature & vertu de ſa forme ſubſtantielle; auſſi ſeroit-ce paſſer pour ridicule, de vouloir placer au nombre des ſubſtances, quelques qualitez qui au plus ne peuuent pretendre rang & ſceance qu'entre les accidents & les proprietez.

Donc comme l'Element eſt vn tout ſubſtantiel, il faut luy adiuger des principes fixes, permanents & ſubſtantiels pour la conſtitution de ſon eſtre, tels que ſont la matiere & la forme, & non pas luy aſſigner des qualitez qui ne peuuent s'eſtayer & ſe maintenir à moins d'vne ſubſtance qui les ſouſtienne.

Trois conditions ſont requiſes pour eſtablir vn Element.

La premiere, qu'il entre en la compoſition d'vn ſubiet, ou du moins qu'il ait

aptitude & disposition à cela.

La seconde que la resolution d'vn composé, se termine & se borne à luy.

La troisiesme, qu'il ne soit point composé d'vn autre corps que de son propre. D'où vient que pour peu qu'il y ait d'air en l'eau, au feu, ou en la terre, l'eau que nous appellions element simple, ne l'est plus, par cette composition & meslange.

Cecy expliqué, il est bien facile de comprendre pourquoy il se dit communement, qu'il n'y a point d'element pur dans le monde, à raison de leur voisinage, espesseur & meslange des vns dans les autres.

Meslange qui ayant esté considéré attentiuement par quelques Philosophes, leur a fait dire, que tout estoit en toutes choses, tant les elements qui sont les principes des choses, se penetrent radicalement.

La fin des Elements est ou prochaine ou derniere. Celle-là a pour but les ouurages de la nature sublunaire; celle cy Dieu, pour la gloire duquel toutes choses combattent en derniere fin.

Dieu mesme est leur cause efficiente & creatrice; & si dans le commencement des siecles, sa main s'est estenduë en faueur de leur estre total & parfaict, ils ne laissent pas toutefois de descheoir par petites parcelles & se restablir tout d'vn temps, selon le branste des generations & corruptions

corruptions iournalieres, de meſme ſorte à plus pres que le ſerpent des Philoſophes fabuleux qui ſe nourrit de ſon ſang, & ſe perpetuë dans le meſme temps qu'il ſe deuore.

Si vous deſirés en connoiſtre la forme ſubſtantielle, elle n'eſt autre que ce principe interieur vif & actif, qui reſide en chaque element, duquel comme d'vne racine fluent les quatre premieres qualitez ſenſibles, le ſec, le chaud, le froid & l'humide, auſſi bien que les deux motrices, la legereté & la peſanteur, cauſes en partie ſelon leurs degrez, leurs meſlanges & leur harmonie, ſoit de la dureté, ſoit de la molleſſe des ſubiets.

De la dureté & permanence de ceux-la à raiſon de leur fixation, ce qui arriue lors que la nature les accouple auec vn ſi iuſte temperament, ſous la domination du feu & du ſec dans quelque ſubiet, qu'il ſemble qu'elle vueille repreſenter & contrefaire le Soleil & les autres planetes dans les productions iournalieres qu'elle fait des pierreries, des metaux & des choſes minerales.

De la molleſſe & tendreſſe de ceux-cy, comme dans les animaux & les plantes ſoubmiſes aux moindres alterations, & ſubiettes à vn ſi grand nombre d'accidents qu'il ſemble que la nature ne les produiſe que pour faire voir l'induſtrie qu'elle a de faire d'vne matiere terreſtre groſſiere & bourbeuſe

bourbeuſe des ouurages ſi delicats, qu'il ne faut qu'vn ſerein pris mal à propos, vne marinée trop fraiſche, ou vn air vn peu corrompu pour les faner, les ſeicher & les faire perir en vn moment.

Le nombre en eſt reiglé & les Philoſophes qui ont aſſez de peine à s'accorder dans les principes, veulent bien reconnoiſtre quatre elements, la terre, l'eau, l'air & le feu, ſoit par ce que la definition de l'Element leur eſt propre particuliere & conuenable à chacun en particulier; ſoit par l'experience qui en fait des leçons à tout le monde, & particulierement aux curieux, ſous la diſcipline du feu, dont la main adroittte ſçait artiſtement en faire les ſeparations.

Non pas que le feu ſoit actuellement ſeparé & faſſe bande à part, & que l'air faſſe le ſemblable, par ce que ſelon tous les ſages Spagyriques & Philoſophes anciens, plus entendus dans les Myſteres de la nature, il ne paroiſt iamais que deux elements, l'eau & la terre,

En celuy-là l'air ſe trouue vny & conioinct, parce qu'il en eſt comme la matrice; en celuy-cy le feu.

Et bien qu'ils diſtribuent d'ordinaire les partages & diſſections de tout corps naturel compoſé, par leurs diſſolutions & calcinations, en trois ordres qu'ils appellent, ſel, ſouffre & mercure; ſi eſt-ce qu'ils ſe reſoluent plus naturellement à deux, s'ils ſçauent

ſçauent l'art de paſſer plus auant; ce qui eſtant confirmé dans les eſcripts des plus grands perſonnages de l'antiquité, i'entends ceux qui ont eu la connoiſſance & la poſſeſſion de cette heureuſe medecine, appellée ſouueraine & vniuerſelle, n'a pas beſoing de plus grande preuue.

Pour ce qui peut eſtre de la region des elements, tous demeurent d'accord de celle de l'air, de l'eau & de la terre; & veritablement nous aurions les ſens pour aduerſaires, & legitimes contradicteurs ſi nous parlions au contraire, mais de ſe figurer vne region ignée entre celle de l'air & la ſuperficie concaue du Ciel de la Lune, c'eſt vne opinion qui pour auoir eu d'anciens & de nouueaux partiſans, ne laiſſe pas d'eſtre reprochable, comme de peu d'apparence.

Il eſt vray que le motif de cette opinion s'eſt appuyé ſur ce que les choſes legeres s'eſleuent en haut, ainſi que la flamme nous demonſtre iournellement en l'vſage des flambeaux, dont la figure pyramidale tend en haut pour nous teſmoigner par ſa poincte le lieu de ſa retraitte.

Mais cette conſequẽce ne prouue aucune choſe, ſinon que dans l'Vniuers, il y a deux centres, l'vn de legereté, l'autre de grauité.

Celuy-cy regarde Le centre de l'vniuers quand meſme la terre ſeroit anneantie, & de là vient qu'en la creation & premiere

ordonnance des elements, les choſes peſantes s'aſſemblerent au centre & ſe iurent vne amitié inuiolable.

De maniere que la terre pour eſtre vn pends d'vne maſſe prodigieuſe, n'a pas beſoing qu'on la ſouſtienne dans le milieu des airs; & ſi quelque choſe de ſa nature, ie veux dire graue & peſante, ſe trouue écartée de ſa Sphere, elle court s'y reioindre & reunir auec tant d'impetuoſité qu'elle fait fracas; il ne faut que voir tomber vne pierre de taille du haut d'vn baſtiment.

Celuy-là, i'entends le centre de la legereté, eſt marqué en tous les points de la circonference du Ciel, qui reſpondent directement à la choſe legere, qui fait effort de ſe ſeparer de la matiere peſante, pour y paruenir: cette remarque eſt d'autant plus conſiderable à mon aduis, qu'elle nous fait connoiſtre par ces deux eſpeces de centre, que l'vn ne conſiſte qu'en vn poinct comme centre veritable, l'autre en tous les poincts de la circonference concaue.

D'où vient que les choſes par l'appetit naturel qui leur eſt imprimé de Dieu, & qu'elles ont d'arriuer au lieu de leur repos, n'auroient iamais manqué de produire vne maſſe circulaire, en la forme qu'eſt l'vniuers.

Il ne s'enſuit donc pas que pour mettre le centre des choſes legeres dans la re-

gion

gion ſuperieure de l'air, il faille ſe perſuader vne grande region de feu au deſſus de celle de l'air, ſans aucune ſorte d'vtilité & de neceſſité.

Quoy, pour ratrauchir la froideur des rayons de la Lune, ou eſchauffer la partie plus ſublime de l'air, à quel fruict?

Quelles generatiõs & nourritures ſe peut on imaginer en cette region; le feu n'a-t'il pas de ſoy vn eſtomach deuorant & affamé qui a beſoing de paſture & qui faute d'alimẽt ſe conſomme & ſe deuore ſoy-meſme.

De quoy l'abbreuer & appaiſer cette faim inſatiable qui luy ronge les entrailles s'il manque de materiaux, d'appreſts & de nourriture?

Ie ſçay bien auſſi que quelques-vns le veulent placer au centre de la terre & le tenir là enfermé comme vn forgeron, dont le trauail eſt neceſſaire pour ſeccourir la nature en toutes ſes productions.

Mais ceux qui hazardent cette opinion ſemblent marcher ſur des eſpines, ou ſur des charbons ardents, tant ils ont peur d'appuyer, & nous font bient voir qu'en diſant quelque choſe de bon, ils ne l'entendent que confuſément & teſmoignent l'auoir emprunté d'autruy.

Nous luy donnerons donc pour demeure la region de l'air, de l'eau & de la terre eſtant tellement neceſſaire en ces trois ſpheres, que ſans luy l'air par lequel nous viuons

viuons & reſpirons, ne nous ſouſtiendroit pas, les eaux ſe corromproient & ſe rendroient infecondes & inhabiles, d'heureuſes & fertiles qu'elles ſont à ſe peupler d'vn ſi grand nombre de poiſſons: & la terre toute heriſſée de froid & de ſeichereſſe, demeureroit percluſe & inutile à laproduction de tant de creatures qui paroiſſent tous les iours dans les trois grandes familles de l'vniuers, minerale, vegetale & animale.

Mais comme le panchant de ma plume m'entraiſne inſenſiblement à parler du feu par aduance & me faict preuenir l'ordre & le lieu dans lequel nous en deuions diſcourir auec les autres elements en particulier, acheuons-le : car auſſi bien cét element n'ayãt point de demeure propre fixe, & permanente comme les autres, il n'y a pas grãd mal de le receuoir & l'accueillir comme vn eſtranger ſeparé de ſes compagnons, puis qu'il ne loge que par emprunt.

DV FEV.

LA fable qui nous apprend que le feu fut amené du Ciel en terre pour y eſtre conſerué à perpetuité, teſmoigne bien encores que les conditions ſous leſquelles il y fut attiré, luy eſtoient aſſez aduantageuſes pour luy procurer vn regne auſſi paiſible dans le monde ſublunaire que dans le monde celeſte.

Addreſſe

Addreſſe pratiquée par le mariage qu'en a faict la nature en toutes ſortes de ſuiects auec tant de douceur, de liaiſon & de complaiſance [illegible] ietude.

Conſiderez les diamants, les rubis & les opales, eſt-ce autre choſe qu'vn feu glacé dans le milieu de l'au, auſſi ialoux de ſe conſeruer cét eſtre noble & particulier, que l'air, l'eau & la terre qui s'y trouuent ſubtilement meſlangez, ſon glorieux de poſſeder en leur ſein, la gloire de leur aiſné, i'entends ce feu qui iette tant d'eſclats & de petits brillants au dehors, que c'eſt merueille comme il ne conſomme & ne deuore point l'humidité interieure de ces petits aſtres terreſtres.

Platon en fait autant de claſſes differentes, qui le rencontre en de differents ſuiets ; D'où vient qu'il le partage eu feu qui luit & ne brule point comme celuy du Soleil.

Feu qui bruſle & qui ne luit point, tel qu'il ſe trouue dans l'eau, dans la terre, dans les pierres, & tous les mixtes de la nature.

Feu qui brule & reluit en la flamme, cõme l'eſprit de vin eſtant allumé par l'approche de la flamme.

Feu celeſte qui eſt reſpandu & diſtribué par les aſtres.

Feu

Feu animal qui viuifie les corps organiques. Feu groſſier & elementaire attaché au bois, au flambeau & autres matieres groſſes onctueuſes & combuſtibles.

L'opinion commune auouë que le feu eſt vn element chaud de ſa nature, ſec, leger & diaphane.

Ses proprietez ſont d'eſchauffer, rarefier, d'aſſembler les choſes qui ſont de meſme nature & ſeparer les contraires, ainſi que le certifient ceux qui trauaillent aux minieres bref d'amollir les choſes graſſes & onctueuſes, comme la cire, & durcir les corps qui abondent en terreſtre, comme la boüe.

Tout cela eſt bien, c'eſt dire quelque choſe, mais d'autres plus ſubtils & plus verſez en la connoiſſance de la nature, adiouſtent que le feu eſt l'element le plus vif comme il eſt le plus noble, & que dans le corps de la nature, où il habite, comme dans vne cauerne cachée & ſecrette, il eſt couuert & retenu par vne certaine onctuoſité corroſiue, mordicante, penetrante & digerente, viſible au dehors par la matiere qu'il meut & remuë comme vn eſtuy & vne machine, inuiſible au dedans, leger au dehors par l'appetit qu'il a de ſe porter en la ſphere des choſes legeres, tres fixe au dedans, de ſoy, quoy que mol, rare & diffus au dehors: apres tout temperé par le meſlange d'vne terre ſubtile.

Et parce que le narré & l'entiere deduction

ction de ces particularitez nous engageroit trop auant, il eſt bien plus à propos de ſe retenir, & d'appuyer cette verité ſur la foy des Sectateurs d'Hermes, que de la porter au dela des bornes que la petite enceinte de ce traitté, nous marque & nous preſcript.

C'eſt donc ainſi que les Philoſophes curieux qui ſçauent l'art de coaguler & d'eſpoiſſir l'air, le reduiſent en eau par leurs artifices, & que l'ayant rendu ſenſible & palpable par leurs diſtillations & ſublimations continuées, paruiennent enfin à vne liqueur huyleuſe de petite quantité, mais de grande vertu, ſi ignée & ſi bruſlante, que pour peu qu'on en veuille faire l'experience, elle ſe trouue plus cauſtique & corroſiue que l'eau forte.

Ils ſont tous, le ſemblable des eaux de riuieres, de puits & de fontaines, dont ils tirent vne ſemblable liqueur vn peu moins pure, mais en bien plus grande quantité; & meſme du ſel en telle abondance, que cela n'eſt pas croyable. Vne douzaine de ſceaux verſez ſucceſſiuement dans vn chaudron ſur vn feu doux, en peut faire l'experience, & conuaincre les plus obſtinez.

Pour la terre il n'y a qu'à voir faire le plaſtre & la chaux: & pour peu que les Philoſophes naturels, ſoient entendus & verſez en la connoiſſance des mixtes, ils vous tireront en peu de iours, de l'huile du

du caillou, mais vne huile ſi ardante & ſi embrazée, qu'elle eſt toute de feu. Ce qui ſuffit pour dire que la region du feu eſt de n'en point auoir proprement, mais de ſe trouuer en toute region, se loger en chaque domicile & de ſe loger en chacun des ſuiets de ce monde ſublunaire.

Demeurons donc en la force de l'experience, & mettons vn ancre au vol de nos penſées, qui ne trouueroient icy que trop de champ & de matiere, pour approfondir les ſecrets de la nature.

PREMIERES QVALITEZ SENSIBLES ET MOTRICES.

POur dire que le chaud, le ſec, l'humide & le froid, ſont les quatre premieres qualitez, il ne s'enſuit pas que dans l'eſtat que nous les poſſedons, elles n'ayent eſté precedées de la lumiere, puiſque dans l'ordre de la creation, elle a tenu les premiers rangs

Auſſi ne leur donnons nous ce tiltre & cette eminence, qu'à raiſon des corps ſublunaires, en la compoſition deſquels elles concourent diuerſement, ſelon la meſure & la cadence qui leur eſt marquée par la nature, ſoit en la fabrique des ſemences, ſoit en la conſtitution des ſuiets, ſoit en leurs ornements, ie veux dire l'enrichiſſement de leurs vertus & proprietez particulieres.

Et

Et parce qu'entre les qualitez il y en a de quatre claſſes, nous eſtabliſſons celles-cy en l'ordre des ſecondes appellées qualitez patibles & ſenſibles, de ce qu'elles heurtent les ſens & trouuent le moyen de le faire ſentir, & comme il n'eſt rien ſi difficile que de bien connoiſtre les choſes qui ſont trop vniuerſelles, de la vient qu'Ariſtote a pluſtoſt, deſcrit que definy les premieres qualitez.

Le chaud (dit il) eſt-ce qui proprement cõioinct en vn ſuiect les choſes qui ſont de meſme nature, & ſepare les contraires; C'eſt ainſi que par la violẽce du feu on ſepare d'vn amalgame ou alliage tous les metaux impurs, pour ne conſeruer que le pur or.

Le froid eſt ce qui conioinct peſle-meſle dans vn ſuiect toutes les parties ſoit ſemblables, ſoit diſſemblables en nature, d'où vient que la glace ſans aucune diſtinction faict vn paquet & vn gros de tout ce qu'elle trouue en ſon chemin.

L'humide eſt-ce proprement qui ne ſe peut arreſter & terminer que par vn terme eſtranger, d'où vient que l'eau prend telle figure exterieure qu'il vous plaiſt, ſelon le vaſe dans lequel vous la mettez, ſi quarré quarrée, ſi rond ronde, ſi triangulaire triangulaire.

Le ſec eſt ce qui ſe renferme dans ſes propres bornes & limites, & qui difficilement peut ſe ſouſmettre ſous des bornes

& des limites eſtrangeres. Ce que le fer nous enſeigne, auſſi bien que tous les autres corps ſecs, durs & metalliques qu'on ne peut faire changer de figure qu'auec le feu, l'enclume & le marteau.

Entre ces qualitez ils diſent qu'il y en a deux actiues, le chaud & le froid; & deux paſſiues, l'humide & le ſec: mais cette diuiſion ne me peut aggréer, eſtant vray qu'en certain degré & ſelon le plus & le moins, elles ſont toutes quatre, tantoſt actiues & tantoſt paſſiues

La legereté & la grauité, dont nous auons deſia parlé, ſont les qualitez appellées motrices, parce qu'elle meuuent, pouſſent & inclinent les ſubiets à leur but, chacune ſelon leur appetit propre & particulier, l'vne & l'autre eſt de deux ſortes.

Legereté ſimple & legereté moins ſimple. Celle-là eſt attribuée au feu & aux choſes qui ſont de nature ignée; celle-cy à l'air & aux choſes qui ſont de nature aërienne.

La grauité tout de meſme eſt ſimple & moins ſimple; celle-là eſt pour la terre & toutes les choſes terreſtres; celle-cy pour l'eau & toutes les choſes aqueuſes.

De ſçauoir ſi les choſes qui par leur grauité tendent au centre de la terre, peſent quand elles y ſont paruenues. Il eſt bien facile de reſpondre auec diſtinction: car ſi on entend parler de cét appetit qui leur eſt interieur,

interieur, il eſt certain que pour eſtre au centre de la terre, elles ne perdent pas cét appetit; mais ſi de cette peſãteur actuelle qu'elles ont, quand elles en ſont ſeparées, il eſt ſans doute, qu'elles ne ſont point peſantes.

La raiſon procede de ce qu'elles ſont au lieu qui leur eſt propre & conuenable. D'où vient que les muſcles de chair qui ſont au corps humain, & particulierement aux perſonnes groſſes & graſſes, ne leur ſont pas à charge ny incommodes, bref ils ne leur peſent pas, parce qu'ils ſont en leur lieu & naturelle ſituation.

Ceux qui ſe plongent dans les riuieres profondes, bien qu'ils ſemblent accablez & enſeuelis ſous trois ou quatre picques d'eau qu'ils ont ſur leurs eſpaules; ſi eſt-ce qu'ils n'en ſont nullement chargez: & neãtmoins on ſçait, de quel poids eſt vn ſceau d'eau tiré hors de la riuiere.

La meſme raiſon qui milite pour les choſes peſantes placées dans leur lieu naturel, combat en faueur des choſes legeres, ſuppoſé qu'elles ayent atteint leur dernier periode & le but de leurs pretentions.

VERTV DES ELEMENTS.

LA vertu des Elements eſt proprement cette force occulte & cachée par laquelle l'element conſerue non ſeulement ſes premieres qualitez, mais les ſepare & les

les reſtablit en leur premiere vigueur, quand il les a perduës.

C'eſt ainſi que l'eau ayant bouïlly long-temps auprés du feu a perdu la froideur qui luy eſt propre, ne laiſſe pas de ſe refroidir peu à peu & de reprendre ſon premier degré de froideur naturelle; cette vertu peut eſtre appellée la forme ſubſtantielle de l'element de l'eau, & ainſi des autres.

SYMPATHIE ET ANTIPATHIE DES ELEMENTS.

CHacun des Elements dans ſa plus grande ſimplicité, a du moins en ſoy deux des qualitez premieres & ſenſibles par nous remarquées, dont l'vne luy eſt tres-intime, propre & particuliere; l'autre luy eſt donnée, comme pour entrer en ſocieté & commerce auec vn tiers.

De là vient cette belle chaiſne, qui les enclaue les vns & les autres ſi eſtroittement en chaque ſuiect; & comme ces anneaux ſont fabriquez artiſtement, ordonnez & engagez les vns dans les autres, il ne faut pas pretendre de les changer, ny mettre au ſecond rang, celuy qui ſe trouue au troiſieſme; par ce que ce ſeroit engendrer entre eux la noiſe & la querele pluſtoſt que de conſeruer la paix & l'intelligence.

Raiſon qui procede de ce que de quatre elements qu'il y a, le premier ne peut s'allier

lier ny iurer ſocieté auec le troiſieſme, que par l'entremiſe du ſecond, ny le ſecond auec le quatrieſme, qu'à la faueur du troiſieme.

Et comme le premier a vne qualité qui luy eſt propre, & l'autre qui luy eſt appropriée, il ſe trouue que par cette qualité apropriée, qui eſt intime au ſecond, il communique auec luy & le tenant comme par vne main amie, & ſymboliſante qu'ils appellent, celuy-cy donne l'autre au troiſieſme; le troiſieſme par vne meſme raiſon, au quatrieſme, & parce que ce dernier outre ſa qualité propre conſerue la naturelle du premier, pour ſeconde & appropriée; par elle auſſi il luy preſente la main.

Et voila vne dance d'importance, & le bal circulaire des elements en chaque ſujet; de maniere que ſans ſe fatiguer, ils dancent continuellemẽt au ſon agreable de la flutte de ce Dieu champeſtre que les Poëtes ont qualifié du nom de Pan, c'eſt à dire Directeur & Moteur de toutes choſes. Nous voulant par luy repreſenter les ſoins de la Prouidence diuine, & non pas vne diuinité ruſtique & ſauuage, comme ces pauures idolatres.

Donc comme le feu a pour qualité premiere & intime, la chaleur; il a pour qualité appropriée, la ſeichereſſe.

L'air, a l'humidité pour naturelle, & la chaleur pour appropriée, d'où vient qu'on

qu'on le peut dire vne nature humide, & voila la chaleur eſtablie pour moyen de paix & d'vnion entre ces deux, le feu & l'air.

L'eau eſt froide & humide; froide naturellement, humide par appropriation, par la froideur elle donne la main à la terre, par l'humidité elle tient celle de l'air.

La terre eſt ſeiche & froide; par la froideur, elle eſt vnie à l'eau; par la ſeichereſſe, elle reciproque auec le feu; & s'allient ainſi à perpetuité dans les ſubiects, dont la nature reuere la durée & l'immutabilité, tel que peut eſtre l'or, les diamants & les autres qui ſe trouuent à l'eſpreuue de toutes ſortes d'agents & meſme de la violence du feu.

Les deux premiers ſymboliſent enſemble, comme font les deux autres; & par la meſme raiſon que nous ne rebatterons point les deux qui ſe trouuent ſur les extremitez, ie veux dire le feu & la terre, ſympatiſſent auſſi bien que les deux du milieu, l'eau & l'air.

Pour connoiſtre ceux qui ne ſymboliſent pas, de trois que vous compterés de ſuitte, vous eſtes aſſeuré que ſi vous enleuez celuy du milieu, les deux reſtans ſeront en guerre perpetuelle.

D'où vient que le feu & l'eau ne ſe peuuent accorder que par le moyen de l'air ou de la terre, & que ces deux moyenneurs n'auroient

n'auroient iamais de commerce & d'intelligence, si l'vn ou l'autre de ceux là, ie veux dire le feu ou l'eau, ne se messoit de les accorder.

DE L'AIR.

IL est vray que le feu est d'vne nature si releuee, que nous n'auons pas mal-faict de le hausser & le placer deux ou trois degrez par dessus les autres elemẽts, ie veux dire le traitter par aduance, puisque les Dieux de la fable, en ont tant faict d'estat, qu'ils l'ont tousiours voulu conseruer dans le Ciel, & que ce Dieu forgeron pour estre tout contre-fait & boiteux, n'a pas esté moins respecté que les autres, parce qu'il presidoit au feu, & en estoit comme le gardien & le tutelaire.

Iupiter mesme n'auroit pas esté redouté dans le Ciel, n'y craind sur la terre, si Vulcan ne luy eust mis en main le foudre trauaillé dans sa boutique, foudre qui le faisoit bien plus craindre & respecter que son sceptre & sa couronne.

Et d'ailleurs, par ce que les plus anciens Philosophes ont dit tant de merueilles de la nature de cét element, qu'il semble à leur compte, qu'on en doiue parler comme d'vne matrice, qui enueloppe toutes les vertus & les raisons seminales des choses, les trois autres elements n'auront point de ialousie d'estre placez au dessous,

meſme aage & de meſme naiſſance les vns que les autres.

L'air donc eſt appellé chez les Philoſophes le premier humide, & bien que le commun des hommes eſtime que l'eau eſt proprement le premier humide, qui abbreue le ſein de la terre, auſſi bien qu'il en humecte toutes les creatures viuantes. Si eſt-ce que l'air eſt ſans comparaiſon plus humide.

Ce que nous apprenons, ſoit par ſa grande rarefaction & la grande ſphere, qu'il occupe tout autrement conſiderable que celle de l'eau. Soit par ce que ſon humidité eſt plus ſubtile, penetrante & plus neceſſaire à l'homme que celle de l'eau, puiſqu'elle nourrit ſes poulmons de moment à autre, dans vne telle ſubiection, que ſans air il eſt impoſſible de viure vne douzaine de momens; ſoit auſſi par ce que l'eau a la froideur pour ſouueraine qualité; & comme vn meſme element, ne peut poſſeder deux qualitez premieres & ſenſibles, à tiltre de ſouuerainеté; il ſenſuit, que l'humidité n'appartient à l'eau, que par appropriation, & partant, qu'elle eſt naturelle à l'air.

Que cet Element ait la chaleur par appropriation, il eſt certain. Tout ce qui nourrit vn corps chaleureux, doit eſtre chaud; les poulmons & les eſprits qui nous ſouſtiennent ſe nourriſſent de l'air plus

plus que d'autre viande, & partant, il doit eſtre chaud.

Et d'ailleurs, comme ce ſeroit troubler l'harmonie & la balance des elements d'oſter la chaleur à l'air, pour l'attribuer à vn autre; auſſi luy doit-on conſeruer cette qualité, non pas comme naturelle, mais comme appropriée.

Et bien que l'air agité ſemble refroidir, & rafraiſchir l'eſté, ceux qui ont trop de chaleur; ſi eſt-ce que cét effect n'eſt produit que par accident, & procede de ce que l'air qui nous touchoit le viſage, eſchauffé qu'il eſt par les eſprits inſenſibles qui s'euaporent continuellement, venant à eſtre repouſſé, par l'agitation de l'euantail, il en ſuccede vn autre, plus éloigné, & moins chaud, par conſequent, que le premier.

Ses proprietez ſont d'eſtre humide, chaud, leger, diffus & diaphane; s'il eſt pur, il produit des eſprits purs, ſubtils, vifs & animez.

De là vient que les gens d'eſtude ou d'affaires, obligez de demeurer dans les villes, s'ils peuuent s'en eſchapper & ſe diuertir à la campagne, quelques mois de l'année; paroiſſent tous rafraiſchis à leur retour, & ſemblent s'eſtre renouuellez dans le bain d'vn air plus pur & plus ſubtil, que ce luy des villes, & particulierement de Paris, où l'air eſt ſi mauuais & ſi groſſier, que n'eſtoit la grande quantité de feux, qui le diſ-

ſipent & le purifient, ce ſeroit vn cimetiere & vn ſepulchre deuorant, & non pas le chef-d'œuure, & la merueille de l'Europe, comme il eſt.

L'air impur & eſpais eſt fort dangereux & particulierement à ceux dont la chair eſt molle, le cuir delicat & les eſprits du ſang bien ſubtil & bien epurez.

Il cauſe & produict des obſtructions, qui ſont les plus occultes & les plus frequentes cauſes des maladies, comme elles en ſont les plus dangereuſes, d'où procede la fumée & la ſuye.

Ce que nous apprenons par l'experience d'vn flambeau allumé, lequel eſtant enfermé ſous quelque vaſe bien bouché, produit premierement de la fumée, de la ſuye & puis venant à s'eſpeſſir, s'eſtouffe ſoy-meſme par ſa lueur & ſon propre feu.

Les eſprits du ſang font le meſme effet, s'ils ne trouuent paſſage, & dequoy s'euenter, d'où procede la melancholie, la triſteſſe, le ſang aduſte, bruſlé & noircy, bref vne chaleur eſtrangere & baſtarde, qui nourrie & fortifiée par la malignité de l'air, preſte le colet à la chaleur naturelle, & penſant la faire deſloger de ſon propre domicile, fait comme ceux qui luttent ſur le haut d'vne montagne, dont le plus fort ayant abbatu le plus foible, roulent tous deux au fonds du precipice, & perdent enſemblement le champ de la victoire.

DE

DE L'EAV.

SI la grande varieté de l'espece des animaux qui peuple cét elemẽt, pouuoit emprunter l'vsage de la parole pour en descouurir les vertus & les proprietez occultes, que ne diroient-ils point à son aduantage; n'est-ce pas vne merueille que d'vn mesme sein, il parte vne si grande diuersité de generations, & qu'à vne mesme mammelle & d'vn mesme laict, se nourrissent tant d'animaux, si differents de nature & d'espece.

Ie sçay bien que les elements, dont nous auons l'vsage ne sont pas purs, qu'ils sont tous meslangez & enclauez les vns dans les autres: mais comme vn chacun les connoit sensiblement, il est bien aisé aussi pendant que nous auons le crayon à la main pour faire voir ce qu'ils sont en leur simplicité, de donner quelque petit traict, qui face connoistre ce qu'ils sont dans l'estat & le poinct que nous les possedons.

Les Platoniciens en faisoient de deux sortes, l'vne humide & flegmatique, telle que l'eau vulgaire & conneuë d'vn chacun, laquelle en qualité d'element simple, a pour qualité naturelle la froideur & l'humidité, pour associée. L'autre estoit onctueuse, grasse & meslée d'air, de feu & de terre subtile, de laquelle se forment les metaux dans le centre de la terre, appellée

ſouffre vif, & non bruſlant chez les Chymiſtes.

La ſaincte Parole nous apprend qu'il y a des eaux ſurceleſtes. Ce qui a donné ſubject à vn curieux de dire, que tous les corps naturels eſtoient partis du ſein de l'eau, comme premier principe vniuerſel, dont les plus pures ayant eſté fixées & renduës ſolides, c'eſt à dire permanentes, occupent la plus ſublime region des Cieux.

Que de la moins pure ont eſté produits les Cieux, les Aſtres & l'air; & de la plus groſſiere (comme de ſon eſcume & de ſon rebut) l'eau naturelle & la terre qui pour eſtre groſſieres, contiennent & enueloppent des vertus miraculeuſes, qui ne peuuent s'expliquer & ſe deſuoiler, qu'à la faueur des influences celeſtes, qui pour eſtre de meſme nature & de meſme paſte, ſe correſpondent reciproquement, de ſorte que le plus foible dans ſon beſoing, eſt ſecouru & fortifié du plus fort, comme plus puiſſant en action, en credit & en vertus.

Les horloges anciennement ſe faiſoient auec de l'eau, comme nous les faiſons auiourd'huy auec le ſable, d'où vient que pour reprocher à quelqu'vn qu'il employoit mal ſon temps, on luy diſoit que ſon eau eſtoit perduë.

Qu'elle faſſe vn globe auec la terre, il eſt ſans difficulté, puiſque les diſtances & eleuations des poles, ſont ſemblables ſur

ſur la mer & ſur la terre.

Ses proprietez ſont la froideur, l'humidité & la peſanteur. Ie ne dis point qu'il y en a de pluſieurs ſortes, ſoit de riuiere, de fontaine, de pluye, de ciſterne, ſoit de diſtillée, comme l'eau roſe & les autres que tout le monde connoiſt.

Entre les eaux naturelles, celle de pluye eſt la plus legere, par la rarefaction qu'elle a ſoufferte en ſa ſublimation, lors que les rayons du Soleil, l'ont doucement attirée en la moyenne region de l'air, où elle a eſté condenſée & repris corps, pour ſe diſtribuer ſur le ſein des plantes & des arbres, comme vn laict que la nature eſt ſoigneuſe de former, pour les nourrir & fertiliſer par cét engrais.

Quelques-vns preferent l'eau de fontaine à toutes les autres, lors principalement que le cheuet de ſon lit repoſe du coſté de l'Orient, mais i'eſtime l'eau des riuieres plus ſaine, ſoit par ce que la rapidité de leur courſe, les attenuë, ſoit par ce que le Soleil les purifie, à condition toutefois de la puiſer au deſſus de la ville, où elle paſſe, par ce qu'elle trouue tant d'immondices en ſon chemin, qu'elle fait bris de ſa pureté, auant meſme qu'elle y ſoit fort aduancée.

Celles des puits ne doiuent eſtre miſes en vſage, qu'au deffaut de celles de riuieres, ou de fontaines, par ce qu'elles croupiſſent, &

qu'elles ont trop de froideur & de peſanteur, n'eſtant point battuës du Soleil, d'où vient qu'elles ſont de facile corruption en moins de deux ou trois heures l'eſté ; ce qui accuſe vn meſlange, mal cuit & mal digeré par la nature, & partant, peu conuenable à la ſanté.

LA TERRE.

LA terre pour eſtre foulée aux pieds & ſouffrir tous les iours les ouurages qui luy ſont faits par l'auarice & l'ambition des hommes; par celle-là en cherchant les threſors au plus profond de ſes entrailles, par celle-cy en luy ouurant le ſein par la pointe de nos vanitez, pour former des palais ſuperbes & glorieux ; n'en eſt pas pour cela moins eſtimable. Eleuez tant qu'il vous plaira le comble de vos palais, apres tout, il faut ſonger à s'abbaiſſer & vous reſſouuenir que pendant que les ſiecles à venir liront voſtre nom & vos armes ſur le marbre & la cime de vos baſtiments, que la terre triomphera de voſtre corps ; & pendant que les vers le déchireront, voſtre honneur peut-eſtre ſera déchiré & mis en piece, ſi la vertu & la pieté de voſtre vie, n'ont ſoing de le conſeruer & le deffendre.

La Philoſophie ordinaire dit, que la terre eſt vn element ſec & froid, ſec au ſupreme degré, froid dans vn mediocre.

Sec parce qu'il ne ſe borne facilement que par

par ſes propres termes, ce qui ne ſe peut dire de l'air & de l'eau, dont l'humidité fait que l'vn & l'autre ſe bornent & ſe terminent ſelon la figure & les termes du corps qu'ils rencontrent.

C'eſt à dire, ſi vous verſez de l'eau dans vn vaiſſeau de chriſtal qui ſoit quarré, l'eau y prend cette forme à l'inſtant, ſi rond, ronde.

Ce que ne fait pas la terre que tres-difficilement à cauſe de ſa ſeichereſſe, & de ſa dureté, ſi elle n'eſt concaſſée & miſe en poudre.

Froid par l'experience iournaliere, qui nous enſeigne que les pierres, qui ſont fraiſchement tirées de ſes reins & de ſes entrailles, ſont fort froides de leur nature, & demeurent en cette froideur, ſi la chaleur du Soleil ne la combat, & ne la ſurmonte, au moins pour vn peu de temps.

Si i'auois à deſcrire la terre, ie dirois volontiers qu'elle eſt le tombeau & le cercueil de nos vanitez, auſſi bien que l'arcenal d'où nous tirons les armes, les forces & le ſouſtien de nos ambitions.

Cét element eſt la boutique où trauaillent les trois autres à petit bruit ſous les influences du Ciel, & la ſage conduitte des aſtres, qui ſont comme les ouuriers & les artiſans employez aux gages de la nature

Il eſt fort propre pour le ſecret, d'où vient qu'il eſt muet & garde le ſilence: quel-

que ouurage qu'y faſſent iour & nuict, les forgerons qui y trauaillent, ils ne nous incommodent point par le bruit de leurs marteaux.

Il eſt poreux comme vne eſponge, qualité fort propre pour receuoir ce qui luy eſt aduantageux, & reietter le nuiſible.

Il eſt le pere nourricier de tous les autres, & depuis que les ſemences des choſes, formées qu'elles ſont par le meſlange des autres elements, luy ont eſté confiées, il en demeure le gardien & le depoſitaire à perpetuité.

Nous aurions bien lieu d'en dire des merueilles, mais la loy de l'abregé, ſous laquelle nous ſommes ſoubmis, nous impoſe ſilence, & nous deffend de paſſer outre.

ANTIPERISTASE.

ANtiperiſtaſe eſt proprement le ſiege & la circonuallation d'vne qualité, par ſon oppoſée & contraire; & de meſme que le general d'armée pour aſſieger vne place l'inueſtit par ſes forts & ſes lignes de communication qu'il poſe aux enuirons; quand il arriue que le froid & l'humide aſſiegent dans vne grande nuë les qualitez chaudes & ſeiches qui s'y trouuent, celles-cy ſe reſerrent dans le cœur de la nuë, pour ſe deffendre de ceux là, comme de leurs ennemis.

Et par ce qu'elles ſe trouuent meſlangées d'vn

d'vn ſouffre & d'vne onctuoſité bien ſenſible, à force de les preſſer par les aſſiegeans, elles s'irritent & s'enflamment; d'où procedent les foudres, les tonnerres, les eſclairs & les eſclats de cette bile qui s'eſt engendrée dans le ſein de la nuë.

MIXTION.

MIxtion n'eſt autre choſe que le meſlange qui ſe faict de deux ou de pluſieurs corps, de nature differente, tel qu'eſt le meſlange d'eau & de vin, ou l'aſſemblage des elements en la compoſition d'vn corps naturel.

Ce n'eſt pas auſſi qu'on ne puiſſe appeller mixtion, l'aſſemblage de deux corps ſemblables en nature, comme l'eau auec l'eau, le vin auec le vin.

MIXTES IMPARFAITS OV METEORES IGNEES.

L'Air ialoux de ce que le Ciel qui rayonne & porte ſes influences par ſon moyen iuſques au centre de la terre pour y former des planetes & vn nombre infini d'eſtoilles minerales, s'efforce de garnir ſa region de petits aſtres contrefaicts, qui ſont comme les miroirs des vns & des autres, des eſtoilles & des mineraux.

D'où vient que par fois nous y découurons de faux ardents, en forme de petites

eſtoilles qui periſſent à noſtre veuë, & s'éuanouyſſent en tombant, cõme ſi leur force n'auoit plus aſſez de tenuë pour les affermir en la durée de leur eſtre.

Mais parce que cette region n'a pas de conſiſtance, auſſi ne peut elle faire profit, ny garder vn long-tẽps ces aſtres & ces metaux contrefaits par vne fauſſe image & reſſemblance.

Les Meteores proprement ſont les generations qui ſe font en la ſublime & moyenne region de l'air, quoy que les autres impreſſions qui ſe font en celle que nous habitons, portent meſme nom & meſme tiltre.

Ils different des elements non ſeulement en ce qu'ils ſont compoſez d'eux, quoy que plus ſimples que les autres corps mixtes, mais à raiſon de leur forme particuliere, qui eſt autre que celle des elements: autrement il faudroit les dire elements, ſuppoſé que par l'vnité de la forme ſubſtantielle des elements, ils conſeruaſſent leur eſtre formel, & fuſſent ce qu'ils ſont en leur conſtitution interieure, ainſi quelques-vns ſe ſont perſuadez.

Le Meteore ſe fait de la vapeur & de l'exhalaiſon qui s'eſleuent tant des eaux, que de la terre, & particulierement des lacqs, eſtangs, lacunes, voiries, eſgouts & autres lieux humides, gras & onctueux, d'où vient que les pays qui en ſont voiſins, ſont ſi ſouuent viſitez par les tonnerres & les orages

ſoudains

soudains & si violent, qu'ils renuersent les maisons, deracinent les arbres & leur donuent vne entorse, comme faicte à dessein & à force de bras, dans le milieu d'vne foreſt. Ce que ie dis pour l'auoir veu & obſerué.

VAPEVR ET EXHALAISON.

LA vapeur & l'exhalaiſon ne forment pas ſeulement dans la region de l'air les faux feux & ardents, les orages, les vents & les tonneres, mais produiſent auſſi dans les entrailles de la terre, ſelon leur meſlange & la matrice pure ou impure qu'elles rencontrent, tout ce qu'il y a de metaux, de pierres & de mineraux.

Elles font encores le ſemblable dans le petit monde, ie veux dire dans l'homme ſelon le lieu où la vapeur & l'exhalaiſon, qui s'eſleuent d'vne chaleur intemperée des viſceres & des entrailles, ſe rencontrent ſoit dans les reins, ſoit dans le ſang, ſoit dans les eſprits, ſoit dans le cerueau, où s'eſtant fermentées, elles forment des impreſſions minerales qui ſont les cauſes des plus grandes & occultes maladies qui le puiſſent aſſaillir, d'autant plus dangereuſes, qu'elles ſont aëriennes & ſe ſaiſiſſent de la plus noble & plus ſublime region de ce petit monde.

De là procedent les pierres, les choliques nefretiques, les gouttes dans les parties

tres terreſtres, comme les reins & les ioinctures des os.

Si dans le ſang & les eſprits, de là les melancholies, les ennuis, les triſteſſes, les courtes fureurs, les rages & les phreneſies, & toutes ces maladies ſi peu connuës, quoy que frequentes & ſi peu gueriſſables par les remedes communs de la medecine vulgaire.

La vapeur eſt vne eſpece de fumée legere attenuée & bien rarefiée, chaude & humide prouenant de l'eau, diſons plutoſt ſelon quelques Naturaliſtes, qu'elle eſt ce Mercure, dont l'exhalaiſon eſt proprement le ſouffre; auſſi en retient-elle les qualitez.

Pour definir celle cy, Ariſtote ne feint pas de dire qu'elle eſt vne haleine, vne fumée chaude, ſeiche & onctueuſe, qui s'eſleue de la terre, & parce qu'il peut y auoir du plus ou du moins, ſi elle abonde en onctuoſité, d'elle s'engendrent les cometes, & toutes les impreſſions ignées qui paroiſſent dans l'air; ſi en ſeichereſſe, les vents, les orages & agitations de l'air.

Et d'ailleurs comme les degrez de ce meſlange de vapeur & d'exhalaiſon produiſent des impreſſions differentes, quoy qu'elles participent des elements, comme leurs principes interieurs & leur matiere prochaine; ſi eſt-ce qu'elles ont vne forme particuliere, eſtant vray de dire qu'il n'y a point de vapeur ou d'exhalaiſon pour eſpurée

rée & ſubtile qu'elle puiſſe eſtre, qui ne participe des quatres elements.

Ce que nous pouuons iuſtifier par la meſme raiſon qui nous a fait conclurre qu'il n'y a point d'element pur, & qu'vn chacun d'eux en l'eſtat que nous les auons, ſe communiquent ſans-ceſſe, faiſans vn commerce reciproque de ſubſtances, de qualitez & de proprietez.

C'eſt aſſez que dans l'eau nous y trouuions l'air, le feu & la terre, comme pareillement en chacun de ceux-cy, tous ſes compagnons & aſſociez, amoureuſement enchaiſnez les vns dans les autres. Et partant il n'y a point de vapeur ny d'exhalaiſon, qui n'ait chacune en ſon particulier le concours & la rencontre de quatre elements, quoy qu'imperceptibles; doù vient que les Philoſophes ne deuroient pas appeller les Meteores, corps mixtes imparfaicts, puis qu'ils ſont auſſi parfaicts que les autres, & que leur eſtre ſe peut vanter d'auoir la vapeur pour matiere, & l'exhalaiſon pour forme.

Et bien que de la ſeule terre, ou de la ſeule eau de mer ſe puiſſent former des impreſſions & meteores, ſi eſt-ce qu'il y a touſiours vapeur & exhalaiſon, parce que la terre eſtant meſlangée d'eau (autrement elle ne pourroit donner d'exhalaiſon, non plus que les rochers,) elle fournit ſon exhalaiſon attrempée d'vne eau ſubtile, graſſe

&

& onctueuſe, & voila vapeur & exhalaiſon de la part de la terre, quoy que ſous le nom d'exhalaiſon. Tout de meſme la mer en donnant ſa vapeur, l'a preſente meſlée d'exhalaiſon à raiſon de la terre ſaline & ſubtile deſlayée dans ſes ondes, ce que l'experience vous faict voir par la quantité de ſel que vous donne vn ſceau d'eau de mer eſtant euaporée à petit feu.

Qu'on ne pretende donc pas en faire des corps ſi ſimples que s'imagine l'opinion commune, puiſque l'vne & l'autre, la vapeur & l'exhalaiſon, eſt vn corps parfaict, qui admet en ſa conſtitution le meſlange des elements & l'vnion d'vne matiere & d'vne forme, auec des qualitez, proprietez & vertus toutes particulieres.

COMETES.

LA comete ſe forme d'vne exhalaiſon chaude, ſeiche, graſſe & onctueuſe, en la plus haute region de l'air, de maniere que venant à ſe circuler par l'eſpace de quelques iours, elle ſe ſublime peu à peu, ſe deſchargeant touſiours de ce qu'elle a de plus aqueux, vaporeux ou groſſier; & comme elle ſe reſerre de plus en plus en ſoy-meſme par ce reiet, battuë qu'elle eſt de la chaleur du Soleil qui contribuë à la ſublimer & la purifier; elle paruient enfin à tel poinct d'onctuoſité viſqueuſe & vaporeuſe. qu'elle faict corps, & s'allume aux rayons

du

du Soleil qu'elle repo usse fortement,& dont la repercussion luy fait prendre feu , qu'elle conserue apres autant que la matiere luy dure;que si elle en peut attirer d'autre semblable par sa chaleur, elle la conuertit en soymesme,& dure en cét estat iusques à ce que son propre feu l'ait entierement deuorée.

Les formes & les figures exterieures des cometes dependent de la figure de l'exhalaison en l'estat qu'elle estoit, lors qu'elle a esté embrazée.

Et parce que l'esté la terre ayant esté purgée des eaux qui l'abbreuuoiẽt , & luy donnoient vn doux temperament ; quelquefois elle est par trop deseichée , d'où luy viennent ces grandes rides & fendaces dont elle est toute contre-faicte.

C'est pour lors que les vapeurs & exhalaisons qui partent de la boutique des minieres qui sont dans ses entrailles , trouuant ces passages & ces portes ouuertes , affranchies qu'elles sont de la rencontre des eaux des pluyes, sont facilement esleuées par le Soleil & embrasées par ses rayons.

Et parce qu'vne extreme seichereſſe rend toute la nature malade & impuissante, , par vne trop grande euacuation de ses vapeurs & exhalaisons, qui recluses dans le sein de la terre, doiuent faire germer & nourrir les bleds , les plantes & les arbres ; de là vient que les cometes ne paroissent gueres,qu'elles ne soient signes naturels de famine ou maladie

maladie peſtilentielle par l'alteration que les corps ont ſouffert ſous vne canicule trop ardente.

Il s'eſt trouué des cometes qui ont duré ſix mois & plus, ce qui procede de l'abondance de la matiere.

Elles ont auſſi parfois quelque mouuemẽt de l'Orient à l'Occident, principalement lors qu'elles ſont fort hautes & eſleuées.

Ce qui arriue de la communication que ce feu nouuellement embrazé ſe conſerue auec le Soleil.

Et de meſme que le ſoucy & la fleur du Soleil ſemblent ſuiure le cours de cét eſtre en quelque maniere, quoy que fixes & arreſtées par le pied, cette matiere legere qui doit ce qu'elle eſt au Soleil, le ſuit comme ſon aymant autant qu'il luy eſt poſſible.

FOVDRE, TONNERRE, ESCLAIR.

CEs trois meteores ſe tiennent par la main, comme procedans d'vne meſme cauſe, quoy que differents entre eux.

Le foudre eſt proprement le carreau embrazé ſortant du ſein de la nuë, qui fracaſſe, qui rompt, qui mette en pieces tout ce qu'il rencontre, ſans eſpargner les lieux ſacrez non plus que les profanes & les palais des Princes non plus que les cabanes des bergers; encore pouuons nous dire que ces petites

petites retraittes ſont en plus grande ſeureté, à cauſe de leur humilité & baſſeſſe.

Le tonnere eſt le bruit que faict ce carreau nouuellement allumé dans la nuë par vn choq des qualitez contraires, que nous auons appellé antiperiſtaſe, qui faict que ce qu'il y a d'onctueux & de bruſlant dans le grand corps de la nuë, ſe reſerre dans le cœur de la meſme nuë, & venant à prendre feu par vne trop grande condenſation & eſpoiſſiſſement, aſſiegé de froid & d'humide, faict dans la nuë le bruit qu'vne barre de fer toute ardente faict dans l'eau lors qu'elle y eſt plongée, ce grand bruit eſt appellé tonnerre.

L'eſclair eſt ce rayon de feu qui ſemble entr'ouurir le ſein de la nuë, & par vne trop grande clarté momentanée (lors principalement qu'elle nous ſurprẽd dans vne nuict obſcure & voilée de nuages eſpois (nous esblouït & ſe rẽd inſupportable à nos yeux. Ce qui arriue lors que la matiere onctueuſe prend feu, & c'eſt pour lors que le coup de tonnerre ſe donne.

Que ſi le foudre abonde en matiere onctueuſe, ſeiche, chaude & terreſtre, elle deſcend iuſques en terre auec des effects merueilleux qui ſont ſi connu que ie n'en parleray point.

S'il y a peu de matiere, il ſe promeine, ſe pert & s'eſuanouït en l'air, & parfois il y en aura ſi peu, qu'il ſe diſſipera en meſme temps

temps que l'eſclair diſparoiſt, & qu'il n'aura pas meſme aſſez de force pour nous faire entendre le bruit qu'il fait en la nuë, lors qu'il s'embraze.

C'eſt ce que l'experience nous enſeigne tous les eſtez dans les grandes chaleurs, lors qu'apres vne iournée eſtincelante d'ardeurs, nous voyons le Ciel tout en feu à force d'eſclairs frequents & reiterez coup ſur coup, qui ſont autant de tonneres diſſipez ſans peril & ſans bruit.

FEVX FOLLETS ET ARDANS.

LEs feux follets & ardans qui ſe voyent l'eſté plus frequemment aux cimetieres qu'aux autres lieux, nous teſmoignent bien que leur matiere aërienne eſt chaude, onctueuſe, graſſe & vaporeuſe, laquelle par la fraiſcheur de l'air qui l'enuironne, recueillant & ramaſſant toutes ſes forces, s'allume par ſes eſprits ſulphurez, dont elle eſt toute remplie, & lors à raiſon de ſa legereté, ſe tient ſuſpenduë dans l'air & danſe à la moindre agitation qu'elle rencontre.

Et comme en cheminant nous fendons l'air & luy imprimons vn certain mouuement, qui chaſſe auant, à plus prez comme la pierre que vous iettez ſur la ſuperficie & planure de l'eau, pouſſe des cercles qui aduancent & gaignent ſelon l'impreſſion que la vague à receue du iet de la pierre

re : de là il arriue que ce petit corps leger & aërien, obeit facilement & marche deuant nous.

Pour le perdre il faut ſe coucher contre terre, y demeurer quelque temps, & pour lors ce feu follet obeyſſant au mouuement de l'air pour peu qu'il ſoit eſmeu, ſe porte d'vn coſté ou d'autre, & principalement deuers l'eau, s'il y a quelque eſtang ou riuiere prochaine, dont les vapeurs qui s'éleuent la nuict en abondance, ſeruent comme d'aimant qui attire cette matiere vaporeuſe, onctueuſe & aërienne.

De là vient qu'il y a du peril de les ſuiure la nuict, lors qu'ils ſont vn peu eſcartez de nous, & que leur fauſſe clarté capable de nous esblouyr, nous faict quelquefois eſgarer & perdre noſtre chemin, à quoy ils faut prendre garde à cauſe du voiſinage de l'eau où ces petits ardants ſe trouuent pour l'ordinaire.

CASTOR ET POLLVX.

LEs Matelots & pelerins de la mer ſe ſont aduiſez de faire des aſtres, & de donner à leurs meteores le nom de quelques conſtellations appllées Caſtor & Pollux.

Il ſont formez d'vne vapeur onctueuſe & viſqueuſe, eſleuée du ſein de la mer, & embrazée par la meſme raiſon que ces feux follets, dont nous venons de parler.

Ceey

Cecy arriue ordinairement apres vne grande tempeſte qui ayant battu l'air & les flots de la mer, en rarefie quelque partie ſubtile, qui meſlée d'onctuoſité, de chaleur, de ſeichereſſe & d'vn ſel bien affiné, s'embraze facilement.

Et parce que bien ſouuent ces vapeurs & exhalaiſons eleuées dans l'air, ſe ſeparent en deux pieces qui s'allument toutes deux, les anciẽs les ont appellées Caſtor & Pollux, eſtimans qu'ils eſtoient ceux dont l'hiſtoire fabuleuſe faict mention.

Que s'il n'en paroiſſoit qu'vn à la fois, ils diſoient que c'eſtoit Helene; & voila des fictions dont les noms ſont demeurez depuis aux meteores & impreſſions qui s'engendrent de la mer, apres quelque grande tempeſte.

METEORES OV IMPRESSIONS LVCIDES.

LA nuë eſt vn corps, en partie aqueux, & en partie aërien, qui ſelon ſes diuerſes condenſations & eſpeſſiſſemens oppoſez au Soleil, ou battus de ſes rayons, forme tant de diuerſes figures, & quelque fois des impreſſions claires & lucides, de meſme que la glace du verre ſouſtenue par vn corps ſolide, comme le mercure ou le plomb, repouſſe la lumiere qui luy eſt enuoyée & repreſente l'image de la choſe qu'elle reçoit.

De

De là vient que la couronne qui paroiſt quelquefois autour du Soleil & bien ſouuent autour de la Lune, dans vn temps nuageux, eſt vne impreſſion claire & lucide des rayons de cét aſtre, qui ſe trouuent aucunement refleſchis par les parties prochaines de la nuë à raiſon de leur eſpeſſeur & condenſation.

PARELIES.

LEs parelies ne ſont autre choſe que l'image du Soleil, repouſſée & repreſentée par le chryſtal de la nuë, ſelon la force & la vigueur que l'eſpeſſeur & la fermeté de ſon corps opaque, eſt capable de la figurer, d'où vient que les hiſtoires font mention de trois Soleils, qui furent veus en meſme-temps.

IRIS OV ARC EN CIEL.

TOutes ces impreſſions meteoriques, lucides & apparentes, ſe font par le concours de l'aſtre lumineux & la repercuſſion des rayons du Soleil, & particulierement l'Iris ou l'arc en Ciel formé dans vne nuë, qui pour eſtre en partie diaphane & en partie opaque & concaue, repouſſe vigoureuſement les rayons qui la frappent en angle droit, & forme ce grand cercle diuerſifié de couleurs ſi agreables, appellé communément Arc en Ciel.

Que

Que ſi la lumiere en eſt vigoureuſe, elle dardera ſes rayons dans la nuë qui luy ſera oppoſée & produira vn autre Iris, mais plus foible que le premier.

Et comme ce meteore reclame la diſpoſition de la nuë; Il faict encores le ſemblable à raiſon de ſes couleurs, formées en partie ſelon l'angle produit par l'atteinte du rayon qui frappe en ligne directe,& en partie ſelon la diſpoſition de la matiere de la nuë, qui pour auoir vn ſouffre bien meſlé & deſlayé dans ſa grande capacité, produit vne agreable meſlange de couleurs, comme les bouteilles volantes que font les petits enfans auec vn peu de ſauon delayé dans l'eau.

Apres tout ces couleurs ſont fauſſes, & apparentes ſeulement, mais non pas ſolides, veritables & permanentes.

Il y a encores d'autres impreſſions comme celles que les Philoſophes appellent gouffres, ouuertures, hommes armez & autres qui ne ſont que des figures paſſageres imprimées dans le corps de la nuë ſelon ſes differentes diſpoſitions en partie diaphane, en partie opacque, ſecouruë de quelque lumiere ou clarté voiſine ou oppoſée.

NVE.

LA nue pour eſtre la mere & la cauſe de tant de meteores, n'eſt rien autre choſe

en

en soy qu'vn meteore, c'est à dire vn broüillard esleué par la chaleur du Soleil, attenué & purifié en quelque maniere par cette sublimation.

Ceux qui ont passé sur les plus hautes montagnes, sçauent bien qu'en dire, par ce qu'ils trauersent quelquefois les nuës comme des broüillards qui les humectent & leur moüillent tous les cheueux.

Cette nuë n'est pas vne simple vapeur, comme pensent quelques Philosophes, elle est meslée d'exhalaisons, d'où se forment en esté les foudres & les tonnerres, & ces meteores extraordinaires qui s'engendrent quelquefois, comme les grenoüilles qu'on void tomber auec la pluye.

Ie ne parle point de ces generations soudaines & extraordinaires que quelques Philosophes remarquent comme des monstres & choses prodigieuses en la nature

L'vn des plus curieux & plus subtils, nous dit qu'vne forte nuée accoucha d'vn veau, qui fut porté entier iusques à terre auec la pluye.

Vn autre asseure qu'il tomba vne piece metallique d'vn poids de plus de cinquante liures de tres difficile fusion & extension, gueres moins merueilleuse que ce cuiure de Corinthe, qui dans la fonte des metaux, ioyaux & pierreries par l'embrazement de cette Cité riche & precieuse, ne trouua iamais son semblable.

Ils adiouſtent auſſi, qu'vn Prince curieux fit faire de cette piece metallique des eſpeces & des armes à ſon vſage.

Mais comme les ſciences ne peuuent s'aſſeoir ny repoſer le pied que tres-difficilement ſur les euenemens particuliers, où la grandeur de Dieu eſt plus à reuerer qu'à examiner, difficilement peut-on rendre compte de ces prodiges; & d'ailleurs, nous ſommes trop reſerrez dans cét abregé pour en dire dauantage.

BROVILLARDS.

LE broüillard n'eſt autre choſe qu'vne nuë peſante, terreſtre, groſſiere & pareſſeuſe; ou vne vapeur meſlée d'onctuoſité, qui à raiſon de ſon eſpeſſeur & des exhalaiſons glutineuſes, peſantes & ſulphurées qu'elle contient, ne peut s'eſleuer plus haut que la region que nous reſpirons, d'où ſe forment de grandes maladies, par ce que reſpirant cét air impur, il paſſe en noſtre nourriture & putrefie les eſprits du ſang, pour peu qu'il y ait de diſpoſition & de malignité interieure dans l'harmonie de noſtre temperament.

Ce meteore eſt parfois ſi plein de ſouffre, qu'il eſt comme inſupportable en ſa puãteur, & ſur tout dommageable à la ſanté.

L'hyuer dernier, duquel à peine ſommes nous ſortis, ne fournit qu'vne trop grande experience

experience de ce que ie dis, par les grands broüillards qui se sont esleuez par tout en si grande abondance, que les plus sains & de la meilleure constitution, à peine se sont-ils garantis de maladies & d'incommoditez.

La mort a esté si nombreuse par tout, qu'il se dit mesme qu'en de certaines prouinces voisines, il est mort iusques à dix ou douze mille personnes en vne seule ville.

LA NEIGE, LA PLVYE, LA GRESLE.

LA neige n'est autre chose que les gouttes de la nuë, qui venant à se respandre & se destacher du corps de la nuë par leur propre pesanteur, se trouuent legerement coagulées par le froid qui les enuironne.

Que si les gouttes qui sortent de la nuë que nous appellons pluye, viennent à passer par vn air bien froid & bien gelé, pour lors ces petites gouttes se condensent & s'espessissent d'auantage, d'où se forme la gresle.

Et quelquefois le froid est si grand, qu'il condense la nuë mesme par gros morceaux, d'où se forment des gresles d'vne, de deux & de trois liures, qui tuent & assomment les animaux qu'ils rencontrent.

FLVX ET REFLVX DE LA MER.

VOicy vn des escueils le plus dangereux pour la Philosophie & la sagesse mondaine ; tous presque font bris icy, de la vient, que tous ceux qui tendent leurs voiles dans la mer Philosophique, ont tous cherché des chemins particuliers, qui n'ont pas esté gueres plus seurs les vns que les autres.

Et pour ne point perdre temps, au recit d'vn grand nombre d'opinions de peu de fruict, les plus probables sont celles qui se sont le moins ecartées de la meilleure.

Quelques-vns ont dit que le flux & reflux de la mer qui se fait de six heures en six heures (& par consequent deux foix le iour, que nous entendons de vingt-quatre heures) procedoit de la diuerse situation du fond de la mer, dont les grandes cauitez panchantes & courbées de part & d'autre, estoient comme de grands bassins couchez sur le costé, opposez de maniere qu'ils ballottent tour à tour les eaux de la Mer, & comme la violence du reiet les fait gaigner le haut d'vn costé, l'impression passiue qu'elles reçoiuent pour auoir esté portées auec trop de violence, leur en imprime vn autre qui les repousse d'vne force egale: de maniere que de ce choq reciproque il se produit vn certain equilibre qui fait

dancer

dancer la mer à heures reglées, de meſme que ces petits garçons qui ſur vne piece de bois ſouſtenue par le milieu, ſe balancent ſucceſſiuement par vn abbaiſſement & vne eſleuation alternatiue.

Si cette opinion eſt plauſible ie m'en rapporte & d'ailleurs le mouuement du flux & reflux a vn progrez ſi doux & ſi moderé n'auanceant que vague apres vague, qu'il eſt bien facile de preſumer que cette penſée eſt vne pure fiction.

Quelques autres en approchent plus pres & s'auoiſinent dauantage de la verité, attribuãt d'vne part aux influences de la Lune le ſurcroiſt des marées, lors que le Soleil ſe trouue dans les Equinoxes, dont les regards receus par le corps de la Lune, augmentent ſa vertu au poinct de concourir aux grandes marées qui arriuent d'ordinaire en cette meſme ſaiſon, ce qui eſt aſſez apparent.

Et de l'autre le flux & reflux de l'Ocean au mouuement iournalier de ce meſme aſtre, partagé en quatre points qui diuiſent le Cercle entier en quatre quarts, dont chacun eſt de ſix heures, de maniere que le progrez d'vn point à l'autre, roule comme par vn aimant ſecret les ondes de la mer d'vn terme à vn autre; & le ſucceſſif défaiſant ce que le precedent auoit faict produict vn mouuement contraire. Ce qui ſe perpetuë alternatiuement, & entretient à repriſes continuelles dans le temps de

douze heures, l'aller & le retour de ce grand corps.

D'autres ſurpris & eſtõnez de cette merueille, ne feignent pas icy de faire comme les Payens qui ſacrifioient au Dieu inconneu, ſi toſt qu'vne cauſe vn peu cachée & approfondie dans les ſecrets de la Nature, eſchappoit à leur connoiſſance.

Entre ces Philoſophes; ceux du ſecond aduis ont bien entamé quelque choſe de la verité, mais ne l'ont pas aſſez deſcouuerte, par ce que la Lune eſt veritablement cauſe du flux & reflux, mais elle n'en eſt que la cauſe partiale & adiutrice, & de meſme qu'elle n'eſt dans les animaux que cauſe partiale du flux & du reflux de la moüelle de leurs os, qui ſe trouuent pleins dans la pleine Lune, & vuides à moitié dans ſon declin; & que la Nature animale dont la vigueur & la viuacité interieure correſpond de ſa part aux mouuements & impulſions de cet Aſtre, eſt vne cauſe interne & neceſſaire pour concourir en la production de cet effect (eſtant vray d'ailleurs, que le mouuement de la Lune ne fait plus cette impreſſion dans le corps mort d'vn animal) Auſſi diſons-nous que la mer eſt pourueuë d'vne vertu ſecrette & interieure qui ſe delecte & s'eſiouyt de ſe mouuoir & correſpondre aux mouuements & ſollicitations de la Lune.

Et comme cette vertu n'a eſté reſpanduë

duë par la Nature dans ces grands corps, qu'auec vne grande douceur pour en rendre les agitations reiglées, modeſtes & retenuës, de là vient que les mers qui ſe trouuent de petite eſtendue, & reſſerrees comme en des braſſieres; ont auſſi moins de vertu, d'où procede la pareſſe de leur flux & reflux preſqu'inſenſibles quoy qu'apparens comme en la mer mediterranée & en quelques autres.

Dont il ne ſe faut pas eſtonner, par ce que ſi cette vertu interieure auoit eſté communiquée en telle abondance, que la Mediterranée l'eut auſſi fort & apparent que l'Ocean l'a maintenant, il eſt certain que par la reigle de proportion, le mouuement de l'Ocean auroit eſté ſi violent, que ſes ondes rauageroient toutes les terres voiſines & qu'il ſeroit vn theatre perpetuel d'orages & de tempeſtes, ſuppoſé la force & la violence de ce mouuement exceſſif.

DES GRANDES MARE'ES.

POur les grandes Marées, ce n'eſt pas aſſez d'en attribuer la cauſe à la Lune, il faut encores y ioindre l'influence de quelques conſtellations particulieres qui regnent pour lors, dont la vertu eſt de condenſer l'air & l'eſpeſſir, de ſorte qu'il ſe coagule & ſe conuertit en eau.

La terre meſme ſe trouue abbreuuée

auec plus d'abondance en cette saiſon & principalement aux equinoxes de Mars.

Et comme en ce temps l'air s'eſpeſſit & l'eau s'augmente, il ſe rarefie apres & attire quant & ſoy (ſecouru qu'il eſt de la chaleur du Soleil & de l'influence des autres aſtres) vne grande quantité d'eau d'où procede la diminution des eaux de la mer, auſſi bien que des eaux douces qui abbreuent la terre; d'où il appert, que l'air meſme a vn flux & reflux tardif, inſenſible & ſemeſtre par cette conuerſion qui ne ſe marque que de loing à loing.

Ce n'eſt pas que ie vueille faire paſſer mes ſentimens pour des veritez ny pour des oracles, mais en matiere de raiſon où il n'y va que de chercher les ſentimens plus probables & plauſibles; ie ne m'attache à perſonne, pas meſme à ma propre raiſon, eſtãt tout preſt de la quitter pour vne meilleure; Ce que ie dis pour toutes les queſtions de la Phyſique, où mal-aiſément ie m'accorde auec l'opinion commune.

LA SALEVRE DE LA MER.

D'Vn precipice nous voicy tombez en vn autre, & le meilleur fruict que nous deuons recueillir de l'incertitude & foibleſſe de nos raiſonnemens, eſt de les ſouſmettre à Dieu ſeul, à ſes ſainctes reuelations & à ſon Egliſe, par vne foy bien ardente

dente & animée de charité; du reſte nous en pouuons parler & nous entretenir aggreablement comme d'vne hiſtoire ancienne ou de ce qui ſe paſſe dans les pays éloignez, au bien & à la fortune deſquels nous ne prenons aucun intereſt.

La ſaleure de la mer, (ont dit quelques vns) eſtoit la ſueur de la terre; plaiſante reſuerie, cõme ſi quelques artiſans faiſoient vn grand feu dans le fonds de ſes entrailles pour luy faire venir la ſueur ſur le front, laquelle ſe deſtrempe iournellement auec les eaux de la mer.

Cette opinion eſt peu ſupportable & ſent ſa fiction, quoy qu'à l'examiner de bien pres, elle pût auoir quelque choſe de bon.

D'autres ſuppoſent vn embraſement vniuerſel; c'eſt peut-eſtre lors que ce cocher mal adroit, ne ſçeut pas bien conduire le chariot du Soleil, dans ſa courſe ordinaire & qu'il ſignala par ſa perte, la temerité de ſon entrepriſe. Quoy qu'il en ſoit, la terre ayant eſté bruſlée, rendit beaucoup de ſel, dont les eaux de la mer firent leur profit. Autre fable & fiction.

La plus authoriſée & reſpectée ſoit par ſon antiquité, ſoit par ſon autheur le Prince de la Philoſophie, a mis en auant que le Soleil attire de la terre & du fonds de la mer des exhalaiſons, leſquelles eſtant paruenues à la ſuperficie de la mer, deuiennent ſi pareſſeuſes & peſantes, qu'elles ne

peuuent s'eleuer plus haut & ſe delayant auec les ondes, de ce meſlange ſe produit la ſaleure de la mer.

Mais cette opinion a peu de force, parce que l'exhalaiſon eſtant d'vne nature chaude & ſeiche, plus elle s'eſleue plus elle a de legereté; que ſi la terre qui eſt au fonds de la mer humectée & abbreuée d'vne ſi grande quantité d'eau qu'elle porte ſur ſon eſtomach, ne laiſſe pas de reſpirer & pouſſer hors de ſoy des exhalaiſons de cette qualité, qui ont bien la force de percer trois ou quatre voire cinq cent braſſes d'eau, pour s'eſleuer iuſques à la ſuperficie qui eſt vne region aerienne & legere; ie demande, pourquoy y eſtant paruenues & rendues comme plus legeres par leur ſublimation, elles ne s'eſleueront pas plus haut, & pourquoy le Soleil qui les frappe à plomb & qui a bien eu aſſez de force pour les tirer du fonds des eaux, n'aura pas aſſez de vigueur pour eſleuer plus haut la matiere des meteores qui s'engendrent & ſe produiſent en la region de l'air.

Ie dis donc, que la ſaleure de la mer ne procede d'autre cauſe que du temperament qu'elle a receu dans ſon meſlange; lors que la main de la Sapience eternelle a diſtribué à chacun de ces grands corps, les vertus, proprietez, & qualitez neceſſaires aux charges & fonctions où ils eſtoient appellez.

Et comme nous n'auons point d'Ele-

ment

ment qui ſoit pur & ne ſe trouue meſlé des trois autres pour concourir à vne fin, & intention generale, & y contribuer à frais communs ; de meſme que la terre a eſté meſlée d'eau, d'air & de feu, ſans leſquels elle auroit eſté ſterile & incapable de generation.

Il eſt certain, que les eaux qui par le commandement de Dieu ſe ſont retirées en vn canton de la terre, ſe ſont trouuées meſlées d'air, de feu & de terre, qui vnis par vne main diuine ont produit la ſaleure, ou le ſel.

Sel qui n'eſt autre choſe qu'vn meſlange bien attrempé d'eau, de terre, d'air & de feu, comme vn bauſme propre & conuenable, ſoit pour conſeruer ce grand corps & le deffendre de la putrefaction, ſoit pour la generation & nourriture des animaux, eſtant vray de dire que de tous les alimens deſtinez à la nourriture, il n'y en a point de ſi vigoureux que ceux qui abondent en ſel ; d'où vient, que le vin eſt ſi nourriſſant, par ce qu'il n'eſt autre choſe qu'vn ſel fixe & volatil, vnis par vn agreable melange.

Les viandes qui ont le plus de ſel, ſont les plus nourriſſantes ; entre leſquelles celles qui ſont roſties nourriſſent dauantage que les autres, qui ayant eſté bouillies ont perdu vne bonne partie de leur ſel qui s'eſt diſſous & reſpandu dans le bouillon.

Et bien qu'on nous puiſſe alleguer que les eaux de riuiere ſont douces, on peut reſpondre, que ſi elles ſe trouuent douces à comparaiſon des eaux de mer, c'eſt par ce qu'elles ont eſté comme filtrées, paſſant par les pores de la terre.

D'où vient, que pour déſaler l'eau de la mer, il faudroit la filtrer par le ſable, comme elle fait tous les iours, pour nous donner des caſcades, des fontaines & des ſources de riuieres; eſtant vray que ce qu'il y a de nature eſpeſſe, onctueuſe & ſaline, eſt retenu en paſſant, de maniere, qu'il ne luy demeure que le ſel plus ſubtil, neceſſaire à ſa conſeruation. Tel qu'on le trouue dans l'eau des riuieres quand elle eſt diſtillée.

Ce que l'experience nous demonſtre eſtre veritable, comme nous auons dit cy-deſſus, n'eſtant rien de ſi facile que de tirer & d'extraire du ſel de l'eau que vous beuuez tous les iours.

Et partant, il y a lieu de dire que la ſaleure de la mer procede de ce que l'eſprit de Dieu qui eſtoit porté ſur les eaux, a procuré par les ordres de ſa diuine Prouidence, cette ſorte de meſlange pour le bien & l'auantage de la nature, liant les elements par vne eſtreinte amoureuſe, & les enclauant les vns dans les autres d'vne maniere ineffable & incomprehenſible pour les engager à vn meſme party, à vne meſme fin, & les porter à vn meſme but,

NAISSANCE.

NAISSANCE DES FONTAINES ET RIVIERES.

IL n'eſt rien de ſi certain que la terre eſt poreuſe comme vn eſponge, & que les aſtres attirent continuellement à eux les choſes legeres & vaporeuſes; de maniere que les vapeurs qui çà & là ſe promeinent dans la terre, arriuans à quelque cauité, où elles s'eſpoiſſiſſent & ſe coagulent, elles ſe conuertiſſent en eau, & voila la ſource des fontaines; ſi les vapeurs ſont en petite abondance, & des fleuues ſi en grande quãtité. De là vient que nous voyons des ſources ſi frequentes dans les pays montagneux, & ces belles caſcades naturelles, que l'artifice & la deſpenſe des Princes ne peut imiter ou du moins eſgaler.

Et comme ces eaux ſont plus eſleuées & ſublimées que les autres, auſſi ſont elles plus legeres & plus aggreables, mais toutefois moins ſalubres que celles des riuieres, par la raiſon que nous auons ditte ailleurs, & que ie ne puis rebattre.

Et parce qu'on pourroit eſtre en peine d'où procede vne ſi grande quantité de vapeurs pour fournir à vn ſi grand nombre de fontaines & de fleuues; nous diſons que l'eau de la mer ſe communiquant & ſe diſtribuant par les pores de la terre, eſt attirée en forme de vapeur par la region prochaine de l'air, ſelon la diſpoſition des lieux,

lieux, du Soleil & du terrain d'où partent les fontaines.

Et quelquefois encore l'eau ſe preſente auec tant d'abondãce, qu'il ſẽble que la terre ſoit percée de part en part, & que la mer ſe cõſerue vne deſcharge par cette ouuerture ; & parce que pour arriuer à cette extremité, il faut faire de grands contours & circuits, & trauerſer les entrailles, de la terre, elle ſe purifie & ſe deſſalle par ce moyen.

Obſeruez encores l'induſtrie & l'addreſſe de la nature qui faict meſnage de tout, & fait profiter la terre de ce dechet ; eſtant vray que le ſel qui luy demeure pour droit de peage & de tribut (lors que l'eau de la mer ſe reſpand dans ſes entrailles) ſert à l'engraiſſer & la rendre fertile, ce qui eſt d'autant plus vray que pour rendre vne terre ſterile pour iamais, il n'y a qu'à luy oſter ſon ſel & ſon bauſme, ce que les Naturaliſtes peuuent faire bien facilement.

Qu'on ne s'eſtonne donc pas de voir en quelques endroits des riuieres preſque toutes formées dans leur berceau, s'eſchapper comme de deſſous terre, auec tant de vigueur qu'elles n'ont pas le loiſir de monſtrer le teſte, qu'elles courent auſſi-toſt entre les bras de leur mere, ie veux dire la mer, à laquelle toutes les riuieres doiuent hommage, & où elles ſe portent par vne pente naturelle & vne douce violence, ſollicitées qu'elles ſont par vn aymant interieur

interieur & exterieur à cette courſe.

Interieur, telle qu'eſt leur vertu ſecrette; exterieur, le cours des aſtres d'Orient en Occident, & la vertu ſecrette de la mer qui les appelle à ſoy par vn langage muet & venerable, pour ſe remplir & fournir aux grandes charges où la nature l'oblige.

Ie ne parle point icy des eaux minerales ſulphurées, bitumineuſes, ſalines ou vitrioliques, dont nous voyons tant de vertus ſecretes, occultes & cachées; vn chacun en ſçait la raiſon, eſtant vray qu'elles ne ſont telles qu'à raiſon des lieux où elles paſſent, deſtrempées qu'elles ſont de vitriol, de ſouffre, d'alun d'arſenic ou de quelque autre miniere & dont l'experience pour l'ordinaire eſt perilleuſe.

D'où vient qu'on ne le doit ordonner aux malades, qu'apres en auoir fact vne exacte diſcuſſion; ce qui ſe peut facilement connoiſtre par le miniſtere de la diſtillation & l'examen des ſels & vitriols qui entrent en leur conſtitution.

DES VENTS.

NOus voicy bien eſcheus par la qualité du ſuiet qui nous tombe à la main: les vents doiuent remplir les voiles de ce diſcours; & Dieu vueille qu'ils ne rempliſſent point quant & quant le vuide de nos penſées, & celuy de nos cœurs.

Que ſi à raiſon de leur eſtre formel, & conſti

conſtitution particuliere, ils ſont de ſi difficile diſcuſſion, peut eſtre ne le ſeront-ils pas moins à raiſon de leur productiõ, quoy que baſtardes & illegitimes, puiſque la vanité ſemble en quelque maniere eſtre vn effect de leur engeance, par la proximité du nom, auſſi bien que de nature.

Bref ſi la connoiſſance de noſtre neant & de nos imperfections nous faict ignorer les cauſes de noſtre vanité, nous pouuons dire que la foibleſſe de nos raiſonnemens, nous rend bien incertains en la deſcouuerte de la cauſe des vents, auſſi bien que de leur nature.

Chacun parle des vents, quel eſt celuy qui n'en redoute les violences; demandez aux Matelots qui ne peuuent rien ſans eux, ne les reconnoiſſent ils pas pour maiſtres de leur nauigations & voyages de long cours.

Ne leur ſeruent-ils pas comme à leurs maiſtres; ne les reuerent-ils pas comme leurs Seigneurs, dont ils redoutent la cholere & les ſoudaines fureurs.

Ce pendant quel eſt le Philoſophe qui iuſques à preſent nous ait donné vne connoiſſance bien palpable de leur cauſe.

Et bien que mon opinion ait quelque choſe de tout particulier en ce rencontre, comme en la plus part des autres difficultez de la Phyſique, ſi eſt-ce que ie ne prentends pas l'honneur de l'auoir decidée.

Si elle plaiſt, elle ſera receüe, iuſques à

ce

ce q'vne meilleure la deſmonte & luy faſſe quitter la place, en vn mot ie ne pretends point à la gloire de cette deſcouuerte, non plus que du mouuement perpetuel, ou de la quadrature du cercle.

Sans donc nous amuſer aux opiniõs friuoles qui n'ont point de ſolidité, non plus que de deffence, paſſons à la principalle, auſſi bien faut il tirer païs & me reſſouuenir que dans le peu de champ que i'ay de traitter les choſes, l'entrée & le portique de mon baſtiment, en a deſia conſõmé vne bonne partie.

Ariſtote dit que la matiere des vents, n'eſt riẽ autre choſe, qu'vne exhalaiſon chaude & ſeiche, dont le mouuement eſt de ſe mouuoir ſur les coſtez.

Voila l'opinion la plus vigoureuſe & celle qui s'eſt acquis le plus de credit entre les Philoſophes, mais il me ſemble qu'il reſte encores beaucoup de choſes à connoiſtre; ſoit à raiſon de la nature de cette exhalaiſon, ſoit de la matiere en laquelle ſe faict ſon fracas.

Nous dirons donc que le vent n'eſt autre choſe qu'vn meteore eſleué de la terre, meſlé d'exhalaiſon & de vapeur fort ſubtile, ou pluſtoſt de deux ſouphres differens, lequel eſtant paruenu à vne certaine eſleuation, & condenſé par le froid qui l'aſſiege, aiguiſe par conſequẽt les deux ſouffres qui entrent en ſa conſtitution iuſques au point d'eſclatter, il ſe creue pour lors & fait violence

dans

dans l'air par le grand fracas produit par la contrarieté de ces deux ſouffres ennemis.

Fracas qui ſe deſploye ſur les aiſles, marquant dans ſon desbris vne certaine circonference concaue, eſtenduë & dilatée à proportion de la force & de l'impreſſion de ce meteore. Enfin comme le foudre ſe forme par cette action que nous auons appellée Antiperiſtaſe, le vent fait tout le ſemblable.

Mais pour rendre compte de ces particularitez bien ſuccinctemẽt,& clairement, ie n'allegueray pour raiſon de certe opinion que quelque experience puiſée du ſein de la nature.

Ie dis donc que ce meteore a deux ſoulphres contraires en ſa compoſition, autrement il ne ſe feroit pas vn fracas & vne puiſſante agitation de l'air comme il ſe fait en ſon desbris; ſi contraires, chaud & froid. D'où vient que les vents ſont proprement des cruditez & indigeſtions produites par vne chaleur baſtarde, eſtrangere & defectueuſe,dont nous voyons l'experience dans les eſtomacs foibles & mal compoſez.

Et comme le monde eſt vn grand corps, auſſi a-t'il ſes maladies & ſes indigeſtions, qui excitent ces agitations promptes, ces dilatations ſoudaines, qui ne laiſſent pas d'eſtre afferentes au bien publicq & à la grande famille de l'vniuers; puiſque les vents ſont employez à la purification de l'air auſſi bien qu'à la nauigation.

Nous

Nous pouuons encores fournir vn exemple ſenſible d'vne meſme choſe à plus prez par l'experience qui ſe faict de l'or dit petant, ainſi appellé, parce que ſi vous en mettez deux grains auſſi menus que la poincte d'vne aiguille ſur le bout d'vn couſteau & l'approchez de la chandelle il eſclatte & faict vn bruit aigu qui incommode l'ouye.

Il n'y a perſonne qui ne ſçache que l'or eſt vn corps doux, peſant, ſolide, que le feu & tous les corroſifs de la Chymie, ne peuuent perdre ny conſommer. Cependant s'il ſe trouue meſlé auec vn certain ſouffre qui luy eſt ennemy, & qu'ils viennent à ſe ioindre par la rencontre d'vne chaleur, qui les ſerre & les eſtreigne de trop prez, il ſe faict vn fracas merueilleux & conneu de peu de gens, par l'antipathie de ces deux ſoulphres qui ſe creuent enſemble.

Ce qui eſt encores de plus remarquable eſt que la violence de cette impreſſion ſe faict tout au contraire de la poudre à canon; celle-cy s'eſleue naturellement en haut, mais l'or petant au contraire fait ſon impreſſion en bas par l'inclination & l'appetit, qu'il ſe conſerue vers le lieu de ſon origine.

Cette violence eſt telle au rapport de quelques curieux que deux ou trois onces d'or reduittes en or petant ſon capables d'enfoncer

d'enfoncer les plus grands vaiſſeaux en pleine mer.

Si donc nous voyons dans la nature qu'vne rencontre de deux ſouphres differents & ennemis, tous deux peſants, produit vn meteore capable de faire vne agitation violente au de là de toute penſée & ſans qu'il prenne feu (de meſme que le vent) pourquoy ne diray-ie pas que le vent admet en ſoy deux ſouphres ennemis dont l'vn eſt froid & l'autre eſt chaud, qui ſont cauſes de cette agitation turbulente, qui par fois luy faict repouſſer l'air circonuoiſin auec tant de rapidité & de violence, que les plus fermes ont peine d'y reſiſter.

Et pour monſtrer comme la cauſe qui fait eſclatter l'or ainſi preparé procede neceſſairement de l'antipathie & contrarieté de deux ſouphres, dont l'vn eſt fixe & l'autre volatil, l'vn froid & l'autre chaud; c'eſt que pour luy oſter cette qualité, il n'y a qu'à le meſler auec le ſouphre commun, lequel deuore ce ſouphre froid & volatil, & laiſſe l'or dans le meſme eſtat qu'il eſtoit auparauant, ſans qu'il luy reſte plus aucune malignité.

Pour ce qui peut eſtre de ſon mouuement, il eſt certain que ce meteore eſtant de nature aërienne, il ne peut ſe mouuoir du mouuement des corps peſants & ſolides comme les pierres qui ſe portent au centre de la terre.

Et

Et d'ailleurs eſtant battu par le froid de la region de l'air iuſques à la concauité de laquelle il s'eſleue, il eſt contraint de ſe reſpandre ſur les coſtez & circulairement, de meſme que l'air ſe meut circulairement, ne pouuant auoir de mouuement plus conuenable que le ſpherique.

Ce que nous apprenons par l'experience des tourbillons qui precedent par fois les grandes tempeſtes, que les Matelots appellent grains de vents parce que ſe briſant directement ſur leurs teſtes, dans le point vertical & perpendiculaire de ce fracas qui ſe reſpand ſpheriquement, la choſe oppoſée demeure comme immobile. D'où vient qu'ils tournoient le vaiſſeau auſſi bien que les ondes, ſans le pouſſer ny auant ny arriere, ny à droit ny à gauche.

C'eſt pour lors qu'il y a grand danger de naufrage, ſi les voiles ne ſont promptement abbatu, ce que ie dis pour en auoir veu l'experience.

Que ſi ces preuues ſenſibles ne donnent aſſez de ſatisfaction ſoit pour deſcouurir la nature des vents, ſoit pour expliquer leurs impreſſions violentes, ie ſeray fort aiſe d'en receuoir de meilleures & de changer d'aduis à la rencontre d'vne verité plus apparente.

Et parce que le Soleil eſt la cauſe de l'eſleuation des vapeurs & exhalaiſons qui s'eſleuent de la terre; de là vient que l'eſté

il

il les attire doucement en ſon leuer lors qu'il eſt proche de la terre, & que foibles comme elles ſont, elles ſe diſſipent & ſe reſoluent doucement à la premiere attaque, au moindre combat qu'elles ſouffrent dans l'air ; d'où ſe forment ces petits vents Etheſiens frais & aggreables qui accompagnent le leuer de cét aſtre.

Ceux dont la matiere eſt forte & vigoureuſe ſe trouuent froids, ſecs, chauds, ou humides, ſelon la region d'où ils partent, à raiſon de l'air qu'ils pouſſent par leur impetuoſité.

Si du Midy, humides, chauds & maladifs ; ſi du Septentrion froids & ſecs ; ſi du Leuant moderement ſecs & chauds ; ſi du Couchant tout de meſme, ou vn peu moins.

Enfin s'il arriue que cette matiere qui d'ordinaire s'eſleue de la terre (ainſi qu'on le peut apprendre par l'vſage des nauigations, où il s'obſerue que les vents viennent touſiours de la coſte) ſe trouue reſerrée dans les cauitez de la terre, où elle puiſſe ſe circuler par vn eſpace de temps, & que par le froid qui l'enuironne, elle vienne à eclater : de là procedent les tremblemens de terre & quelquefois le renuerſement des citez entieres, ainſi que l'hiſtoire nous le certifie.

Les ſignes prochains & plus apparents de ces ſortes de tremblements de terre ſe donnent

donnent à connoiſtre, ſoit par le Soleil qui deuient paſle & obſcur, ſoit par vne grande tranquillité d'air ; ſoit par le trouble & l'agitation des eaux de puits; ſoit par des bruits & mugiſſemens ſouſterrains ; ſoit enfin par vn mouuement ſoudain & violent des flots de la mer ſans agitation d'air precedente ; ou par vn froid ſoudain & non ordinaire ; ſi c'eſt dans le cœur des chaleurs & le plus fort de l'eſté.

Comme ſi la nature nous vouloit aduertir par tant de ſignals, qu'elle redoute noſtre perte, qu'il ne tient pas à elle, que nous n'euitions le dommage de cette prochaine tempeſte.

De rendre icy raiſon de toutes ces particularitez, ce ſeroit conſommer trop de temps & paſſer au de là des termes que nous nous ſommes preſcripts.

MIXTES ET METEORES PARFAICTS.

IL eſt temps de laiſſer la region de l'air, pour viſiter la moyenne region de la terre en laquelle ſe forment & ſe produiſent les meteores de ſa nature, c'eſt à dire pents, ſourds & muets comme elle eſt.

Ie dis moyenne, parce que les Naturaliſtes la diuiſent en trois comme celle l'air, dont la plus haute eſt celle qui nente les plantes, & ſouſtient les animaux

&

& la plus baſſe, celle qui ſe trouue entre la ſuperficie concaue de ſa moyenne region & le centre de la terre.

L'opinion commune appelle ces meteores parfaits, à raiſon de la forme qu'*ils* leur attribuent, autre que celle des elements, dont ils ſont compoſez, ce qu'ils ne font pas au reſpect des autres meteores, qu'*ils* appellent imparfaicts, quoy qu'auec peu d'apparence & de raiſon, comme il a eſté dit.

Entre les meteores de la terre, il y en a de pluſieurs façons & de differentes manieres; les vns ſont meſlez de beaucoup de terre, dont ils ſont purgez par le feu; comme les metaux. Les autres ſe liquefient facilement comme les ſels & les vitriols; les autres difficilement, comme le ſouphre, l'arſenic, l'antimoine & beaucoup d'autres; les autres ne ſe peuuent iamais diſſoudre, comme les pierres & les carrieres, que l'artifice de nos Maſſons & Entrepreneurs, ſçait elabourer ſi artiſtement & faire reſpecter des moins curieux dans l'œconomie de leurs ſuperbes baſtiments.

METAVX.

LEs Pheniciens pour rendre les ſtatuës de leurs Dieux plus venerables que les autres, s'aduiſerent de les faire repreſen-

ter

ter auec vn ſac d'argent qu'elles tenoient à la main, comme pour recompenſer & ſalarier leurs adorateurs.

Ils vouloient dire par là, que l'auarice des hommes & l'intereſt particulier, eſtoit le Dieu veritable des gens du monde.

Et comme nous ne valons gueres mieux auiourd'huy que ces pauures abuſez & peut eſtre encores moins, puiſque la deſcouuerte de la verité Incarnée, ſi aymable & ſi adorable, ſe tourne deuers nous à plus grande confuſion; il n'y a pas grand mal de faire leuer le chapeau & fleſchir le genoüil, ſous le ſeüil & l'entrée des metaux, à ceux qui en ſont les idolatres, auparauant de les remener dans leur palais ſouſterrain.

Les metaux ſont proprement des corps urs, peſants, fuſibles & malleables, formez dans les entrailles de la terre par vne ſpece de veines qui ſe reſpandent çà & là mme dans vn grand corps, & dont la rtu eſt ſi puiſſante qu'au rapport de nos uueaux Hiſtoriens, elle pouſſe quelquefois la miniere hors de la terre haut d'vne ue ou de deux, en forme pyramidale, ſſe par le bas comme la cuiſſe.

Leur matiere eſt eſloignée ou prochaine; l'eſloignée eſt vne eau graſſe & meriale appellée vapeur, deſtrempée d'verre bien ſubtile, comme d'vne exhaon ſeiche & chaude; de maniere que e & l'autre ſe regardent en cette pre-

miere vnion. comme forme & matiere, ou principes esloignez de la generation des metaux.

La prochaine est appellée souphre & mercure; de sorte que celuy-la faisse office de forme; ce qu'il merite à raison de sa fixation & de sa chaleur; & celui-cy de matiere comme plus diffus & plus estendu, estant certain que les metaux ne different point entre eux par leur mercure, mais seulement par leurs souphres, & les differences du plus & du moins de leurs coctions, comme aussi de leurs meslanges purs ou impurs.

En cette seconde cõposition les deux parties qui s'y rencontrent different des precedentes, en ce que la vapeur & l'exhalaison remarquées pour premieres causes de la composition precedente, sont bien mince & peu sensibles & qu'en celles-cy elles ont de l'espesseur & de la condensarion; de maniere qu'elles sont sensibles & visibles, s'il faut croire les maistres de l'art & principalement ces sages & anciens Philosophes, dont la lumiere a penetré les plus profonds secrets de la nature, sans luy auoir fait outrage ny violence.

Et bien que dans la premiere vnion qui se fait de la vapeur & de l'exhalaison, le sens n'y puisse apperceuoir ou descouurir aucune chose, à raison de la grande simplicité; si est-ce que l'vn & l'autre sont desia

deſia compoſez des quatre elemens en particulier ſpecifiez & referrez par vne forme propre & ſpecifique, qui fait que l'vne eſt alloüée pour matiere premiere metallique, l'autre pour forme de cette matiere, à raiſon de ſa vigueur, chaleur & ſeichereſſe, qui luy communique les proprietez de cuire & digerer ſon mercure, & le porter enfin par pluſieurs rectifications, coctions & ſublimations iuſques à la derniere perfection qui eſt l'or, comme le dernier degré où la nature ſe repoſe.

Pour definir le metail, on peut dire que c'eſt vn corps malleable, vn mixte parfaict inanimé, aqueux, meſlé d'vne terre ſubtile, cuit & digeré par la chaleur de la terre & la ſienne propre, ſecouruë toutefois de la chaleur & de l'influence des aſtres, condenſé & coagulé par le froid exterieur.

Ce qui eſt d'autant plus croyable, qu'eſtant expoſé à la violence du feu, il ſe reduit en mercure, c'eſt à dire vne eau fixe & permanente; ce qui procede du iuſte temperament du froid & du chaud, & du ſec & de l'humide, vnis auec tant de iuſteſſe, qu'ils pourroient eſtre conſeruez en cette fuſion iuſques à la conſommation des ſiecles, ſans s'alterer & ſe deſtruire ny dimnuer de la moindre partie.

Ce qui doit ſeulement eſtre entendu du corps, de l'or, qu'on peut dire eſtre vne Sa-

lemandre, ſoit par ce que ſon element, ſon aliment & ſa vie eſt la feu, ſoit par ce qu'il eſt encores plus pernicieux que cét animal que les Poëtes repreſentent ſous la figure d'vn ſerpent volant.

Les voyes obliques par leſquelles on court à ſa poſſeſſion; & mauuais vſage auquel d'ordinaire il eſt employé par les voluptueux, forme vn venin & vn ſuc qui n'eſt que trop dommageable au ſalut de leurs ames.

Il y a ſix eſpeces de metaux, l'or, l'argent, le cuiure, le fer, l'eſtain, & le plomb; quelques-vns veulent admettre en cet ordre, le mercure; mais ils ſe meſcontent: car outre que la definition des metaux ne luy conuient pas, n'eſtant pas malleable; C'eſt qu'il eſt proprement la ſemence ou plutoſt la matiere prochaine, de laquelle ſe forment tous les metaux & particulierement le corps de l'or, lequel il imite en ſon poids, teſmoignant par cette peſanteur, l'vnion tres-parfaicte des quatre elements en ſa ſubſtance, voire meſme en vn bien plus haut degré qu'elle n'eſt pas dans l'argent, lequel auſſi eſt plus leger.

Que ſi vous voulez ſçauoir pourquoy le mercure n'humecte aucune choſe de celles qu'il touche, quoy qu'il paroiſſe en forme d'eau coulante & chryſtalline, c'eſt à raiſon de la forte vnion qu'il y a en l'aqueux & le terreſtre ſubtil qui ſe trouuent meſlez, & fortement

fortement vnis en ſon corps. Donc celuy-cy eſtant diffus en toutes les parties de celuy-la, & celuy-là renfermé & enclos en celui-cy, chacun d'eux ſe trouue tellement borné par ſon compagnon que ſon eau ne peut outre-paſſer les bornes de ſon terreſtre, pour communiquer ſon humidité naturelle à quelqu'autre ſubjet que ce ſoit; non plus que la terre ſubtile, pour eſtre meſlée auec ſon eau par vne trop grande égalité, a bien la vertu de la retenir & de l'arreſter auec elle: mais non pas de la condenſer & luy donner vne fermeté permanente, d'où vient, qu'il nous paroiſt en forme d'eau dans vne agitation continuelle.

Les metaux ont pour proprietez la coagulation, la fuſion, la malleation, ou l'extenſion de leurs parties & la couleur, quelques-vns d'eux ont encores l'aduſtion; d'où vient qu'à la longue ils s'euaporent au feu, ce qui ne peut eſtre dict de l'or, lequel ſeul eſt parfaict entre les metaux.

Et bien que les autres en leurs degrez particuliers ſoient parfaicts, nous diſons que cette perfection ne regarde que l'eſpece, en laquelle ils ſont rangez, qui de ſoy eſt immuable, & partant tres parfaicte, eſtant vray que l'argenteité, c'eſt à dire l'eſpece de l'argent en ſoy, a toute ſa perfection; (quy que les indiuidus qui y ſont paruenus, ſoit par vne longue coction, ſoit par leurs diſpoſitions, ne ſont pas pour ce-

la arriuez au dernier degré de perfection qu'ils eſtoient capables d'acquerir) mais non pas les indiuidus qui y ſont contenus, car s'ils euſſent perſeueré plus long temps dans les entrailles de la terre en ſe perfectionnant, par le ſurcroiſt des coctions, ils euſſent paſſé par tous les degrez & fuſſent arriuez enfin à la perfection de l'or.

Et de meſme que l'enfant nouueau-nay ne laiſſe pas d'eſtre vne creature raiſonnable, parfaicte, quoy qu'il ne ſoit pas homme parfaict, ce qu'il ne peut acquerir qu'auec le tẽps & le cours de quelques années : tout de meſme le plus vil & le plus abiect des metaux, ne laiſſe pas d'eſtre vn corps parfaict, en ſon degré, bien qu'en quelque maniere & par cõparaiſon il puiſſe eſtre dit & appellé imparfaict s'il eſt mis en parallele auec l'or.

PIERRES ET PIERRERIES.

LA nature eſt d'autant plus admirable en la production de ſes creatures, que pour faire tant de diuerſitez, & de varietez, elle n'a que quatre elemens qui luy ſeruent de lettres pour former tant de paroles, & nous faire vn diſcours de ſi longue haleine & diuerſifié d'vn ſi grand nombre de choſes. Les pierres & les pierreries ſont ſes ieux, & ſes diuertiſſemens, cheriſſons celles cy tant qu'il nous plaira, elles ne luy couſtent pas plus que les autres, tout eſt de meſme matiere, ie veux dire ſecond ou prochaine,

prochaine, les metaux, les pierres & pierreries, voire meſme les vegetaux ; & s'il y a quelque ſorte de difference en ces ſortes de ſuiets, c'eſt à raiſon de leur forme, & non pas de la matiere commune qu'ils participent.

Et comme la creſme des choſes eſt de meſme nature que le laict & les ſeroſitez du meſme laict ; auſſi pouuons-nous dire que tous ces corps ne different en matiere que par le plus ou le moins de pureté, & de fixation ſous la difference des matrices, où ils ſe rencontrent.

Et par ce que cette oppinion paroiſt auec vn viſage nouueau, il faut luy éclaircir le tein & la faire paroiſtre dans ſon luſtre ſous l'eſclairciſſement & la déduction du procedé merueilleux de la nature, tant en la production des metaux que des pierreries. Les elements fecondez qu'ils ſont par les influences celeſtes & animez en quelque façon de ce feu naturel, dont ils ſe trouuent pourueus, reſpandent ce qu'ils ont de vertus ſecrettes dans le centre de la terre qui en eſt le conſeruateur.

Et par ce que ce meſme centre eſt vn ouurier qui n'eſt iamais oiſif, à raiſon de ſon feu interieur qui correſpond auec l'exterieur i'entends celuy du Soleil en la production & generation des choſes, ſi toſt qu'il reçoit ces vertus elementaires, ſubtilement meſlangées d'air, d'eau, de feu & de terre,

il ne manque pas de les ſublimer & les éleuer en haut.

Soit par ce que l'action naturelle du feu eſt de pouſſer en haut les parties legeres d'vn corps fluide.

Soit parce que le peu de ſolidité & de cõdenſation que ces choſes ont en leur premiere conſtitution, obeyt volontiers à l'impreſſion qu'elles reçoiuent & qui les pouſſe vers la ſuperficie de la terre.

Soit parce que la nature ne pouuoit operer & produire ſes ouurages par vne operation continuelle & ſans relaſche, que par ce ſeul moyen.

Soit auſſi par ce que le Soleil & les aſtres pour eſtre liberaux & nous cõbler de leurs bien faits par la communication de leurs influences, ne laiſſent pas d'attirer continuellement comme des ventouſes ardantes du plus profond de la terre, les vapeurs, les exhalaiſons & toutes les choſes legeres capables de paruenir à vne region plus éleuée qu'elles ne ſont.

Mais comme la nature de ces choſes eſt graſſe & onctueuſe quoy que legere, elles ſe deſpoüillent d'vne partie de leur graiſſe en ſe ſublimant, & pendant que la partie plus ſubtile & aërienne continuë ſon chemin, ce qui s'eſt attaché aux parois d'vne terre ſubtile, ſe cuit & ſe digere par le temps auec elle iuſques à ce qu'elle acquiert enfin vn peu de ſolidité, laquelle abreuée des

nouuel

nouuelles vapeurs qui passent aupres d'elle, elle en prend & coagule ce qu'elle est capable de condenser & rien plus, c'est à dire dix parties de mercure contre vne de souphre.

Pour lors comme son estomach est plein, elle ne trauaille plus qu'à cuire & digerer; sans qu'elle puisse deuorer dauantage que ce qui la rassasie, d'où il arriue que par vne longue suitte d'années la coction & la solidité de ce premier souphre comme leu lain se commnnique à toutes les parties de son mercure, & voila le metail formé, pur ou impur, selon la rencontre du lieu & de la terre, auec laquelle il a esté formé; si adu-ste & impur; aduste & impur, comme le fer & le cuiure; si pure & non brustante, pur & non brustant, comme l'or & l'argent.

Obseruez que pour faire tout ce mesnage, il falloit que la terte fut poreuse; d'où vient, que ces vapeurs qui vont se sublimant, si elles se rencontrent en vn lieu où elles ayent loisir de se circuler; elles se condensent, se coagulent & se forment en eau, laquelle est capable de produire les metaux selon son meslange & sa qualité; si sulphurée & mercuriale, autant qu'il en faut pour le metail, se forment les minieres.

Que si l'eau ou le mercure y abonde: dauãtage & que le souphre s'y trouue en trop petite quantité supposé qu'elle se trouue dans vne cauité de terre qui soit pure, & que

d'ailleurs elle ſoit condenſée par le froid de ſa region, elle ſe condenſera & coagulera en forme de chryſtal diaphane.

Pour lors ce n'eſt plus vn metail, mais vn autre mixte & voila les diamants, ſuppoſé qu'il n'y ait point de ſouphre, ou le rubis s'il y en a tant ſoit peu; ou quelque autre pierre precieuſe, ſelon le poids & le meſlange de ce ſouphre, & de ce mercure ſublimez.

Enfin comme entre ces vapeurs & exhalaiſons frequentes, ce qu'il y a de pur ſe ſublime auec l'impur; les plus nobles productions ſe forment de ce qu'il y a de pur, pendant que l'impur eſt reietté par la nature du ſujet qui ſe forme, autant qu'il luy eſt poſſible.

Et parce qu'il s'en eſleue vne bonne partie qui arriue iuſque à la ſuperficie de la terre, & meſme qui paſſe plus loin d'où ſe forment les meteores; ce qui ſe trouue de pur en la ſuperficie de la terre, s'vnit & ſe ioinct à la graiſſe de la terre, d'où ſe forment les ſimples, les plãtes & les vegetaux, & ſert encores à pourrir, fermenter & multiplier les grains que noſtre labourage luy donne en depoſt.

De là vient, qu'ayant fait trauailler la terre l'année preſente, nous la laiſſons repoſer l'année prochaine, afin que ſa nourriture & ſon laict ayant eſté conſommez, par noſtre moiſſon, le cours d'vne année de repos

pos, luy donne loisir de se rafraischir, se renouueller & faire prouision de cette vapeur onctueuse & mercuriale, qui s'éleue du plus profond de cét element, pour se ioindre au sel de la terre, affoibly par vne trop grande euacuation, afin qu'il reprenne ses forces & son premier embonpoint, par l'engrais & le suc de ce nouuel aliment,

Cependant, tout ce qui se trouue d'impur en cette matiere onctueuse & va poreuse, qui s'éleue sans cesse par vn progrez continuel, est reietté à quartier, d'où se forment les pierres, par ce que cette matiere conseruant quelque sorte d'onctuosité, se condense au moindre froid exterieur qu'elle rencontre, & se durcit facilement: d'où viennent la grande quantité des carrieres qui sont comme les remparts, les fortifications & les bastions sous la clef & la foy desquels la nature a logé ses threfors, pour les deffendre de l'auarice des hommes

DE L'AME ET DV CORPS ANIME'

LEs anciens Philosophes n'ont iamais esté plus empeschez qu'en la recherche & discussion de l'ame; leurs pensées plus ordinaires s'arrestans sur le poids des choses qui entrent en la constitution du corps, les iugeoient incapables de contribuer à la vie autre chose qu'vne disposition lourde & passiue; ce qui leur faisoit con-

clurre qu'il falloir l'emprunter d'vne autre Sphere que de celle des elemens.

Les aſtres qui leur ſembloient ſi ardens, ſi agiles & remplis de tant de vigueur, & d'ailleurs ſi fermes & conſtans en la durée de leur eſtre, & de leurs cours, eſtoient par eux eſtimez, les peres de la vie & les cauſes vniuerſelles des choſes, qui ont mouuement par vn principe interieur appellé ame, qu'ils eſtimoient eſtre vne parcelle de ces feux ſuſpendus.

D'autres pour raiſonner auec plus de facilité d'vne ſi grande varieté d'effets produits & operez dans le ſein de la nature, s'aduiſerent de les renfermer dans l'enceinte d'vne ſeule ame qu'ils appellerent vniuerſelle, par ce qu'elle rempliſſoit toutes choſes de ſa vertu, quoyque diuerſement, à raiſon des differentes diſpoſitions, qu'elle rencontroit dans les ſubiets capables & ſuſceptibles de mouuement.

Mais la verité qui a diſſipé tous ces nuages & fantoſmes d'erreurs, nous apprend que l'ame en general eſt la forme ſubſtantielle du corps naturel & organizé, pourueu d'vne puiſſance prochaine de vie; forme qui ſe reſpand par toutes les parties du ſuiet appellé viuant.

Ie ſçay bien qu'Ariſtote luy donne le nom d'acte & non pas de forme, mais il eſt à obſeruer qu'il employe l'effect pour la cauſe; ce qui eſt aſſez ſouuent permis

aux

aux Philoſophes les plus ſeueres.

Enfin ſi en peu de mots vous voulez ſçauoir ce qu'eſt l'ame en general, que nous pouuons diuiſer en vegetatiue, ſenſitiue & raiſonnable, elle eſt le principe interieur, de mouuement dans les choſes viuantes, c'eſt à dire principe de vegetation dans les plantes, principe du ſentiment dans les animaux, & principe du raiſonnement dans les raiſonnables, ſans qu'on en puiſſe admettre dauantage, parce que les operations produittes dans les ſuiets animez, ſe reduiſent à trois points.

Dans le premier ſont les operations immanentes au ſujet corporel; ainſi appellées, parce qu'elles y demeurent fixes & ne s'eſchappent point au dehors, c'eſt ainſi que la nourriture & l'accroiſſement au reſpect d'vne plante ſont qualifiées operation fixe & immanente.

Au ſecond ſont contenuës les operations legeres & paſſageres produittes par le ſecours & le miniſtere des eſpeces intentionnelles, c'eſt à dire ſenſibles; & voila l'operation de l'animal qui ſe faict par l'entremiſe des ſens, lors qu'il deſcouure & apperçoit vn obiet qui paſſe deuant ſes yeux, ou qu'il entend vne volée de canon, où qu'il ſent l'odeur d'vne roſe.

Celuy-cy a cela de particulier que ſur les ailes de l'eſpece des obiects, elle ſemble ſe porter hors de ſoy & ſe ioindre à vn terme

eloigné

eloigné quoy qu'en effect toutes ſes operations ſe produiſent en la ſphere & capacité interieure des ſens, d'où vient qu'elles peuuent eſtre appellées immanentes.

Au troiſieſme ſont les operations immanentes ; produittes dans vn ſuiet ſpirituel, telles ſont le vouloir & l'entendre au reſpect de l'ame raiſonnable, qui ſans deplacer, ſe replie ſur ſoy meſme, & produit ces admirables concepts & reflexions que nous appellons raiſonnemens.

Il eſt bien vray qu'Ariſtote a creu que l'ordre ſenſitif pouuoit eſtre diuiſé en deux branches, l'vn mobile & portatif d'vn lieu en vn autre, tels que ſont les animaux qui ont progrez & mouuement local ; l'autre immobile & arreſté quoy que ſenſible, tels que ſont les animaux domiciliez, & enclos dan la cauité & dureté de leurs, eſcailles comme l'huiſtre.

D'où vient qu'ils ſont appellez Zoophytes, c'eſt a dire plantes animaux, de ce qu'ils participent de l'vn & de l'autre, de la plante l'immobilité du lieu, de l'animal, le ſentiment & la vie.

De ce genre ſont les huiſtres à l'eſcaille & quelques autres. Mais comme cette remarque eſt de peu de conſideration, nous ne nous departirons point de noſtre premiere diuiſion.

De pretendre qu'vn meſme ſuiect ſoit animé de trois ames, parce qu'il vegete, qu'il

qu'il ſent & qu'il raiſonne, il y a peu d'apparence, ſoit parce qu'vn meſme ſuiet ne peut eſtre animé de pluſieurs formes dans vne bonne Phyſique, ſoit parce qu'il ne peut auoir plus d'vne nature ſpecifique.

Mais comme les choſes inferieures ſont virtuellement contenuës dans les ſuperieures; auſſi diſons-nous que l'ame ſenſitiue dans les animaux comprend virtuellement la vegetatiue, c'eſt à dire qu'elle y exerce les operations de la vegetatiue, de meſme que dans l'homme, la raiſonnable comprend en vertu, la ſenſitiue & la vegetatiue; auſſi n'eſt il pas neceſſaire de multiplier les eſtres ſans beſoing & ſans neceſſité, lors qu'vn ſeul peut ſuppleer à la fonction de pluſieurs.

Que l'ame ſoit diuiſible ou indiuiſible, c'eſt ce qui demande éclairciſſement, eſtant vray que la vegetatiue eſt diuiſible, ainſi que l'experience iournaliere des entes des arbres, nous l'apprend, voire meſme la ſenſitiue en quelques animaux, comme ſerpens & poiſſons, carpes brochets & autres, dont les parties diuiſées ſe remuent, s'agitent, & ſe meuuent long temps apres leur ſeparation.

Mais quant à la raiſonnable elle ſeule eſt indiuiſible. D'où vient que de meſme que nous diſons que Dieu eſt indiuiſiblement au tout & en chaque partie du tout de l'vniuers; auſſi diſons-nous que l'ame raiſonnable

nable eſt indiuiſiblement au tout & en chaque partie du tout, du corps humain.

Auec cette difference qu'elle y eſt comme forme, ce que Dieu n'eſt pas a l'eſgard de l'vniuers, parce qu'il eſt en tout & par tout comme ſouuerain, eternel & infiny & non pas comme cauſe informante.

FACVLTEZ DE L'AME EN GENERAL.

CE n'eſtoit pas aſſez à la nature d'animer les ſujets terreſtres, groſſiers & corporels, ſi elle ne les pouruoyoit quant & quant de certaines facultez & puiſſances d'agir interieurement, & capables de publier & produire au dehors, leurs actes interieurs.

Facultez qui ſont comme les inſtrumens & les exploiteurs des ſecrettes vertus de l'ame, & qui ne ſont gueres moins diſtinctes & differentes de l'ame, que l'officier & le miniſtre le peuuent eſtre du Prince.

Elles ſont encores differentes de leurs operations & de leurs actes, de meſme que la cauſe l'eſt de ſes effets, & que le principe fixe & immanent ſe trouue diſtinct d'vne action ſimple & paſſagere.

Et comme toutes les operations vitales des choſes, ſe peuuent reduire en cinq claſſes, auſſi n'en faiſons nous que cinq ordres, la vegetation, le ſentiment, l'appetit, le mouuement local & le raiſonnement.

Auſſi

Aussi doit-il suffire pour iustifier cette partition, qu'entre les corps animez, les vns vegetent seulement comme les plantes, les autres vegetent, sentent & sont pourueus d'appetit, comme les huistres & les zoophytes, les autres vegetent, sentent & outre l'appetit, ont encores le progrez & mouuement local pour se ioindre à l'objet qui appelle & sollicite leur instinct; cõme le chien & le cheual. Les derniers ont encores le raisonnement, pour comble de toutes ces operations, & voila l'homme qui acheue & perfectionne cette harmonie.

CORPS HVMAIN.

QVi auroit le loisir de desueloper par la iointe & le rasoir d'vne exacte Anatomie, tous les ressorts, les mouuemens & les pieces miraculeuses, qui entrent en la composition du corps humain, descouuriroit l'vne des plus grãdes merueilles de la nature.

Et si ces sortes de gens appesantis dans la chair, & sous le faix des plaisirs infames & sordides, qui par la crainte qu'ils ont du chastiment de leur vie, disent par fois qu'il n'y a point de Dieu, pour ne point troubler leur felicité brutale, par vne pensée pour eux si funeste & si affligeante; si dis ie quelque autre chose que la volupté sensuelle estoit capable de les occuper, & qu'vne honneste curiosité porta leurs pensées

ſées & leurs deſirs à voir & contempler les diſſections & anatomies qui ſe font iournellement par nos Medecins, dont la main eſt ſi adroitte qu'on peut dire qu'ils excellent & ſurpaſſent tous les ſiecles paſſez en cette connoiſſance. Ie m'aſſeure que leur ſens trouueroit vne demonſtration capable de les conuaincre & de les deſarmer de leur impieté.

Mais parce qu'il faut faire diligence, nous ferons comme ceux qui courent la poſte & voyent en courant diuerſité de pays ſans mettre pied à terre, pour en conſiderer les particularitez.

Nous diſons donc que le corps humain eſt formé de parties diſſimilaires, comme les os, la chair, le ſang, la graiſſe, la peau & les autres capables & diſpoſées pour ſeruir de demeure & de domicile à l'ame raiſonnable.

Il a ſes bornes & ſes limites, de grandeur & de petiteſſe; que la nature n'outrepaſſe iamais, que pour faire des Nains ou des Geants.

Il a ſa figure & ſa forme exterieure, belle, bien ſeante & agreable; correſpondante aux qualitez de ſon temperament, lequel plus il eſt doux, mol & fluide, par le ſang & la pituite; plus il eſt beau & bien formé, ſoit en ſon coloris, ſoit en la ſymmetrie & proportion des parties exterieures.

Si chaud & bruſlé cholerique & bilieux

la

la forme n'en eſt pas ſi belle, ny le tein ſi agreable.

Le cœur, le foye, le poulmon, le cerueau en ſont les parties interieures plus conſiderables & comme les principes.

Les veines, les arteres & les nerfs; les vaiſſeaux deſtinez aux eſprits, dont les vns ſont vitaux, & ainſi appellez, ſoit parce qu'ils reſpandent la vie par tout le corps. ſoit parce qu'ils ſe fabriquent dans le cœur qui eſt la fontaine de vie, où ſe porte la plus pure portion du ſang formé dans le foye, par vne petite veine, qui ſe deſrobe de la veine caue; ainſi ditte à raiſon de ſa cauité & profondeur, comme vn grand reſeruoir de cette ſubſtance ſi bien elaborée, pour la diſtribuer en ſuitte par tout le corps, de meſme que la lumiere du Soleil, ſe reſpand par tout noſtre Hemiſphere.

Les autres ſont dits animaux, parce que de vitaux qu'ils eſtoient au cœur, ils ſont faicts animaux au cerueau, & partant propres pour la fonction des ſens.

Eſtant paruenus en cette region haute & froide, il s'eſpurent dauantage, iuſques au point de s'embrazer & deuenir lumineux, cognoiſſans & capables d'eſtre employez à la fabrique des Phantoſmes (s'ils ſont conſeruez en cette partie ſuperieure) de ſenſibles qu'ils eſtoient en toutes les parties du corps animal, où ils ſont reſpandus & diſtribuez. C'eſt ainſi que par cette ſublima-

tion

tion, de vitaux qu'ils eſtoient au cœur, ils acquierent la qualité d'eſprits animaux au cerueau, c'eſt à dire cognoiſſans.

La moüelle, la graiſſe & le ſein ou le ſuif en ſont les parties moyennes. Les autres parties ſont ou ſeminales comme la peau, les membranes, les os. les dents, les cartilages, les veines, les arteres, les nerfs, les ligamens, les tendons & les fibres; les autres ſont ſanguines comme la chair.

Les ongles, le poil & les cheueux en ſont comme le rebut, le reiet & les execremens, quoy qu'ils ne contribuent pas peu à ſon ornement. Le ſang, la pituite, la bile & la melancholie, en vn mot les quatre humeurs ſont comme les quatre elements du corps humain

Des aliments qui ſont employez à ſa nourriture, la partie la plus ſucculente & de plus facile conuerſion, ſe faict chile; la plus terreſtre & plus peſante, eſt euacuée par les vaiſſeaux que la nature a deſtiné à cét effect.

Ses facultez ſont de trois ordres pour reſpondre à la dignité de l'ame raiſonnable, qui contient virtuellement la vegetatiue & la ſenſitiue, d'où vient qu'elles ſont vegetatiues, ſenſitiues & raiſonnables.

AME

AME VEGETATIVE ET SES FACVLTEZ.

LA vegetatiue eſt aſſez connuë par la definition & la nature de l'ame en general, mais par ce qu'elle meine vn grãd attirail de facultez auec elle, il faut ſçauoir qu'il y en a de Princeſſes & Souueraines telle qu'eſt la nourriſſante, l'accroiſſante & l'engendrante; & d'autres ſeruantes & miniſterielles à celles-la, comme l'attractiue, la retentiue, la digerante & l'expulſiue.

Et parce qu'elles ſont encores d'aſſez grande conſideration, pour ne pas operer immediatement, mais ſeulement par l'entremiſe d'vn tiers qui exploitte leurs vertus, nous leur donnons pour inſtruments, la chaleur naturelle & cette humidité radicale qui reluit par toutes les parties interieures & exterieures du corps animé, comme le Soleil de ce petit monde, dont le mouuement & la courſe continuée d'vn terme à vn autre & du dedans au dehors, entretient le beau iour de la vie.

HVMIDE RADICAL EN TOVS LES AAGES DE L'HOMME.

SI l'humide radical ou pluſtoſt ce bauſme & cette huile celeſte, qui entretient & faict luire la lampe de noſtre vie eſtoit

de

de telle qualité, que ſon propre feu ne deuora point ſa propre ſubſtãce, ou que celle-cy fixe & permanente cõme vne certaine toille, qui ſe blanchit & ſe perfectionne dans le feu, pluſtoſt que de s'y conſommer, fut capable de reſiſter à la pointe deuorante du feu naturel & interne de noſtre nature, ou en tous cas que celuy-cy ne fit autre fonctiõ que celle d'eſclairer, il ne ſeroit point neceſſaire que la nature nous euſt pourueu d'vn cuiſinier interieur, capable d'appreſter les viandes, de les preparer & conuertir à noſtre vſage.

Mais parce que le flambeau de noſtre vie ſe conſomme en eſclairant, & qu'il ſe bruſle encores quelquefois par les deux bouts, en la perſonne de ceux qui s'adonnẽt aux excés & aux deſbauches, la nature nous a munis d'vne vertu ſecrette & adroite, qui ſçait faire le preſſis des choſes pour reparer les ruines de cet humide radical & le conuertir en ſa nature.

Il eſt vray que dans le ieune aage, la vigueur en eſt ſi entiere qu'elle tourne tout à profit; & trouue l'art de faire de l'vſage du pain, du vin, des viandes, des fruicts, & autres alimens, vn ſang pur & bien temperé, vne chair ferme & ſolide, vn tein vif & animé.

Ce qu'elle faict iuſques à vn certain degré de conſiſtance, pourueu que les excez ou l'intemperie de l'air ne trouble point cette œconomie;

œconomie ; mais depuis que paruenu au periode de son exaltation, il ne peut monter plus haut, qui est enuiron l'aage de vingt à vint cinq ans ; pour lors il se repose, non tant pour reprendre haleine que pour tenir teste aux ennemis que cette mesme concoction a introduict auec elle dans la forteresse de l'humide radical.

Et parce qu'en voulant reparer les ruines du bausme de nostre vie, l'aliment estrãger qui s'est conuerty, a pris lettre de naturalité, quelque pureté & liurée dont il se puisse parer, il se sent tousiours du lieu de sa naissance, & ne s'accorde iamais si bien auec le naturel, dans leur plus iuste balancement qu'il ne fauorise tousiours l'entrée aux estrangers ; quoy que sous vne enseigne amie en apparence.

Pendant tout ce temps, qui est l'aage viril, il y a force & vigueur dans cette lumiere produitte à communs frais en partie par l'huile naturel, en partie par le subsidiaire ou l'estranger nouueau-venu, qui a remply le lieu & la seeance de l'humide naturel consommé.

Et comme tous deux s'efforcent à qui s'acquerrera le plus de credit dans ce petit estat, pour paruenir enfin à la souueraineté, la nature humaine se trouue bien de leurs bons offices & paroist pour lors la plus robuste & plus vigoureuse.

Cependant l'estranger qui faict tous les iours

iours de nouueaux amis, & ſe fortifie de nouuelles forces, debilite peu à peu le vray bauſme naturel, par vne conuerſion iournaliere d'aliments, qui pour n'eſtre pas parfaictement cuits & digerez, comme ils eſtoient en l'aage de dix-huict à vingt ans, y introduict ſemence de noiſe, de diuiſion & de foibleſſe,

De là procedent les mauuaiſes digeſtions. Et comme cette ſuif s'accroiſt & s'augmente de iour à autre, enfin elle s'eſpeſſit, & pour lors elle noircit & trouble de ſorte, l'huile de noſtre vie, qu'elle ne iette plus qu'vn petit feu, qui va touſiours en diminuant, iuſques à ce qu'à grand peine & à la longue, elle ne donne plus qu'vn iour ſi obſcur & ſi ſombre, qu'il ne ſent plus à la fin que la fumée & l'odeur d'vne chandelle fraiſchement eſteinte, dont la meſche conſerue encores quelques eſtincelles importunes à autruy & à elle-meſme.

Et voila les degrez maquez par leſquels de l'aage viril, nous cheminõs à vne vieilleſſe ſupportable, & de celle-cy à vne faſcheuſe & decrepite.

FACVLTE' NVTRITIVE.

IL eſt bien facile de conclure à la ſuitte du diſcours precedent, que la nature n'a iamais rien faict de ſi aduantageux pour la conſeruation de l'animal, que de la pour

uoir

uoir d'vne vertu nutritiue, capable de reparer les bresches que l'humide radical souffre tous les iours, soit par par son propre feu, soit par l'atteinte de tant de petits feux estrangers & deuorans, que la friandise des cuisiniers, & nostre gourmandise y introduisent iournellement auec vne abondance dommageable.

D'où vient que la bouche est vn des plus grands meurtriers du genre humain, que si l'on en pouuoit condamner les excez, & quant & quant estouffer ces faux Dieux, que nos idolatres sensuels adorent tous les iours, i'entends Bacchus & Venus, il est sans doute que l'aage des hommes seroit plus riche, plus precieux & sans comparaison plus nombreux d'années qu'il n'est pas auiourd'huy.

Cette matiere meriteroit bien vne bonne touche, mais nous trouuerons quelque iour vn lieu propre pour la deduire & en faire voir toutes les particularitez.

Pour reuenir à nostre but, nous disons que cette force secrette ou faculté nutritiue dans le suiet viuant & animé (soit purement vegetatif comme la plante, soit sensitif comme l'animal, soit raisonnable comme l'homme) n'est autre chose qu'vne vertu naturelle, par laquelle l'aliment est changé & conuerty en la substance de la chose qui se nourrit.

Et par ce que cette operation ne se peut

faire, que l'aliment broyé ſous la dent, ne ſoit precipité dans l'eſtomach, comme dãs vne marmite pour y cuire & digerer, & qu'eſtant par luy preparé & apreſté il doit eſtre attiré par toutes les parties qui ont beſoin de nourriture apres ſa derniere concoction generale, qui ſe fait au foye, c'eſt pour cette raiſon que la nature les a pourueuës de petites bouches, comme ſangſuës, qui attirent & ſuccent de ce laict vermeil, autãt qu'il leur en faut pour leur repas iournalier.

Et cõme ce n'eſtoit pas aſſez à la faculté d'attirer, ſi cette vertu n'eſtoit accompagnée de la puiſſance de retenir, eſtant vray que ſi la choſe n'auoit fait que paſſer & couler ſans arreſt, la partie ſeroit demeurée affamée; de là vient la neceſſité d'vne ſeconde puiſſance miniſterielle appellée retentrice.

Et d'ailleurs, comme cet aliment dont la coction eſt commencée & bien aduancée dans l'eſtomach, ſous la forme du Chile (qui eſt vne eſpece de laict fort eſpais) il ſe perfectionne au foye en forme de ſang, & ſe communique en cét eſtat à toutes les differentes cellules du corps humain, où il ſe porte par les veines appellées capillaires, par ce qu'elles ſont deliées comme les cheueux, où eſtant arriué par ces petits canaux, il ſe ſpecifie à raiſon de la matrice & de la partie qu'il arrouſe.

Auſſi pouuons nous dire, qu'il n'acheue

de

de se digerer en dernier ressort qu'en ces petits estomachs, d'où vient qu'ils auoient besoin d'vne vertu concoctrice & digerante, pour s'engraisser & conuertir ce suc en leur propre substance.

Et par ce qu'il n'y a rien de si pur, qui n'ait en soy quelque sorte d'impureté meslangée. Cette derniere coctiõ faisant boüillir son aliment, en fait euaporer de certaines humeurs & exhalaisons fuligineuses, qui s'eschappent par les pores & se resoluent en sueurs en la saison de l'esté, & se dissipent l'hyuer par vne transpiration insensible Et voila la vertu expulsiue establie pour la quatriéme faculté ministerielle de la nutritiue.

Enfin, c'est elle qui a charge de balayer la maison, & d'en chasser toutes les superfluitez & immondices.

Si vous demandez quel est l'obiect de la vertu nutritiue, on vous dira qu'elle n'en a point d'autre que l'aliment sur lequel elle trauaille par l'entremise de ces quatre facultez pour le conuertir en la substance de son suiet.

VERTV ACCROISSANTE Et Avgmentative.

PVisque la nature ne presente les choses viuantes que dans le berceau, & il n'appartient qu'à Dieu seul de les faire sortir du chaos & les produire en vn moment dans la plenitude de leur force & vigueur;

il ne faut pas trouuer eſtrãge que la nature ait communiqué à chaque ſuiet viuant vne vertu interieure & ſecrette appellée augmentatiue, qui va de iour en iour le fortifiant & l'enrichiſſant de quelque ſurcroiſt de matiere par la conuerſion des aliments qui ſe changent en ſa ſubſtance, iuſques à ce qu'il ait atteint vne iuſte grandeur & meſure.

Meſure que la diuine prouidence a ordonnée à chacune des creatures, de crainte que l'excez des vnes ou des autres ne troublât la belle ſymmetrie de ſon eſpece, & ne fournit des monſtres & des choſes eſpouuantables, plutoſt que des corps bien formez, aggreables & reiglez à l'idée & au modele de leur original placé de toute eternité dans les threſors de la ſapience.

De là vient, que cette vertu feconde & accroiſſante, n'eſt autre choſe que l'influence de ce principe interieur, par laquelle le ſuiet viuant, ſoit plante, ſoit animal, ſoit homme, arriue à ſa iuſte grandeur & repare les ruines, que l'attaque de la maladie y faict quelquefois.

C'eſt ainſi que de maigre, attenué & deſſeiché qu'il eſtoit, il reprend ſon premier embonpoint & ſa graiſſe, & paroiſt en ſuite dans le meſme eſtat qu'il poſſedoit auparauant cette diſgrace.

A le prendre proprement, cette vertu augmentatiue, regarde le ſuiet viuant, qui

qui par le moyen des aliments va tous les iours augmentant de matiere & de quantité, iuſques à vn certain degré de conſiſtance parfaicte, où eſtant arriué, bien que le ſubiet repare tous les iours quelque choſe de ſon humide radical, par vne eſpece de conuerſion qui en quelque façon peut eſtre ditte accroiſſante, ſi eſt-ce que ce n'eſt qu'improprement; parce que pour meriter ce tiltre, il faut plus receuoir qu'on ne perd; d'où vient ques les hommes qui deuiennent gros ſur l'aage, ne laiſſent pas de ſentir les effects vigoureux de cette vertu augmentatiue & accroiſſante, puiſque s'ils ne croiſſent en hauteur comme les cedres, au moins croiſſent-ils en rondeur comme les oignons.

Ariſtote dit que l'accretion eſt vn mouuement à la quantité, mais les modernes l'expliquent mieux, diſans, que c'eſt vn changement à l'eſgard de la quantité, par lequel vn ſubiet viuant, demeurant touſiours le meſme en nombre, s'achemine d'vne moindre & imparfaicte quantité, à vne plus grande, iuſque à la perfection de ſa conſiſtance naturelle.

Que le ſuiet viuant demeure touſiours le meſme en nõbre, quoy qu'il aduance dans l'aage & les ſiecles aduenir comme les cheſnes; il ſuffit de dire qu'ils conſeruent touſiours la meſme forme, qui les promeine ſous des differentes figures & alterations.

Et comme les choſes doiuent ce qu'elles ſont à la qualité de leur forme, il eſt ſans difficulté, que la forme du cheſne perſeuerant en l'arbre, de puis le premier iour de ſa naiſſance, iuſques au dernier de ſa vieilleſſe chenuë, il demeure touſiours meſme en nombre.

Que s'il auoit changé de forme, il auroit eſté cheſne & ne l'auroit pas eſté en meſme temps, ce qui enclot vne contradiction, & partant vne impoſſibilité.

En cette operation vitale, le ſujet viuãt tient lieu de cauſe efficient & principale. L'ame eſt le principe ſubſtantiel de l'action puiſque la forme emporte touſiours l'honneur de toutes les actions qui ſe produiſent par vn ſujet, dans lequel elle ſe rencontre.

La chaleur naturelle en eſt la cauſe inſtrumentale; ſon obiect, l'aliment.

La cauſe finale n'eſt autre que l'operation parfaicte du ſujet viuant & animé qui ne peut eſtre ceuſé parfaict & accomply de tous points, qu'il ne ſoit arriué au dernier periode de ſa conſiſtance.

D'où vient peut-eſtre que nos anciens politiques qui n'ont pas moins excellé en la Philoſophie naturelle, qu'en la morale; n'ont voulu admettre les hommes dans les charges publiques, qu'ils n'euſſent atteint l'aage de vingt cinq ans, c'eſt à dire, le point de leur conſiſtance parfaicte & requiſe pour la plus noble operation de l'homme, qui

eſt

est le raisonnement & le iugement.

Aussi est-il à remarquer qu'entre les parties naturelles du corps, les vnes croissent plus que les autres, & d'autres encores plus tardiuement que leurs compagnes; ce qui procede de la vertu specifique de chaque partie, ordonnée de la prouidence pour conseruer la symmetrie du corps humain; que si le nez d'vn enfant croissoit autant que sa cuisse, seroit-ce pas vn monstre à faire peur;

Que cette augmentation se fasse par vn mouuement successif,& non pas momentanée, les dispositions precedentes requises en l'aliment, & le nouueau trauail de la partie qui le doit employer en sa nourriture, par sa derniere main; font bien voir qu'il faut du temps, soit pour cette coction derniere, soit pour la separation, qu'elle est obligée de faire du pur de l'impur; ce qui ne se peut faire que par vne operation douce & lente; adiouſtez, que le procedé de la nature en fait d'alterations, n'est iamais violent, & partant n'est point momentanée mais succ.ssif.

FACVLTE' GENERATIVE

CEtte vertu estoit autant necessaire dans le sujet animé, que ses proprietez & operations sont distinctes & differentes des deux autres; la nutritiue con-

ſerue la partie par vne conuerſion de ſubſtãce, l'augmentatiue l'accroiſt par ce meſme ſecours; mais la generatiue fait toute autre choſe, par ce que ſon but & ſa viſée ſe porte à produire au dehors, vn ſubiet ſemblable à celuy dans lequel elle reſide.

Celle cy regarde le general & le public, & la conſeruation de l'eſpece; les deux autres, le particulier & le ſeul intereſt de l'indiuidu qu'elles ſouſtiennent. Et partant la generatiue eſt d'autant plus noble que ſa fin eſt plus releuée.

Que ſi vous voulez ſçauoir puorquoy la nutritiue & l'augmentatiue ſe preſſoient au commencement auec tant de haſte & de promptitude, on vous reſpondra, que ce n'eſtoit que pour le ſeruice de celle-cy, qui d'ordinaire attend la conſiſtance parfaite de ſon ſujet, pour operer meurement & auec plus de vigueur, où eſtans paruenuës, comme elles ſe repoſent en quelque façon (au moins au reſpect de l'augmentation du propre ſujet) elles fourniſſent de matiere, qui eſt elaboürée par la generatiue auec tant d'adreſſe & d'induſtrie, que ſous vn petit corps fluide & poreux, comme dans les animaux, elle y renferme toutes les idées du corps animal; de maniere que la moindre partie les contient toutes, comme la plus grande, & ne manque iamais de les faire eſclorre & les pouſſer au dehors par l'eſprit qui y preſide, pourueu qu'elle

qu'elle ſoit receuë dans le lieu conuenable qui luy eſt deſtiné à cet effect.

Si donc vous voulez ſçauoir qu'eſt-ce que cette vertu generatiue dans le ſuiet viuant & animé, ſouuenez-vous que ce n'eſt autre choſe que cette faculté par laquelle il produict ſon ſemblable en ſubſtance, & ce par le moyen d'vne ſemence, ou d'vne choſe qui luy eſt aucunement proportionnée & luy correſpond, comme le ſurgeon de l'arbre ou de la plante, par lequel nous trouuons l'art de multiplier & d'en conſeruer l'eſpece.

Entre les choſes viuantes, il s'en trouue qui ſe produiſent d'elles-meſmes & s'eſchappent facilement des cellules de leur ſemence, comme les grains & les oignons, que nous voyons germer d'eux-meſmes & arriuer au poinct de la perfection qui leur eſt marquée, du moins autant qu'il leur eſt poſſible à raiſon des depoſitions qui les aſſiegent & les enuironnent.

D'autres ne peuuent naiſtre ny s'échapper de leurs profonds cahos que par le miniſtere d'autruy. C'eſt ainſi que l'homme, le lyon, le cheual & tous les animaux veritablement parfaits ne peuuent eſtre produits que par le meſlange & l'accouplement du maſle & de la femelle.

D'autres participent aucunement du premier & du ſecond degré; du premier, en ce qu'ils s'engendrent par fois d'vne matiere

corruptible preexiſtente ; mais comme elle eſt differente en ſubſtance du ſujet produit, auſſi diſons-nous que ce n'eſt qu'improprement. Du ſecond, en ce que d'ordinaire ils ſont engendrez comme les autres animaux. En cét ordre nous placerons les ſouris, & inſectes de tout genre, qui tantoſt par la corruption & le desbris d'vne matiere eſtrangere, tantoſt par voye de generation naturelle, ſont engendrez, & ſe produiſent en la famille de l'Vniuers.

TEMPERAMENT.

LE temperament n'eſt autre choſe, à vray dire, que l'harmonie & le meſlange des quatre premieres qualitez, chaud, froid, ſec & humide dans vn ſujet viuant & animé.

Si le temperament eſt de poids, & tel qu'il eſt requis pour la perfection d'vn ſujet, nous le diſons eſtre dans vn certain equilibre, lors qu'entre les qualitez il n'y en a pas vne qui domine plus que l'autre, ny qui ſe meſle de gourmander ſa compagne, quoy qu'ennemie.

Si de proportion, pour lors il y a quelque empire & domination d'vne qualité ſur les autres, de maniere pourtant qu'elle n'eſt pas touſiours vitieuſe ; car bien que dans le corps animal, la chaleur qui en eſt la vie, domine le froid, ſi eſt-ce que cette proportion

eſt

est loüable, & cette inégalité est iuste & pretieuse.

Le temperament de proportion est simple ou composé; simple, quand vne seule qualité domine sur les trois autres; composé lors que deux qualitez s'accordent entre-elles pour commander les deux autres, & c'est ainsi que la chaleur secouruë de l'humide, forme cét humide radical en tout sujet viuant, & que dans l'animal, le chaud & l'humide se trouuent auec plus de superiorité & de domination que le froid & le sec.

De là vient que ceux d'entre les hommes qui abõdent plus en sang, & en pituite, en bile, ou en melancholie sont appellez sanguins, flegmatiques, choleriques & melãcholiques, qui vaut autant à dire que chauds & humides, froids & humides, chauds & secs; froids & secs, bien qu'en effect les quatre humeurs soient necessairement meslangées en chacun de ces temperaments en particulier.

Les sanguins sont beaux, agreables, plaisants, facetieux, de bonne compagnie, voluptueux, ciuils, aimables, mais non pas d'vn esprit releué,

Les pituiteux sont endormis, pesans, paresseux, aiment la bonne chere, ne s'adonnent qu'à des choses basses & viles; ils sont pour l'ordinaire auaricieux & deffians, tout leur fait ombrage, en vn mot ils sont stupides & de peu d'esprit.

Les bilieux sont choleres, prompts, le-

gers, inconſtans, amoureux de tout ce qu'ils voyent, ambitieux, ſolaires, c'eſt à dire capables de tout entreprendre, mais difficilement peuuent-ils continuer, s'il ne ſont meſlez d'vn peu de Melancholie, comme d'vn Saturne capable d'arreſter ce Mercure & luy faire produire les plus belles choſes : de ce temperament ainſi meſlangé & detrempé dans vne melancholie, non pas terreſtre, mais aërienne, partent toutes les belles lumieres & les excellences dont l'eſprit humain eſt capable.

Les melancholiques ſont ſolitaires, opiniaſtres, triſtes, auares, pareſſeux, enuieux, craintifs, timides, ſerieux, à peine ſe mettent ils en cholere, mais depuis qu'ils y ſont, il eſt bien difficile de les appaiſer, parce que cette terre ſulphurée & onctueuſe venant vne fois à prendre feu, mal-aiſément ſe peut-elle eſteindre En fin ils ſont de peu d'eſprit, & bien plus propres au labourage & à la guerre, qu'à toute autre choſe.

Mais bien qu'il n'y ait que ces quatre claſſes de temperaments, ſi eſt-ce que la difference de leurs meſlanges & de leurs degrez forme autant d'hommes particuliers & differents d'humeurs, d'eſprit & d'inclination, que nous voyons de viſages diſſemblables.

DE

DE LA FAIM ET DE LA SOIF.

AVtant de pas que nous faisons en la descouuerte des secrets de la nature, autant de merueilles se desuelopent & se manifestent à nos yeux.

L'animal pour n'estre pas comme la plante tousiours pendu à la mammelle de sa mere nourrice, auoit besoint d'estre aduerty par quelque sentinelle interieure & secrette, lors que l'aliment vient à manquer & deffaillir à ce grand cuisinier qui ne fait autre chose que preparer la nourriture, sans qu'il pretende autre gloire que de principal ministre de toutes les parties qui nous paroissent exterieurement si agreables & reuestuës de tant de beautez & de splendeur celeste, soit par vn tein plus doux & mieux temperé que la rose, soit par des yeux plus beaux, plus estincelants & plus animez que les astres. C'est pour cette raison qu'il falloit luy donner la faim pour nous aduertir de luy preparer grossierement dequoy s'employer & se satisfaire par le pain & la viande qui se broyent sous les dents.

Et parce que la viande ne peut cuire à propos dans la marmite, qu'elle ne soit abbreuuée d'eau, la soif a esté donnée pour compagne à la faim, d'où vient que d'ordinaire elles marchent ensemble.

La faim, dit Aristote, n'est autre chose

que

que la demande ou l'appetit du ſec & du chaud; & la ſoif ſelon le meſme, la neceſſité & l'exigence du froid & de l'humide; le ſec & le chaud abondent en l'aliment, comme le froid & l'humide dans la boiſſon.

Mais ce deſir de manger, cet appetit qui ſe forme en noſtre eſtomach, ne ſe produit pas tout à coup, il garde ſes ordres & obſerue ſes meſures. La premiere marche qu'il fait eſt de laiſſer vne certaine indigence de l'alimẽt au fonds de l'eſtomach, d'où vient que par la ſeconde, ſon ventricule qui ſe reſerre par trop, nous picotte à raiſon de ſa vacuité & de ſon vuide qui demande à eſtre remply. La troiſieſme produit vne certaine poincte de petite douleur, qui par la quatrieſme ſe porte à la fantaſie, pour aduertir les ſens & les mettre en alarme & à la queſte de ce qui eſt neceſſaire.

Et comme ils ne trouuent point d'autre remede pour appaiſer ce complaignant que l'aliment; de là vient la cinquieſme & derniere marche, qui eſt l'appetit qui ſe forme & s'eſueille en la faculté concupiſcible, pour appaiſer la douleur qui s'excite dans l'eſtomach & ſe conſomme dans l'appetit; s'il ne fait diligence d'y remedier par les facultez ſeruantes & ſouſmiſes à ſes fonctions.

La ſoif fait le ſemblable dans le ventricule & quelque choſe de plus, comme plus neceſſaire en quelque façon pour empeſcher que la chaleur & la ſeichereſſe ne mettent le

feu

feu à ſa maiſon ; d'où vient que la gorge deſſeichée ſouffre vne ſi grande incommodité qu'il faut courir au remede, remede plus copieux que celuy de l'aliment, comme il eſtoit plus neceſſaire. C'eſt pour cette raiſon que tant de riuieres, tant de ſources & de fontaines ſont expoſées à l'vſage & bienſeance des animaux.

Les plantes ſont ſuiettes à la faim & à la ſoif, quoy que lente & tardiue, & ſatisfont à l'vne & à l'autre, lors qu'elles ſont arrouſées parce que le ſel de la terre qui ſe trouue deſtrempé, eſtant rendu fluide, eſt par ce moyen attiré par les racines, qui ſont autant de petits eſtomachs & de petites bouches qui tettent & ſuccent ſans ceſſe iuſques à ce que leur faim & leur ſoif ſoit appaiſée.

Que s'ils reçoiuent trop de nourriture par vne trop grande inondation, outre que le ſel ſe trouue noyé en beaucoup d'eau, comme pour attirer leur aliment, elles aualent beaucoup plus d'eau qu'il ne leur en faut, leur humide naturel & radical s'affoibliſt & ſe debilite, d'où ſe forment des indigeſtions qui les deſtruiſent, les corrompent & les pourriſſent.

Et ſi d'ailleurs le ſel de la terre n'eſt abbreuué & delayé par la concoction de l'eau, l'aliment n'eſtant plus communicable à raiſon de ſa dureté, elles demeurent affamées & deſſeichées ; d'où vient qu'elle ſe

fan

fannent, qu'elles tombent en langueur & meurent enfin, ſi elles ne ſont promptemẽt ſecouruës.

Par ces deux extremitez, il eſt facile de iuger qu'il n'y a que la voye moyenne capable de les entretenir, & les engraiſſer pour conſeruer leur embonpoint, iuſque au periode de leur cheute naturelle.

LA SANTE' ET LA MALADIE.

LA ſanté & la maladie ſont les deux poles qui balancent les plus beaux de nos iours. Bien-heureux ceux qui ſont à vne telle eleuation du premier, qu'ils ne s'apperçoiuent du ſecond que tres-rarement. Et plus heureux encors ceux qui ſous la domination de celuy-cy, viuent comme dans vn regne de ſouffrances, de douleurs & d'incommoditez, pourueu qu'ils ſçachent les appliquer vtilement à la Croix du Sauueur du monde & à la gloire de Dieu.

La ſanté eſt proprement l'accord de l'harmonie paiſible des quatre qualitez, dans le temperament de l'animal, requis pour toutes les fonctions de la vie, de la ſenſation & du raiſonnement.

De meſme que pour faire vne excellente muſique, il faut que toutes les voix ſoient d'accord, & qu'elles ſoient regies par vne ſeule meſure; auſſi faut il vn grand attirail de cauſes moyennes & ſubordonnées, maiſ-

treſſes

treſſes & miniſterielles regies par l'ame pour l'accord de la ſanté.

Et comme pour troubler cette bonne muſique: vne corde mal touchée, vne ſeule voix diſſonante ſuffit; auſſi pouuons-nous dire que pour paſſer de l'eſtat de la ſanté à celuy de la maladie, il ne faut deſmonter qu'vne cheuille, & le moindre deffaut ou excez qui trouble ou altere la iuſteſſe d'vn bon temperament, produict ce faux accord que les Naturaliſtes appellent maladie.

Et pour ſuiure encores noſtre premiere comparaiſon, de meſme qu'entre les habitans de la terre, les vns ont l'vn des deux poles continuellement eleué ſur la teſte de leur region; les autres les ont aux pointes qui marquent le couchant & le leuant de leur horiſon, & d'autres comme les voyageurs ont tantoſt l'vn pour point vertical & tantoſt l'autre, ſelon la diuerſité des pays qu'ils courent,

Auſſi diſons-nous qu'entre les climats des temperamens differens, les vns ſont placez aduantageuſement par le bon Genie de leur naiſſance, ſous le pole de la ſanté, les autres ſous celuy de la madie; d'autres les regardent tous deux & ne ſont bonnement ny ſains ny malades, à le prendre à la rigueur. D'autres encores comme pelerins voyageurs courent tantoſt de l'vn à l'autre, du pole de la ſanté à celuy de la maladie

maladie,comme font la plus part des temperamens humains,& ceux principalement qui flattez des careſſes de la fortune,ſe plaiſent & s'entretiennent dans la molleſſe des voluptez ſenſuelles, qui ne connoiſſent point de mediocrité, & ne ſe peuuent ſatisfaire qu'ils ne paſſent à l'excez, ou pluſtoſt qui ne ſe cõtentent point, que lors qu'ils ſe trouuent contraints de ſe meſcontenter eux-meſmes,& ſe reprocher le deffaut de leur intemperance.

Et parce que la maladie eſt d'ordinaire la mere de la douleur, il ſe peut dire que celle-cy n'eſt rien autre choſe qu'vne certaine affection ou qualité faſcheuſe en l'appetit ſenſitif, procedante de la lezion, bleſſure & offence de la nature en quelque partie du ſujet animé.

Enfin comme la ſanté ſuppoſe trois choſes pour ſa perfection,la bonne conſtitution des parties ſimilaires, la ſymmetrie & correſpondãce des diſſimilaires, & l'vnion paiſible des vnes & des autres.

La maladie tout de meſme pour cauſes principales & maiſtreſſes trois groſſes ſources, d'où s'eſcoulent vn nombre infiny de ruiſſeaux maladifs & incommodans;l'intemperie des quatre humeurs ou qualitez,la diſproportion vitieuſe ou la diſpoſition maligne de l'vn des membres du corps ; & la ſolution de continuité qui ſe fait par le glaiue, le fracas ou la deſunion des eſprits vitaux en quelque partie que ce ſoit.

LA VIE ET LA MORT.

VOicy les deux puissances de la terre où tous les mortels doiuent aborder pour rendre leur hommage & payer le tribut? l'Orient & le Couchant de nostre vie, se regardent d'vn aspect necessaire, ineuitable & continuel. Que si celuy-là dans la tendresse de nos iours, nous remplit les yeux de larmes & la bouche de cris & de plaintes; Celuy-cy bien plus rigoureux, accable nostre pensée de troubles & de frayeurs, nostre conscience d'effrois & de crainte, & nostre cœur de mille douleurs sans remedes, si le iour de la grace & le bel astre de la Croix, comme vne heureuse constellation ne dissipe tous ces orages dont les humains sont menacez.

La vie (selon le Philosophe) est la demeure de l'ame vegetatiue dans la chaleur naturelle de l'humide radical; de maniere que la vie n'est pas l'ame du sujet animé; mais l'operation de l'ame dans le sujet viuant & animé.

Et bien que la vie appartienne proprement à l'ame vegetatiue, & non pas à la sensitiue & raisonnable, puis que celle-là est formellement le principe de la sensation & celle-cy du raisonnement, l'vne & l'autre toutefois contiennent la premiere virtuellement & par excellence; mais cette pos-

session

ſeſſion n'eſt pas ſuffiſante pour placer la vie ailleurs que dans l'ame vegetatiue, eſtant certain que la ſenſitiue ne vit proprement & formellement que par le degré de la vegetatiue qu'elle contient.

Le ſuject qui abonde en humide radical (que nous pouuons dire eſtre vn huile & vn baulme pretieux reſpandu par tout le corps) eſt de longue vie, parce qu'il reſiſte fortement aux attaques de la chaleur, dont il eſt aſſiegé & battu continuellement, & d'autant plus qu'il eſt viſqueux, d'autant eſt-il plus robuſte.

D'où vient que les animaux de la terre ſont d'vne plus longue vie que les poiſſons, & que les arbres; au moins ceux dont l'humide eſt plus viſqueux, ſont d'vne durée plus longue que les autres, comme les cheſnes qui ſe maintiennent iuſques à trois ſiecles entiers.

Il ne ſuffit pas encores que l'humide ſoit en abondance s'il n'eſt bien temperé; car de meſme qu'vn grand bucher bien embrazé ſe conſommera pluſtoſt qu'vne ſeule buche expoſée à vn petit feu; ſi la chaleur eſt trop eleuée au delà de ſes iuſtes meſures, elle produira vne vie dont le pouls ſera haut eleué, & la lumiere bien ardante, mais de peu de durée. d'où ſe forment ces grands foyers deuorans, qui pour conſommer beaucoup d'alimens, ne laiſſent pas d'eſtre maigres pour l'ordinaire, par l'excez intemperé du feu qui

qui les domine & ne ſont pas de longue vie.

Si la ſobrieté eſt la plus ſeure voye pour arriuer à l'heureuſe iouïſſance d'vne vie longue & paiſible ; la vigueur des parties deſtinées à la coction des alimens & à l'expulſion de leur ſuperfluité ne contribuë pas peu à ce bon effect, & comme les contraires s'expliquent & ſe donnent à connoiſtre par leurs oppoſez, il ne faut qu'enuiſager les cauſes d'vne longue vie, pour iuger quelles ſont celles qui ſont capables de la racourcir, & en diminuer le terme.

La mort n'eſt autre choſe que le delogement & le depart de l'ame vegetatiue de ſon humide radical ; ce qui arriue lors que l'harmonie des qualitez, ne la peut plus enchanter ny la retenir par la douceur de leur concert.

Elle eſt violente ou naturelle. La violente eſt celle qui preuient le terme ordinaire de l'aage preſcrit à la nature de la choſe viuante, ſoit que la cauſe en ſoit exterieure, comme d'vn coup d'eſpée ſoit interieure par le poiſon.

La nature proprement eſt celle qui arriue iuſques au bout de la carriere qui luy eſt marquée, & qui ſans violence & precipitation, conſomme à loyſir toutes les prouiſions & les viures qu'elle auoit appreſtez pour cette longue traitte, ie veux dire ſon humide radical ; à plus prez comme le flambeau allumé qui ſe deſtruit peu à peu, ſans

qu'

que la force du vent ou l'agitation de l'air, entreprenne de battre la flamme contre la cire pour la faire fondre, & diminuer le temps de ſa durée ordinaire.

Toute mort eſt proprement momentanée, parce que la ſeparation de l'ame vegetatiue d'auec l'humide radical ſe fait en vn inſtant; mais parce qu'il y a des corps qui tombent peu à peu, ſous l'effort d'vne longue maladie, de là vient que cette mort eſt appellée ſucceſſiue; ſi bien qu'à le prendre ſur ce pied, il ſe pourroit dire en quelque maniere que noſtre vie n'eſt autre choſe qu'vne mort lente, puis que chaque moment en deſrobe & diminuë quelque petite partie.

AME SENSITIVE.

QVelques aduantages que nous ayons donné à l'ame vegetatiue, elle n'eſt que le ſoubaſſement de la ſenſitiue; d'où vient que celle-cy ne pourroit preſider à la ſenſation & operation des ſens, ſi virtuellement elle ne contenoit toutes les vertus & les excellences de celle-là.

Les Stoiciens en ont fait tant d'eſtat qu'ils n'ont pas voulu admettre les plantes & les arbres en l'ordre des choſes animées, pour ne point amoindrir ny diminuer l'honneur que peut pretendre la vie des animaux.

Et parce que tout animal doit eſtre pourueu

ueu, de sentiment, il est facile de le comprendre sous vne definition de deux ou trois termes en le disant ; vn sujet viuant & sensible.

Et parce que le grand nombre de ses especes semble nous ietter dans vne impossibilité morale d'en faire les remarques ; nous nous arresterons à la plus generale diuision qui s'en fait d'ordinaire en quatre classes, estant vray que tout animal est terrestre, aquatique, aërien ou amphibie, c'est à dire, participant des deux regions, comme d'eau & de terre ; tels que sont quelque oyseaux qui naissent en pleine mer, au mas des vaisseaux, qui ne sont proprement ny chair ny poisson, & dans ce meslange conseruent quelque chose de la nature de l'vn & de l'autre.

LE SENS OV SENSATION.

LE sens en general est vne faculté exterieure ou interieure commune à l'homme & à la beste ; exterieure, la veuë, le goust, l'ouye, l'odorat & le toucher : ce dernier d'ordinaire est appellé sentiment, comme le plus diffus & le plus respandu de tous.

L'interieure est ce que nous appellons sens commun, parce qu'il est le centre dont les autres partagent la circonference, comme les cinq poincts principaux du cer-

cle

cle de la ſenſation dont toutes les lignes vont aboutir à ce point commun & indiuiſible. Phantaiſie à raiſon du phãtoſme qui ſe forme en ce petit point comme vne image de la choſe, capable de mouuoir & porter l'appetit vers l'obiet preſent ou abſent.

D'en eſtablir dauantage comme d'autres qui adiouſtent l'eſtimatiue & la memoire, c'eſt vne multiplication aucunement ſuperfluë; puiſque la phantaiſie peut ſatisfaire à toutes trois, & que pour empeſcher la confuſion, il eſt plus à propos d'accroiſtre ſes puiſſances en vertus, que de les multiplier en nombre.

Les ſens exterieurs reconnoiſſent deux ordres, l'vn de neceſſité, l'autre de dignité.

Par la neceſſité le toucher marche à la teſte des autres & ſe trouue ſuiuy du gouſt, de l'odorat, de la veuë.

Par la dignité cét ordre ſe renuerſe, la veuë gaigne le premier rang, l'ouye, l'odorat, le gouſt & le toucher marchent en ſuitte.

Les Philoſophes ont bien de la peine à s'accorder ſur la queſtion qu'on fait touchant l'action ou la paſſion des ſens; les vns tiennent qu'elle eſt vne qualité purement actiue, d'autres au contraire purement paſſiue.

Mais comme la voye du milieu eſt auſſi la voye d'accord, il eſt plus à propos d'y faire ferme & ſouſtenir que le ſens eſt vne faculté

faculté ou puissance actiue & passiue sous diuerses considerations.

Faculté actiue, entant qu'elle concourt à la sensation, qui est proprement l'operation du sens, lors qu'il est atteint par l'espece de l'obiet. C'est ainsi que vostre œil agit auec l'espece qui luy est enuoyée de la part du tableau qu'il a present deuant soy, autrement cette action ne seroit pas proprement vitale, puisque pour estre de cette qualité, il faut que la faculté comme principe de vie, prenne part à l'operation appellée vitale.

C'est pour cette raison, que les Theologiens ne peuuent admettre les especes impresses en l'ame bien-heureuse, à la mode des images des choses qui sont representées dans les miroirs; dont la glace reçoit simplement le rayon, qui de soy-mesme se refleschit, sans qu'elle puisse prendre aucune part à cette action.

Et d'ailleurs, comme les choses superieures en dignité, sont aussi plus nobles que leurs inferieures, il est certain que la vegetatiue ayant l'honneur de participer en l'action qui s'exploitte par ses facultez, la sensitiue à plus forte raison, ne sera pas estimée vne souche sans action.

Faculté passiue, soit entant qu'elle reçoit les especes des obiets, soit entant que la sensation est vne action immanente en la partie sensitiue; d'où vient qu'il est ap

pellé ſens ; nom qui eſt proprement de paſſion, eſtant vray que les choſes empruntent leur tiltre & leur denomination de la qualité plus apparente & remarquable.

Ce qui a donné ſuject à quelques-vns de vouloir mettre en auant, que le ſens eſtoit vne faculté puremẽt paſſiue, eſtimans qu'elle n'eſtoit employée qu'à ſouffrir, comme la butte des obiets qui l'aſſiegent, l'enuironnent & l'attaquent de toutes parts.

ESPECES INTENTIONNELLES.

DE meſme que le Soleil porte les rayons de ſa lumiere du point de l'orizon au couchant, par vne action momentanée, auſſi pouuons-nous dire que la nature a pourueu tous les obiets ſenſibles, i'entends ceux qui peuuent eſtre apperceus par les ſens, d'vne certaine vertu capable de pouſſer & enuoyer au dehors vne qualité qui eſt propremẽt leur image, & que nous appellons eſpece intentionnelle, c'eſt à dire eſpece ou image ſenſible & de telle vertu qu'elle ne peut eſtre veuë ny apperceuë, bien qu'elle conſerue la force de repreſenter ſon obiet dans l'organe dignement diſpoſé à la receuoir.

Autrement ne ſeroit-ce pas vn cahos & vne confuſion eſtrange, de voir en chaque petit point de l'air, peſle meſle toutes les images des obiets qui l'enuironnent, ſoit du Ciel ſoit de la terre, ſoit à droit, ſoit à gauche,

gauche, ſupposé que d'elles-meſmes elles fuſſent colorées, senſibles & apperceuables.

Ce qui eſt ſi facile à verifier, qu'il n'y a qu'à mettre vn miroir en tel point de l'air qu'il vous plaira de choiſir, pour y deſcouurir à diuerſes repriſes & ſituations toutes les eſpeces des choſes circonuoiſines; de meſme qu'en chaque petit endroit de voſtre chambre, l'image de vos ſuperbes tapiſſeries & de tous vos meubles s'y conſerue en vn point.

Point merueilleux, & qui ne ſouffre en ce miniſtere aucune diuiſion de ſoy-meſme, ny confuſion d'eſpeces en la repreſentation des choſes qui y ſont contenuës.

Sans diuiſion de ſoy meſme, puiſqu'autãt de points que vous pouuez vous imaginer, ſont autant de centres où aboutiſſent en meſme temps toutes les images des obiets prochains qui peuuent tous eſtre apperceus, expoſant la glace de voſtre miroir diuerſement pour en faire l'eſpreuue: que ſi en ce petit point toutes les images y ſont apperceuës, ie puis dire qu'elles y ſont indiuiſiblement.

Sans confuſion d'eſpeces, puiſqu'elles ſont toutes ſi ſaines & ſi entieres en ce petit point, que par vne penetration inſenſible (& que nous ne pouuõs expliquer) elles habitent les vnes dans les autres ſans s'incõmoder, ny ſe troubler en leurs fonctions.

Et quoy que leur operation ſoit de ren-

dre toutes choſes ſenſibles, ſi eſt-ce qu'elles n'acquierent la force de ſe rendre ſenſibles qu'en l'organe proportionné à leur vertu, tant le procedé de la nature eſt doux, modeſte & reſpectueux en toutes choſes.

Cette verité bien examinée eſt peut-eſtre vne des grandes merueilles du monde, & ceux dont la penſée temeraire s'eſleue iuſques dedans le Ciel, pour vouloir aſſuiettir le myſtere de la Trinité, l'Vnité d'eſſence l'inconfuſion des Perſonnes reellement diſtinctes, & toutes les choſes Diuines, à la foibleſſe & au caprice de leur raiſonnement, n'ont qu'à faire ferme ſur cette ſimple conſideration naturelle, pour y trouuer l'eſcueil de leur vanité & le desbris de leur ſapience mondaine.

Et bien que cette ſorte d'eſpece intẽtionnelle s'explique & ſe faſſe mieux entendre & conceuoir du ſens de la veuë que des autres; ſi eſt-ce neantmoins qu'elle ſe conſerue le meſme priuilege au reſpect de l'ouye & de l'odorat, dont la ſenſation ou l'operation ne ſe peut faire autrement que par l'entremiſe de l'eſpece intentionnelle.

Bref, il n'y a point d'obiet exterieur & eſloigné qui ſe puiſſe communiquer à nous & ſe rendre ſenſible, autrement que par ſon image, que nous appellons eſpece intentionnelle, laquelle toutefois change bien ſouuent de nom, ſelon les organes differents où elles abordent, au reſpect de l'œil elle

eſt

eſt appellée viſible, au nez odorable; à l'oreille ſonante ; dans la phantaiſie, elle eſt dite phantoſme, par ce que de meſme que les phantoſmes ne ſont que la figure d'vn corps qu'ils repreſentent,

La phantaiſie plus épurée que les ſens exterieurs, reçoit l'eſpece auec plus d'impreſſion. D'où vient qu'eſtant éueillée les ſens exterieurs ſe rendent ſi delicats, que pour peu que les choſes qui leur ſont en auerſion, les approchent, ils deuiennent tous heriſſez par l'horreur que la phantaiſie eſt capable d'en conceuoir.

Si au contraire elle eſt endormie, il n'y a rien de ſi paiſible que le ſens; touchez & maniez le corps qu'vn profond ſõmeil enſorcelle, ſemble-il pas qu'il ſoit mort, ſi vous en oſtez la chaleur & la reſpiration?

Que ſi cette meſme eſpece eſt preſentée à l'entendement, elle change de nom & de qualité, auſſi bien que de ſubſtance; puiſque de phantaſtique & ſenſible qu'elle eſtoit en l'imagination, elle deuient intellectuelle, dont nous auons palé autre part.

Enfin, pour la definir, entant qu'eſpece intentionnelle, on peut dire que c'eſt vn ſigne qui repreſente à la faculté ſenſitiue, autre choſe que ce qu'il eſt, ſans toutefois qu'il ſe repreſente ſoy-meſme. Il repreſente autre choſe que ce qu'il eſt, puiſqu'il repreſente l'obiect, ſans qu'il ſe figure ſoy-

meſme; ſa vertu, & ſon deſſein n'eſtant pas de ſe faire apperceuoir, quoy que ſenſible, mais ſeulement autruy, dons il crayonne la preſence.

NECESSITE' DE L'ESPECE INTENTIONNELLE.

CE n'eſt pas ſans raiſon que les Philoſophes ſe ſont trouuez obligez de conuenir entre-eux de cette ſorte d'eſpece, que nous appellons intentionnelle. Leur fondement principal eſt, qu'il n'y a point de ſuject qui puiſſe agir ſur vne choſe diſtante de ſoy. Donc, il faut que le ſuject ſoit proche de la choſe, ou par ſoy ou par autruy qui ſert comme de milieu conioignant pour vnir ces deux extremitez eſloignées.

Miniſtere de telle neceſſité que ſans ſon entremiſe, il ne ſe feroit point de contact, c'eſt à dire d'vnion; car quelle apparence de dire vny, ce qui ſeroit neceſſairemẽt deſvny dans noſtre hypotheſe & ſuppoſition.

Donc comme pour toucher vne choſe il faut que ce ſoit mediatement & par autruy; (comme celuy qui touche vne muraille du bout de ſon baſton) ou immediatement, c'eſt à dire à main nuë & deſcouuerte; tout de méme diſons-nous, les obiects ne nous peuuent toucher que mediatement ou immediatement.

Or eſt-il que les obiects eſloignez comme

me le Ciel & les aſtres ne laiſſent pas d'eſtre ſenſibles & viſibles, puiſque nous les apperceuons; donc comme à raiſon de leur eſloignement, ils ne nous peuuent toucher immediatement par leur propre ſubſtance, il faut que cette operation ſe faſſe par vn entremeteur.

Et par ce qu'il n'y en peut auoir de plus conuenable que l'eſpece intentionnelle & ſenſible, la voila dignement eſtablie & demonſtrée.

Pour comble de ce raiſonnement, adjouſtez que la phantaiſie cõſerue les images des choſes, puis qu'elle les réueille en l'abſence meſme des obiects; & comment les réueiller ſi elle ne les auoit receuës? luy arriue-t'il quelque marchandiſe par autre voye & par vne autre porte que celle des ſens? peut-elle eſtre vnie ſubſtantiellement à quelque obiect exterieur? nullement.

Il reſte donc que l'obiect produiſe & pouſſe hors de ſoy continuellement ſon eſpece intentionnelle, par laquelle il ſe rend ſenſible.

Mouuement continuel & ſans relâche, de meſme que le Soleil par vn acte continu & infatigable, porte hors de ſoy les rayons éclatans de ſa lumiere.

Et de meſme que la chaleur qui ſe communique à quelques corps naturels s'eſtans approchés du feu, ne ſe produit pas en vn inſtant, mais peu à peu & par vn progrez

ordonné ; ainſi l'eſpece intentionnelle quoy que momentanée, conſerue vn certain ordre pour ſe rendre ſenſible, & paſſer en la phantaiſie ; lequel s'il n'eſt de temps au moins eſt-il de nature & de raiſon, puiſque la main doit eſtre touchée auparauant que la phantaiſie en reçoiue la douleur, ſuppoſé qu'elle ſoit impreueuë.

OBIECT SENSIBLE.

L'Obiect ſenſible eſt propre ou commun. Il eſt appellé propre, quand il n'affecte qu'vn ſeul ſens à la fois & ſe partage en cinq claſſes, par ce qu'il regarde la veuë, l'ouye, le gouſt, l'odorat ou le toucher.

Le commun eſt, celuy qui affecte deux ſens à la fois ; c'eſt ainſi que la choſe que vous tenez à la main & regardez en meſme temps, occupe deux de vos ſens tout à la fois, la veuë & le toucher, appellé commun, à raiſon de cét effect.

Ariſtote le diuiſe pareillement en cinq ordres, la grandeur, la figure, le nombre, le mouuement & le repos.

Pour faire que la choſe ſoit apperceuë telle qu'elle eſt, il faut trois choſes, la premiere que l'obiect ſoit dans vne diſtance proportionnée ; la ſeconde que la diſpoſition de la faculté ſoit bonne, ſaine & vigoureuſe ; la derniere que le moyen ait de

ſoy

ſoy les diſpoſitions requiſes pour ce commerce.

Le ſens ne peut vaquer ny s'emanciper hors la ſphere de ſon actiuité. D'où vient, que la veuë ne peut entendre, l'ouye ne peut voir, & ainſi des autres.

Ce n'eſt pas que le ſens ne puiſſe ſe meſconter par fois, l'experience n'en eſt que trop commune, mais en ce cas il faut qu'il y ait quelque choſe à redire en l'vne des trois conditions preſentement remarquées.

De là vient, que les choſes extremement eſloignées, quoy que brunes, paroiſſent noires, que la veuë foible a beſoing de groſſir & multiplier les eſpeces; & que le verre coloré repreſente toutes choſes de ſa liutée.

Que ſi nous voulons conſiderer le ſenſible a l'égard du ſens qui luy eſt proportionné, il ne conſtituera qu'vne ſeule & meſme eſpece; ſoit à raiſon de la veue de l'homme, ſoit à raiſon de la veue de la beſte; eſtant vray que cette faculté ſenſitiue, entant que purement ſenſitiue & conioincte à l'organe, n'eſt point d'autre nature en l'homme qu'en l'animal

Et comme la chaleur, entant que chaleur produite par le Soleil, en vne perſonne qui ſue ſous la preſſe & l'ardeur de ſes rayons, n'eſt pas d'autre nature que celle qui fait ſuer le iour d'apres la meſme perſonne dans vne eſtuue; tout de meſme

auſſi bien que la viſion de l'homme parte d'vn principe different en nature de la viſion de la brute, ſi eſt-ce que celle-là ne differe point de celle-cy en eſpece & entant que pure viſion.

LA VEVE.

LA veue a tant d'excellences ſur les autres ſens, qu'à peine peut-elle entrer en comparaiſon auec eux; & l'œil eſt vn organe ſi pretieux & ſi admirable, que le Soleil meſme que nous pouuons dire eſtre le ſeul œil du monde (que les Poëtes nous ont repreſenté ſous la figure de leur Cyclope) a bien voulu en prendre la figure & la repreſentation, auſſi bien que le nom.

Et s'il nous eſtoit permis de monter plus haut, ie ne dis pas au logement de ces eſtoilles fixes, qui ſont les yeux de la nuict, mais en la demeure de ces yeux eternels, i'entends ces ames bien-heureuſes, dont la vie ne conſiſte qu'en la veue; Veue, amoureuſe, infatigable & bruſlante d'vne diuine ardeur qui ne doit iamais ſe conſommer ny ſe ralentir; que dirions-nous à l'auantage de la veue?

Mais par ce que nos yeux n'ont pas aſſez de fermeté pour ſupporter vn ſi grand éclat de lumiere, r'enfermons les dans l'eſtendue limitée de leurs vertus, auſſi bien que de leurs obiects.

L'obiect

L'obiect de la veue, eſt ce proprement qui eſt lumineux & coloré, d'où vient que pour la definir, nous diſons qu'elle eſt vn ſens exterieur, par lequel nous appercenons la lumiere & la couleur.

Et par ce qu'il faut connoiſtre cet organe & enſemble ſon acte, auant que de paſſer à ſon obiect, il nous en faut faire l'anatomie & en deueloper les parties.

DES PARTIES DE L'OEIL.

NOus diſons que l'œil eſt vn organe formé de ſept muſcles, cinq tuniques, trois humeurs & le nerf optique.

Les ſept muſcles ont chacun leur emploi; l'vn d'eux a charge de leuer l'œil en haut, vn autre de le baiſſer, vn le cõduit à gauche, l'autre à droict, il y en a deux qui preſident à ſon mouuement circulaire; le dernier le ſouſtient, le lie & l'attache dans ſon ſiege.

Les tuniques ont des noms differents, qu'elles empruntent de la diuerſité de leurs conſtitutions particulieres; la plus intime & profonde eſt appellée chryſtalline parce qu'elle faict office chryſtal ou de glace de miroir, & eſt ſi ſubtile que quelques vns luy donnent le nom de toile d'aragnée; toile qui enuironne l'humeur chryſtalline, dont nous parlerons preſentement appellée aretine.

La ſeconde eſt dicte rericulaire, eſtat.

vray qu'elle eſt trauerſée d'vn ſi grand nombre de veines & d'arteres, qu'elle repreſente proprement la forme d'vn rets.

La troiſieſme vuée, par ce qu'elle eſt en forme d'vn grain de raiſin (que les Latins appellent Vua) ou pluſtoſt comme la bourſe d'vn grain de raiſin; par ce qu'elle a vn petit trou, en la partie anterieure, par lequel l'humeur chryſtalline, c'eſt à dire la prunelle de l'œil, eſt apperceuë & découuerte.

La quatriéme eſt cornée, parce qu'elle eſt en forme d'vne petite lamine de corne, bien mince & bien delicate, qui enuironne l'œil.

La cinquiéme eſt appellée adherente, de ce que par ſon moyen l'œil eſt comme enclaué & adherent aux oſſements qui luy ſeruent de ſiege & de throſne. Celle-cy eſt blanche, & d'vne ſubſtance graſſe & eſpaiſſe, d'où vient qu'elle ne couure pas la prunelle de l'œil, mais qu'elle luy laiſſe vn petit paſſage pour faire ſes fonctions.

Entre les humeurs, celle que nous auons dit eſtre chryſtalline, eſt la plus conſiderable. C'eſt vn petit aſtre lumineux & tranſparent qui en a deux autres, dont l'vn le deuance du coſté de l'obiect, & l'autre le ſuit & le talonne.

C'eſt pluſtoſt vne Princeſſe qui marche entre deux Dames d'honneur, dont celle qui la preuient du coſté de l'obiect, eſt appellée aqueuſe par la grande reſſemblance qu'elle a auec l'eau d'vne claire fontaine, & celle qui

la.

la ſuit; vitrée, parce qu'elle eſt tranſparante comme le verre.

Le nerf optique ſe termine doucement en la tunique de rezueil que nous auons appellé retiforme, parce qu'elle eſt ſemblable à vn rets.

Il ſe trouue reueſtu de deux membranes, dont la plus voiſine & plus prochaine qui le couure, eſt extremement mince & delicate, & ſi celle-cy peut paſſer pour chemiſe, l'autre paſſera pour ſon veſtement, parce qu'elle a plus de corps; d'où vient que de cette membrane ſe forme & ſe produit la tunique vuée, plus mince & plus delicate que celle-là.

VISION.

POur paſſer à la viſion qui eſt l'acte de cét Organe, baſty & formé de tant de pieces, il faut obſeruer qu'encores qu'vn chacun des hommes ſoit pourueu de deux yeux, qui ouuerts ne nous repreſentẽt qu'vne méme choſe veuë & apperceuë; ſi eſt-ce que l'eſpece intentionnelle de l'obiect, ne laiſſe pas d'eſtre double, & de ſe communiquer à l'vn & à l'autre des yeux.

Ce qui ſe prouue par experience, n'y ayant qu'à fermer vn œil dans le temps que vous regardez vne choſe; eſtant vray d'ailleurs, qu'elle ne laiſſe pas de vous eſtre preſente, & partant double eſpece, celle qui

paſſe

perſeuere en voſtre œil droit, & ouuert par la preſence de l'obiet; & celle qui s'eſt perduë en l'œil gauche, & fermé.

La raiſon principale de cette conformité, procede de la reſſemblance des eſpeces preſentées, & fournies de la part de l'obiet, à l'vn & à l'autre de vos yeux.

Eſpeces ſi conformes, que l'obiet n'eſt pas plus ſemblable à ſoy-meſme, que l'vne de ſes eſpeces l'eſt à l'autre.

COMME SE FAIT LA VISION.

CEtte queſtion s'eſt renduë ſi celebre dans l'eſchole, qu'elle a mis en alarme, cantonné & diuiſé les plus grands chefs de party.

Platon s'eſt perſuadé que l'œil eſtoit vn Soleil, dont la pointe des rayons eſtoit ſi vigoureuſe, qu'elle portoit facilement de la ſuperficie de la terre, iuſques à l'atteinte des Cieux & des Aſtres meſme les plus éleuez.

Et comme cette teſte eſt de grand credit, auſſi a-il eſté ſuiuy de tous les anciens Philoſophes à la reſerue d'Ariſtote, & de tous ſes Sectateurs.

Ceux-là donc ont eſtimé que la viſion ſe faiſoit par l'emiſſion ou l'expulſion des rayons viſuels, qui partent de la prunelle de l'œil, & ſe vont terminer à l'obiet, où eſtans arriuez, ils ſe reflechiſſent vers l'organe, & produiſent en cette reflexion la viſion, c'eſt à dire,

à dire qu'ils rendent la choſe viſible à l'organe.

Comme ſi pour deſcouurir de nuict vn flambeau eſloigné, i'enuoyois par mes yeux vne eſtincelle, laquelle arriuant à cét obiet eſloigné me le rendroit viſible à ſon retour.

Cette opinion a pluſieurs raiſons pour la maintenir & l'eſtayer; auſſi en a-elle bon beſoing, tant elle eſt foible & de peu de vigueur.

La premiere, ſi la veüe ne ſe fait pas par emiſſion, comment eſt-poſſible, que la groſſeur d'vne montagne ſe place dans noſtre œil, & ſoit apperceuë telle qu'elle eſt dans vn ſi petit lieu que celuy de la prunelle?

Voila vne belle apparence, mais de peu de fruict, parce qu'il eſt bien certain que la montagne n'eſt pas receuë (dans l'œil) groſſiere, terreſtre & peſante comme elle eſt; mais bien ſon eſpece, qui eſt aucunement ſpirituelle en la maniere de repreſenter les choſes.

Ce qui deſtruit vn bon nombre de leurs argumens, fondez ſur cette fauſſe maxime, qui ſuppoſe que la grandeur & capacité materielle d'vne choſe ne peut eſtre contenuë en vn ſi petit eſpace.

La ſeconde dont ils font grand eſtat, ſe puiſe de l'experience commune, contre laquelle il ſemble qu'il ne ſoit pas permis de ſe deffendre, tant elle a de credit & de luſtre.

Les

Les chats & d'autres animaux voyent de nuict ; & meſme Tybere (ſi nous croyons Suetone) & Cardan (ſi nous adiouſtons foy à ce qu'il dit de luy-meſme dans ſa ieuneſſe) iouyſſoient de cette meſme vertu. Or eſt-il que cette viſion ne ſe peut faire par la reception des eſpeces enuoyées par les objets , puis qu'elles ont beſoin de la lumiere pour vehicule, c'eſt à dire que l'air ſoit illuminé. Et partant la veuë ſe fait par l'emiſſion des rayons.

A cela nous diſons que la viſion des chats, des ſouris,& autres qui voyent de nuict , arriue de ce qu'ayans la prunelle plus remplie d'eſprits que les autres animaux,cette quantité d'eſprits lucides qui ſe reſpand au dehors , fait que les obiets deuiennent viſibles ; de meſme que l'eſcaille de quelques poiſſons , en ſe rendant viſible la nuict , fait voir en meſme temps les choſes plus voiſines.

Ce qui arriue de ce que leur lucidité,rend vne partie de l'air qui l'enuironne lucide ; de maniere qu'eſtant éclairée,toutes les eſpeces voiſines qui s'y rencontrent, ſont rendus lucides,apparentes & viſibles, ce qui eſt neceſſaire à la veuë ; ſans pour cela qu'on puiſſe inferer que cette viſion ſe faſſe par emiſſion des rayons viſuels, mais ſeulement par reception de l'eſpece renduë lucide,& par conſequent viſible & apperceuable.

Et comme la lueur de la chandelle rend

le

le lieu, où elle eſt poſée, viſible, ſans qu'on puiſſe dire que la chandelle void, mais qu'elle eſt ſeulement cauſe exterieure de la viſion; tout de meſme la lucidité qui part des yeux des animaux qui voyent de nuict, ſe reſpand en quelque eſpace voiſin, & rend les eſpeces viſibles, comme cauſe exterieure de la viſion, & non pas comme cauſe interieure & fondamentale, qui eſt celle que nous recherchons.

La troiſiéme s'efforce de releuer les ruines de la ſeconde, & comme vn autre Anthée, reprendre force de ſa cheute.

Le Baſilic eſt vn animal dont le regard veneneux, donne la mort. Les femmes de mauuaiſe conſtitution, chaque mois de l'année pendant quelques iours ſont capables de gaſter & de troubler la glace des miroüers. Et Pline meſme curieux, comme il eſt, nous parle d'vne ieune fille belle par excellence, nourrie de poiſon, qui fut enuoyée au grand Alexandre de la part du Roy des Indiens, afin que de ſon regard, elle l'empoiſonna & le fit mourir. Pourquoy donc reſiſter à toutes ces experiences, ne conuainquent-elles pas les plus opiniaſtres?

Mais pour abbatre ce Coloſſe, il ne faut qu'vne petite pierre, & ſuffit de dire que ce n'eſt point le rayon enuoyé de l'œil, qui ſe meſle de faire ces meurtres & ces aſſaſſinats, il en eſt innocent; & ſi les yeux de cette

cette ieune Indienne, eſtoient tant à craindre; c'eſtoit plus à raiſon de leur beauté eſtincellante, que de la pointe de leurs rayons eſloignez de leur ſource.

Auſſi n'eſt-ce que l'air corrompu qui s'exhale de la bouche, que les baſilics empoiſonnent l'air voiſin; & que les femmes malades, & d'vne conſtitution malſaine, gaſtent par fois les plus belles glaces.

Il y a meſme ſuiet de s'eſtonner, comme les enfans ne ſont pas rendus plus ſouuent malades, par les baiſers trop frequents de leur nourrice, & principalement à certains iours de la Lune.

Fernelius paſſe plus outre, & ne veut pas que les ſorciers puiſſent faſciner les yeux des enfans, ny troubler la tendre œconomie de leur ſanté, que par le venin dont leur corps ſont couuerts par leurs frequentes vnctions.

La quatrieſme demande, comment il eſt poſſible que la viſion ſe faſſe autrement que par l'emiſſion des rayons, puiſque pour voir vne choſe eſloignée, au lieu d'ouurir les yeux nous les reſerrons & fermons à demy, afin de pouſſer les rayons auec plus de vigueur, de meſme que la fleſche ſe décoche auec plus d'effort, lors que l'arc & la corde ſont à demy courbez.

Enfin pourquoy l'vſage des lunettes, ſi

ce

ce n'eſt pour fortifier les rayons viſuels en les multipliant ?

Nous reſpondons à la premiere difficulté, que les yeux ne ſe ferment que pour rendre la vertu viſiue plus vigoureuſe en la reception de l'eſpece, ſe deffendant d'vne grande lumiere, ou d'vn trop grand iour qui l'accableroit tout à coup.

Pour ſatisfaire à la ſeconde, nous diſons que la lunette multiplie l'eſpece de l'obiect qu'elle reçoit, & l'ayant eſpeſſie, la rend plus ſenſible qu'elle n'eſtoit auparauant, à l'eſgard d'vne veüe foible & attenuée.

La ſeconde opinion & contraire à la premiere, eſt celle d'Ariſtote, qui veut que la viſion ſe faſſe dans la prunelle de l'œil par la reception de l'eſpece enuoyée par l'obiect.

Soit parce qu'il n'y a que deux voyes pour faire la viſion, l'vne par l'emiſſion des rayons vers l'obiet, l'autre, par la reception de l'eſpece enuoyée par le meſme obiet, & comme celle-là ne ſe peut ſouſtenir, il reſte de s'arreſter à celle-cy.

Soit auſſi parce que toute ſenſation, c'eſt à dire toute operation du ſens, ſe fait en la faculté ſenſitiue, par l'experience de tous, puiſque le gouſt ſe fait au palais, l'odorat au nez, l'ouye dans l'oreille, le toucher par tout le corps, l'imagination dans la phantaiſie, & partant la viſion dans l'œil.

Soit

Soit parce que toute operation ſe fait dans ſon organe, & partant la viſion dans l'œil.

Soit parce qu'il faudroit que les rayons viſuels, portaſſent iuſques au Ciel & aux aſtres, par vn acte continu & non interrompu, depuis la terre iuſques à cette haute extremité, & ſe refleſchiſſent & recourbaſſent, ſur le meſme lieu de leur origine, ce qui eſt ridicule.

Soit parce que pour voir & découurir en vn moment le grand eſpace qu'occupe noſtre orizon, il faudroit vne euacuation prodigieuſe d'eſprits animaux, & plus copieuſe que tous les animaux enſemble ne ſçauroient produire: d'où procederoit vne mort ineuitable; ainſi que la ioye a faict en quelques perſonnes par vne diſſipation ſoudaine & momentanée des eſprits vitaux.

Et d'ailleurs s'ils ſont en telle abondance pendant que nous les tenons clos & fermez, cette abondance & fertilité de rayons, produira t'elle pas quelque leſion & incommodité dans la partie, ſi elle y eſt retenuë, & ne trouue ſa deſcharge?

Et lors qu'ils viennent à ſe deployer, le moindre vent les fera-il pas chanceller & marcher de trauers, changera-il pas les objets de poſture, ſont-ils auſſi durs & auſſi fermes que le diamant?

Quelques vns de ceux de la premiere opinion,

nion, ont adiouſté à leurs abſurditez que la viſion du Soleil ſe fait dans le corps du Soleil par la pointe du rayon viſuel, & non pas en terre dans l'organe & la faculté capables de cette fonction.

Mais ce ſeroit deſtruire par ce moyen cette grande maxime de tous les Philoſophes, qui ne peut ſouffrir qu'vn ſuject de quelque qualité qui ſoit, puiſſe agir ſur vne choſe diſtante & eſloignée de luy; i'entends vn eſloignement de ſubſtance ou de vertu.

Quel ſens commun, & tant ſoit peu raiſonnable peut accorder toutes ces choſes! L'animal verra dans le Soleil & dans les eſtoilles, c'eſt à dire, que ſon action vitale s'exercera là-haut, & non pas dans ſon principe, qui en eſt le fondement & le ſujet.

Il faut donc s'arreſter à l'opinion d'Ariſtote, que nous pourrions appuyer d'autres raiſons, ſi celles que nous auons alleguées n'auoient outrepaſſé la iuſte meſure dans laquelle nous nous reſerrons.

SI LA VISION SE FAIT AV NERF, EN L'HVMEVR OV en la membrane.

IL y a quelque difficulté pour ſçauoir ſi c'eſt dans le nerf optique, dans l'humeur chryſtalline, ou dans la membrane que ſe fait & ſe produit la viſion.

Il

Il eſt bien vray que le nerf optique eſt l'inſtrument qui communique du cerueau à l'œil, les eſprits neceſſaires pour cooperer à la viſion.

D'où vient qu'eſtans fatiguez & attenuez par vne trop grande lecture, la veüe s'affoiblit & s'abbat, pour eſtre le canal de ces eſprits ardens, ignées & ſi bruſlans quelquefois, qu'à peine en peut-on ſupporter l'eſclat, ce qui ſe dit l'Alexandre, & ce que l'experience teſmoigne par fois lors que l'amour ſe meſle de les embrazer dans les yeux d'vne ieune Dame, mais il n'eſt pas pour cela le ſiege & le domicile regulier de la viſion.

Et bien qu'Ariſtote & tous ſes ſectateurs iuſques à preſent ayent eſtimé que la viſion ſe fait dans l'humeur chryſtalline, ſi eſt-ce que l'experience y eſt contraire.

Soit parce que tout corps tranſparent n'eſt pas capable de repouſſer & refleſchir les rayons de l'eſpece.

Soit parce que pour produire la viſion, il faut que les rayons enuoyez en ligne droite par les obiets à l'organe, ſoient receus par vne partie qui ait quelque ſolidité, pour les repouſſer; afin que dans cette reflexion ils ſe rendent viſibles; ce qui ſe faict en la membrane aretine, à laquelle les eſpeces eſtant paruenuës, elles ne peuuent paſſer outre.

Et comme elles ſont contraincte de ſe refleſchir;

reflefchir ; & que d'ailleurs l'organe y concourt par vn principe vital, les eſpeces ſont renduës lucides & apparentes, & voila comme la viſion ſe faict.

Soit auſſi parce que l'addreſſe ingenieuſe des optiques a trouué moyen de faire vn œil de verre, lequel oppoſé à la lumiere dans vn certain iour & ſituation, à faict voir clairement, que les eſpeces des obiets, ne s'arreſtent pas dans l'humeur chryſtalline, mais elles vont plus auant & ne ſe reflefchiſſent, que par la rencontre du corps ſolide, qu'ils poſent en la place de la membrane aretine.

Et comme en matiere des choſes purement natnrelles & occultes, vne experience prouue dauantage, que ne fairoit vn amas de foibles demonſtrations, i'entends de raiſons probables : il n'y a point de peril de s'arreſter & ſe tenir fermes en la preuue de nos optiques, iuſques à ce qu'vne autre experience contraire & plus ſenſible, nous faſſe perdre les harçons de celle-cy,

LVMIERE.

LA veue a pour obiect tout ce qui eſt lumineux & coloré ; d'où vient que la lumiere & la couleur, ſont les obiets plus prochains de la veuë, puiſque les autres en ſont en quelque maniere plus eloignez ;

n'eſtans

n'aſtans apperceuables que par ces deux premiers.

Et parce que la couleur ne marche qu'apres la lumiere, puiſque celle-là ſans le ſecours de celle-cy ne peut eſtre apperceuë, elle tient encores de plus prez à la veüe que la couleur.

Que la lumiere ſoit vn corps, cela ne ſe peut, dit Ariſtote, ſoit parce qu'il eſt impoſſible qu'vn corps en vn moment ſe porte de l'extremité d'vn eſpace à vn autre, ayant beſoing de temps pour marquer ſon progrez & ſon acheminement, ſoit parce qu'il ſe donneroit vne penetration de corps, ce qui naturellement eſt contre toute Philoſophie.

Qu'elle ſoit ſubſtance, cela ne ſe peut, parce que la ſubſtance ne tombe pas ſous le ſens de la veüe, mais ſon eſpece ſeulement. Il reſte donc qu'elle ſoit vne qualité patible & materielle, mais la plus ſubtile de toutes.

La lumiere eſt diſtincte de la lumiere en ce que celle-cy eſt propre au corps lumineux, elle eſt le brillant, entant qu'elle luy demeure conioincte & vnie.

La lumiere eſt comme l'effect de la lueur & du brillant, qui ſe reſpand dans l'air, & ſe communique iuſques à nous : ſi bien que nous pouuons dire : la lumiere eſtre proprement l'acte de la lucidité du corps lumineux.

Elle

Elle a pour proprietez d'eſtre celeſte (d'où vient que ſon mouuement eſt ſi prompt) d'eſtre aucunement immaterielle, au moins à comparaiſon des autres ; d'eſtre tantoſt refleſchie par la rencontre d'vn corps ſolide, & tantoſt rompuë & briſée par la rencontre d'vn corps mol & fluide comme l'eau, d'auoir vne certaine vertu ſecrete d'échaufer, de pouuoir deſcouurir toutes choſes & les mettre à nud aux yeux des animaux, & de ne s'arreſter que par la repercuſſion & reſiſtance d'vn corps opaque, d'où vient que les nuës eſpeſſes nous dérobent ſi ſouuent la belle lumiere du Soleil.

La lumiere peut eſtre conſiderée en trois manieres ; ou à l'égard du corps lumineux d'où elle part, ou à l'égard du ſuject qu'elle éclaire & illumine, ou à raiſon de l'air moyen entre le corps lumineux & le ſuject éclairé dans lequel elle eſt diffuſe & répanduë.

Pour raiſon du corps lumineux, ſoit le Soleil ou le ſuject par luy éclairé, comme l'arbre ou la ſtatue, il eſt certain que la lumiere actiue ou paſſiue (actiue au Soleil, paſſiue en l'arbre & en la ſtatue) termine noſtre viſion.

Mais que la lumiere de ſoy entant qu'elle éclaire l'air & ne ſe repoſe ſur aucun ſuiet opaque & coloré puiſſe terminer la viſion ; c'eſt ce qui ne ſe peut ſouſtenir, parce que de meſme que l'air pour repreſenter

toutes les couleurs, ne doit point estre coloré; aussi disons nous que la lumiere pour rendre les choses visibles, ne doit pas estre proprement visible. Mais par accident seulement & entant que par son benefice elle rẽd toutes choses visibles & apperceuables.

COVLEVR.

CArdan, à mon aduis n'a pas mauuaise grace quand il dit que la cause & l'essence des couleurs ne sont pas moins obscures & difficiles a découurir que les couleurs sont claires, apparentes, & faciles à voir.

Mais par ce que le corps coloré n'a ce priuilege que par emprunt & le secours de la lumiere; aussi disons nous, que l'obiect de la veue est la couleur d'vn corps, rendue lucide & apparente par la lumiere.

Le melange different des quatre qualitez & le temperament des choses opaques blanches ou noires auec les lucides, comme le blanc, le vert & le rouge produisent cette grande varieté de couleurs qui diuersifient nos parterres & le sein different de toutes les creatures.

L'extremité (comme parle Aristote) c'est à dire la superficie & le dehors des obiets, en est le suiet & le fondement, parce que la veue ne pretend pas de passer au delà, ny l'enfoncer la surface des choses visibles.

Et

Et bien que les corps ſe trouuent interieurement colorez, ſi eſt-ce que tant qu'ils demeurent reclus & renfermez dans leurs petites cauernes, ils ne ſont proprement colorez & viſibles, qu'en puiſſance & non pas en acte.

De meſme que les obiects repreſentez par le leuer du Soleil n'eſtoient colorez qu'en puiſſance pendant les tenebres de la nuict, c'eſt a dire, qu'ils n'eſtoient apperceuables à noſtre eſgard qu'en puiſſance ſeulement & non pas en effect, bien qu'elles conſeruent leurs meſmes qualitez & proprietez la nuict que le iour.

La lumiere a cella qu'elle ne peut eſtre apperceue que par ſoy-meſme, i'entends à raiſon de ſon éclat dans le corps lumineux, ou de ſes rayons refleſchis ſur vn corps dur & opaque; la couleur au contraire n'eſt pas viſible de ſoy, mais ſeulement par la lumiere, ne pouuant communiquer ſon eſpece qu'à la faueur d'vn moyen lumineux, ie veux dire l'air éclairé.

De plus la lumiere n'a point de contraire, d'où vient qu'elle paſſe en vn moment d'vne extremité à vne autre bien eſloignée. Mais les couleurs ſont contraires entre-elles, telles que peuuent eſtre le blanc & le noir.

Les couleurs ſont extremes ou moyennes. Les extremes ſont celles hors deſquelles on ne peut faire vn pas plus auant, par ce qu'elles ſont les dernieres & comme

les colomnes qui bornent & renferment toutes les autres, & voila le blanc & le noir.

Les moyennes ſont celles qui ſe trouuent dans le mélange different de ces deux extremes, tel que peut eſtre le rouge, le iaune, le vert & les autres, toutes compoſées de blanc & de noir, dont les Marchans du Palais ſçauent mieux les noms que les Philoſophes.

Enfin la couleur eſt vne certaine lucidité, produite par la rencontre & le temperament des quatre qualitez, ſi foible & ſi languide de ſoy qu'elle a beſoing de lumiere pour eſtre apperceuë & deſcouuerte.

Que le temperament y contribue beaucoup, nous l'apprenons du corps humain, dont la peau a des parties blanches, d'autres rouges, d'autres brunes, quoy qu'vne meſme peau; mais attrempée de diuers temperamens en ſes parties, qui fait le tein & la couleur differente.

DE L'OVYE.

BIen que l'ouye ſoit en quelque ſens inferieure à la veue, à raiſon de la grande viuacité de l'œil; ſi eſt-ce qu'elle eſt plus excellente, non ſeulement en ce que par ſon moyen les ſciences nous ſont communiquées, mais en ce qu'elle eſt le ſeul ſens propre à receuoir les diuines reuelations,

tions, pour les faire passer tout d'vn temps auec merite dans nos cœurs & nos entendemens.

Ie dis auec merite, pour faire voir que la felicité & le merite du Chrestien, ne consiste pas à voir la verité des choses reuelées par la force & la monstre des miracles, mais à la croire par la seule authorité de celuy qui nous l'a reuelée.

Cét organe a plusieurs petites pieces qui seruent à sa fonction. Premierement, outre les cartilages exterieurs, il a dans sa concauité sinueuse, vne certaine membrane tendre, mince, seiche & tenduë comme la peau d'vn tãbour, qui trauerse le petit trou de l'oreille, d'où vient qu'elle porte le nom de tambour.

Elle est affermie de trois petits osselets, dont l'vn represente la figure d'vn enclume, & l'autre d'vn marteau.

Cette membrane a receu dans sa constitution vne certaine vertu animée, propre pour receuoir l'espece du son, & la porter incontinent au cerueau par l'entremise d'vn petit nerf qui sert comme de passage, soit pour y verser les esprits animaux necessaires à cette fonction, soit pour porter les especes receuës au sens commun.

Que si ce nerf reçoit quelque obstruction par la descharge maligne des humeurs du cerueau; le passage se bouche & ne se fait plus de communication d'esprits

animaux, ou en tout cas elle eſt ſi hebetée, ſtupide & endormie, qu'il faut faire grand bruit pour la reſueiller & y produire quelque impreſſion.

Et bien que le ſon ſe faſſe en la membrane que nous auons appellée tambour; ſi eſt-ce qu'il ne ſe peut faire que par la communication des eſprits animaux; leſquels eſtant retenus par l'obſtruction du nerf interieur correſpondant d'vne part au cerueau & de l'autre à la membrane, pour lors il ne ſe peut plus faire de ſenſation, qu'auec de grandes violences capables d'esbranler ce petit nerf & d'y reſueiller les eſprits animaux, qui abordent lentement, pareſſeuſement & foiblement à cette membrane.

LE SON.

LE ſon eſt l'obiect de l'ouye, & comme tel n'eſt autre choſe qu'vne qualité ſenſible, qui affecte l'ouye par vne eſpece de mouuement local, c'eſt à dire par la colliſion des corps, qui ſont moyens entre le ſon & le ſens de l'ouye; eſtant vray que l'eſpece ſenſible produite par le heurt du batant de la cloche qui eſt de l'autre coſté de la riuiere, doit paſſer l'eau, trauerſer l'air moyen & faire tout ce chemin auant que d'arriuer à moy.

Pour faire ſon il faut au moins la colli-
on de deux corps, comme le battant & la
cloche,

cloche, ou de deux parties d'vn meſme corps, comme les deux mains qui font bruit quand on les frappe l'vne dans l'autre.

Bref, il faut que l'vn frappe & l'autre ſoit frappé, en toutes choſes marteau & enclume, dans les morales & politiques, comme dans les naturelles.

Si vous ne vous appuyez ſur perſonne, vn autre s'appeſantira ſur vos eſpaules; d'ordinaire les deux ſe trouuent à la fois en vne meſme perſonne, ſeruir aux vns, commander aux autres; marteau & enclume tout enſemble, mais ſous differentes conſiderations.

De cette colliſion procede tout le bruit qui ſe faict ſoit dans l'air, ſoit dans les eſtats.

Le ſon eſt excité de tout corps ſoit animé ſoit inanimé, celui-cy eſt appellé ſon, celuy-là voix.

Le ſon multiplié ou refleſchy eſt ce que nous appellons Echo, lequel ſe produit par la refraction de l'air, qui ſe fait dans vn lieu concaue & oppoſé, & ſe rend ſenſible à l'ouye, de meſme à plus pres que le corps ſe rend viſible, tantoſt par les reflections des rayons dans vn miroir, & quelquefois par la refraction des meſmes rayons comme dans l'eau.

Que s'il y a pluſieurs eſpaces concaues & voiſins, ſelon leurs approches ou leurs

eſloignements, le ſon de la trompette ſera entendu à diuerſes fois.

La force ou la foibleſſe de la partie repouſſante, enſemble la fatigue & la laſſitude de l'eſpece ſenſible receuë & repouſſée, ſont cauſes que cette cauité ne peut ordinairement fendre que les dernieres ſyllabes des paroles que nous proferons.

L'Echo eſt plus intelligible en vn endroit qu'en vn autre, ſelon l'angle produit par la reflexion; ſi obtus, hebeté; ſi aigu, picquant; ſi droit, plus vif & plus naturel.

LA VOIX.

LA voix eſt proprement le ſon de la bouche de l'animal, proferé dans l'air receu & repouſſé par les poulmons; & par ce qu'elle ſe dit principalement de l'homme, il faut adiouſter en ce cas l'intention qu'elle a de ſignifier quelque choſe.

L'air en eſt la matiere, l'animal la cauſe efficiente, le ſon en eſt la cauſe formelle & la ſignification la cauſe finale de la voix.

Pour former la voix, il faut qu'il ſe faſſe dilatation & reſtriction de poitrine par le diaphragme & les muſcles intercoſtaux ainſi appellez, par ce qu'ils ſont entre les coſtes.

Les inſtrumens neceſſaires à la voix, ſont les poulmons, la trachée artere, l'epiglote, ou

ou plutoſt vne languette qui eſt à l'orifice de cette groſſe artere, comme vn Suiſſe qui ferme & ouure la porte pour faire paſſage à la voix.

Ie ne parle point de autres parties qui en quelque façon luy ſont exterieures, quoy que neceſſaires à ſa perfection, telles que ſont la langue, le palais, les dents & les leures.

ODORAT.

LEs ſens ont entre-eux leurs fonctions ſi reglées & leur empire ſi limté, qu'ils n'entreprennent iamais d'vſurper ſur le domaine de leurs compagnons. Et bien qu'en quelque maniere il ſe puiſſe dire qu'vn ſens peut faire office de deux en meſme temps, c'eſt à dire de l'odorat & de l'attouchemẽt, puiſque le nez peut eſtre heurté, par le corps odoriferant; ſi eſt-ce que c'eſt parler trop improprement, par ce qu'en qualité d'odorat, il n'a que le ſentir & l'odorer, pour eſſence, & non pas le toucher.

Que ſi la nature ne nous auoit pourueu de ce ſens, comment diſtinguer tant d'aſtres brillants, & tant d'eſtoilles fleuries dont elle a parſemé le Ciel, auſſi bien que nos parterres, n'eſtoit que l'odeur de celles du printemps, nous fait bien voir qu'elles ne ſont que pour nous diuertir, pour nous faire compagnie, & qu'elles n'ouuren

leur ſein que pour remplir l'air de parfuns, & nous apprendre que nous ne deuons auoir des yeux que pour la ſeule gloire de Dieu, & de bouche que pour remplir le Ciel & la terre de nos parfums; c'eſt à dire de ſes loüanges, puiſque nous ne ſommes autre choſe que les fleurs & les reiettons de ſa toute-puiſſance ſortis du parterre du neant.

Le chemin que nous faiſons en la deſcouuerte des choſes naturelles eſt tout heriſſé de difficultez, autant de pas, autant d'eſpines.

Quelques-vns ſe ſont perſuadez mal à propos que l'odeur eſtoit vne vapeur ou vne exhalaiſon ſubſtantielle; mais elle n'eſt point vne vapeur, par ce que l'eau de ſoy n'a aucune odeur, ſi ce n'eſt par accident & en cas qu'il y ait quelque choſe de melangé auec elle. Or eſt-il que la premiere vapeur qui s'éleue de quelque corps que ce ſoit, (à la reſerue de l'eſprit de vin) n'eſt qu'vn flegme & vne eau morte & inſipide; & partant elle n'a point de gouſt.

Elle n'eſt point auſſi vne exhalaiſon fumeuſe & ſubſtantielle; car ſi cela eſtoit, l'euaporation continuelle qui ſe faict de l'odeur d'vne choſe, la deſſeicheroit en moins de rien, par la grande attenuation & deperdition de ſa propre ſubſtance; ce qui ne ſe peut dire, eſtant vray que le cuir d'Eſpagne ſe trouue temperé ſi parfaictement

ment dans le melange & l'excellence de ſes odeurs, que l'air & le temps ont peine de les ſeparer de leur ſuiect.

Et d'ailleurs, ſi elle eſtoit vapeur ou exhalaiſon, comment ſeroit-il poſſible que les corbeaux & tous les oiſcaux qui ſe repaiſſent de charongne, la peuſſent ſentir de 50. lieuës. Seroit il vray de dire que cette vapeur ou exhalaiſon a fait vn cercle de 50. lieuës aux enuirons, pour aduertir tous ces oyſeaux carnaſſiers, de venir chercher dans vn champ les corps morts reſtans d'vne bataille, par des lignes droites, égalles & aboutiſſantes à ce meſme centre.

Donc puiſque l'odeur n'eſt pas vne ſubſtance, il reſte que ce ſoit vne qualité patible, produite par la chaleur d'vn corps aggreablement temperé de ſec & d'humide; de maniere toutefois que le ſec y abonde plus que l'humide.

De là vient, que les odeurs ne nourriſſent pas, par ce qu'elles ne ſont pas des corps, mais de ſimples accidents; bien qu'elles fortifient le cerueau, dont les eſprits eſpurez par vn meſlange parfaict des quatre qualitez, (de maniere que le ſec & le feu y preſident, puiſqu'ils ſont lumineux eſtans animaux) ſe trouuent extremement conſolez à l'abord de cette qualité, par la douceur de ſon harmonie.

Le corps mixte, eſt proprement le ſujet & le fondement de l'odeur; & partant

les elemens entant que ſimples, n'en peuuent eſtre les veritables ſuiets, mais bien entant que meſlangez & compoſez.

Elle admet deux cauſes efficientes, mais differentes : l'vne interieure, & l'autre exterieure.

L'interieure, eſt celle qui a ſceu meſnager adroitement le meſlange & le temperamẽt des quatre qualitez dans le ſuiet.

L'exterieure eſt le Soleil, le feu ou la chaleur, qui relaſchant les fibres du corps odoriferant, donne quant & quant paſſage à cette qualité.

Les odeurs & les ſaueurs ſe reiglent ſur le pied des couleurs, & comme de celles-cy nous en auons remarqué d'extremes & de moyennes; nous faiſons le ſemblable des autres, s'il y a doux & amer dans les ſaueurs, blanc & noir dans les couleurs, il y a bonne ou mauuaiſe ſenteur pour les extremes de l'odorat.

Les moyennes, ſont toutes celles qui ſe trouuent meſlangées de l'vne & de l'autre, ſoit qu'elles approchent dauantage de la premiere, ſoit qu'elles voiſinent dauantage la ſeconde, ſoit qu'elles gardent le milieu.

L'auantage de la bonne ſur la mauuaiſe, eſt que celle-là ſe forme de la reſolution d'vn corps agreablement temperé de ſec & d'humide, qu'elle ne contribuë pas moins à la conſeruation de la ſanté, qu'au plaiſir & à la delectation ; qu'elle eſt

propre

propre à la reſtauration des eſprits animaux affoiblis & debilitez ; (d'où vient qu'en tẽps de peſte elle combat le mauuais air qui les veut abbatre & empoiſonner) qu'elle ſoulage par ſa douce ſeichereſſe, l'intemperie froide & humide du cerueau debile, & meſme (ſi nous voulons croire Scaliger) elle fortifie la memoire & rend de tres-bons offices à tous les autres ſens interieurs par ſon ſimple miniſtere.

Celle cy au contraire, ie veux dire la mauuaiſe ſenteur (que les Latins aſſez à propos appellent ingrate) ſe forme de la reſolution d'vn corps, qui pour eſtre attrempé d'humide & de ſec, ne laiſſe pas de produire, à raiſon de ſon humide eſpois corrompu & mal temperé, vne odeur qui ne peut paſſer que pour vne meſconnoiſſante & inſupportable, qui outre cette mauuaiſe qualité, offenſe les eſprits, bleſſe le cerueau, & bien ſouuent nous laiſſe des impreſſions de ſa malignité.

Mais bien que les odeurs ſemblent n'auoir autre employ, que le deſſein de ſatisfaire noſtre odorat ; ſi eſt-ce que la nature donne à cette faculté pour fin principale la conſeruation entiere de l'animal, non ſeulement en découurant par les odeurs quels alimens luy ſont propres, mais quels auſſi luy peuuent eſtre dangereux & nuiſibles, auſquels elle a attaché vne ſenteur déplaiſante pour leur donner auerſion de ce qui

pouuoit

pouuoit eſtre dommageable à leur conſeruation.

Priuilege que la nature a eſtẽdu auec plus de grace, en faueur des beſtes brutes, que de l'homme, celles là ayant plus de beſoing de cét enſeignement interieur; que celuy-ci, lequel ne ſort point des mains de la nourrice & de deſſous l'aiſle du pere & de la mere, qu'il ne ſçache ce qui luy eſt vtile ou ce qui luy eſt dangereux.

De là vient que les hommes ont ce ſens infirme & debile, à comparaiſon des autres animaux, & principalement du chien, dont l'odorat luy découure de loing la perſonne qu'il ne void pas.

Que l'eau puiſſe ſeruir de moyẽ à l'odeur, auſſi bien que l'air, il eſt certain, puiſque les poiſſons viennent à l'odeur de l'appas qui leur eſt ietté par les peſcheurs, bien que le mouuement de l'eau qui ſe fait par la choſe qu'on y iette (ſoit appas, ſoit pain ou quelque autre aliment) contribuë quelque choſe à les appeller dans vn grand calme.

Cette qualité donc remplit l'eau où elle paſſe, auſſi bien que l'air, d'vne certaine vertu qui a pour terme propre, le ſens de l'odorat.

Ce n'eſt pas qu'il ne ſe puiſſe trouuer des corps dont l'odeur ſoit melangée de quelque legere vapeur ou exhalaiſon, comme les viandes tout chaudement tirées du pot, ou de la broche.

Mais

Mais pour celles qui ſont interieures au corps, ſans deperdition de ſubſtance, telles que peuuent eſtre de certaines odeurs empoiſonnées & mortelles aux animaux, elles procedent de la ſeule eſpece, qui s'echape du ſujet ſans vapeur ny exhalaiſon, dont la vigueur dõmageable eſt ſi penetrante, qu'elle empoiſonne les eſprits, qui pour ſe rafraiſchir & reprendre vie, font effort de ſe porter à la ſource, qui eſt le cœur, pour s'y r'alumer; mais à meſure qu'ils aduãcent, ils empeſtent leurs compagnons, qui ſurpris du meſme mal, courent à vn meſme remede & paruenus qu'ils ſont au cœur, luy communiquent leur venin, l'empoiſonnent, & luy donnent la mort, dans le temps qu'il faict effort de les ſecourir.

LES PARTIES DV NEZ.

LE nez eſt l'organe par lequel le ſens de l'odorat exploitte ſes fonctions. Pluſieurs parties concourent à ſa fabrique, les os, les cartilages, les membranes, les nerfs, mais principalement deux petits portions de ſubſtance charneuſe, qui ſont en la partie ſuperieure du nez & partent du ventricule du cerueau, appellées communement caruncules mamillaires, ſoit parce qu'elles ſont comme les bouts d'vne mammelle, extremement poreuſes, appuyez ſur vn os appellé ſpongieux, ſoit parce que ſa ſubſtance comme peu condenſée, eſt plus penetrable

que

que les autres, ſoit auſſi parce qu'il a vn grand nombre de petits trous.

Cét os eſt partagé en deux, par les deux grandes ouuertures qui reſpondent aux narines, le tout auec deſſein, la nature ayant cela de propre qu'elle ne faict iamais rien, qu'il ne ſoit conuenable a quelque fin.

Quelques nerfs partent du cerueau qui ſe reſpandent ſur toute la ſubſtance du nez, d'où procede la difficulté de ſçauoir en quelle partie de cét organe ſe faict l'odorat.

EN QVELLE PARTIE SE FAICT l'odorat.

IL eſt bien certain que l'vſage des caruncules mammillaires n'eſt pas ſeulement pour l'odorat, mais encores pour la reſpiration & la purgation des excremens froids & humides dont le cerueau ſe décharge, & qu'il reiette comme ſuperfluitez de ſon aliment; mais de ſçauoir ſi c'eſt en cette meſme partie, ou dans l'os criblé, ie veux dire percé comme vn crible, ou dans la partie nerueuſe du nez, que ſe fait l'odorat, c'eſt ce qui nous met en peine.

Mais parce que de ces trois, la partie rẽplie d'eſprits doit eſtre le lieu, où la faculté doit tenir le ſiege principal, il faut s'aſſeurer que ces petites caruncules ſont les vrais organes de l'odorat, animées qu'elles ſont d'vn grand nombre

nombre d'esprits requis à la sensation.

Et comme elles sont propres à la respiration & attraction de l'air; aussi ne peuuent-elles sentir qu'elles n'aspirent en mesme temps.

Leur sentiment est plus delicat que celuy des ventricules du cerueau, d'où elles partent, & leur substance toute vaporeuse, qui faict qu'elles s'accordent si bien auec les bonnes odeurs.

Adiouſtez à cela que la nature les a mis au deuant, & sur les aduenuës, comme des sentinelles esueillées pour prendre garde que les mauuaises senteurs ne debilitent le cerueau & ne luy portent dommage.

DV GOVST.

ENtre les sens dont l'animal est pourueu les trois precedens sont & de bienseance & de commodité, mais non pas de simple neceſſité, tels que sont les deux autres; qui pour estre inferieurs & les moindres dans l'estat de la nature animale, ne laissent pas d'estre les plus considerables; de mesme que dans la politique. Les laboureurs, les vignerons & les bolangers, pour estre des offices bas & mercenaires & les derniers de l'estat, ne laissent pas de tenir le premier rang dans la neceſſité de la vie. On se passe bien d'vne loy, d'vn arrest, d'vn beau discours, mais personne ne peut se passer du boire & du manger.

Enfin

Enfin le gouſt eſt vne choſe ſi connuë qu'il ſemble que ce ſoit luy faire tort de le vouloir expliquer & principalement à nos Meſſieurs qui frequentent les bonnes tables ſi ſçauans au genre des ſauces, qu'ils en ſçauent vn peu plus que les Philoſophes, dont la ſobrieté & l'abſtinence doiuent eſtre les cuiſiniers plus friands & plus delicats; à plus forte raiſon des Chreſtiens, autant eſleuez au deſſus des Philoſophes par la ſainčteté de leur profeſſion, que ceux-cy le doiuent eſtre en ſageſſe ſur les gens du monde noyez & enſeuelis dans la bonne chere & abyſmez dans la chair & le ſens.

Nous dirons neantmoins que le gouſt eſt vn ſens exterieur par lequel nous iugeons de la ſaueur des choſes ſenſibles.

Saueur qui n'eſt autre choſe qu'vne qualité ſenſible procedante du meſlange des quatre premieres qualitez, chaud, ſec, humide & froid, qui ſe communique à la partie ordonnée pour la fončtion du gouſt, de maniere que la ſaueur a de grandes ſympathies auec la ſenteur, d'où vient que nous iugeons facilement du gouſt d'vne choſe par ſon odeur, ſuppoſé qu'elle ſoit odorifera nte, ce qui n'eſt pas commun à tous alimens.

De là vient encores que ceux qui ont l'odorat ſubtil, iugeront de la bonté du vin, auſſi bien à le flairer qu'à le gouſter, mais elles different en ce que l'odeur a plus de

ſec

ſec que d'humide en ſon meſlange, & la ſaueur au contraire plus d'humide que de ſec; & pour rendre celle-cy bien eſueillée, il faut que la chaleur interieure comme au vin; ou exterieure comme celle du feu au reſpect de la viande, ou de la bouche, à l'eſgard du pain, du fruict & des autres, excite l'interieur de l'aliment qui dilate les pores de ſa ſubſtance pour la faire euaporer & en communiquer les eſprits, quelquefois à l'odorat auſſi bien qu'au gouſt.

La cauſe formelle de la ſaueur, procede de la vertu interieure & eſſentielle de cette qualité patible.

L'humide, l'aqueux & le ſec terreſtre en ſont la cauſe materielle; la chaleur, la cauſe efficiente; la finale, n'eſt autre à l'eſgard du ſujet ſauoureux, que de ſe faire gouſter & ſe rendre ſenſible pour le bien & l'aduantage de l'animal.

Il eſt bien vray que le gouſt ne ſe peut faire ſans vn attouchement ſubſtãtiel du corps à l'organe; mais il ne s'enſuit pas de là que l'attouchement & le gouſt ſe confondent & paſſent pour vn meſme ſens, ſoit parce que leurs obiets ſont reellement differens; puis qu'entre les obiets de l'attouchement, il y en a qui ſont du tout inſipides, comme les cailloux, les pierres, l'air, l'eau; ſoit parce les organes ſont differens, comme les facultez en ſont diſtinctes,

DIFFE

DIFFERENTES ESPECES DE SAVEVRS.

GAlien eſtime que l'aſpre & l'aigre ſon les extremes des ſaueurs.

Ariſtote range les principales ſous huict eſpeces qui dominẽt tous les autres; le doux dans le miel, l'amer dans l'abſinthe, le gras dans le beurre, le ſalé dans l'eau de mer, l'aſpre dans l'ail, le vert dans la pomme de bois ou celles qui ne ſont pas meures, l'aigu dans les huiles, & l'aigre dans le vinaigre.

Cette diſtribution neantmoins n'eſt pas d'vne obſeruance ſi religieuſe & reguliere, qu'il y eut grand peché dans la Philoſophie d'y contreuenir, ſoit en les retranchant, puiſque le doux & vert ſemblent differer de degrez & non pas de nature; & que par la coction, la pomme verte paſſe de la verdeur à la douceur; ſoit en y adiouſtant quelque autre particuliere, telles que ſont les ſaueurs ſtyptiques & aſtringentes, qui par fois à raiſon de leur grande ſiccité, meſlée d'vne ſecrette ardeur, deſſeichent la bouche & le palais en vn moment; comme l'alun.

Que ſi comme Ariſtote, nous voulons eſtablir le doux & l'amer pour extremes, toutes les autres ſaueurs ſeront appellées moyennes, c'eſt à dire compoſées du meſlange de l'vn & de l'autre ſelon le plus & le moins, & cette diuiſion ſera plus iuſte.

QVEL

QVEL EST L'ORGANE DV GOVST.

LA langue est l'organe du sens destiné à la saueur; & quoy qu'elle soit sauoureuse par tout, si est-ce que le bout & l'extremité de la langue est plus delicat & plus vif dans la sensatiõ, que n'est pas le gros de la langue tirant vers la racine; ce qui procede de sa spongiosité & mollesse qui plus ouuerte & vaporeuse en cette partie reçoit les saueurs plus auidement pour les respandre dans la substance de la langue & dans le palais qui est extremement sensible par le grand nombre des nerfs minces & delicats, & particulierement de ceux destinez à la sensation du goust, dont il est tout parsemé.

SYMMETRIE DE CET ORGANE.

LA langue (que nous auons dit estre l'organe du goust) est retenuë fermement dans les racines du gosier par vn os qui est assez fort & ferme, elle est reuestuë d'vne tunique neruëuse qui la couure par tout, & composée de neuf muscles diuisez par la ligne du milieu, qui en met la motié à dreit & l'autre à gauche, elle est encores pourueüe de deux grosses veines, de deux arteres & de deux nerfs, dont l'vn mol & spongieux est

eſt deſtiné à l'vſage des ſaueurs ; l'autre dur & plus ferme, à la conduitte de ſon mouuement.

COMME SE FAICT LE GOVST.

SI la choſe que nous portons à la bouche eſt humide de ſoy, elle communique ſa ſaueur à la langue ; ſi ſeiche, elle eſt broyée ſous les dents, & humectée, tant de la ſaliue que de l'humidité de la langue ; & pour lors elle communique ce qu'elle a de ſauoureux, reſpand ſon eſpece par toute la langue & le palais, pour le reſiouyr ; ce qui eſtoit aucunement neceſſaire afin que la bouche, les dents, la langue & le palais contribuaſſent leur miniſter à la nourriture de l'animal.

D'où vient que lors qu'vn rheume reſpād vne humeur terreſtre & inſipide en trop grāde abondance ſur les nerfs deſtinez au gouſt, l'animal refuſe de prendre des alimens, par le peu de ſatisfactiou qu'il y trouue, la ſaueur de la viande ne pouuant ſe communiquer, ny à la langue ny au palais.

DE L'ATTOVCHEMENT.

NOus voicy enfin arriuez au ſens de l'attouchement qui pour eſtre le dernier de tous & le plus brutal, ne laiſſe pas d'auoir plus de partiſans & de mener en troimphe

triomphe le plus grand nombre d'eſclaues.

I'ay honte de voir qu'Ariſtote & les Philoſophes le donnent à l'homme auec aduantage ſur les autres animaux; mais bien plus encores de voir que les hommes luy ſacrifient leurs penſées, leurs deſirs & leurs affections, & ſe donnent bien plus à luy, que la Philoſophie ne le donne à l'homme.

Le deſſein de celle cy n'eſt pas que ſon preſent deuienne l'idole de nos cœurs, c'eſt pour nous ſeruir, nous faire honneur & parer l'autel de noſtre raiſon qu'elle nous offre cette fleur ſi ſuaue & ſi douce; & cependant comme ſi ſon odeur nous auoit enyurez, & en nous donnant le ſens, nous auoit oſté le ſentiment, nous faiſons deſcendre noſtre raiſon de deſſus l'Autel, pour luy mettre l'encenſoir à la main, luy faire flechir le genouil & la rendre ſuppliante & idolatre de ſon eſclaue

Le temperament de l'homme beaucoup plus doux & mieux attrempé que celuy des autres animaux, luy a donné ce ſentiment auec beaucop plus de delicateſſe & d'aduantage qu'aux autres. Sa peau ſi douce, ſon tein de roſes ſi vny & ſi fleury par vn aggreable meſſange des quatre qualitez, en fournit vne preuue aſſez certaine & euidente.

Ce ſens ne s'eſt pas cantonné en vne ſeule partie du corps, comme les autres qui ne s'eſchappent iamais de l'eſtenduë de

de leur organe, il ne pouuoit pas eſtre reſſerré en ſi petit lieu, & ſemble que la nature fut obligée de le reſpandre ſur toute la peau pour le rendre comme la baſe, le fondement & le ſouſtien de tous les autres, afin que par cette grande trouppe de ſurueillans placez au dehors pour le bien & le repos de l'homme interieur, il fut aduerty de l'approche des choſes capables de luy nuire & de le diuertir de la contemplation diuine, à laquelle il eſtoit appellé par la raiſon & l'excellence de ſa condition.

S'IL Y A PLVSIEVRS ESPECES D'ATTOVCHEMENT.

ARiſtote auſſi bien que les autres Philoſophes ont eſté en peine de ſçauoir ſi l'attouchement n'auoit point pluſieurs branches differentes d'eſpece. La raiſon principale qui les a porté dans ce doute, eſt de voir que la ſphere des autres eſt bornée, & ne ſont expoſez qu'à vne ſeule contrarieté & repugnance : la veüe ſe renferme dans l'oppoſition du blanc & du noir; l'ouye dans le ſon graue & aigu; le gouſt dans le doux & l'amer; l'odorat dans la bonne & mauuaiſe odeur; par tout, il n'y a que deux extremes; mais comme ſi l'attouchement eſtoit la mer, dont les quatre autres ne ſont que les ruiſſeaux, elle abbreuue toute la terre des viuans animez, & trouue

trouue sur ses bords les repugnances du chaud & du froid, du sec & de l'humide, du pesant & du leger, du dur & du mol, bref elle est le theatre de toute qualité patible.

Cette consideration estoit bien capable de mouuoir vn doute de cette importance; mais quand ils ont examiné que l'eau de toute vne mer, pour se respandre en differents climats, est tousiours salée & de mesme nature comme ils n'en ont pû faire de deux sortes, ils ont estimé qu'il ne falloit point multiplier les estres sans besoing, & se sont resolus de renfermer le sens de l'attouchemẽt dans l'vnité de son espece, quoy que respanduë & diffuse par tout le globe de ce petit monde.

OBIET DE L'ATTOVCHEMENT.

NOus pouuons iuger de l'estenduë de son obiet, par cela mesme que nous en venons de dire, puisque toute chose sensible luy peut fournir employ & luy donner occupation; mais pour le mieux specifier encores, nous luy donnerons les qualitez patibles, premieres, le froid & le chaud, le sec & l'humide; secondes, le doux, l'aspre, le dur, le mol, le leger, le pesant, le gliſſant, l'heriſſé & beaucoup d'autres

MILIEV OV MOYEN DE L'ATTOVCHEMENT.

QVelques-vns ont eſtimé que l'attouchement ſuppoſoit vn milieu, par l'entremiſe duquel il eſtoit operé. Ariſtote meſme a fauorisé cette opinion quoy que peu ſouſtenable.

Il eſt bien vray qu'il y a deux milieux, l'vn interieur duquel conuiennent tous les Philoſophes par ſa continuité; c'eſt ainſi que la chair, les muſcles & les nerfs interieurs ſont le milieu du ſentiment qui ſe porte au ſens commun par vn mouuement momentanée, lors que la peau eſt touchée.

L'autre eſt exterieur, de meſme que l'air eſt le milieu exterieur par l'entremiſe duquel ſe faict la viſion.

Et c'eſt celuy duquel nous ne pouuons conuenir: ſoit par ce que l'attouchement ne ſeroit pas ainſi nommé & qualifié, ſi le contact ne ſe faiſoit immediatement, c'eſt à dire ſans milieu; ſoit par ce que l'air ou l'eau peuuent toucher ma main immediatement & ſans milieu, puiſque la tenant nuë & découuerte à l'air, elle en eſt touchée en toutes ſes parties ſuperficielles; & que la plongeant dans vne fontaine où l'air n'a point d'accez, elle eſt immediatement baignée de l'eau, ſant qu'on puiſſe ſuppoſer aucun autre corps exterieur pour entremet

tremetteur de cét attouchement.

ORGANE DE L'ATTOVCHEMENT

LEs Philoſophes ne ſont pas moins en peine de reigler l'organe de ce ſens, qu'en la découuerte des cauſes de ſon operation.

Pour le premier chef, il eſt bien vray que l'attouchement ſe fait par les approches voiſines & immediates de l'obiet à la partie ſenſitiue.

Et par ce que l'application de l'obiet luy imprime vne qualité patible, comme l'eau chaude, lors qu'elle eſt verſée toute boüillante ſur la main, ce contract bruſlant eſt appellé attouchement & douleur, lors que la partie ſenſitiue eſt affligée, & volupté, lors que l'obiect approché eſt doux, mol, temperé, agreable & conforme au ſens de l'attouchemeent.

Mais cela n'empeſche pas la diuerſité des opinions, pour eſtablir la qualité de l'organe.

Ariſtote maintient qu'il ſe fait dans les parties ſimilaires du corps comme la chair. Ce qui ſouffre vne bonne oppoſition car ſi la chair eſtoit l'organe de l'attouchement il s'enſuiuroit que les parties deſtituées de chair ſeroient inſenſibles, comme les nerfs, les membranes & les tendons où ſe forment les goutes, ce qui eſt faux,

Simplicius a eſtimé que le cœur eſtoit le principe de l'attouchement : cela eſt bon pour principe interieur du ſentiment, mais non pas pour l'organe & le principe exterieur placé ſur toutes les aduenuës du corps de l'animal.

Philopponus a dit que l'organe de ce ſens eſtoit l'eſprit, mais il s'eſt trompé : car bien qu'il ſoit vray que l'eſprit ſoit neceſſaire pour la ſenſation, ſi eſt-ce qu'il n'eſt pas l'organe pour cela, puiſque l'organe doit eſtre materiel, ſolide & terreſtre & non pas de la qualité de l'eſprit animal & ſanguin.

Alexandre Aphrodiſée, Auicenne & Galien nous fourniſſent le ſentiment plus certain, eſtabliſſant l'organe de l'attouchement en la peau de l'animal, qui n'eſt autre choſe qu'vn nerf bien delicat, bien mince & bien eſtendu ſur ſa chair; d'où vient qu'il eſt tres ſenſible, ſoit par ſa temperature, ſoit par l'excellente harmonie des quatre premieres qualitez acheminées à vn certain degré de perfection & de mediocrité, qui ne ſe peut bien exprimer; les bouts des doigts ſont plus ſenſibles, que les autres parties de la main, par ce qu'outre la peau legere qui les couure, ils reçoiuent encores le ſecours d'vn grand nombre de nerfs, par l'affluence & le concours qui ſe fait en cét aboutiſſement, qui accroiſt la vertu ſenſitiue de ce petit nerf exterieur & ſuperficiel que nous auons dit eſtre la peau.

SI L'ATTOVCHEMENT SE FAIT PAR ESPECE.

POur le ſecond cherf qui demande ſi c'eſt materiellement ou par eſpece, que ſe fait la ſenſation de l'attouchement, nous dirons en peu de mots, qu'il n'eſt point neceſſaire d'eſpece exterieure ſenſible & intentionnelle, puiſque l'application actuelle & materielle de l'obiect a la partie ſenſitiue, eſpargne les frais de cette eſpece intentionnelle, qui pour eſtre neceſſaire à la veuë, à l'ouye & à l'odorat, à raiſon de l'éloignement de l'obiet, ne l'eſt pas au gouſt ny au toucher, à cauſe du voiſinage immediat de l'obiect & de l'organe, appellé contact & attouchement.

SENS INTERIEVR.

CE n'eſtoit pas aſſez à la nature d'auoir fait des aueugles capables de mouuement & d'operation, ſi elle ne leur auoit donné vn guide en la foy auquel ils peuſſent depoſer & confier le fruict de leurs operations.

Donc comme les ſens exterieurs ne ſont pas capables de connoiſtre leurs actions, que l'œil ne ſçait pas qu'il void, & l'oreille qu'elle entend, il eſtoit à propos qu'vne faculté ſuperieure fit pour eux cette fonction;

ction; & d'ailleurs comme entre les ſens exterieurs il n'y en a pas vn qui puiſſe appareiller & aſſembler les obiets differents des vns & des autres, la couleur & le ſon, la faueur & l'odeur, ny remarquer les differences de l'obiect viſible, entant que viſible, d'auec les autres qualitez ſenſibles, par leſquelles ce meſme obiet trafique auec les autres ſens: il eſtoit neceſſaire de les pourueoir d'vn iuge & d'vn arbitre, lequel ayant receu les eſpeces des vns & des autres, n'euſt autre choſe à faire qu'à les connoiſtre, les conferer & les reduire en ordre. Et voila ce que nous appellons ſens commun, par ce que ſon operation eſt commune aux vns & aux autres.

Que ſi ſon priuilege eſt tout particulier ſur les autres, par le droit qu'il a de connoiſtre & de iuger de leur domaine & de leurs actions; auſſi pouuons-nous dire qu'il eſt ſi pauure d'ailleurs, que ſon principal fonds & reuenu ne conſiſte qu'en ce qui luy eſt apporté par les ſens exterieurs, n'eſtant pas en ſa puiſſance d'apperceuoir aucune choſe ſenſible que par leur miniſtere.

Bref c'eſt vn centre ſur la circonference duquel ſont poſez les ſes exterieurs comme ſur les aduenuës de cinq grands paſſages qui charient à la phantaiſie, toutes ſes prouiſions, pour negotier & entretenir le commerce auec les choſes materielles & connoiſſables.

COM

COMBIEN IL Y A DE SENS INTERIEVRS DANS L'OPINION COMMVNE.

IL y a quelque difficulté pour ſçauoir ſi le ſens commun eſt iuge ſi abſolu, qu'il n'ait point de compagnon, pour faire arreſt, eſtant aucunement perilleux de commettre toute la fortune de nos connoiſſances naturelles à la conduite d'vn ſeul, lequel s'il vient à tomber, qui le releuera?

C'eſt pour cette raiſon que la pluſpart des Philoſophes qui ont fait plus de cas de l'Eſtat politique, regi par pluſieurs teſtes, que de la Monarchie, luy ont donné pour cõpagnons la phantaiſie, l'eſtimatiue & la memoire, afin que par vn reſpect mutuel vn chacun de ces Magiſtrats eut ſoin de ſe maintenir en ſon deuoir, ſuppoſé que l'honneur de leurs charges ſe trouuât ſollicité de corruption par quelque intereſt particulier.

La phantaiſie, afin que les choſes ayans eſté receuës & formées dans le ſens commun, fuſſent conſeruées quelques temps & ſoigneuſement examinées. Office auquel preſide cette faculté ſelon l'opinion commune & duquel elle emprunte les eſpeces pour les copier & en faire de ſemblables, mais vn peu plus polies & mieux acheuées, n'ayant autre choſe à faire qu'à ſe former vne certaine image ſur celle que le ſens com-

commun auoit pourtraite, laquelle pour n'eſtre que paſſagere, auſſi eut elle eſté de peu de durée, ſi la phantaiſie, comme vn peintre plus ingenieux & dont les couleurs ſont plus viues & de plus de tenuë, n'euſt eu l'addreſſe de ſe faire vne autre eſpece, qu'ils appellent phantoſme, dont elle ſe ſert pour iuger diſtinctement des obiets, lors meſme que leur preſence s'eſt euanouye du ſens commun, auſſi bien que des yeux.

Quelques-vns ont eſtimé que ce ſens interieur eſtoit eſtably ſimplement pour receuoir les eſpeces formées par le ſens commun, comme bon meſnager pour les mettre en reſerue, ſans qu'il ſe meſlât de peindre & d'en crayonner vne nouuelle ſur le modelle de celle du ſens commun. Ce que ie dis, afin que les opinions communes ſoient ſçeuës & connues & bien expliquées.

Et bien qu'il n'y eut pas grand inconuenient d'eſtablir ces deux puiſſances diſtinctes reellement, auſſi bien qu'en vertus, ſi eſt-ce que ce n'eſt pas mon opinion, comme ie feray voir cy apres; ſuiuons cependant & acheuons l'ordre que nous auons commencé, afin que chacun demeure libre de s'attacher à tel ſentiment qu'il luy plaira, n'ayant pas deſſein de ſouſmettre & d'aſsuiettir les eſprits, qu'aux purs ſentiments de la raiſon, laiſsant à leur liberté

de

de ſuiure celle qu'ils iugeront pour la meilleure.

La phantaiſie donc a pour obiets les eſpeces du ſens commun & les phanthoſmes ou images qu'elle ſe fabrique, ſur le modele de celles-la, afin de s'entretenir plus commodement des obiets dans le temps meſme qu'ils ſont abſents, & ne ſubſiſtent plus dans le ſens commun ; par ce qu'à leur compte, c'eſt peindre ſur l'eau que de crayonner quelque choſe ſur la toile du ſens commun, tant elle eſt fluide & de peu d'arreſt, d'où vient que ſes images ſe perdent & ſe diſſipent dans le temps que les obiets ceſſent d'eſtre preſents aux ſens exterieurs.

L'eſtimatiue a eſté introduitte & donnée pour compagne à la phantaiſie. Ce que les meſmes Philoſophes ont eſtimé aucunement neceſſaire ; ſoit par ce que ceux dont la phantaiſie & l'imagination eſt belle, n'ont pas touſiours le don de bien iuger & d'ordonner regulierement les eſpeces produittes par l'imaginatiue ou la phãtaiſie, de maniere que ſans s'égarer ou ſe méconter ils puiſſẽt touſiours arriuer au but qu'ils ont choiſi pour le plus aduantageux. Duquel deffaut viẽt le reproche ſi commun entre les hommes, blaſmez de peu de conduitte & de iugement.

Soit auſſi par ce que les obiets, les operations & les offices de celle cy, ſont diſtincts

ſtints de ceux de l'imaginatiue, ainſi qu'on pourra obſeruer les comparant l'vne auec l'autre.

Cette faculté donc a trois offices qui ſont tous particuliers; le premier eſt de connoiſtre & iuger des choſes par des eſpeces qui ne ſont pas eſtimées ſenſibles, comme celles qui ont eſté portées ou fabriquées au ſens commun.

Et comme il eſt à propos d'eclaircir l'eſprit, auant que d'en dire dauantage, obſeruez qu'ils eſtabliſſent cinq claſſes de comparaiſons qu'ils appellent conferences d'eſpeces non ſenſibles, la premiere eſt de comparer l'amy auec l'ennemy, la ſeconde l'vtile auec le dommageable, la troiſieſme le cõnu auec l'inconnu, la quatrieſme l'agreable auec le déplaiſant, la cinquiéme l'eſtranger auec le domeſtique & familier.

Ces rapports ſont appellez inſenſibles, par ce qu'ils n'ont point d'obiet au dehors qui les repreſente pour tel à quelqu'vn des ſens exterieurs.

Toute la difference donc qu'il y a entre eſpeces ſenſibles & eſpeces non ſenſibles, eſt que les ſenſibles repreſentent les choſes qui nous ont eſté communiquées par quelqu'vn des ſens exterieurs, bref qui leur ont eſté familieres; & que les eſpeces non ſenſibles nous repreſentent quelque choſe de ſenſible, ſous vne certaine conſideration qui n'auoit pas eſté obſeruée ny marquée par

par le ſens exterieur. C'eſt par cette eſpece que le chien connoiſt que celuy qui le touche, eſt eſtranger ou domeſtique.

Les eſpeces ſenſibles ont eſté communiquées au cerueau, à l'aide des eſprits animaux qui les portent de l'vne des extremitez du nerf qui opere le ſentiment, a l'autre qui aboutit au cerueau, où eſtans arriuées, elles quitent le nom d'eſpeces pour prendre celuy de phantoſmes, mais les eſpeces non ſenſibles ont eſté fabriquées dans la phantaiſie & n'ont iamais eſté familieres aux ſens exterieurs.

Donc, comme il n'y a rien de ſenſible que l'eſpece des choſes produites par l'entremiſe des ſens exterieurs, toutes celles qui ſe formeront au dedans par les combinations & aſſemblages que fera la phantaiſie de deux, de trois ou de pluſieurs eſpeces, ſeront dites & appellées eſpeces non ſenſibles.

C'eſt inſi que le ſens commun receuant les eſpeces de deux hõmes qui ſe promeinent enſemble, fait eſtat & recepte de deux hommes, voila vne eſpece ſenſible.

La phantaiſie fait quelque choſes dauantage, elle dit que le plus âgé eſt pere du plus eune, & cette eſpece eſt dite inſenſible.

Et par ce que l'eſtimatiue (ainſi nommée, de ce qu'elle leur donne le prix & les prefer l'vne à l'autre) s'occupe & trauaille d'ordinaire ſur ces eſpeces, les Phi-

loſophes luy ont donné pour premier office le droit d'agir & d'operer ſur les eſpeces nõ ſenſibles, ou plutoſt moins ſenſibles à conparaiſon des premieres appellées ſenſibles.

Pour ſecond office, elle a encores le pouuoir de conferer les eſpeces non ſenſibles auec les eſpeces ſenſibles; c'eſt par cette conference que l'animal connoit ſi celuy qui le touche & qui par cét attouchement produit vne eſpece ſenſible, eſt amy ou ennemy; domeſtique ou eſtranger; connû ou inconû.

Par le troiſieſme, elle ne ſe contente pas de conferer les eſpeces non ſenſibles enſemble, ou de les comparer auec les ſenſibles, mais elle fait vn pas plus auant & forme ſon arreſt par lequel elle iuge & approuue l'vn pour amy, l'autre pour ennemy; l'vn pour plaiſant & agreable, l'autre pour faſcheux & deſplaiſant.

La memoire enfin paſſe chez eux pour le quatriéme ſens interieur, duquel tout l'employ n'eſt que d'eſtre bon meſnager, comme gardien & depoſitaire de toutes les eſpeces que le ſens commun & la phantaiſie ont formées, & produites; meſme de conſeruer les arreſts & deliberations de l'eſtimatiue, afin qu'vn autrefois en cas ſemblable, il ne ſoit point neceſſaire de iuger de nouueau, demeurant en la reſolution des choſes qui ont eſté vne fois arreſtées & que la memoire eſt obligée de fournir en cas de neceſſité,

neceſſité, comme des enfans ſans reproches. D'où vient peut eſtre que Platon l'appelle la mere des Muſes.

IL N'Y A QV'VN SENS INTERIEVR.

CEs choſes expliquées & l'opinion commune eſtant bien entendüe, il faut paſſer à la noſtre qui pour ſoulager l'eſprit de tant de facultez differentes, les reduit toutes quatre à vne ſeule, dont les vertus diſtinctes ſuppleent aux offices de ces quatre ſens interieurs appellez commun, phantaiſie, eſtimatiue & memoire; ſoit parce que la nature tend à l'vnion de puiſſance, autant qu'elle peut, ſoit parce que de tous les regimens & gouuernemens il n'y en apoint de plus parfaict que la Monarchie, ſoit parce qu'elle peut ſuffire à tous ces quatre deuoirs par autant de vertus particulieres; ſoit parce qu'il eſt ſuperflu de multiplier les eſtres ſans beſoing & faire vn grand nombre d'officiers pour exercer vn employ auquel vn ſeul miniſtre peut ſuffire.

Et pour donner tiltre à cét officier, nous l'appellerons ſens commun, entant qu'il reçoit les eſpeces ſenſibles des ſens exterieurs phantaiſie entant qu'il les examine, ou que ſur leur modelle, il s'en forme de plus epurées & de meilleure trempe; eſtimatiue ſoit par les comparaiſons qu'il faict des eſpeces

non

non ſenſibles, ſoit par les arreſts & deliberations qu'il en forme, & memoire, lors qu'il les range & les conſerue dans ſon magaſin, pour y auoir recours dans les neceſſitez.

Bref tout ce qui a eſté allegué en faueur de ces quatre facultez, iuſtifie bien vne diſtinction & difference de vertus, mais non pas de puiſſances.

Et de meſme qu'à faire vn pas plus auant, pour conſidererer l'entendement de l'homme, dont les operations, quoy que differentes, comme la ſimple conception d'vne choſe intellectuelle & le iugement de la meſme choſe; l'agir & le patir, ne le peuuent multiplier qu'en vertus & non pas en puiſſances, puis que veritablement il n'y a qu'vn ſeul entendement en l'homme & non pas deux, auſſi pouuons nous dire que dans les animaux, il n'y a qu'vn ſeul ſens cõmun, dont les vertus differentes ſuppleent & fourniſſent à tous les offices des quatre facultez eſtablies par l'opinion commune.

Et d'ailleurs comme noſtre connoiſſance chemine bien plus certainemẽt dans la ſimplicité des notions que dans leur multiplicité, auſſi trouue-ie plus à propos de les reſſerrer que de les accroiſtre.

Si donc nous parlons quelquefois du ſens commun, de la phantaiſie, de l'eſtimatiue ou de la memoire, c'eſt plus pour ſpecifier les fonctions & vertus differentes d'vn ſeul ſens interieur que nous pouuons appeller

phan

phantaiſie, que pour eſtablir vne difference de facultez & de puiſſances.

Sa principale charge donc eſt d'auoir l'œil ſur les ſens exterieurs, d'en recueillir les eſpeces, d'en former de plus pures, de iuger de la difference des vnes & des autres, les aſſembler ou les diuiſer dans la neceſſité, approuuer & iuger en dernier reſſort, conſeruer les decrets & deliberations. Ce qui ne doit eſtre entendu qu'improprement, & dans vne maniere de parler diffuſe & figurée.

Bref de reſpandre & communiquer aux ſens exterieurs les forces & les eſprits neceſſaires pour faire leurs fonctions, comme la ſource & le principe originel & prochain de tout ſentiment, d'où il arriue que les paſſages & canaux par leſquels cette ſource diſtribuë les eſprits animaux deſtinez au ſentiment, venant à eſtre bouchez par l'eſpeſſeur des vapeurs qui montent au cerueau & cauſent le ſommeil, les yeux ceſſent de voir & les autres ſens exterieurs demeurent dans vne ſuſpenſion de leurs charges, iuſque à ce qu'eſtant diſſipées & reſolües, elles laiſſent le paſſage libre aux eſprits qui battent la diane & réueillent ces facultez exterieures qui s'eſtoient endormies par l'aſſoupiſſement de leur maiſtreſſe & ſuperieure.

DE

DE LA VEILLE ET DV SOMMEIL.

LA foibleſſe de l'animal auoit beſoin du coucher & du leuer, de ces deux aſtres pour le liurer doucement des mains de la veille en celles du ſommeil, & l'homme principalemẽt dont les trauaux, les fatigues & les ennuys iournaliers, demandoient cette douce ſurſceance, comme vne retraitte ſemblabe en quelque maniere à celle de la mort, puiſque dans l'eſpace de vingt quatre heures, elle en dérobe ſept ou huict ; pendant leſquelles elle renuerſe & attere les teſtes plus glorieuſes & plus ſuperbes, auſſi bien que les plus baſſes & les plus humbles, pour les rendre peſle-meſle participantes d'vn meſme ſort, changeant par fois les chaiſnes des captifs en des marques de commandement, & les couronnes de Princes en des liurées de ſeruitude, iuſques à ce que le Soleil qui par ſon retour rend à toutes choſes la couleur qu'elles auoient perduës, reſtituë les vns & les autres en la poſſeſſion de leur premier eſtat.

C'eſt pour cette raiſon que la nature pour nous y conuier, a fait le iour & la nuict, afin que le repos ſuccedât au trauail, le ſommeil à la veille, & que l'eſpace de ving-quatre heures ſe trouuât partagé, de ſort que les plus mal-heureux entre tant de mauuaiſes heures,

heures, y en trouuaſſent quelques bonnes & ſecourables.

Donc pour paſſer de la nature des ſens à leurs fonctiõs, nous diſons que la veille n'eſt autre choſe qu'vne liberté & affranchiſſemẽt des ſens exterieurs quant à leur operation, c'eſt à dire que par elle ils ſont conſtituez en tel eſtat qu'ils peuuent s'acquitter librement de leurs fonctions, comme il arriue, lors que vous eſtes bien éueillé.

Le ſommeil au contraire eſt l'intermiſſion de leur exercice actuel, ſi bien que pour le definir, nous diſons que c'eſt vn engagement, vn lien de la faculté ſenſitiue, vn aſſoupiſſement ou ſuſpenſion d'exercice & de fonction à l'eſgard des ſens exterieurs, inſtituée de la nature pour le repos de l'animal, le rafraiſchiſſement du ſang & le renouuellement des eſprits vitaux.

Pour bien découurir la cauſe du ſommeil, il faut ſçauoir que la veille ſe faict par la communication & le commerce du ſens interieur auec les exterieurs qui leur diſtribuë par les organes, conduits & paſſages ordinaires deſtinez par la nature, ce qu'ils ont beſoing d'eſprits animaux pour faire les fonctions accouſtumées.

Et parce que l'animal eſt obligé de prendre des alimens pour reparer le deffaut & le vuide des eſprits qui ſe diſſipent à tous momens, lors qu'il a pris ſon repas, & que la digeſtion ſe faict par vne douce concoction

ction, il s'eleue du fonds de l'eſtomach des vapeurs douces, benignes & tempeiées; c'eſt à dire froides & humides, qui ſe portent au cerueau pour le rafraiſchir, & tout d'vn meſme temps bouchent & ferment (à raiſon de leur eſpeſſeur) les conduites par leſquels les eſprits animaux eſtoient portez au dehors, en la region des ſens exterieurs. D'où procede cét aſſoupiſſement, qui ne nous rend pas ſeulement ſemblables aux beſtes, mais encores aux choſes mortes, ſtupides & inſenſibles en quelque maniere.

Conſiderez Ariſtote & Platon en cét eſtat, ne ſont-ce pas des ſouches & des troncs d'arbres abbatus & demy morts; conſiderez le plus hebeté dans ſa veille pendant que ces deux grands perſonnages ſont enſeuelis dans le tombeau du ſommeil, de combien de degrez d'excellence les deuance-t'il?

Prouidence de Dieu merueilleuſe, qui pour nous humilier, & nous metre par conſequent en la poſture pour nous, là plus aduantageuſe, telle qu'eſt l'humilité, a voulu que nous fiſſions tous hommage au ſõmeil, & le renouuellaſſions dans le cercle de vingt quatre heures.

Soit pour nous apprendre à mourir, puis qu'à force de nous coucher, enfin nous nous couchons vne fois pour n'en plus releuer.

Soit

Soit pour nous apprendre que toutes ces enflures, ces vanitez & ces pompes qui charmoient noſtre veille, ne ſont que des feintes & des fauſſes veritez, puiſque le pinceau du ſommeil eſt capable de les effacer, voire meſme de les changer en des phantoſmes effroyables & à faire peur aux plus reſolus.

Les enfans dorment plus parce que l'abondance de l'humide naturel tout frais encores & bien temperé, enuoye vn bon nombre de vapeurs au cerueau, qui lient ſes fonctions animales & prouoquent le ſommeil.

Les vieilles gens dorment peu, parce que les vapeurs ordinaires ſont meſlangées d'exhalaiſons melancholiques, qui pour eſtre d'vne nature ſeiche, l'interrompent à tous moments.

Mais ſi le mauuais temperament excede en bile, & que l'humeur ſanguine ou pituiteuſe ne l'adouciſſe pas; elle enuoye des vapeurs chaudes & ſeiches, qui picottent les membranes du cerueau & ne peuuent s'accorder auec le ſommeil que tres-malaiſément.

De là vient que dans les fiéures chaudes, on a tant de peine de concilier le ſommeil, & que les potions ſomniferes font ſi peu d'effect dans les violentes maladies.

Soit parce qu'vne bile bien irritée ne s'appaiſe pas facilement, iuſques à ce qu'elle

le ſe ſoit entierement euacuée de ces exhalaiſons ſubtiles & aëriennes qui ne font que l'inquieter ; & pour lors comme laſſée & abbatuë, reſſemble à ces animaux furieux atterrez ſous le poids de quelque peſante machine.

Soit auſſi par ce que ces ſortes de remedes ont trop de ſucre, que nous pouuons dire eſtre l'huile de la bile, comme il eſt ſon plus familier & plus naturel aliment.

Pour ce qui peut eſtre de ceux qui pour s'eſtre trop chargez l'eſtomach d'vne grande quantité de viandes, n'ont qu'vn ſommeil troublé & inquieté ; l'effect procede, ſoit de la douleur des parties interieures qui ſe trouuent preſſées & embaraſſées ; ſoit du deffaut de la chaleur naturelle, qui au lieu d'vne bonne digeſtion ne la faict qu'imparfaicte & incommode ; ſoit par ce que toute la nature s'efforçant de contribuer a ce trauail, fait vn effort vniuerſel, qui inquiete toutes les parties ; ſoit enfin par ce que le lyon qui dormoit, ie veux dire la bile, venant à s'eueiller & porter ſes eſtincelles au cerueau, conioinctement auec les vapeurs qui s'y acheminent, trouble la paix que le ſommeil demande pour l'exercice de ſes fonctions.

L'ame ſenſitiue eſt la baſe & le fondement de la veille & du ſommeil, d'où vient que celuy qui diroit que les aſtres veillent, par ce qu'ils ont les yeux ouuerts ; & que

les

les arbres dorment, par ce que leur repos eſt continuel, parleroit trop improprement & non pas dans les reigles de la Philoſophie d'Ariſtote.

Outre que la phantaiſie ne dort pas touſiours dans le temps que nos ſens exterieurs prennent leur repos, l'ame raiſonnable n'eſt pas touſiours oyſiue, comme nous pouuons recueillir de la nature des ſonges qui ſe trouuent concertez & preſidez de quelque ratiocination.

Ce qui a fait penſer à Scaliger, que le ſommeil n'auoit pas moins eſté donné à l'homme pour mettre l'ame en liberté & la deſtacher de la ſubiection des choſes corporelles que pour luy renouueller les forces du corps par ce doux rafraiſchiſſement.

Les cauſes exterieures qui prouoquent le ſommeil ſont en nombre ; tel eſt le trauail du corps, lors que les eſprits vitaux attenuez par vne trop grande diſſipation ne peuuent plus fournir aux nerfs, qui communiquent du cerueau aux ſens exterieurs, la vertu & la lumiere requiſe pour la ſenſation, & que les vapeurs qui montent & deſcendent continuellement dans le corps humain, comme dans vn vaſe où elles ſe circulent, deuiennent comme ſtupides par le peu d'eſprits vitaux qui les animent.

Telle eſt la grande chaleur de l'eſté ſouferte pendant la matinée par le voyageur; qui arriuant en l'hoſtellerie, ſe trouue tellement

lement attenué par l'euacuation des eſprits qui ſe ſont euaporez, qu'il n'a plus de force, que ce qu'il luy en faut pour s'abbatre ſur vn lict, & en rechercher de nouuelles par le rafraichiſſement du ſommeil, pendant lequel la nature ayant fermé ſur ſoy toutes les auenuës capables de diſſiper les eſprits animaux, trauaille ſoigneuſement à les reparer, lors principalement que le repas precedent luy fournit de matiere & d'aliments conuenables pour en faire prouiſion.

La muſique, les tenebres, le chant, le luth, ſont capables de prouoquer le ſommeil, par ce que les eſprits animaux eſtans comme retenus & en ſuſpens, pour ne s'attacher qu'au plaiſir interieur qu'en reçoit la phantaiſie, abandonnent le ſoing qu'ils ont de fournir le canal des ſens exterieurs, d'où procede leur aſſoupiſſement.

De là vient qu'on s'endort ſi facilement au ſermon, qu'il ſemble qu'entre toutes les potions & les charmes ſomnifere, il n'y en ait point de plus puiſſant que le recit de la parole diuine.

Bref, l'arreſt, la retenuë & la detention des eſprits animaux dans le cerueau eſt la cauſe veritable du ſommeil; d'où vient que ceux qui ſont preſſez de quelque affaire d'importance ſe trouuent aſſiegez d'vne certaine inquietude, qui reſpand au dehors

les

les eſprits animaux, comme ſi leur veille & leur effort eſtoit capable d'y remedier, ſoit en deſtruiſant l'ennemy qu'ils veulent perdre, ſoit en les garantiſſant du peril dont ils ſe trouuent menacez.

Ariſtote eſtimoit bien que le ſommeil procedoit de l'obſtruction des nerfs ordonnez pour la ſenſation; mais comme il mettoit le principe des nerfs au cœur & non pas au cerueau; auſſi s'eſt-il trompé quand il a eſtably le ſiege du ſommeil, dans le cœur & non pas dans le cerueau; que nous pouuons dire eſtre la ſource & l'origine de tous les nerfs, eſtablis, ſoit pour le mouuement, ſoit pour la communication des eſprits animaux.

Scaliger en cecy s'eſt efforcé de ſouſtenir l'opinion d'Ariſtote; mais quelle reſponce donne-t'il, quand on luy oppoſe que le ſommeil eſt vn repos, & que le cœur eſt dans vn mouuement continuel; mouuement & repos ſont-ils par contradictoires? comment donc lier cét effect à vne cauſe ſi contraire & ſi ennemie?

Ie ſçay bien que le meſme Scaliger attribuë au cœur trois ſortes de vertus, le principe de vie, le principe de mouuement & le principe du ſens, & que pour ſe deffendre de noſtre attaque, il dit qu'il n'y a que le principe du ſentiment qui ſe trouue abbatu par le ſommeil, les deux autres demeurants en leur entier.

Mais

Mais il deuoit faire parler Ariſtote comme luy, ou ne le pas ſouſtenir, puis qu'Ariſtote pretend que l'origine des nerfs eſt au cœur, d'où il infere qu'il eſt le ſiege veritable du ſommeil.

Trop dormir rẽd les eſprits peſants, ſtupides & hebetez; le trop peu les échauffe, les enflãme & ſe rend perilleux à la ſanté de l'eſprit.

Le plus ſeur eſt de garder le milieu entre ces deux extremitez, ſur tout de ſe reigler à meſmes heures.

Quelques curieux sõt en peine de ſçauoir ſi Adam ſommeilla veritablemẽt dans l'eſtat d'innocẽce, lors que la femme fut formée de l'vne de ſes coſtes, par la main de Dieu; auſquels les Theologiens reſpondent que ce ne fut pas ſeulement vn ſommeil capable de reſiouyr la nature animale, mais vn extaſe, pendant lequel ſa raiſon fut eſleuée en la contemplation des myſteres de la Diuinité.

DES SONGES.

CEs matieres pour eſtre frequentes & familieres à vn chacun, n'en ſont pas pour cela mieux connuës. Et pour ſe reſſouuenir le matin des ſonges qu'on a fait en dormant, la cauſe n'en eſt pas moins cachée & occulte: mais comme les ſonges ſont de la dependance du ſommeil; auſſi reconnoiſſent-ils l'ame ſenſitiue pour leur maiſtreſſe faculté, & principalement la phantaiſie

phantaiſie que nous auons dit contenir en vertu le ſens commun, l'eſtimatiue & la memoire.

Le ſonge eſt proprement la repreſentation d'vne choſe formée par la phantaiſie en la perſonne de ceux qui ſommeillent; ce que nous diſons ſoit pour diſcerner les penſées raiſonnées & intellectuelles, d'auec les operations pures d'vne phantaiſie capricieuſe; ſoit pour ne point confondre les ſonges auec les ſpectres & les images horribles de ſang & de carnage qui animent les furieux & agitent les phrenetiques dans leurs veilles.

Les ſonges n'arriuent gueres dans le fort du ſommeil, par ce que le cerueau occupé & remply de vapeurs, abrutit la phantaiſie par vne ceſſation entiere, tant des ſens interieurs qu'exterieurs; mais ſur le matin & lors que les vapeurs qui continuent de monter, n'ont de l'eſpeſſeur qu'autant qu'il en faut pour retarder l'operation des ſens exterieurs, les ſens interieurs ſon deſliez & mis en liberté.

D'où vient que la phantaiſie toute ſeule, ſelon qu'elle ſe trouue eſmeue par la qualité des vapeurs, qui ſe circulent en cette region, ſans toutefois l'offuſquer, fournit des images & groteſques qui luy correſpondent quequefois auec ſuite & ordre, mais d'ordinaire ſans liaiſon, comme des petits fantaſſins qui font des entrees bruſques &

des ſorties de balets extrauagants, ſans reigle & ſans meſure.

Si les vapeurs ſont legeres & tranſparentes (ie dis tranſparentes, afin qu'elles n'eſteignent pas la lucidité des images ou eſpeces appellées phantoſmes, requiſes pour les ſonges) ſi dis-je ces vapeurs ſe trouuent meſlées de melancholie noire, elles forment des ſpectres, des funerailles & de images triſtes & affreuſes. Si bilieuſes, ce ne ſont que guerres, que meurtres, qu'aſſaſſinats & ſang reſpandu. Si pituiteuſes, ce ne ſont que riuieres, que fleuues, que nauigations & autres ſemblables. Si ſanguines, ce ne ſont qu'amourettes, que ris, que dances, que diuertiſſement, & bonne chere.

Les ſonges ſont quelquefois excitez par le maling eſprit, à quoy pour paruenir, il trouble les eſpeces, & ſe ſert particulierement des ſanguines, pour corrompre la pureté des corps, quand il ne peut endommager celle de l'ame, par fois il ſe ſert des melancholiques, pour ietter les ames baſſes & ignorantes dans le ſcrupule, apres leur reſueil, pour les faire tomber dans la ſuperſtition, & dans l'idolatrie; ce que les Payens n'ont experimenté que trop ſouuent.

De là vient auſſi, qu'on ne doit ſouffrir en la Republique Chreſtienne, ces ſortes de gens qui ſe meſlent d'expliquer les ſonges.

ges, n'eſtants bons qu'à tenir eſchole & academie pour les diſciples de Sathan, par ce que d'ordinaire les gens du commun ſont de facile croyance, & tournant à leur aduantage, ce qui leur eſt malicieuſement dit & expliqué par ces impoſteurs, ſe perſuadent qu'à moins de participer aux ſecrets de la Diuinité, on ne peut penetrer dans vne connoiſſance ſi occulte. D'où ſe forme vne eſpece d'idolatrie, qui des bauche inſenſiblement l'eſprit du ſentier de la verité, pour le precipiter peu à peu, dans l'abyſme du menſonge.

Les ſonges ſont naturels, fortuits ou diuins. Entre les naturels, il y en a qui valent la peine d'eſtre obſeruez (dit Ariſtote) par ce qu'ils ſont comme les ſignes des choſes futures, & principalement des maladies prochaines; ce qui eſt d'autant plus vrayſemblable, qu'ils demonſtrent la qualité du ſang & la temperarure du corps, c'eſt pour cela que quelques Medecins, & meſmes les plus ſages, font profit & meſnage des ſonges de leurs malades.

Les fortuits & contingens, ſont ceux qui ſans aucune ſorte de ſolidité ou fondement veritable, ſe trouuent par hazad conformes aux euenements qu'ils auoient pronoſtiquez; mais quoy qu'il en ſoit, il faut dire auec l'Eccleſiaſte, que les ſonges ſont pour l'ordinaire accompagnez de vanitez & de menſonges.

Ce n'eſt pas auſſi qu'il n'y ait eu par fois des ſonges diuins, c'eſt à dire enuoyez de Dieu. C'eſt ainſi que Salomon receut en ſonge dans vne ſeule nuict l'inſtruction & la ſcience de toute choſe naturelle, depuis lethym iuſques au cedre.

L'Hiſtoire ſaincte reuere quelques ſonges, tant s'en faut qu'elle les reiette : que ne dit-elle point ſoit en l'honneur de Ioſeph, qui expliqua ſi heureuſement les ſonges de ces pauures priſonniers, & meſme du Roy Pharaon ; ſoit à l'aduantage de Daniel, appellé pour expliquer celuy de Nabuchodonoſor. Et le ſecond Ioſeph, dont le premier n'eſtoit que l'image en pureté de vie, ne fut-il pas aduerty en ſonge de tranſporter le petit Ieſus en Egypte, pour parer à la cruauté de ce Roy, dont l'ambition craintiue & agitée, reſpandit tant de ſang innocent pour ſe raſſeurer.

Enfin le bon Homere, voyant qu'entre les ſonges les vns eſtoient vrais & les autres faux, s'aduiſa de faire deux grandes portes par leſquelles ils ſeroient obligez de paſſer pour entrer dans la phantaiſie, l'vne de corne, l'autre d'yuoire, & comme par celle-là il ne faiſoit entrer que les veritables, par celle-cy paſſoient tous ceux qui portoient la liurée du menſonge Ce que Virgile repreſente bien naïfuement dans la douceur & la netteté de ſes vers.

Protagoras & apres luy tous les Stoïciẽs, faiſoient

faiſoient eſtat de tous les ſonges, & n'en meſpriſoient pas vn. C'eſtoit-la vn beau ſujet d'occupation.

Les Epicuriens au contraire, les tenoient tous pour des productions ridicules & qui ne meritoient pas la peine d'y faire aucune reflexion.

Ariſtote prenant la voye du milieu, eſt bien demeuré d'accord qu'il s'en trouue quelques-vns, dont la force & la vertu ſignifie quelque choſe; mais de croire qu'il y en ait de diuins, c'eſt à quoy il ne s'eſt pû reſoudre, ſoit par ce que les beſtes ſongent & reſuent comme nous, ſoit par ce que les plus hebetez d'entre les hommes font des ſonges comme les plus ſages.

Mais l'vne & l'autre de ces raiſons ne conclud rien contre ce que nous venons de dire, ſoit par ce que Dieu diſtribuë d'ordinaire ſes lumieres aux plus ſimples, ſoit par ce que l'hiſtoire ſacrée deſtruit le ſentiment de ce Philoſophe.

MOVVEMENT ANIMAL ET PROGRESSIF.

LA découuerte des effects nouueaux en quelque ſujet que ce ſoit, nous faict auſſitoſt reclamer vne nouuelle cauſe. Et par ce que nous voyons le ſentiment des animaux accompagné d'amour pour les choſes eſtimées bonnes, & de haine contre les mauuaiſes,

uaiſes, ſe porter à l'acquiſition de celle-là, & à la fuitte de celles-cy, les Philoſophes ſe sõt aduiſez de donner à la ſenſitiue vne autre faculté pour compagne appellée motrice.

Eſtãt vray, que la nature auroit fait quelque choſe d'eſtropié & de defectueux en l'animal, ſi apres l'auoir pourueu de ſens & de connoiſſance, elle l'auoit abandonné à vne telle impuiſſance, qu'il vit ſon bien ſans le pouuoir ſuiure, & ſon mal ſans le pouuoir euiter, & partant il le falloit pouruoir d'vne faculté motrice, ſoit pour aduancer, ſoit pour reculer, ſoit pour aymer, ſoit pour hayr, qu'ils appellent appetitiue.

Et d'ailleurs, comme l'amour & la haine euſſent eſté ſuperfluës en l'animal, ſi tout d'vn temps pour les reduire à effect, la nature ne l'eut mis en eſtat d'échapper à l'vne par la fuitte, & de gaigner l'autre à la courſe; auſſi eſtoit-il à propos d'adiouſter à la faculté motrice & appetitiue, vne ſeconde faculté appellée progreſſiue, à raiſon du chemin & du progrez qu'elle fait pour le promener d'vn lieu en vn autre, du meſaiſe en la volupté.

Et par ce que nous auons parlé ailleurs de l'appetit, nous n'adiouſterons autre choſe que deux petites remarques bien particulieres, la premiere eſt que nous l'auons qualifié mouuement interieur, pour faire iuger qu'il eſt plutoſt vn effect & vne vertu de la phantaiſie, qu'vne faculté particuliere

culiere & distincte de la mesme phantaisie.

La seconde se recueille de la premiere, comme vne consequence qui en s'establissant ne laisse pas de rendre à sapremice & superieure par vn échange courtois & ciuil, les bons offices qu'elle pourroit attendre d'vne bonne preuue ; car puis qu'elle n'est distincte de la phãtaisie qu'en vertu, il est bien certain qu'elle n'aura pour siege premier & principal que celuy de la phantaisie & non pas le cœur.

Et bien que ses mouuemens soient plus sensibles & plus remuants dans le cœur, dans les entrailles & dans les reins, qu'ils ne sont apparemment dans leur propre & naturelle demeure, si est-ce qu'ils n'y residents pas proprement.

Ce sont des simples passagers dans vne hostellerie où ils s'arrestent comme pelerins & estrangers & non pas comme domiciliez.

Le lieu où se déploient & se manifestent les plus grands effets d'vne faculté, ne sont pas touſiours le siege principal & plus voisin de cette mesme faculté.

La pluspart des causes demandent vne certaine estenduë pour déployer la roideur de leur bras, & faire leurs plus fortes impressions ; mais quand elles ne sont pas bien conneuës, nous demeurons en suspens & dans cette incertitude, nostre ignorance sacrifie à l'effet & à la cause sur vn mesme

Autel & en vn meſme lieu.

Il eſt certain que le Soleil porte ſes rayons par toutes les regions de l'air auant que de les poſer ſur le miroir, ſur la glace des eaux, ou ſur la terre, & neantmoins ſes meſmes rayons ne forment l'image du Soleil, & ne produiſent la chaleur qu'en l'extremité de leurs aboutiſſements & par leur reflexion : la phantaiſie tout de meſme eſt vn Soleil dans le petit monde animal, preſidant aux clartez qui ſe reſpandent ſur les ſens exterieurs & portent en vn moment par l'entremiſe des eſprits animaux, comme autant de petits meſſagers & de Mercures, les idées de ſon deſir, ſes ordres & ſes commandements en terre, ie veux dire dans les parties bourbeuſes & terreſtres de l'animal, où ces eſprits comme artiſans induſtrieux, operent viuement ſes repreſentations, ſes images & ſes affections.

Ce que nous apprenons par l'exemple ordinaire des femmes groſſes, qui pour n'auoir pas à point nommé les choſes ſouhaittées & imaginées en leur phantaiſie, dans le moment qu'elles ont eſté fortement deſirées, impriment au fœtus la marque de leur douleur, ou plutoſt de leur appetit affligé, ſelon la partie du corps où elles portent la main.

Ce qui arriue de ce que l'attouchement de cette partie (comme il a eſté dit) ſe porte au ſens commun, ou à la phantaiſie, qui

qui ayant receu cette eſpece particuliere, la promeine par tout le corps, & va par le moyen des eſprits s'aboutir & ſe determiner, ainſi que des lignes d'vne circonference, à la partie du fœtus, comme centre, qui correſpond en ſa nourriture, à celle qui a eſté touchée par la mere, dans l'accez de cette douleur.

Pour ce qui peut eſtre des monſtres, la meſme phantaiſie emprainte auec trop d'opiniaſtreté, & detenuë par l'impreſſion d'vne figure difforme, ne mãque pas de faire cette production, comme vn cachet qui va imprimer ſa laideur ſur la cire molle du fœtus, qu'elle porte dans ſes entrailles; dont il ne ſe faut pas eſtonner, par ce que les eſprits ſont les ouuriers & les artiſans de la nature, qui ſe repreſentent au naif & ne ſe plaiſent qu'à peindre leur propre reſſemblance.

Si donc toutes ces choſes ſont produites & operées par la faculté appetitiue, animale, connoiſſante & crayonnante, comme vn peintre, dont le pinceau extrauagant s'occupe à tant de croteſque, ne dirons-nous pas qu'elle eſt trop clair-voyante, pour la placer dans la region des aueugles, ie veux dire dans les cellulles & la cauerne profonde de nos reins, dans laquelle les émotions du ſang cauſées par l'impreſſion de l'appetit, font tant de deſordres & de rauages.

Et partant, bien que les effets de la facul-

té appetitiue ſoient ſi remarquables dans le cœur, dans les reins, dans le ſang, cela ne fait pas qu'elle ſoit diſtincte de la phantaiſie, que virtuellement, ny qu'elle ait vn autre ſiege que la meſme phantaiſie.

Que ſi l'appetitiue auoit vne autre demeure reellement diſtincte de la ſenſitiue, il pourroit arriuer que celle-là, par l'empeſchement de ſon propre organe pourroit eſtre ſuſpenduë en ſon operation, pendant que celle-cy, c'eſt à dire la ſenſitiue feroit ſes fonctions libres & independantes, ce qui eſt impoſſible; auſſi ſeroit-il plus aiſé de ſeparer & diſtraire la lumiere du corps lumineux, que de faire diuorce entre l'appetitiue & la ſenſitiue, ou du moins de faire agir l'vne dans l'animal, & tenir l'autre dans l'oiſiueté, & partant il les faut maintenir toutes deux dans vn meſme ſiege.

Ie ſçay bien qu'on me dira, que l'homme eſt capable de produire en luy-meſme cét effect merueilleux, ſoit par vne vertu maſle & enuieillie dans la lutte & les combats, de ſorte que la veuë des eſpées, des armes & de ſes ennemis acharnez à ſa perte, ne luy donneront ny crainte ny fureur & n'esbranleront point ſon appetit, non plus que ſa conſtance.

Mais quelque opinion que nous puiſſions conceuoir en ſon aduantage, l'appetitiue s'eſt miſe ſur ſes gardes, & trauaille à ſa deffenſe dés le moment que la phantaiſie

ſie a reconnu le peril eminent.

Il eſt bien vray que celle-cy ne donne pas vne haute alarme à l'appetitiue, mais elle ſuffit pour cõfirmer noſtre ſentimẽt; eſtant vray qu'à conſiderer les choſes en l'eſtat qu'elles ſont dans leur propre nature, l'appetitiue en tout animal, raiſonnable ou irraiſonnable ſe trouue tellement vnie à la ſenſitiue, qu'elles ne peuuent agir l'vne ſans l'autre, bref ſuppoſé les ſens exterieurs bien eſueillez, la phantaiſie ne peut receuoir de viue impreſſion, que l'appetitiue n'en ſoit émeue au meſme inſtant, ce qui teſmoigne l'vnité de lieu & de domicile, auſſi bien que l'vnité de puiſſance & de faculté.

Que ſi parlãt de l'appetit, nous le plaçon dans les parties baſſes & terreſtres, c'eſt à raiſon de ſes effects & proprietez, dont l'effort eſt plus remarquable en cette partie, à raiſon de ſon emotion, qu'à raiſon de ſa cauſe, de ſa retraite permanente & de ſon veritable domicile qui ne peut eſtre autre que la phantaiſie.

Ie ne dis pas le ſemblable de la faculté motrice & progreſſiue des animaux, eſtant indubitable que celle-cy doit eſtre diſtincte de l'autre; la raiſon principale de cette difference, eſt appuyée ſur ce que le cœur eſt le principe de vie & de mouuement ou plutoſt la ſource des eſprits vitaux, de meſme que le cerueau l'eſt des eſprits animaux, & comme il appartient

aux eſprits animaux de peindre, de crayonner, de phantaſier, d'aymer & de hayr, auſſi pouuons-nous dire que les eſprits vitaux ont la vie & le mouuement pour partage.

Donc puis que le mouuement local & progrez d'vn lieu à vn autre eſt deu premierement & prochainement à l'eſprit vital entant que mouuant, & ſubſidiairement à l'eſprit animal, entant que connoiſſant, choiſiſſant & commandant au vital. Il faut conclurre premierement, que les facultez de l'vne & de l'autre ſont toutes differentes: l'animale comme ſuperieure logée en la phantaiſie; la vitale comme inferieure & ſeruante de celle-là, eſtablie dans le cœur principe de vie & de mouuement.

En ſecond lieu, que tout le vital ſera deu au cœur & l'animal au cerueau, d'où il reſulte, que l'appetitiue qui eſt vne faculté connoiſſante & animale, ſera placée dans le cerueau & non pas dans le cœur, ſinon improprement & à raiſon des effets turbulents qu'elle y produit par la force & la promptitude de ſes impreſſions, qui portées ſur l'aiſle des vents, ie veux dire des eſprits animaux qui preſident au mouuemẽt des nerfs, excitent des tempeſtes en vn moment dans le calme de noſtre ſang, & produiſent des orages, qui ne peuuent s'appaiſer que malaiſément.

Et d'ailleurs, ſi nous adjouſtons que la faculté motrice eſt commune à l'animal & à la

la plante en quelque maniere, puis que celle-cy d'vn lieu bas & pres de terre, eſleue ſa pointe peu à peu par vn mouuement lent, mais progreſſif & local, iuſques à la hauteur de l'homme comme le ſeigle ; ne nous ſera t'il pas permis de dire qu'elles peuuent eſtre reellement diſtinctes, puis qu'elles le ſont en effet, y a-t'il quelque raiſon plus conuaincante que celle qui nous fournit de preuue & d'experience ſenſible?

Qu'on ne s'eſtonne donc pas ſi ie reduits dans l'enclos de la ſeule phantaiſie, toutes les autres facultez connoiſſantes & animales, telles que ſont l'eſtimatiue, la memoire & l'appetitiue, & ſi ie n'eſtablis autre difference entre elles, que celle qu'on peut remarquer entre les vertus d'vne méme choſe & les rayons d'vn meſme Soleil entant qu'vnis & confondus dans ce meſme corps de lumiere.

Ce qui ſera d'autant plus commode, qu'on ne doit point occuper & remplir inutilement l'eſprit d'vne multiplicité importune de notions, les renfermant toutes ſous deux facultez maiſtreſſes, dont l'vne ſera ſenſitiue & appetitiue placée dans le cerueau, l'autre motrice & progreſſiue logée dans le cœur.

De maniere toutefois que nous nous conſeruions la liberté de parler comme les autres, voire meſme de nous plaindre à toute heure de ce miſerable appetit qui tyranniſe

niſe nos entrailles, qui dort dans noſtre sãg, ſans qu'on puiſſe nous blaſmer de contradiction, eſtant vray que s'ils n'y repoſent comme dans le lieu de leur cauſe & naturelle ſituation, du moins, y reſident-ils comme dans le propre lieu de leurs effets & productions naturelles

Ce qui ſuffit pour nous conſeruer la diſpenſe & le priuilege d'en diſcourir à la mode des autres, voire meſme de leur donner par fois le nom de facultez à la charge d'vne ſignification diffuſe & impropre.

La faculté motrice ſuppoſe trois choſes, la premiere eſt la fin, c'eſt a dire l'obiect deſiré & connû, lequel de verité, elle ne connoit pas, n'eſtant pas ſon office de connoiſtre, mais ſeulement de cheminer iuſques à la fin qui luy eſt preſcripte.

La ſeconde eſt l'acte & l'impreſſion de la cauſe interieure & efficiente, c'eſt à dire de l'appetit qui luy donne le branſle par ſon propre poids.

La troiſieſme, eſt l'organe neceſſaire pour operer le mouuement local, comme le bras & la main pour ſe moucher, les pieds pour cheminer, & les autres membres du corps pour exploiter les ordres & mandements de là faculté ſenſitiue.

DE L'AME RAISONNABLE.

SI la ſageſſe des hommes s'eſt iamais trouuée empreſſée, c'eſt principalement en

en la connoiſſance de l'ame raiſonnable, d'où vient que tant d'efforts on eſté faits par les Philoſophes, ſoit pour en découurir la nature, ſoit pour en expliquer le vertus & le proprietez.

Platon ſuiuy d'vn bon nombre d'anciens Philoſophes, s'eſt perſuadé que l'ame eſtoit dans le corps, comme le matelot dans ſon vaiſſeau, le cocher ſur ſon caroſſe, bref comme vne forme aſſiſtante qui preſidoit à ſa conduitte, mais qui ne l'informoit pas.

Epicure, Galien (au rapport de ſainct Thomas) & depuis eux quelques heretiques comme Carpocrates & autres rapportez par Theodoret, ne ſe pouuoient imaginer que l'ame fut autre choſe qu'vn accident, c'eſt à dire vne temperie, vn accord, vn ſon, & vne harmouie des quatre qualitez.

Et bien que Galien ſoit ſoupçonné de cette fauſſe opinion, ſi eſt-ce que dans ce bel ouurage qu'il a fait de l'vſage des parties, rauy des operations merueilleuſes de l'ame, ſe trouue contraint d'aduouer qu'il ne l'a connoit pas & ne ſçait bonnement ce qu'elle eſt; ce qui ſuffit pour le iuſtifier, puiſque la cauſe de ce doute doit expliquer ſon ſentiment en la meilleure part.

Zenon a dit, que noſtre ame eſtoit vne parcelle de feu diuin, toute ignée, embrazée & eſtincellante.

Anaximander, Anaximenes & Anaxago-

ras

ras ont maintenu qu'elle eſtoit toute aërienne.

Cleanthes, Chryſippus & quantité d'autres Stoïciens ont creu l'ame corporelle, & meſmes quelques Peres de l'Egliſe ſont tombez dans cét erreur, comme Tertullian, qui s'eſt imaginé qu'elle s'ecouloit auec le ſang paternel.

Mais ie m'eſtonne comme vn ſi bon Philoſophe & Philoſophe Chreſtien, s'eſt pû méconter ſi lourdement de croire que l'ame s'echappoit des reins du pere comme corporelle, & par le meſme paſſage que la matiere qui a ſoing de luy dreſſer ſon baſtiment; eſtant bien certain qu'il n'y a point de vertu corporelle qui puiſſe atteindre & arriuer à la production d'vne choſe ſpirituelle & par conſequent à la production de l'ame, l'operation de laquelle il aduouë & reconnoit en tant de lieux pour eſtre toute ſurceleſte & toute ſpirituelle.

Les Gnoſtiques, Manicheens & Priſcillianiſtes chez ſainct Auguſtin ſont tombez dans la réuerie de croire que l'ame raiſonnable eſtoit vne parcelle de la Diuinité & de ſa ſubſtance meſme, comme ſi dans l'infiny il y auoit quelque partie moindre que l'infiny. Quelques-vns meſmes ſoupçonnent Philon Iuif de cét erreur.

Seleucius & Hermias ont aduancé, que l'ame raiſonnable eſtoit vn ouurage des Anges & qu'elle eſtoit creée par eux, & non

non par la main de Dieu.

Origene qui veut que Dieu ait crée toutes les ames à la fois, veut auſſi qu'elles ayent peché, auparauant qu'elles informent le corps, n'y eſtant enuoyées (à ſon aduis) que comme dans vne priſon, pour y faire penitence & y ſouffrir le demerite de leurs fautes.

Auerroës auſſi bien que Theophraſte & Simplicius, a voulu faire croire que le ſentiment d'Ariſtote eſtoit, qu'il n'y auoit en tous les hommes qu'vne ſeule ame, & vn ſeul entendement, de meſme que dans le monde il n'y a qu'vn Soleil, la lumiere duquel ſuffit à la conduitte de toutes les creatures, & ſe l'eſt ſi bien perſuadé, qu'il n'a pas feint d'eſtre de cét aduis.

Mais cette extrauagance ne peut trouuer d'appuy dans le raiſonnement d'Ariſtote, autrement il s'enſuiuroit que tous les hommes auroient meſmes connoiſſances, meſmes conſeils & deliberations, parce qu'Ariſtote la tient independante des ſens & de la matiere, & par conſequent des temperamens, à la difference deſquels on voudroit attribuer la diuerſité de ſes fonctions, & partant la diuerſité des raiſonnemens.

Cette ame d'ailleurs meriteroit en meſme temps d'eſtre appellée ſçauante en l'vn, impertinente & ignorante en l'autre.

Adiouſtez à cela les ſentimens honorables qu'Ariſtote a eu de l'immortalité de l'ame

l'ame, ſeparée qu'elle eſt du ſujet particulier qu'elle animoit.

Ce qui ſuffit pour iuſtifier qu'il a creu l'ame de l'homme particuliere & non pas vniuerſelle.

Les Luciferiens ſe ſont perſuadez que les ames s'écouloient & ſe perpetuoient auec la ſemence, opinion condamnée en leurs perſonnes auec les autres erreurs dont ils eſtoient empoiſonnez.

Le peu d'eſpace que nous auons pour nous égayer en cette matiere, ne nous permet pas d'eſtablir les raiſons de ces fauſſes opinions pour les deſtruire en meſme tẽps. Nos morales Chreſtiennes nous fourniront plus de champ, & ce ſera pour lors que nous prendrons la liberté de ſatisfaire les plus curieux

Nous diſons donc que l'ame raiſonnable eſt vne ſubſtance ſpirituelle, creée de Dieu dans le meſme moment, qu'elle eſt vnie au corps pour l'informer, de maniere toutefois qu'elle ſoit inteiligente independemment des organes du corps.

Nous diſons ſubſtance, ſoit par ce qu'elle eſt la perfection, ſoit par ce qu'elle eſt le principe fondamental de la vie, du mouuement & de toute autre operation qui s'exploite par les facultez naturelles de l'animal; ſoit par ce qu'elle eſt le ſouſtien & la baſe des ſciences & des arts, des vertus & des vices; office qui ne peut

appar

appartenir qu'à la ſeule ſubſtance.

Et ſubſtance ſpirituelle, ne pouuant eſtre corps, ſoit par ce que deux corps ne peuuent ſe penetrer, ny occuper vn meſme eſpace, comme l'ame & le corps dans vn meſme homme: ſoit par ce qu'vn corps ne peut eſtre dans vn autre par liaiſon & vnion ſubſtantielle, ainſi que nous l'apprenons d'Ariſtote; ſoit par ce qu'il s'enſuiuroit que l'ame ne ſeroit plus capable de comprendre les choſes corporelles, ſelon le meſme Philoſophe, non plus que l'air, s'il eſtoit coloré ne pourroit repreſenter la varieté des couleurs, dont la venuë du Soleil peint agreablement le ſein des fleurs & des plantes.

Le gouſt ne doit point auoir de ſaueur qui ſoit propre, autrement il ne ſeroit pas capable de iuger du gouſt & de la ſaueur des viandes qui luy ſont preſentées.

Si donc pour connoiſtre les ſaueurs, il ne faut pas que la faculté ſoit teinte & affectée d'aucune ſaueur qui luy ſoit propre, n'eſt il pas vray que la puiſſance qui doit connoiſtre la matiere, doit eſtre en ſoy dépouillée de toute matiere; ſi dépouillée de matiere, n'eſt elle pas incorporelle, & partant l'ame eſt incorporelle & ſpirituelle.

Mais pour trancher ce petit diſcours, dont la pente eſt ſi douce & ſi fluide qu'elle nous feroit facilement eſchaper des limites d'vn abregé; reſſerons cette doctrine dans l'enclos de quelques reigles & maximes

mes dont la certitude ſe trouuera ailleurs confirmée & appuyée par la force de nos raiſons.

Obſeruez donc qu'en chacun homme il y a yne ame raiſonnable, & qu'il y a autant d'ames que de teſtes differentes.

Elle ne deuance point l'homme de quelque temps, mais dans le temps de ſa creation informe le corps organiſé qui luy eſt preparé par la nature dans ſa derniere diſpoſition.

Bien qu'elle ne ſoit pas extraite du corps, comme les autres formes ſubſtantielles; ſi eſt-ce qu'elle eſt creée dans le corps, & non pas ailleurs, Dieu eſtant auſſi preſent & puiſſant en quelque creature que ce ſoit, que dans ces voutes eternelles & empirées, ie dis eternelles d'vne eternité poſterieure & non antierieure.

Toutes les ames ſont eſgales entre-elles, ſi elles ſont meſurées par leurs perfections eſſentielles. D'où vient que l'ame d'vn pauure paiſan eſt auſſi parfaire eſſentiellement que celle d'Ariſtote.

L'ame raiſonnable eſt immortelle & eternelle d'vne eternité poſterieure; ce que nous auons prouué & iuſtifié par raiſons naturelles dans noſtre Philoſophe Chreſtien.

Elle peut eſtre conſiderée en trois eſtats differens, le premier dans le corps humain, mortel & pelerin de ce monde; le ſecond lors que par la mort (qui n'eſt autre choſe

ſe qu'vne ſeparation du corps & de l'ame) celle-cy acquiert vne liberté & franchiſe qui luy fait iouyr de l'aimable veuë & preſence de ſon Dieu. Le troiſieſme, lors que par la reſurrection du corps elle n'habitera plus vn domicile mortel & corruptible, comme elle auoit fait la premiere fois, mais vn corps glorieux, immortel, penetrant, agile & de nature toute ſpirituelle en ſes proprietez & perfections.

L'ame eſt dans le corps humain comme le poinct mathematique au cube, qui eſt tout autour & en toutes les parties du meſme cube Surquoy la penſée de Scaliger parlant des merueilles de la forme ſubſtantielle n'eſt pas à negliger. N'eſt-ce pas ditil vne choſe toute diuine de voir qu'vne ſubſtance rempliſſe vne autre ſubſtance de ſon eſtre propre & formel, de maniere que de ces deux il ne reſulte qu'vn ſeul tout ſubſtantiel.

Et par ce qu'elle eſt incorporelle, auſſi ne croiſt-elle pas auec le corps quelque grandeur & croiſſance qu'il puiſſe prendre, non plus qu'elle ne peut deſcroiſtre, l'ame d'vn nain n'eſtant pas plus petite que celle d'vn Gean.

L'ame raiſonnable contient eminemment & par excellence la ſenſitiue & la vegetatiue; de maniere que ſes vertus ſuppleent aux operations ordinaires des meſmes ſenſitiue & vegetatiue dans leurs propres ſujects, ſans qu'on puiſſe dire qu'en

l'hom

l'homme il y ait plus d'vne ame, puis qu'vn tout ſubſtantiel ne peut eſtre informé que d'vne ſeule forme, à moins de produire vn Gerion, vne chymere & quelque choſe de monſtreux.

Enfin, comme le triangle eſt contenu en vertu dans le carré, & le carré dans le pentagone, la vegetatiue tout de meſme eſt compriſe dans la ſenſitiue, & celle-cy dans la raiſonnable.

De maniere, qu'il ne faut pas faire vne difference ſpecifique entre la phantaiſie, l'eſtimatiue & la memoire de la brute; & la phantaiſie, l'eſtimatiue & la memoire de l'homme, non plus que le carré contenu dans le pentagone n'eſt pas diſtinct eſſentiellement d'vn autre carré; mais comme le carré fait de bois ou de terre, n'eſt pas ſi beau ny ſi luiſant que celuy de cuiure, d'or ou d'argent, auſſi diſons nous que la phantaiſie, l'eſtimatiue & la memoire, en vn mot la ſenſitiue de l'homme, pour eſtre éclairée & illuminée par l'entendement qui à raiſon de ſon voiſinage, rayonne deſſus & luy communique ſes influences, eſt tout autrement belle, qu'elle n'eſt dans la brute. Apres tout, cette difference n'eſt qu'accidentaire & exterieure, & non pas eſſentielle & interieure. Si l'eſtimatiue ne fait ſon deuoir, s'il luy arriue de ſe méprendre, la raiſon la redreſſe, la corrige & ne permet pas qu'elle s'abuſe ſi lourdement.

Et

Et d'ailleurs, ſi la memoire eſt commune à l'homme & à la beſte, au moins pouuons nous dire que la reminiſcẽce eſt particuliere à l'homme, eſtant vray que celle-cy n'eſt autre choſe proprement qu'vne certaine creſme ou eſcume, qui ſe forme en nous par le choq de nos raiſonnements, dont l'agitation viue réueille en noſtre penſée, des vieilles notions qui y eſtoient entierement eſteintes ; ce qui n'arriue iamais en la brute.

D'où vient que le chien ayant vne fois perdu par la longueur du temps l'idée & l'eſpece de ſon maiſtre, quelque ſoing que celuy-cy apporte pour ſe faire reconnoiſtre & aimer de ce chien, il faut commencer ſur nouueaux frais; & quelque amitié que cette beſte conçoiue pous luy à l'aduenir, elle eſt de meſme date que cette ſeconde connoiſſance, & n'anticipe iamais rien ſur la premiere & plus ancienne.

Au contraire arriuant que deux hommes qui ſe ſont veus enfans & amis autresfois dans les petites eſtudes, ſe trouuent tellement changez de viſage qu'ils ne ſe reconnoiſſent plus ; & que par rencontre & dans la conuerſation ciuile, ils viennent à réueiller cette ancienne habitude, leurs affections ſe renouuellent pour lors & l'amitié qui ſe contracte entre eux à l'aduenir, allegue pour titres & pour date les premiers iours de leurs conuerſations enfantines, & poſe le pied ſur ces anciens veſtiges pour continuer

nuer à l'aduenir la traitte de leurs amitiez inuiolables.

L'ame raiſonnable a ſes deux facultez princeſſes l'entendement & la volonté. Mais comme nous en auons parlé cy deſſus, nous n'en dirons rien icy dauantage.

Et bien que l'entendement de l'homme auſſi bien que ſon intelligence, nous pût donner lieu de reſoudre quantité de queſtions curieuſes, i'eſtime qu'il ſera plus à propos de les reſeruer pour nos morales, où à pleines voiles nous voguerons, de tel coſté qu'il nous plaira, ſans crainte que le peu d'eſtenduë où le voiſinage trop prochain de la terre, nous menace de desbris ou de naufrage.

Fin des termes de la Phyſique

QVA

QATRIESME PARTIE DES TERMES APPARTENANTS A LA METAPHYSIQVE.

De la Metaphyſique en general.

LE plus grand effort de l'eſprit humain ne peut aller au de là des lumieres qu'il ſe promet en la Metaphyſique, ou s'il veut paſſer plus auant, il faut poſer le pied ſur le premier échelon de la foy.

Et bien que les Anges, comme nous auons dit ailleurs, ne puiſſent eſtre connus parfaictement, que ſous la meſme diſcipline de la foy, ſi eſt-ce qu'ils peuuent eſtre aucunement contenus en cette ſcience, entant qu'ils participent à l'eſtre creé, n'eſtant

point de l'aduis de ceux qui veulent accoupler ſous vn meſme genre quoy qu'auec de grandes inégalitez & diſproportions, le creé auec l'increé ; d'où vient qu'ils ne feignent pas de faire parler la Metaphyſique des choſes diuines, & de Dieu meſme, bref de luy faire tenir vn langage, qui à mon aduis ne ſied bien qu'en la bouche de la Theologie.

Diſons de nos ſciences tout le bien qu'on s'en peut imaginer, il eſt iuſte ; mais de les diuiniſer ou de ſouſmettre à la portée naturel'e de nos entendements, la connoiſſance des choſes diuines, & ranger l'eſtre creé & l'increé ſous vne commune meſure, bref de les rendre tous deux participants d'vn meſme eſtre, entant que precis & abſtraict du creé & de l'increé, c'eſt auoir trop de preſomption de nos fictions imaginaires, & parler trop indignement de la grandeur de Dieu, deuant qui toute lumiere n'eſt que tenebre & confuſion.

Quand donc nous donnerons pour limites de cette ſcience tranſcendente, toutes l'eſtenduë de l'eſtre creé, ſoit reel, comme celuy des choſes dont le fondement eſt reel & ſubſtantiel, ſoit de raiſon ; tels que ſont ceux qui repoſent ſur l'aiſle de nos imaginations & raiſonnements, elle aura touſiours dequoy ſe contenter & s'employer, ſans qu'il ſoit beſoin de la faire anticiper ſur le domaine de la Theologie.

Et

Et veritablement la pluſpart de ceux qui portent ſi haut les intereſts de la Metaphyſique, ſont comme ces paſſionnez, qui pour rendre par leurs flatteries, l'obiect de leur amour par trop recommandable, le loüent indiſcrettement & à perte de veuë, ſans s'apperceuoir qu'ils le veulent faire eſtimer par toutes autres qualitez, que celles qu'il poſſede veritablement.

Les differens regards, dont cette ſcience ſublime a eſté enuiſagée par les Philoſophes luy ont acquis de differents tiltres d'honneur : de là vient, que quelques-vns l'ont appellée purement & ſimplement Philoſophie, pour dire que les autres parties qui pretendoient quelque choſe à la dignité de ce nom, ſe deuoient ranger ſous ſes aiſles pour y participer.

D'autres, premiere Philoſophie, ſoit à raiſon de l'vniuerſalité de ſon obiet, ſoit à cauſe de la certitude de ſes principes, tel que peut eſtre celui-cy : toute choſe eſt ou n'eſt pas, & les autres ſemblables, dõt elle ſe ſert pour eſtablir ſes certitudes & demonſtrations.

Ceux qui ont conſideré la profondeur de ſes principes & fondements, l'ont appellée Sapience, diſant qu'elle eſt vne habitude de iuger des choſes par les cauſes ſouueraines & les raiſons plus releuées.

Mais comme le plus grand aduantage qu'elle peut pretendre ne conſiſte qu'en ce qu'elle marche au deſſus des notions de la

Phyſique ; il me ſemble que c'eſt la traitter bien dignement de luy donner le nõ de Metaphyſique, qui veut dire autant que ſurnaturelle, bien qu'elle ne le ſoit pas en effect, n'y ayant rien de ſurnaturel proprement, que ce qui eſt du regne de la grace, & non pas du reſſort de la nature, telles que ſont toutes les penſées & conceptions que nous pouuons former de l'eſtre creé.

C'eſt donc aſſez de luy donner pour employ l'eſtendue de l'eſtre creé auec ſes parties & ſes proprietez, ſes principes interieurs, ſes parties ſuiettes & compoſantes. Compoſantes, comme l'acte & la puiſſance qui entrent en la conſtitution interieure de l'eſtre ; ſuiectes & ſouſmiſes, telles que ſont toutes les choſes contenuës ſous l'empire de l'eſtre creé.

SVPERIORITE' DE LA METAPHYSIQVE SVR LES autres ſciences naturelles.

LA ſouueraineté de la Metaphyſique ſur les autres ſciences naturelles, procede de trois cauſes, la prmiere de ce qu'elle leur taille les morceaux, d'où vient qu'apres auoir conſideré l'eſtre, iuſques au degré d'vne nature materielle & ſenſible, elle l'abandõne à la Phyſique, pour en faire ſon profit, & dõne aux Mathematiques pour leur employ, l'eſtre commenſurable, dépoüillé de

de matiere & de toute qualite ſenſible.

La ſeconde, de ce qu'elle leur fournit les termes dont elles ſont miſes & receptes, voire meſme quelques perfections eſſentielles, car puiſque tout eſtre a ſes parties interieures & eſſentielles, il faut que celuy qu'elle preſente au Phyſicien, ou au Mathematicien, outre le nom propre dont il eſt reueſtu, ait encores ſes attributs eſſentiels, tels que ſont acte & puiſſance au reſpect de l'vn & de l'autre.

La troiſieſme, de ce qu'elle eſt touſiours en garde, pour ſouſtenir & appuyer les ſciences qu'elles faict marcher deuant elle comme la mere ſes enfans; car s'il arriue qu'on les preſſe au poinct de les reſoudre & les enfoncer iuſques aux derniers principes qui les eſtabliſſent, elle eſt obligée de les ſouſtenir. Et comme les Rois ne doiuent iamais combattre l'eſpée à la main, que dans les extremes neceſſitez, celle-cy tout de meſme ne ſe commet qu'à l'extremité & dans le temps que les autres n'en peuuent plus.

C'eſt pour lors qu'elle employe pour batteries, la certitude de ſes principes & demonſtrations, à l'effect de reduire les plus opiniaſtres à raiſon ou à l'impoſſible. Si donc elle eſt obligée de prouuer que l'eſtre naturel, qu'elle a donné à la phyſique pour ſon entretien & ſes diuertiſſemens, eſt vn eſtre creé; elle parlera de la ſorte. Tout ce

qui eſt ; eſt neceſſairement creé ou increé, or eſt il que l'eſtre naturel, eſt, & partant il eſt creé, ou increé, il n'eſt pas increé, puiſqu'il n'eſt pas Dieu, il reſte donc, que l'eſtre naturel, ſoit vn eſtre creé.

ESTRE.

L'Eſtre pris en ſa ſignification plus diffuſe, s'eſtend à tout ce qui eſt hors le neant ; il ſe diuiſe en eſtre reel & eſtre de raiſon.

L'eſtre reel, eſt ce qui de ſoy poſſede ſon exiſtence independemment de l'intellect ; il eſt actuel ou poſſible ; l'actuel eſt celuy qui eſt en acte & preſent en quelque lieu : tel eſt l'arbre qui eſt dans voſtre iardin ; ſoit que vous y penſiez ou non, il ne laiſſe pas d'eſtre quelque choſe en ſoy.

Le reel poſſible eſt celuy qui peut eſtre actuellement, & n'eſt pas encores produit, telle eſt la roſe qui doit eſclorre au Printemps prochain.

L'eſtre de raiſon eſt proprement vne fiction & vn ieu de noſtre eſprit, lequel ſe forme vn eſtre, qu'il conſidere apres & enuiſage de la meſme maniere que s'il poſſedoit vne exiſtence reelle & actuelle : telle eſt la chymere, ou la montagne d'or, qui ne fut iamais que dans l'eſprit de l'auare.

L'eſtre eſt ou abſolu & independant, telle eſt la choſe conſiderée en elle meſme, ſans aucun

aucun rapport à vne autre. Cét eſtre ſelon Platon, eſt Dieu ſeul, d'où vient qu'il l'appelle eſtre par excellence, c'eſt à dire, independant, ſouuerain & abſolu.

Ou il eſt relatif par le panchement & l'inclination qu'il ſe conſerue vers vn autre, par vne neceſſité de dependance: telle eſt la creature à l'eſgard de Dieu, dont l'eſtre n'eſt qu'vne dependance perpetuelle de cette cauſe increée.

Tout ce qui eſt, eſt hors de nous, & voila l'eſtre reel; ou en nous, c'eſt à dire en noſtre entendement; comme dans vn miroir & par repreſentation ſeulement. Et voila l'eſpece & l'image des choſes que les obiects nous impriment par leur preſence; ou de nous, comme production de noſtre eſprit, & ce dernier eſt proprement l'eſtre de raiſon, parce qu'il eſt le jeu, l'effect & la production de noſtre raiſon.

Entre les eſtres qui ſont hors de nous, les vns ſont immateriels & deſpoüillez de toute matiere, comme les ſubſtances intellectuelles; les autres ſont materiels, comme les mixtes, les corps, & toutes les choſes ſenſibles.

L'eſtre de raiſon a vn certain ordre imperceptible, par lequel nous découurons comment il ſe forme, quelles ſont les voyes de ſon eſtabliſſement & de ſon operation, enſemble quelle eſt ſon vtilité.

L'obiet tient le premier lieu, par ce que

noſtre raiſon le ſuppoſe touſiours, ne pouuant rien produire d'elle-meſme; car pour faire vne chymere, c'eſt à dire, vne fiction qui ne fut iamais en nature, il ne s'enſuit pas qu'elle produiſe quelque choſe du ſien ſans fondement & ſans obiect, au moins ſans obiect partial; elle emprunte d'vn cheual les parties de derriere; d'vn lyon, elle en prend le deuant; d'vn autre animal d'eſpece differente, le milieu; puis ioignant ces trois parties enſemble; produit vn effect inconnu à la nature; de maniere que l'imaginatiue ſuppoſe touſiours ſon obiect, & n'y met rien du ſien que le ridicule, & l'vnion monſtrueuſe.

L'obiect s'eſtant preſenté à nos ſens, il paſſe en la phantaiſie par le ſens commun, de là en l'imaginatiue, de celle-cy, il eſt porté en l'entendement, qui l'épure encore dauantage, pour le rendre intelligible & le conceuoir plus viuement & à ſa mode: & voila l'image de l'obiect que nous appellons notion de l'entendement, ou l'eſpece expreſſe que les Theologiens appellent verbe ou parole de l'entendement, par ce que c'eſt par cette eſpece qu'il s'explique pour s'entendre, parler & reſpondre à ſoy-meſme; cette eſpece produite, tient le ſecond lieu en l'ordre remarqué. Et voilà l'eſtre de raiſon formé en ce ſecond ordre.

Mais par ce que ce n'eſt pas aſſez d'eſtre conçeu, qu'il eſt à propos qu'il ſe manifeſte

feſte autant qu'il luy eſt poſſible pour produire ſon effect, & entrer dans le commerce de ſes ſemblables par la parole ; de ſubtil & bien eſpuré qu'il eſtoit, il faut qu'il emprunte vn organe & quelque choſe de ſenſible pour ſe rendre connû, & voila la voix placée au troiſieſme ordre Voix organiſée & ſignalée d'vn nom particulier inſtitué des hommes appellé terme, par ce qu'il termine, borne & renferme cette eſpece ou cét eſtre de raiſon, ſous trois ou quatre ſyllabes pour l'exprimer & le faire connoiſtre.

Exemple, le lyon a ſeruy d'obiect à voſtre entendement pour luy faire conceuoir ſon eſpece, que nous appellons eſtre de raiſon, maintenant pour s'expliquer, il ſe ſert du terme de lyon, proferé par l'entremiſe d'vne voix organiſée, lequel eſt proprement la notion groſſiere de cette notion mince & delicate conceuë en voſtre entendement, que nous auons appellée eſtre de raiſon. Voila ſon operation.

Son vtilité eſt aſſez connuë, puiſque nous ſommes par luy diſtinguez des beſtes, qui pour receuoir les eſpeces des obiets en la phantaiſie ne ſont pas pour cela raiſonnables, ny capables de former vn eſtre de raiſon ou vne notion commune à pluſieurs particuliers ; comme fait l'homme qui apres auoir conſideré tous les indiuidus d'vne eſpece, forme vne ſeule notion, vn ſeul eſtre de raiſon, communicable égale-

ment à tous les indiuidus; telle eſt la nature humaine que ie me ſuis formé en mon entendement, à l'égard des autres hommes que i'ay conſiderez.

Enfin, le raiſonnement n'eſt autre choſe que la conference que noſtre entendement fait de deux, de trois ou pluſieurs eſtres de raiſon, qui entre eux ont quelque ordre & connexité, pour en tirer vne concluſion & conſequence capable d'eſtablir vne verité. Voila donc ſon vtilité bien eſtablie.

C'eſt ainſi que les termes par leſquels nous nous expliquons, ſont les notions ſenſibles des notions intellectuelles. Et par ce que ces termes & ſecondes notion que nous appellons ſenſibles (à comparaiſon de celles dont elles ne ſont que les images ou les crayons) ſont encores trop minces, elles ſe corporifient & s'épeſſiſſent par d'autres notions qui leur ſont inferieures & ſouſmiſes; telles ſont les notions de noſtre eſprit couchée ſur le papier, & reduites par eſcrit; & voila le quatrieſme & dernier degré, par ce que de paſſageres qu'elles eſtoient au premier & ſecond degré, lors qu'elles n'eſtoient que vocales; elles deuiennent permanentes, fixes & ſtables.

En effet la penſée que vous auez conceuë preſentement, eſt vn eſtre de raiſon qui a beſoin d'vn terme ou d'vn ſigne pour s'habiller & ſe groſſir, autrement il ne ſe pourroit

roit iamais produire hors le lieu de ſa naiſſance.

Ce terme eſt il trouué & appliqué à voſtre penſée comme vn veſtement ; elle ſe manifeſte par la voix, comme vn ſuiect paſſager, auſſi toſt diſſipé que produit, ſi par eſcrit, elle demeure ſtable & permanente par ce moyen.

Et par ce que noſtre entendement n'a pas touſiours beſoin de la preſence de l'obiect ; & qu'il reueille aſſez ſouuent les eſpeces qui luy ont eſté imprimées à la veuë des obiects; Cette eſpece dont il eſt le gardien, s'appelle eſpece impreſſe ou imprimée, parce qu'elle y eſt grauée comme la figure du cachet ſur la cire, pour luy tenir lieu d'obiet en l'abſence de l'obiet originaire, quand il en aura beſoin.

PROPRIETEZ DE L'ESTRE.

LEs proprietez, ſoit à l'egard de l'eſtre en general, ſoit à l'egard des choſes qu'il comprend, ſe reduiſent à trois ; vnité verité, bonté, eſtant certain que tout ce qui eſt; eſt neceſſairement vn, vray & bon.

Vn par l'eſſence, qui le conſtituë & le fait eſtre indiuis en ſoy & diuiſé de tout autre.

Vray à raiſon de l'idée eternelle ſur laquelle il a eſté formé, & dont il porte la reſſemblance.

Bon, par ce que Dieu n'a rien creé de mauuais; & par conſequent le voila connoiſſable en ſoy, ſous ces trois rapports differents; vnité, verité & bonté.

Et bien qu'auiourd'huy l'excez du mal ou du peché, ſoit le plus grand ſujet de nos entretiens & de nos plaintes; ſi eſt-ce, qu'il n'eſt autre choſe formellement, entant que peché, qu'vne pure priuation d'eſtre, & non pas vn eſtre veritable, autrement il ſeroit bon, & pour lors noſtre raiſonnement tomberoit dans vne contradiction tres-apparente; car dés-là que nous le diſons mal, il ne peut eſtre bien, ou bon, ſans dire qu'il eſt mal & ne l'eſt pas en meſme temps; d'où vient que nous pouuons en quelque maniere le dire inconceuable, comme le rien & le neant, duquel nous formons bien quelques troubles conceptions, mais elles ne le peuuent rendre proprement connoiſſables.

Enfin tout ce qui eſt, eſt neceſſairement, & c'eſt cette neceſſité d'eſtre qui eſtablit & conſtituë ſon eſſence primitiue.

Et par ce qu'en cét eſtat il eſt conuenable à quelque choſe, quand ce ne ſeroit qu'à ſoy meſme, de là vient auſſi, qu'il eſt appellé bon; par ce que tout ce qui eſt bon, eſt conuenable à quelque choſe.

Et d'ailleurs comme il ne peut eſtre diuiſé en ſoy-meſme, à peine de tomber dans le non eſtre, ceſſant d'eſtre ce qu'il eſtoit; nous

nous le diſons vn, & partant connoiſſable entant qu'vn, & entant que bon; D'où reſulte ſa verité, puiſqu'il n'y a rien de connoiſſable qui ne ſoit vray; la verité eſtãt l'obiect de l'entendement.

Si bien que l'vnité, la verité & la bonté, qui ſont les perfections de l'eſtre, ſe trouuent tellement liées & enclauées les vnes dans les autres, qu'elles ſe tiennent toutes par la main, & ſe donnent vn ſecours mutuel,& vne aide reciproque.Et par ce qu'elles meritent bien d'eſtre connuës en leur particulier,

Nous diſons que l'vnité eſt vne proprieté abſoluë de l'eſtre, qui le fait eſtre vn, c'eſt à dire indiuis en ſoy & diuiſé de tout autre; & par ce que tout eſtre ne peut eſtre conſideré qu'abſolument ou par rapport à vn autre; de là vient, qu'eſtant conſideré abſolument, nous n'y découurons point d'autre proprieté eſſentielle que l'vnité; ſi par rapport à vn autre;la verité & la bonté. Verité, s'il eſt referé à Dieu ou à l'entendement; bonté, s'il eſt rapporté à la volonté.

La verité eſt vne proprieté relatiue, par laquelle l'eſtre eſt dénommé vray; par ce qu'eſtant referé à Dieu, il ſe trouue conforme à l'idée ſur laquelle il a eſté formé. Que s'il eſt rapporté à l'entendement creé, il eſt auſſi appellé vray, par la conformité & la reſſemblance, qu'il a auec la notion intel

intellectuelle, qui le conçoit, tel qu'il eſt en ſoy.

La bonté eſt vne proprieté relatiue de l'eſtre, par laquelle il eſt appellé bon, par ce qu'eſtant referé à la volonté de Dieu, ou de la creature, il s'y trouue entierement conforme & couenable.

D'où vient cette grande maxime chez les Philoſophes, qui dit que le bien eſt ce que toutes choſes ſouhaittent: non pas que les brutes & les choſes inſenſibles ayent vne volonté, mais par ce que l'appetit naturel en celles-cy & l'appetit ſenſitif en celles-là, leur tiennent lieu de volonté, & font à plus pres le meſme deuoir que fait cette noble faculté dans les ſubſtances intellectuelles.

CONCEPTION OV CONCEPT ET OPERATION DE L'ENtendement.

L'Entendement eſt vne faculté dont l'operation s'appelle conception, par ce qu'il conçoit vne choſe, laquelle auparauant il ne conçeuoit & n'entendoit pas. Tel eſt l'eſtre de raiſon, dont nous auons parlé ailleurs.

Or par ce que l'eſſence ou la nature d'vne choſe eſt le gibier de noſtre entendement, bien qu'il ne la connoiſſe ordinairement que par ſes dehors, (c'eſt à dire par ſes accidents & proprietez) ſi eſt ce que la nature

&

& l'eſſence du ſuiet, eſt touſiours ſon obiet & ſa principale viſée. C'eſt pour cette raiſon, que les ſubtils appellent noſtre conception, l'eſſence de la choſe conceuë.

Cette conception eſt formelle ou obiectiue.

La conception formelle, n'eſt autre choſe que la reſſemblance de la choſe, ou de l'obiect exterieur qui s'eſt actuellement formée en noſtre entendement; d'où vient, qu'on l'appelle formelle, c'eſt a dire forme peinte & reſſemblante. D'autres l'appellent intentionnelle, par ce qu'elle eſt l'intention & l'effort par lequel l'entendement ſe porte à la connoiſſance & à la découuerte d'vn obiect, autant qu'il luy eſt poſſible.

La conception obiectiue eſt plutoſt la choſe conceuë en l'entendement, entant qu'elle luy tient lieu d'obiect, que non pas la conception priſe au ſens de rigueur telle qu'eſt la formelle, par ce que la formelle eſt l'acte par lequel l'entendement connoiſt & conçoit vn animal; mais depuis que cét animal eſt conceu en noſtre entendement, voila la conception obiectiue, c'eſt à dire, le lieutenant de l'obiect exterieur, ou l'intention paſſiue, par ce qu'elle a doreſnauant à ſouffrir tous les regards de l'eſprit qui l'enuiſage de tous biais, & la tourne en toutes poſtures, pour en iuger plus ſainement.

Cette

Cette conception formelle eſt vne d'vnité reelle, ou d'vnité de raiſon ; quand elle ſe forme ſur vn ſeul obiect, elle eſt vne d'vnité reelle. Telle eſt la conception du Phœnix ou du Soleil, formée en noſtre eſprit.

La conception formelle, appellée vne d'vnité de raiſon eſt celle que noſtre entendement recueille & forme de pluſieurs ſuiects, qui ſont d'vne meſme nature, ſous l'enclos d'vn ſeul terme ; Exemple, la conception formelle de l'eſtoille qui demeure en mon entendement apres la veüe de toutes les eſtoilles d'vne belle nuict, eſt vne d'vnité de raiſon, par ce que cette conception eſt communicable en nature à toutes les eſtoilles du Ciel, ſans qu'elle ait plus d'inclination à l'vne qu'à l'autre.

Et par ce que la conception obiectiue reſpond à la formelle, ce que nous auons dit de celle-cy ſe peut appliquer à celle là.

L'vne & l'autre de ces conceptions eſt dite preciſe de realité ou raiſon.

La premiere, lors que noſtre conception eſt entierement diſtincte d'vne autre conception ; Exemple, la notion ou l'idee du Soleil eſt autre en mon eſprit que l'idée d'vne eſtoille. Voila vne conception de realité preciſe.

La ſeconde, lors qu'vne ſeule conception enferme pluſieurs ſubiets, differens de nature & de definition ; Exemple, la penſée & la

la conception de l'animal que mon eſprit forge ; comprend & enueloppe confuſément en ſon vnité , la nature de l'homme, du cheual & du lyõ;& celle-cy eſt appellée preciſe de raiſon ſeulement.

La conception eſt abſtractiue ou intuitiue. L'abſtractiue ſe fait par les eſpeces des choſes conceües, en l'abſence des obiects, comme de ſonger à la ville de Rome en laquelle vous auez eſté autrefois.

L'intuitiue, eſt celle qui ſe forme ſur la veüe & la preſence des obiects. Telle eſt la conceptiõ qui ſe forme ſur la veüe actuelle de la ville de Rome.

La conception eſt ſimple, purement ſimple ou compoſée.

La conception ſimple , eſt celle qui ſe remferme dans vne vnité , quoy qu'elle pût produire pluſieurs conceptions. Exemple, l'hõme que ie me ſuis repreſenté en l'entendement , apres en auoir veu pluſieurs ; eſt vne notion ſimple, & neantmoins riẽ n'empeſche que ie ne forme autant de cõceptions particulieres & ſemblables dans mon eſprit, que i'ay veu d'hommes dans vne Cité.

La conception purement ſimple,eſt celle qui ne ſe peut partager en pluſieurs conceptions. Exemple , la penſée que vous conceuez de voſtre pere, ne peut eſtre multipliée, puiſque vous ne pouuez auoir qu'vn pere. Cette conception eſt dite chez les Logiciens, premiere operation de l'intellect,

par

par ce que par elle les choſes ne ſe preſentent à nous qu'en detail & en particulier.

La compoſée eſt celle qui vnit vne conception à vne autre; Exemple, de dire que l'homme eſt, voila l'eſtre vny à l'homme, par voſtre conception, appellée ſeconde operation.

Que ſi vous y adiouſtez encores vne autre conception, en diſant l'homme eſt bon, vous paſſez à la troiſieſme operation, dont l'employ eſt de comparer les choſes, les conferer enſemble, reietter ce qui luy plaiſt pour choiſir & attribuer au ſuject ce que bon luy ſemble.

La conception eſt appellee vraye, quand elle eſt conforme à la choſe qu'elle repreſente; & fauſſe quand elle repreſente ſon obiect autrement qu'il n'eſt pas.

ESSENCE.

L'Eſſence eſt ce qui tient le premier lieu & le plus conſiderable en quelque ſubiet que ce ſoit. Elle eſt proprement la racine de toutes les proſperitez & perfections qui luy arriuent; de maniere, qu'à comparaiſon de l'eſſence toutes les choſes qui luy ſuruiennent, ſoit exiſtence, ſubſiſtance & proprietez, de quelque qualité qu'elles puiſſent eſtre, ne peuuent à ſon eſgard paſſer que pour des ſimples ornemens.

Elle eſt au reſpect de toutes les perfections,

ctions, ce que la Souueraineté eſt à l'égard des Duchez, Marquiſats, Comtez & Baronies, dont elle eſt accompagnée, auſquels elle communique ſa ſplendeur, mais ne reçoit point de luſtre de ſes inferieurs que d'vne maniere tres-impropre. Ainſi nous diſons que la nature humaine donne plus d'éclat & d'excellence à l'homme particulier auquel elle eſt communiquée, que ne font toutes les proprietez & qualitez qui ſont comme les embelliſſemens & les dehors de ſa nature indiuiduelle.

L'eſſence dans les choſes creées, eſt proprement la poſſibilité; c'eſt à dire la conſtitution interieure d'vne choſe preciſe & dénuée de ſes modes, proprietez & accidens. Nous ne la pouuons cõprendre que par abſtraction & par le détachement que noſtre imaginatiõ fait de l'eſtre intime d'vne choſe d'auec ſes accidés, proprietez & perfectiõs adiacentes & inherentes; cõme de ſe figurer vne roſe ſans exiſtence, ſans fueille, ſans bouton, ſans eſtenduë, ſans quãtité, ſans couleur, ſans odeur, bref ſans aucun accident.

Nous ne pouuons pas dire le meſme de l'eſſence de Dieu & de ſes perfections; par ce qu'il n'y a rien en Dieu qui ne ſoit Dieu, & les perfections que nous luy attribuons, ſont Dieu meſme, & non pas des proprietez ou des accidens.

L'eſſence ſe prend quelque fois pour la nature ou la ſubſtance d'vn ſujet, bien que

que la nature ſoit quelque choſe de plus eſpeſſy & moins diffus que n'eſt pas l'eſſence, par ce que celle là indique ordinairement l'eſtre de la choſe reueſtuë de ſes proprietez, ou du moins de quelques-vnes à la reſerue de la deniere, que nous appellons ſubſiſtence; ce que ne fait pas l'eſſence qui repreſente ſeulement la choſe à noſtre imagination, entant que poſſible & rien plus. C'eſt en ce ſens que la nature humaine de Ieſus Chriſt anoblie de toutes ſes perfections & vnie à la nature Diuine, en la perſonne du Verbe (ſans aucun mélange ny confuſion de natures) comprend l'eſſence de l'homme auec toutes ſes perfections, à la reſerue de ſa propre ſubſiſtence.

L'eſſence dans les ſubſtances completes ou compoſées de matiere & de forme ſignifie quelquefois l'aſſemblage & l'vnion de l'vne & de l'autre, entant qu'elles compoſent & conſtituent vn tout eſſentiel & complet. C'eſt en ce cas qu'il ſe peut dire que l'eſſence de l'homme, eſt ce qui eſt formé par l'aſſemblage du ſpirituel & materiel, & l'vnion ſubſtantielle de l'ame & du corps.

L'eſſence ſe prend encores quelquefois pour la forme interieure d'vn ſuiet. Ainſi les Philoſophes diſent que la forme donne l'eſtre à la choſe, c'eſt à dire que par ſon arriuée, la choſe deuient parfaicte & accomplie eſſentiellement.

EXIS

EXISTENCE.

L'Exiſtence d'vne choſe creée, eſt le mode, veſtement ou la marque par laquelle l'eſſence eſt actuée; c'eſt à dire que la choſe poſſible & qui n'eſtoit pas encores, eſt pouſſée hors de ſes cauſes internes, & paſſe de la poſſibilité à l'acte ou de l'eſtre poſſible, à l'eſtre actuel.

Vn exẽple familier éclaircira mieux noſtre penſée C'eſt ainſi que l'eſſence de la roſe que mon eſprit s'imagine pendãt l'hyuer dénuée de toutes proprietez & accidens; au poinct qu'elle vient à ſe produire & s'éclorre par le ſecours de ſes cauſes externes & internes, acquiert dans ce moment, l'exiſtẽce actuelle qu'elle ne poſſedoit pas auparauãt.

Quelques ſubtils ſe figurent vne exiſtence poſſible, mais cela eſt trop Metaphyſique; auſſi ne peut-elle eſtre autre choſe, que l'eſſence du ſuiect, qui n'eſt pas encores actuellement dans la nature & en l'ordre des choſes creées.

L'exiſtence eſt de deux ſortes, la premiere eſt celle qu'on attribuë à la ſubſtance, le ſeconde eſt celle de l'accident.

L'exiſtence de la ſubſtance eſt appellée de quelques vns ſubſiſtance, de ce qu'elle ſubſiſte par ſes propres forces, mais ils ſe mécontent beaucoup, par ce que l'exiſtence eſt autre choſe que la ſubſiſtence, puiſque

que la nature humaine vnie à Ieſus Chriſt; à ſon exiſtence propre & non pas ſa ſubſiſtence; donc la ſubſiſtence eſt quelque choſe, autre que la ſubſtance.

L'exiſtence de l'accident a cela, qu'elle n'a pas de nom propre & particulier chez les Philoſophes. Il eſt bien vray qu'elle eſt oppoſée à celle de la ſubſtance, en ce qu'elle ne peut ſe maintenir qu'à l'aide d'autruy, & non par ſes propres forces.

Comme fait la ſubſtance. D'où vient, que quelques-vns ont pretendu l'appeller inherence, par ce que naturellement elle demande d'eſtre appuyée & conioincte à la ſubſtance, comme le lierre à la muralle.

Mais il eſt certain que l'exiſtence à l'égard de l'accident, eſt encores autre choſe que l'inherence, puiſqu'au Sainct Sacrement de l'Autel, les accidents du pain & du vin ont leur exiſtence actuelle, ſans aucune inherence ny attachement effectif; & partant l'inherence eſt quelque autre choſe que l'exiſtence de l'accident.

Enfin l'exiſtence d'vne choſe eſt proprement l'eſtre de la meſme choſe hors de ſes cauſes, quand d'occulte & cachée qu'elle eſtoit dans la ſeule poſſibilité, elle vient à ſe deſcouurir & ſe rendre manifeſte à nos yeux.

Et quand nous diſons vne choſe eſtre encloſe & renfermée dans la cellule de ſes

propres

propres cauſes, c'eſt autant comme ſi nous diſions qu'vne choſe peut eſtre quelque iour, bien qu'elle ne ſoit pas encore preſentement.

C'eſt ainſi que la roſe qui nous paroiſtra au Printemps prochain, demeure pendant tout l'hyuer encloſe & renfermée dans ſes propres cauſes, ie veux dire dans le roſier. Que ſi en cét eſtat elle poſſede quelque eſtre, il eſt purement eſſentiel & poſſible, & non pas actuel, c'eſt à dire qu'elle a de ſon eſſence la ſeule poſſibilité de l'eſtre; & de ſon exiſtence, le priuilege de ſe produire, ſe publier & ſe manifeſter actuellement.

SVBSISTENCE.

SVbſiſtence eſt proprement le mode, le degré, ou la derniere perfection par laquelle vne ſubſtance creée eſt tellement acheuée, terminée & accomplie en ſon eſtre actuel, qu'elle eſt renduë incommunicable à toute autre; en cet eſtat, elle eſt appellée ſubſiſtente, comme ayant acquis ſon dernier ſuppleement par l'aduenement de cette perfection derniere.

Pour donner vne explication de ce terme, plus claire & plus intelligible aux moins entendus, faiſons vne fiction & ſuppoſons l'eſſence d'vne roſe, qui de la poſſibilité fait effort de paſſer à l'eſtre actuel; c'eſt à dire de ſe produire du ſein de ſes cauſes,

cauſes, & ſe manifeſte hors du roſier, il fraudra premierement luy appliquer l'exiſtence comme ſa chemiſe, & voila ce que nous appellons premier mode & maniere d'eſtre à ſon eſgard.

Mais parce qu'elle eſt encores trop generale auec cette exiſtence, & qu'elle peut en cét eſtat eſtre communicable à pluſieurs ſortes d'habillemẽs, n'ayãt encores que la chemiſe, il faut la reſerrer ſous l'enuelope d'vn mode ou veſtement qui la ioigne de plus pres, & la tienne plus à l'eſtroit, que nous appellons ſingularité, qui la couurira & luy ſeruira cõme d'habit propre & particulier.

Voila donc la roſe exiſtente & ſinguliere, c'eſt à dire, couuerte & reueſtuë par deux modes ou par deux enueloppes & perfections (appellez les comme vous voudrez, cela eſt indifferent.)

Entant que ſinguliere; elle peut encores eſtre communicable au ſuppoſt de l'vne ou de l'autre des roſes, d'vn meſme roſier; c'eſt à dire, s'emparer du manteau qu'elles peuuent auoir; & de meſmes que de pluſieurs manteaux trouuez en la boutique d'vn frippier vous pouuez choiſir celuy qui vous plait dauantage; mais depuis qu'il eſt achepté, il en faut demeurer à celuy-là, il vous eſt tellement propre, qu'il ne peut plus appertenir à autre perſonne, tant que vous en ſerez le maiſtre & le poſſeſſeur legitime; Auſſi diſons-nous que la nature de la

la roſe qui ſous le tiltre de ſinguliere, peut encore ſe rendre communicable à pluſieurs ſupoſts, c'eſt à dire, prendre le manteau qu'elle voudra choiſir, pour ſe determiner & ſe veſtir entierement, demãdera qu'on luy dõne la ſubſiſtence, comme le mode dernier & indiuiduel, qui acheue de l'habiller, & luy donne le manteau qu'elle ne peut plus chãger, depuis qu'il luy a eſté vne fois appliqué.

De maniere, que la roſe que nous auions dit eſtre exiſtente, & puis ſinguliere, eſt enfin deuenuë ſubſiſtente par ce manteau, c'eſt à dire, incommunicable à tout autre ſuiet qu'à ſoy-meſme. Voila comme nous ſommes obligez de groſſir & corporifier les notions Metaphyſiques, pour les rendre ſenſibles & connoiſſables.

SVBSISTER.

VNe choſe eſt dite ſubſiſter par ſoy meſme, quand elle ſubſiſte par ſa propre ſubſiſtence.

Il peut arriuer quelquefois, que le terme de ſubſiſter ſe dira de l'accident; mais cette ſignification eſt ſi impropre qu'on ne doit s'en ſeruir que dans vne extreme neceſſité, & lors que preſſé par la ſterilité des mots, on ne peut s'eſchapper, ny expliquer ſa penſée par vn autre terme.

VNe choſe eſt dite ſubſiſter par autruy, quand elle ſubſiſte par vne ſubſiſtence

eſtrangere. Exemple, la nature humaine en Ieſus Chriſt ſubſiſte par la ſubſiſtence du Verbe & non par la ſienne; Elle ſubſiſte par vne ſubſiſtence diuine & infinie, & non par vne ſubſiſtence naturelle & finie. Donc elle ſubſiſte par vne ſubſiſtence eſtrangere & non par la ſienne propre.

SVPOST, PERSONNE, HYPOSTASE PERſonnalité.

LA ſubſiſtence ſe prẽd aſſez ſouuent pour ſupoſt, perſonne, hypoſtaſe & perſonnalité. De là vient, que parlant de l'vnion de la nature humaine faite en la perſonne du Verbe, nous l'appellons perſonnelle & hypoſtatique, qui ne veut dire autre choſe que ſubſiſtente par la ſubſiſtence du Verbe.

Le terme de ſupoſt ou de perſonne, ſe prend quelquefois pour la ſubſiſtence & quelquefois auſſi pour le ſuiect entier & ſubſiſtent.

Supoſt & perſonne, ne different qu'en ce que le premier eſt attribué indifferemment à toute ſorte de ſuiets; comme pierre, plante, arbre, cheual, lyon, homme, Ange; & le ſecond, ne s'attribuë qu'aux natures intellectuelles. D'où vient que parlant de l'homme, nous diſons ſa perſonne plus ordinairement & familierement, que ſon ſupoſt ou ſon hypoſtaſe.

Hypoſtaſe ne veut dire autre choſe que ſubſiſtence. Doù vient, que parlant de l'vnion de la nature humaine en la perſonne du Verbe, nous l'appellons ordinairement hypoſtatique.

Le terme de perſonnalité, differe de perſonne; en ce que celuy-cy ſe prend quelquefois pour le ſuiect entier; lors que par la perſonne de l'homme, nous entendons l'homme entier; mais le terme de perſonnalité, ſe prend ſeulement pour le mode, par lequel le ſuiect raiſonnable ſubſiſte & eſt dit perſonnel; que nous auons appellé manteau & derniere enueloppe à l'eſgard du ſuiect, qui de nud qu'il eſt dans la poſſibilité, fait eſtat de ſe veſtir & s'habiller entierement.

INHERENCE OV INHESION

ADherer ou inherer à quelque choſe, eſt proprement exiſter en autruy, par vne telle dependance & neceſſité, que la choſe que nous diſons adherer au ſuiect, ne puiſſe naturellement auoir & conſeruer ſon eſtre actuel, que par cette ſeule inherence.

Exemple, la couleur blanche ou rouge, dépend tellement de la muraille ou d'vn autre ſuiect, que nous diſons eſtre blanc ou rouge, (par ce qu'elle le blanchit ou le rougit) qu'elle ne peut conſeruer & maintenir ſon exiſtence actuelle, ſans le ſecours

VNION.

L'Vnion eſt vn aſſemblage de pluſieurs choſes vnies dans vn meſme ſuiect.

L'vnion eſſentielle, eſt celle qui ſe fait de parties diſtinctes d'eſſence, interieures & conſtitutiues du ſuiect qu'elles compoſent, telle eſt l'vnion de l'ame & du corps en l'homme; telle encores l'vnion de la matiere & de la forme dans les compoſez naturels.

L'vnion perſonnelle, eſt celle qui ſe fait ſeulement en perſonne, ſans aucune confuſion ny meſlange de natures, telle eſt l'vnion de la nature Diuine & humaine en Ieſus-Chriſt.

L'vnion ſpirituelle eſt celle qui ſe practique par l'affection & la communication de l'eſprit; telle eſt l'vnion de l'ame à Dieu par la grace.

L'vnion artificielle ſe fait par vn meſlange & confuſion de deux ou de pluſieurs choſes, comme la paſte qui ſe fait par l'vnion de l'eau & de la farine.

Il y a difference entre vnion & vnité, en ce que l'vnion ſe dit du compoſé, & l'vnité de l'vne des parties du compoſé. Exemple, en Ieſus-Chriſt, l'vnion eſt commune aux deux extremes, ie veux dire, à la nature Diuine & à la nature humaine, mais l'vnité eſt deuë à la perſonne, d'où vient, que nous

les diſons conioinctes hypoſtatiquement, c'eſt à dire, en vnité de perſonne.

ACTE ET PVISSANCE.

L'Acte & la puiſſance ſont les deux premiers modes ou manieres d'eſtre de quelque creature que ce ſoit ; par ce qu'elle eſt ou en puiſſance, c'eſt à dire, poſſible comme la roſe qui s'éclot au Printemps, eſtoit l'hyuer precedent dans le roſier en puiſſance ſeulement, ou en acte, lors qu'elle a eſté tirée hors de ſes cauſes, c'eſt à dire, hors des racines & de la tige du roſier.

De là vient, que l'acte eſt diſtinct de la puiſſance, comme la perfection le peut eſtre de la choſe qu'elle perfectionne, puiſque l'acte de la roſe, ou plutoſt ſon exiſtance actuelle, luy communique en effet, l'eſtre & la perfection qu'elle ne poſſedoit qu'en puiſſance.

L'acte bien ſouuent chez le Philoſophe, eſt employé pour l'eſſence, la forme & la raiſon interieure d'vne choſe

L'acte ſe prend premierement pour la perfection de la puiſſance, c'eſt ainſi que la forme eſt la perfection de la matiere Et quand nous diſons, qu'en Dieu tout eſt en acte & non en puiſſance, c'eſt à dire que tout y eſt parfait, & qu'il n'y a rien capable d'eſtre qui n'y ſoit actuellement.

Secondement pour l'eſtre de la choſe qui

qui ſe manifeſte en conſequence de la forme qui s'introduit dans vn ſubiet. Exemple, le viure peut eſtre appellé l'acte d'vne forme animée, ſoit vegetale, ſoit ſenſitiue.

Tiercement, pour l'operation premiere d'vn ſujet : tel eſt l'acte de la vie de l'animal.

L'acte pur eſt celuy qui n'a aucun meſlange d'imperfection & de puiſſance, c'eſt à dire, qui eſt tellement en acte, qu'il n'a rien en ſoy qui ſoit en puiſſance ſeulement & ne ſoit pas en acte. D'où vient que Dieu ſeul eſt vn acte tres-pur, par ce qu'il n'y a rien en luy en puiſſance, ou qui puiſſe eſtre & luy arriuer à l'aduenir, comme n'eſtant pas encores, ne pouuant eſtre, & deuenir plus parfait qu'il eſt.

IDE'E.

L'Idée, generalement parlant, eſt le modele, le tableau, l'original & l'exemplaire ſur lequel vn ouurier trauaille pour en faire vne coppie & effectuer ce qu'il auoit proietté. D'où vient, que le peintre qui trauaille ſur le deſſein qu'il s'eſt formé en la phantaiſie, eſt dit trauailler & faire vn tableau ſur l'idée qu'il en a dans l'eſprit & luy ſert comme d'original.

L'Idée proprement, eſt la raiſon de la choſe, la forme ou l'original, que les Theologiens admettent en Dieu ſur lequel

le monde a eſté coppié lors de ſa creation.

L'idée qui eſt en Dieu, entant qu'elle eſt connuë de Dieu, eſt proprement l'eſſence diuine, que nous pouuons dire à raiſon de ſon exellence, eſtre en Dieu & à Dieu meſme, le principe & l'obiet de toute connoiſſance.

L'idée peut paſſer pour principe de l'operation en qualité de modele; car ſoit que l'eſprit increé, ſoit que l'eſprit creé, veuille produire & operer quelque choſe, il faut premierement ſupporter l'idée de ſon ouurage, & la voila principe de l'operation.

L'idée a cela de particulier, qu'elle ne peut auoir d'exiſtence ſeparée, preciſe & détachée de l'entendement, ſoit creé, ſoit increé.

L'idée eſt vn eſtre relatif, dont l'eſſence eſt d'eſtre rapportée à vn autre, comme l'original l'eſt à la copie.

L'idée chez le Logicien, ſe prend pour l'eſpece qui ſe forme dans noſtre eſprit, par laquelle vne choſe nous eſt repreſentée : Exemple, l'image qui ſe forme en mon eſprit de la ville de Rome, telle que ie l'ay veuë autrefois, eſt appellée idée ou eſpece.

Cette eſpece ou idée eſt appellée quelquefois eſtre ideal, qui n'eſt autre choſe que l'eſtre de la ville de Rome repreſenté dans mon eſprit, ſelon l'image & la figure que ie

me

me ſuis imaginé; image, eſpece ou idée qui me ſert apres comme d'obiet & de tableau pour me faire connoiſtre la ville de Rome, à laquelle ie ne ſongeois pas auparauant.

Le nom d'idée chez Platon, ſe prend d'ordinaire pour le principe & la cauſe d'vne choſe. Ce qu'il a eſtably plus fortement que les autres Philoſophes qui l'auoient precedé, pour iuſtifier contre quelques extrauagans, que Dieu & la nature, n'operent point par hazard, mais ſur des idées certaines & reglées, qui ſont les modelles & les exemplaires des choſes qui ſe produiſent.

MODE.

LE mode n'eſt autre choſe qu'vne certaine maniere d'eſtre qui affecte ſi intimement le ſuiet modifié, que naturellement il n'en peut eſtre ſeparé & diſtinct. D'où vient, que quelques Philoſophes identifient le mode auec la choſe modifiée

Exemple, le doigt que vous tenez droit, a vne certaine rectitude, qui n'eſt autre que voſtre doigt eſtendu; de maniere que cette extenſion intime à voſtre doigt, ne peut eſtre quelque choſe hors de voſtre doigt. Voila ce qui s'appelle mode.

Le voulez vous changer, pliez voſtre

doigt pour lors il n'eſt plus droit, mais courbé & pliè; ce ply, cette flexion à l'égard de voſtre doigt, eſt vn autre mode que le precedent, & voila voſtre doigt diuerſement modifié.

Il y a des modes accidentels & des modes ſubſtantiels.

Les accidentels accompagnent les accidents, & ſe perdent facilement, comme à l'égard de voſtre doigt, d'eſtre droit ou courbé, ce n'eſt qu'vn accident qui ſe perd facilement & importe de peu.

Les modes ſubſtantiels ſont ſi intimes aux ſuiects qu'ils affectent, que naturellement ils n'en peuuent eſtre deſtachez reellement & de fait.

C'eſt en ce ſens qu'il ſe peut dire, que l'entité eſt vn mode qui conuient à la ſubſtance & à l'accident.

Que l'exiſtence eſt encores vn autre mode, commun à l'vn & à l'autre.

Que la ſubſiſtence eſt le dernier mode de la ſubſtance, qui la rend incommunicable à tout autre ſupoſt, que celuy qu'elle termine.

Et que l'inherence eſt vn mode qui affecte l'accident ſi intimement, qu'il en peut eſtre diſtinct reellement, au moins dans le cours de la nature. Mais par ce que nous en auons traicté cy-deſſus, nous ne dirons rien icy dauantage des vns & des autres en particulier.

Il y a des modes compatibles & incompatibles.

Les modes compatibles ſont tous ceux qui modifient la ſubſtance, telle eſt l'entité, l'exiſtence & la ſubſiſtence.

Les incompatibles, ſont ceux qui ont repugnance, comme d'eſtre droict & courbé en meſme temps, au reſpect d'vne meſme choſe. Telle encores eſt la ſubſiſtence & l'inherence, qui ne peuuent naturellement changer de ſujet, par ce que l'accidẽt ne peut eſtre ſubſiſtent, ny la ſubſtance inherente.

Enfin, le mode ne fait pas que la choſe ſoit, c'eſt à dire, qu'il n'eſt pas de l'eſſence de la choſe, mais il fait ſeulement que la choſe eſt autrement affectée qu'elle n'eſtoit.

C'eſt ainſi que l'exiſtence fait que la choſe qui n'eſtoit que poſſible, eſt renduë par ſon moyen exiſtente & actuelle, que la ſingularité, la fait eſtre ſinguliere; & que la ſubſiſtence, la faict eſtre ſubſiſtente & incommicable à toute autre.

CONTENIR EMINEMMENT.

LE terme d'eminence, ne dit autre choſe qu' excellence; & par ce que les choſes peuuent auoir pluſieurs degrez de nobleſſe & de dignité, le plus ſublime eſt appellé eminence, par ce qu'il paroiſt & éclatte au deſſus de tous.

C'eſt ainſi que Dieu qui dans la ſimplicité de ſa nature, comprend & enueloppe toutes choſes, les contient eminemment & par excellence dans le plus haut degré de perfection qu'elles peuuent atteindre; c'eſt à dire, deueſtues & dépoüillées de tous les deffauts dont elles ſe trouuent accompagnées dans les creatures. Exemple, la iuſtice en l'homme peut eſtre accompagnée de tendreſſe ou de ſeuerité; mais en Dieu elle eſt toute pure, par ce qu'elle eſt la nature de Dieu meſme. Voila comme il faut entendre qu'vne choſe, en peut contenir vne autre eminemment & par excellence.

Et afin que nos yeux ne s'esblouyſſent pas, en les portant ſur ce Soleil increé de bonté & de iuſtice, abbaiſſons les ſur les creatures, & nous trouuerons que l'ame raiſonnable contient eminemment & par excellence, la ſenſitiue & la vegetatiue. La Sapience tout de meſme qui eſt vne lumiere vniuerſelle des choſes, & vne pleine connoiſſance & poſſeſſion par leurs premiers principes, contient & enueloppe eminemment & par excellence toutes les ſciences qui luy ſont inferieures, & auſquelles elle preſide ſouuerainement.

D'où vient que quelques Philoſophes ont eſtimé auec raiſon, que la Sapience ou la Sageſſe, ne pouuoit appartenir proprement qu'à Dieu ſeul. C'eſt auſſi pour cette meſme raiſon, que les Philoſophes n'ont

pas

pas voulu eſtre appellez Sages, mais ſeulement amateurs de la Sageſſe.

ENTITE'

L'Entité ſe prend quelquefois pour l'eſſence & la definition d'vne choſe, d'où vient que la matiere & la forme qui entrent chacune en la compoſition d'vn tiers, ont leur entité particuliere, par ce qu'elles ont chacune leur propre definition; & que d'ailleurs, l'entité du compoſé reiallissante de la forme & de la matiere vnies enſemble eſt autre que celle des parties compoſantes, puiſque l'entité du compoſé ſuppoſe l'entité des parties qui le conſtituent.

Quelques-vns confondent l'entité auec l'eſſence, mais il y a pareille difference, que du mode à la choſe modifiée.

Quelquefois auſſi l'entité ſe prend pour l'exiſtence actuelle d'vne choſe; & en ce cas, c'eſt proprement l'entité du compoſé, que nous voulons exprimer, qui n'eſt autre choſe que la matiere exiſtente & actuée par ſa propre forme; de maniere que l'exiſtence actuelle, qui vous fait eſtre homme viuãt, eſt ce que vous pouuez appeller voſtre propre entité.

DISTIN

DISTINCTION REELLE, FORMELLE, VIRTVELLE, modale, & de raiſon,

LA diſtinction eſt proprement oppoſée à l'identité, en ce que l'identité ne peut ſouffrir de partition, ny ſe voir diuiſée à raiſon de ſoy-meſme. Mais la diſtinction peut eſtre la diuerſité de deux choſes, qui entre-elles n'ont ny combat ny repugnance.

C'eſt ainſi que les os & la chair d'vn animal ſont diſtincts, ſans combat ny repugnance, par ce qu'ils compatiſſent enſemble.

Si ces choſes auoient entre-elles de l'antipathie, ce ne ſeroit pas aſſez de les dire diſtinctes, il faudroit les appeller oppoſées ou contraires; oppoſées comme le pere & le fils; contraires comme le froid & le chaud.

Vne choſe peut eſtre diſtincte d'vne autre en trois façons, la premiere par vne diſtinction reelle, c'eſt à dire, telle que les deux choſes qui auparauant eſtoient vnies, eſtans diſioinctes & ſeparées, ſe puiſſent conſeruer chacune en leur entier. C'eſt ainſi que la fleur, la fueille & l'orange qui ſe trouue en meſme temps ſur l'orenger, peuuent eſtre détachées de la branche qui les ſouſtenoit & demeurer entre elles reellement diſtinctes.

La

La definition propre & ſpeciale de la diſtinction, eſt de dire qu'elle eſt la diuerſité de deux choſes, dont l'vne n'eſt pas l'autre, quoy qu'elles conuiennent en quelque choſe. C'eſt ainſi que la fleur, la fueille, & l'orange conuiennent en ce qu'elles ſont parties d'vn meſme tout, & different neantmoins à raiſon de leur eſtre particulier.

2. Diſtinction formelle eſt celle par laquelle vne choſe eſt diſtincte d'vne autre, par ſa propre definition, c'eſt à dire par ſa nature ; de maniere que ſans que noſtre entendement ſe mette en peine de les diſtinguer par le trenchant de ſon imagination, elles ne laiſſent pas d'eſtre diſtinctes entre-elles, à raiſon de leur nature differente.

Telle eſt la vertu de la Prudence & celle de la Iuſtice en l'homme de bien, qui pour les poſſeder toutes deux conioinctement, ne peut empeſcher que chacune de ces vertus, ne conſerue formellement ſa propre nature & definition ; par ce que la Prudence n'eſt pas la Iuſtice, & que la definition de celle cy, n'eſt pas la definition de celle-là, puiſque la Prudence eſt vne habitude reglée, par laquelle le Sage agit & ſe comporte auec raiſon dans le rencontre des choſes bonnes & mauuaiſes, & que la iuſtice eſt vne volonté conſtante & perpetuelle de rendre à chacun ce qui luy appartient.

3. Di

3. Diſtinction virtuelle eſt quand deux choſes ſe trouuent ſi vnies entre-elles & ſi intimes dans vn ſuiet, qu'elles ne peuuent eſtre diſtinctes l'vne de l'autre, qu'à raiſon de leurs vertus ſeulement. C'eſt ainſi que l'ame vegetatiue & la ſenſitiue contenuës dans l'ame raiſonnable, ne peuuent eſtre diſtinctes autrement que par leurs plus ſecrettes vertus enueloppées & confuſes dans la puiſſance de la raiſonnable, c'eſt à dire virtuellement.

Diſtinction de raiſon, eſt quand noſtre entendement ſe trauaille pour comprendre vne choſe tellement ſimple en ſoy, qu'elle ne puiſſe eſtre diſtincte autrement que par les feintes de noſtre eſprit, qui pour conceuoir la ſimplicité de la choſe, ſe forme deux conceptions diſtinctes, leſquelles il applique à la choſe, qui par ce moyen ſe troue double & diuiſée de ſoy meſme, quoy qu'en effet elle ne le ſoit pas.

C'eſt ainſi que le Metaphyſicien pour comprendre la nature diuine, luy attribuera vn genre & vne difference, en diſant que c'eſt vn eſtre increé; & par ce que le genre & la difference ne ſont pas meſme choſe; voila deſormais dequoy parler & diſcourir: Bref de quoy former des diſtinctions & notions differentes de raiſon, bien qu'en effect à l'égard de Dieu l'eſtre increé, les attributs & perfections, & tout ce qui s'y peut penſer à la reſerue des relations,

ſoit

ſoit tellement vn qu'il ne puiſſe ſouffrir de diſtinction en ſoy-meſme, ſinon celle cy que nous diſons eſtre de raiſon; ou en tout cas celle que nous auons appellée virtuelle, puis qu'il eſt la vertu ſouueraine & la viue ſource de toutes les beautez qui éclattent ſi diuerſement dans le ſein des creatures.

Diſtinction modale eſt celle par laquelle le mode eſt diſtinct de la choſe qu'il modifie. C'eſt ainſi que le ply de voſtre doigt eſt diſtinct de voſtre doigt, tant que vous le ténez plié, par ce que ce ply eſt appellé mode: & voſtre doigt la choſe modifiée.

IDENTITE'

L'Identité ou meſmeté eſt la conuenance d'vne choſe à vne autre, par vne eſtrainte ſi prochaine, ſi voiſine & ſi intime, que l'vne ſoit l'autre, bien qu'en quelque ſens & maniere de parler on puiſſe y admettre quelque difference.

C'eſt ainſi que la Iuſtice & la Miſericorde en Dieu ſont identifiques ou identifiées, c'eſt à dire, qu'elles ont vne identité, par ce que tout ce qui eſt en Dieu, eſt Dieu meſme, & partant ſont vne ſeule & meſme choſe: Mais à l'égard des obiets exterieurs, l'vne eſt dite Iuſtice & l'autre Miſericorde, à raiſon des effets differents produits dans les creatures.

L'iden

L'identité eſt reelle ou de raiſon. La reelle eſt celle dont nous venons de parler, par ce qu'à l'égard de Dieu l'vn & l'autre de ſes attributs, eſt vne ſeule & meſme choſe reellement & de faict.

L'identité de raiſon, eſt celle par laquelle vne choſe eſt identifiée auec vne autre par l'entremiſe du raiſonnement, c'eſt à dire, par la conception de noſtre eſprit. C'eſt ainſi que la raiſon generique de l'animal, au reſpect de ſes eſpeces, peut eſtre identifiée, ſuppoſé qu'on la conſidere preciſe en ſoy & détachée de ſes eſpeces.

L'identité eſt donc autre choſe que l'vnité, puiſque la conception que vous formez de voſtre perſonne, eſt autre que l'vnité ſubſtantielle de voſtre perſonne.

Propoſition identique, eſt quand le ſuiect & l'attribut ont vne meſme voix & ſignification : Exemple, l'homme eſt homme.

NOTION.

NOtion ſe prend quelquefois pour l'eſpece ou l'image d'vne choſe que nous conceuons en noſtre eſprit.

Quelquefois auſſi pour l'acte par lequel noſtre entendement forme cette image & conception.

Quelquefois encores pour la connoiſſance que nous acquerrons d'vne choſe, par le moyen

moyen & l'entremiſe de l'eſpece produite en noſtre entendement.

La notion eſt ſimple ou compoſée.

La ſimple, eſt celle qui n'a qu'vn terme; telle eſt la notion du Soleil, formée en noſtre entendement.

La compoſée, eſt celle qui luy attribuë quelque choſe comme de dire que Soleil eſt le plus grand & le plus noble de tous les Planettes.

Le ſyllogiſme notional, chez les Logiciens eſt celuy dont la concluſion & les premiſſes enueloppent quelque verité & maxime de Logique. Exemple, il n'y a point de ſuiect qui ſoit genre de la choſe dont il eſt le ſuiet. Or eſt-il que l'action eſt le ſuiet du peché, & partant l'action n'eſt pas genre du peché. Où il eſt à remarquer, que la premiere propoſition eſt vne maxime de Logique.

Chez les Theologiens la notion eſt vne marque par laquelle la choſe eſt deſignée: d'où vient que la generation actiue eſt vne notion par laquelle la puiſſance generatiue eſt deſignée.

La notion perſonnelle eſt celle qui indique (comme vn charactere particulier) la perſonne; & par laquelle vne des perſonnes diuines eſt reconnuë diſtincte des autres. Exemple, l'innaſcibilité deſigne la perſonne du Pere en la Trinité, par ce qu'il n'a point de principe d'origine qui le precede;

cede ; la filiation la perſonne du Fils, & la ſpiration paſſiue, la perſonnne du Sainct Eſprit.

L'acte notional en la Trinité eſt l'action immanente, ſoit actiuement ou paſſiuement conſideree, produitte au dedans de la Diuinité, par laquelle elle poſe ou ſuppoſe ſon terme. Exemple, engendrer eſt vn acte notional, qui poſe le fils & ſuppoſe le pere en qualité de principe, poſant le fils comme terme de ſa generation ineffable.

Fin des termes de la Metaphyſique.

CIN

CINQVIESME PARTIE DES TERMES PLVS DIFFICILES APPARTENANS A LA THEOLOGIE.

DIEV.

DIEV eſt l'eſtre Souuerain, Eternel, independant & infiny, Createur du Ciel & de la terre, ſanctificateur des ames, le vengeur des meſchants & le Glorificateur des Iuſtes cõme Souuerain, tout depend de luy, comme Eternel il n'a point de commencement, d'eſtre, de ſucceſſion ny de fin; comme independant, il eſt de luy-meſme; comme immenſe, il eſt

eſt par tout, il eſt en tous lieux & en toutes creatures, par eſſence, puiſſance, preſence & operation ; dans les Saincts par la gloire, dans les iuſtes par la grace, en Ieſus-Chriſt par vnion hypoſtatique.

Il ne peut eſtre connû de l'homme mortel que par deux voyes, la premiere eſt naturelle, qui ſe fait par la meditation & reueuë de la beauté de l'ordre & liaiſon des creatures de l'Vniuers. La ſeconde, eſt ſurnaturelle, qui ſe fait par la reuelation & par grace.

Qu'on ne s'eſtonne pas ſi Dieu ne peut eſtre connu parfaictement, puiſque la certitude de noſtre connoiſſance à l'égard de quelque eſtre que ce ſoit, procede de ſa definition: Or eſt il que Dieu ne peut eſtre definy. Donc il ne peut eſtre conneu demonſtratiuement.

S'il pouuoit eſtre definy, il ne ſeroit plus infiny, & partant il ne ſeroit plus Dieu. Par ce que la definition n'eſt autre choſe qu'vne ſuitte & liaiſon de quelques termes, qui enueloppent & terminent l'eſſence d'vn ſuiet.

Exemple, l'homme eſt vn animal raiſonnable. Voila ſa definition & toute la nature humaine encloſe ſous ces quatre termes, par vn genre & vne difference. Par vn genre, c'eſt à dire, par vne nature qui luy eſt commune auec les indiuidus d'vne autre eſpece, puiſque le lion eſt vn animal comme luy. Et par vne difference qui luy attribuant

buant quelque choſe de particulier, le rend en meſme temps different du lion. Cette difference eſt le tiltre d'honneur que nous luy donnons, l'appellant raiſonnable.

Mais Dieu ne peut eſtre ſouſmis à vn genre, c'eſt à dire, à vne nature qui luy ſoit commune auec d'autres ſujets, autrement il ne ſeroit plus Dieu independant, par ce qu'il dependroit de cette nature, comme de ſa ſuperieure. Et ſi d'ailleurs il auoit encores vne difference, elle ſeroit autre que le genre, & partant, il ne ſeroit plus ſimple; mais compoſé. Dont il ne ſeroit plus Dieu, & voila pourquoy il ne peut eſtre defini.

TRINITE'

TRinité ne ſignifie autre choſe chez les Theologiens, que l'vnité d'eſſence, & la Trinité des perſonnes en Dieu.

Tout ce qui eſt en Dieu, eſt eſſence, notion ou perſonne. L'eſſence eſt vne.

Il y a cinq notions, l'innaſcibilité, la paternité, la filiation, la ſpiration commune ou actiue, & la ſpiration paſſiue.

Il y a trois perſonnes, Pere, Fils, & S. Eſprit. Le Pere n'a point de principe d'origine qui le precede, le Fils procede du Pere, & le Sainct Eſprit procede du Pere & du Fils.

Donc tout ce qui ſe peut dire de Dieu, doit regarder l'eſſence, les notions ou les perſon

perſonnes. D'où vient que les noms qui luy ſont attribuez, doiuent eſtre appellez eſſentiels, perſonels ou notionaux.

Les noms attribuez à l'eſſence, ſont dits eſſentiels; ils ſont ou ſubſtantifs ou adiectifs. Le ſubſtantif eſt abſtraict & precis; ou concret & enueloppé dans ſon ſujet.

Le ſubſtantif abſtraict, ſignifie l'eſſence diuine d'vne maniere toute noble & abſoluë, comme Diuinité, Sageſſe, Bonté, Iuſtice, Miſericorde, &c. Ces noms ſont deſtituez d'action, par ce que l'eſſence diuine qu'ils ſignifient, n'agit & ne produit point; c'eſt la perſonne diuine qui agit & produit.

Que ſi nous conſiderons Dieu agiſſant hors de ſoy; pour lors toutes les operations ſont attribuées aux trois perſonnes; par ce que l'œuure de la creation, de la conſeruation & production des creatures, bref, tout ce qui ſe fait au dehors, appartient à la Trinité par indiuis.

Tout nom eſſentiel, ſubſtantiel, abſtraict, peut eſtre attribué au ſingulier à chacune des perſonnes, mais non pas aux trois perſonnes au pluriel: Exemple, nous diſons que le Pere eſt la Diuinité, le Fils la Diuinité, mais nous ne diſons pas que le Pere & le Fils ſont les Diuinitez.

Les noms ſubſtantiels ſont appellez concrets, lors qu'ils ſemblent contenir & ſpecifier en leur ſignification la matiere & la forme

forme vnies enſemble, ou du moins quelque choſe qui leur reſſemble en quelque maniere, comme Dieu qui ſignifie autant qu'eſtre increé, dont l'eſtre ſemble ſe rapporter à la matiere, & increé à la forme. Ces noms diſ-ie, s'attribuent à chacune des perſonnes en particulier, & à toutes les perſonnes conioinctement au ſingulier, & non au pluriel; puiſqu'il n'y a qu'vn ſeul Dieu, & non pluſieurs & que les trois perſonnes ſont vn ſeul Dieu.

Les noms adiectifs ſignifient quelquefois l'eſſence, comme Bon, Iuſte, Miſericordieux. Et ceux-cy poſent quelque choſe en Dieu, à ſçauoir la Bonté, la Iuſtice, la Miſericorde. D'où vient, qu'ils ſont appellez poſitifs & abſolus.

D'autres ſont appellez negatifs, de ce qu'ils ont vne negatiue ioincte auec eux, comme immenſe, par ce qu'il eſt par tout, & infiny, puis qu'il ne peut eſtre limité. Ces noms ſe diſent de chaque perſonne en particulier, & de trois enſemblément au ſingulier, par ce qu'il eſt vray de dire que le Pere eſt infiny, le Fils eſt infiny, le S. Eſprit eſt infiny, & ces trois ſont vn ſeul infiny.

Entre ces noms les vns denotent quelque effet en la creature, comme Iuſte & Miſecordieux; d'où vient, que s'ils ſont exprimez comme ſignifians quelque action, ils peuuent appartenir à Dieu dans le temps: c'eſt ainſi qu'il ſe peut dire que Dieu a comé-

mencé d'eſtre Createur, Miſericordieux & Iuſte, lors qu'il a eu des creatures.

Et s'ils ſont exprimez comme ſignifians quelque habitude & puiſſance, ils luy appartiennent de toute eternité : c'eſt en ce ſens que Dieu eſt Createur, Iuſte & Miſericordieux de toute eternité, par ce que de toute eternité il auoit la puiſſance de creer l'Vniuers.

Les autres ſont relatifs, & entre-ceux cy, les vns ſont referez à la creature, comme Createur & Conſeruateur.

Les autres aux perſonnes diuines reciproquement par vn regard de l'vne à l'autre, comme égal à l'égard du Pere, du Fils & du S. Eſprit, qui ſon égaux & conſubſtantiels.

Obſeruez que les noms adiectifs ſuiuent la nature de leurs ſubſtantifs, ſi donc le ſubſtantif eſt eſſentiel, l'adiectif ſera eſſentiel; ſi perſonnel, perſonnel; ſi notionel, notionel.

Les noms perſonnels, ſont ceux qui s'attribuent à la perſonne diuine; de ceux-cy les vns ne peuuent appartenir qu'à vne ſeule perſonne, comme Pere, Fils & S. Eſprit; d'autres peuuent en ſingulier eſtre attribuez à deux perſonnes, quoy que differemment, comme le nom de principe, au Pere & au Fils à l'égard du S. Eſprit, procedant de l'vn & de l'autre; la difference eſt que le Fils eſt principe procedant du Pere, &

que

que le Pere eſt principe non procedé, puis qu'il ne ſuppoſe rien qui le precede d'origine.

Le nom de Trinité appartient aux trois perſonnes enſemble & non à chacune perſonne en particulier, car on ne dira pas que le Pere eſt Trinité.

D'autres peuuent conuenir à chacune en particulier, & aux trois en pluriel, puiſque nous pouuons dire l'hypoſtaſe & la ſubſiſtence du Verbe en ſingulier, ou les hypoſtaſes, ſubſiſtences & perſonnes du Pere, du Fils,& du S. Eſprit au pluriel.

Entre les noms notionaux, les vns conuiennent à vne ſeule perſonne, comme engendrant au Pere, engendré au Fils; d'autres, à deux perſonnes, comme le nom de ſpirateur commun au Pere & au Fils,à l'égard du ſainct Eſprit; d'autres à vne ſeule perſonne, auec diſtinction des deux autres, comme Pere,Fils & S. Eſprit.

Les noms qui ſont attribuez à Dieu,à raiſon de ſes œuures, ſont propres; comme Adonai, Iehoua; ou ſont Metaphoriques, comme Paſteur & Medecin de nos ames.
Paternité veut dire autant que principe de filiation, c'eſt vne proprieté par laquelle le pere eſt oppoſé au fils.

La filiation eſt vne proceſſion de la paternité; c'eſt vne proprieté par laquelle le fils eſt oppoſé au Pere.

La ſpiration proprement ſe fait dans la

nature animale, pour le rafraichiſſement du cœur; de maniere que le diaphragme, les poulmons, la poitrine & tous les muſcles voiſins ſont employez à cét effet, c'eſt pour cette raiſon & ſous cette metaphore que les Theologiens l'employent dans les perſonnes diuines, pour indiquer l'impetuoſité de l'amour mutuel & reciproque du Pere & du Fils, en la production du ſainct Eſprit, laquelle eſt actiue au Pere & au Fils, & paſſiue au ſainct Eſprit qui eſt tout amour & tout feu.

CIRCVM-INCESSION.

CIrcum-inceſſion à l'egard des perſonnes diuines, eſt vne certaine maniere d'eſtre tellement l'vne en l'autre & ſi étroittement conioinctes, que ſans aucune confuſion de ſubſiſtences, elles habitent toutes trois vne meſme eſſence & ſont touſiours enſemble. Ce ſont trois grands cercles égaux & ſans limites, qui contiennent vne ſeule eſſence infinie. Ce qui fait dire au Fils que celuy qui le void, void auſſi ſon Pere.

Emanation ou proceſſion, eſt le flux & l'écoulement d'vne choſe d'vne autre, tel eſt le progrez du ruiſſeau de ſa ſource.

DES

DES ANGES.

SI la grandeur de Dieu s'eſt fait paroiſtre en la creation des Anges, ſa bonté n'a pas receu moins d'éclat, lors qu'ayant abbaiſſé les yeux ſur l'homme & reſolu par ſon decret de luy donner l'eſtre, l'a quant & quant pourueu d'vn Ange tutelaire, pour eſtre le conſeiller & le directeur de ſes pas & de ſes mouuemens; Merueilles, Dieu traitte l'homme comme d'égal, & de meſmes que les Souuerains ne peuuent honorer dauantage les Princes eſtrangers ou les perſonnes qui les viſitent de leur part, qu'en les faiſant ſeruir par leurs propres Officiers & Miniſtres; Dieu ne feint pas de nous donner pour Officiers les meſmes Miniſtres appellez au ſeruice & à la gloire de ſa Maieſté ſouueraine.

Enfin, comme les Anges ont eſté continuellement employez de la part de Dieu, pour entretenir vn ſainct commerce auec nous ſous le tiltre & la qualité d'Ambaſſadeurs perpetuels, leur nom annonce & deſcouure bien plus leur office, & leurs ſaincts meſſages, que leur nature.

Quelques Peres autrefois ont douté de la nature de leur ſubſtance, & comme pour ſe rendre ſenſibles en leurs fonctions & miniſteres; ils eſtoient obligez de prendre des corps, & d'emprunter l'vſage de la voix

& de la prole, ces bonnes gens ſe ſont perſuadez qu'ils eſtoient corporels & materiels. Mais la verité qui ne peut ſouffrir d'ombrages, a donné tant de certitude à l'opinion contraire, & s'eſt renduë ſi puiſſante pour maintenir que les Anges ſont immateriels & incorporels, qu'elle n'eſt plus dans la controuerſe.

Qu'ils ſoient incorruptibles en leur nature, il eſt ſans difficulté; puis qu'ils ſont de pures ſubſtances ſpirituelles & affranchies de toute matiere, & partant de toute corruption, eſtant vray que celle-cy n'a pour l'empire de ſon eſtre que le grand Amphitheatre de celles-là.

Qu'ils ſoient en quelque lieu, qui en douteroit, puiſque tout ce qui eſt, doit neceſſairement eſtre en quelque lieu.

Que ce lieu ſoit limité, il eſt certain, puiſque l'Ange eſt vne creature, & partant limitée, & qu'il n'y a que Dieu ſeul, qui à raiſon de ſon Immenſité, occupe tout eſpace par eſſence, preſence & puiſſance.

Chaque Ange dõc a vne ſphere d'actiuité, dans laquelle il peut agir, cõme le Souuerain dans ſon Royaume, lequel pour n'occuper perſonnellement qu'vn Louure ou vne maiſon de plaiſance, ne laiſſe pas d'eſtre preſent par tout le reſte de ſes Prouinces, par sõ authorité & ſa puiſſance; sõ pouuoir n'eſtãt pas moindre ſur les cõfins des terres de sõ obeïſſance, qu'il eſt dãs le cœur de ſon Royaume.

Tout

Tout de meſme, l'Ange pour n'operer actuellement qu'en quelque lieu de l'eſpace qui luy eſt donné pour ſphere de sõ actiuité; ne laiſſe pas d'occuper le reſte de ce meſme eſpace, par ſa puiſſance & ſa vertu, dans lequel il eſt eſtimé preſent, entant qu'il peut y agir & operer quand il luy plaiſt Comme ces matieres demandent pl⁹ d'éclairciſſemẽt, ie rẽuoye les curieux à ce que nous en auõs dit dans noſtre Theologien François.

Que les Anges puiſſent ſe mouuoir & ſe porter d'vn lieu à vn autre, les preuues de l'Eſcriture y ſont ſi conformes, qu'il y auroit de l'impieté à ſouſtenir le contraire, & d'ailleurs, leur ſubſtance ſpirituelle leur donne tant d'agilité, que ſi les maſſes de nos corps participent à l'honneur du mouuement, quelle apparence de le deſnier à ces diuins Mercures & Meſſagers, dont la charge eſt de negotier continuellement entre Dieu & les hommes.

Pour faire voir qu'ils ſe meuuent d'vn mouuement continu & diſcontinu, ſuffit d'obſeruer qu'à raiſon de leur vertu il y a continuité dans le mouuement & de meſme que le trompette qui peut ſe faire entendre dans le circuit d'vn quart de lieuë, s'il aduance en droitte ligne de cinquante pas, comme il gagne du chemin, à raiſon du lieu qu'il approche, il en perd autant à raiſon du lieu qu'il deſempare; & comme il ſe fait entendre dans l'eſtenduë des cinquante pas

nouuellement occupées, il ceſſe d'eſtre entendu en la circonference de cinquante pas retranchez de l'vne des extremités de l'eſpace precedent, ce qui ſuffit pour marquer la continuité de ſon mouuement.

Mais à raiſon de leur ſubſtance indiuiſible, il y a diſcontinuité en la ligne directe de leur mouuement qui marque le terme du depart & celuy du repos; par ce que de meſme que le poinct Mathematique pour eſtre promené ſur vne ſuperficie d'vn terme à vn autre, ne peut à raiſon de ſon indiuiſibilité tracer vne continuité, tout de meſme auſſi la ſubſtance de l'Ange ne formera qu'vne diſcontinuité & non pas vne continuité de mouuement.

Ie ſçay bien que les Mathematiciens parlans de la ligne, diſent qu'elle eſt le flus, le coulement, & la promenade qui ſe fait d'vn poinct ſur vn plan, ou ſur vne ſuperficie, mais cette maniere de parler eſt impropre, & n'a eſté par eux vſurpée, que pour nous faire conceuoir que la ligne pour eſtre diuiſible en longueur, ne le pouuoit eſtre en largeur, ce qu'ils ont exprimé en poſant de part & d'autre ſur les aduenuës de cette longueur ſans largeur, vn poinct mathematique & indiuiſible, qui eſt en ſentinelle ſur chacune de ſes extremitez.

Encores aurions nous bien mauuaiſe grace de leur deſnier la connoiſſance des choſes, puiſque c'eſt d'eux & par leur entremiſe

tremiſe queles Patriarches & les Prophetes ont eſté inſtruits des diuines lumieres, qui les ont rendus ſi recommandables dans les ſiecles paſſez, preſents & à venir.

Les choſes naturelles ne leur peuuent eſtre inconnuës, & comme il n'eſtoit pas raiſonnable qu'ils dépendiſſent des obiects materiels, ou du moins de leurs eſpeces: Dieu les a enrichis & anoblis en leur creation des eſpeces infuſes & capables de les inſtruire de toutes choſes en vn moment; à la reſerue des penſées de l'homme, qu'ils ne peuuent apperceuoir qu'en Dieu, ou en tout cas, les découurir naturellement, par la conſequence de quelques ſignes & preſages; De meſme à plus pres qu'vn bon Medecin iuge par le dehors & au tein du malade, la qualité des malignes humeurs qui troublent & alterent ſa ſanté. Et comme cette matiere ſe trouue remplie de quantité de curioſitez remarquables, noſtre Theologien François s'eſt chargé de vous en donner plus de ſatisfaction.

A la connoiſſance des Anges ſuccede le langage & le moyen de ſe parler entre eux; que ſi celle-là embraſſe vn bon nombre de difficultez à noſtre égard, pour l'intelligence du moyen dont ils ſe ſeruent pour connoiſtre; celui-cy eſt encores embaraſſé d'vn plus grand nombre d'épines; ce qui a produit vne grande diuerſité d'opiniõs; la verité de l'Hiſtoire ſacrée nous ayant

appris qu'ils parlent les vns aux autres, & d'ailleurs, la raiſon nous iuſtifiant que cette grande Republique de Citoyens celeſtes ne peut & ne doit eſtre priuée de conuerſation & de commerce. Tous les Scholaſtiques ſont demeurez d'accord ſur ce poinct; mais le moyen par lequel ce ſainct commerce ſe prattique entre eux, eſt ſi caché aux plus ſubtils, qu'à peine s'en peuuent-ils bien deſmeſler.

Et comme ces matieres n'intereſſent pas la foy; ie ne me geſne pas volontiers & ne refuſe point au cours de mes penſées vne honneſte liberté; ce qui m'a fait eſtimer, que l'Ange pour parler à vn autre, n'a qu'à porter ſur luy la direction de ſa penſée qui fait à plus pres ſur celuy qu'il aborde, le meſme effect que ces glaces de miroirs que les petits enfans expoſent au rayon du Soleil, pour les porter dans les yeux de telle perſonne qu'ils veulent choiſir dans vne compagnie écartée.

Et par ce que cét éclairciſſement eſt fondé ſur les eſpeces infuſes qu'ils ont les vns des autres, (ce qui eſt d'vne trop longue ſuitte & deduction, quoy qu'agreable & curieuſe) qui voudra s'en inſtruire plus particulierement, n'a qu'à conſulter noſtre Theologie.

Enfin les Anges ayant eſté creés en grace, ſe trouuerent en eſtat de meriter la gloire ou de la perdre, par la liberté qui leur mit en

en main le choix & l'élection de l'vn & de l'autre, dans vn tel equilibre & vne telle indifferẽce, que ceux qui l'employerent à leur profit, en furent ſalariez, d'vne eternité de gloire; & ceux qui tournerent la pointe de leur liberté à leur perte & à leur ruine, ſous le voile trompeur d'vne fauſſe ambition, ſe trouuerent punis & chaſtiez par vne eternité de ſupplices.

Ce qui trauaille le plus la curioſité des Scholaſtiques, eſt de découurir la raiſon de l'obſtination & opiniaſtreté des mauuais Anges, eſtant certain entre les Docteurs, que ces miſerables ſuppliciez, ne peuuent iamais reuenir à penitence.

Quelques-vns ont dit pour raiſon de cét endurciſſement, que la perte de la Grace eſtoit à l'égard de l'Ange maudit, ce qu'eſt la perte de la vie, à l'égard de l'homme mortel; & cõme celui cy ne peut de ſes propres forces reprendre vie, depuis qu'il a payé par ſon deceds le tribut à la nature, l'Ange pareillement eſtant vne fois décheu, ne peut plus reuiure à la grace. Mais cette raiſon eſt plus morale que conuaincante, n'ayant pour ſouſtien que l'appuy d'vne comparaiſon de peu de vigueur.

Nous diſons donc, que la raiſon de leur inflexibilité procede de la priuation de la grace, ſans le ſecours de laquelle & les hõmes & les Anges ne ſont pas capables de faire le moindre acte de penitence, & de

conceuoir vn repentir amoureux de la faute qu'ils ont commiſe contre Dieu.

Que dans le milieu de leurs peines ils eſtoient ſuſceptibles de charité, quelques Peres ſpirituels n'ont pas feint de dire, que cét amour diuin, dont ils ſe trouueroient épris, ſeroit capable de changer leurs tenebres en vne lumiere agreable, leur triſte demeure aux ioyes de Paradis; & les chaiſnes dont la puiſſance diuine les tient captifs, en des marques d'honneur & de gloire.

DE LA LOY

LEs plus ſages d'entre les hommes ont touſiours eu des ſentimens ſi honorables de la Loy, qu'ils ont creu qu'elle occupoit le meſme rang dans l'Eſtat politique, que la raiſon dans la nature humaine; donc comme la raiſon eſt le Soleil, ou pluſtoſt cette Diuinité, ſans laquelle l'homme ne ſeroit plus vn Dieu mortel (comme l'appelle Philon Iuif) mais vn ſepulchre viuant, inueſti de tenebres & de confuſion; auſſi pouuons-nous dire qu'il n'y a point d'eſtat, pas meſme de ſocieté, fut elle de voleurs & de brigands, dit ſanct Auguſtin, qui puiſſe s'eſtablir ny ſe maintenir autrement que par le lien & la chaiſne des loix.

Toute loy ſe reduit neceſſairement ſous quatre chefs, car elle eſt ou eternelle, ou naturelle, ou diuine, ou humaine.

La

La loy eternelle conſiderée en ſon propre lict, ie veux dire en Dieu, eſt Dieu meſme, mais comme pour ſoulager nos connoiſſances nous faiſons effort de dreſſer vne notion qui nous la puiſſe repreſenter diſtincte en quelque façon de la diuine; nous diſons qu'elle eſt vn acte de l'entendement diuin, par lequel il a reſolu de toute eternité de preſcrire des regles & des ordonnances à chacune des creatures, auec obligation tres eſtroitte de les reſpecter & garder inuiolablement.

La loy naturelle n'eſt autre choſe qu'vne ſecrette participation de la loy eternelle; eſtant vray que l'eternelle venant à fondre & aboutir dans le ſein de la creature, ſe naturaliſe, & change par le terme de cette relation, de nom & de dignité, auſſi bien que de nature.

C'eſt par cette loy naturelle, que nous ſommes portez de rendre iuſtice à nos ſemblables, & de ne faire à perſonne en particulier, le tort que nous ne voudrions pas nous eſtre fait.

C'eſt par elle que les animaux ſont portez à la recherche des choſes qui ſont neceſſaires à la conſeruation de leur eſtre.

C'eſt par elle encores que les corps plus legers & les maſſes peſantes ſuiuent des ſentiers differens, pour paruenir au lieu de leur repos & de leur quietude, telle qu'eſt le centre de grauité au reſpect de celles-cy; & le

le centre de legereté, à l'égard de ceux-là.

La loy diuine, eſt celle qui nous a eſté preſentée de Dieu, non pas immediatement, mais par l'entremiſe & le miniſtere des Anges, des Prophetes ou de la Sapience incarnée; pour nous marquer les ſentiers qu'ils faut tenir pour paruenir à la participation de la grace, & de celle cy à la iouyſſance de la gloire.

Pour la definir, nous diſons qu'elle eſt proprement vn decret, vn arreſt general, vne regle, vne meſure qui preſcript aux hommes les moyens & les voyes qu'il faut tenir pour paruenir à la gloire eternelle.

Et bien que la loy Moſaique ne nous ait fourny que les premieres diſpoſitions de l'Egliſe, dont l'Euangile deuoit eſtre la perfection; ſi eſt-ce qu'elle portoit ſa veuë plus auant, & ne la repoſoit que ſur la naiſſance du Meſſie; afin que par la vertu de ce ſeul regard, elle pût acheminer ſes ſujets à la iouyſſance de la celeſte Sion.

Entre les preceptes de cette loy, il y en auoit de nouueaux, iudiciaires & ceremoniaux.

Les moraux auoient pour but & pour fin le deſſein de perfectionner l'homme interieurement; les iudiciaires, exterieurement & entant que membres de l'Eſtat ciuil, n'eſtant pas aſſez que le particulier ſçache les moyens de ſe conduire, ſelon les reigles de la raiſon, ſi le public ne participe enco-

res à la bonté de ſes mœurs ; & par ce que l'homme eſt principalemẽt nay pour Dieu, les ceremoniaux auoient la charge & le ſoing du culte exterieur, que ce peuple eſtoit obligé de rendre aux choſes diuines.

La loy Euangelique eſt ſi connuë, qu'elle n'a quaſi pas beſoing d'eſtre definie ; c'eſt aſſez que l'Euangile luy donne le nom, & nous apprenne quant & quant que tous les preceptes qu'elle nous donne ſont appellez Euangeliques, & loix de grace, par le priuilege qu'ils ont de nous y acheminer & de nous conduire heureuſement au but glorieux qu'ils nous marquent.

La loy humaine n'eſt autre choſe que le decret du Prince, de l'Eſtat, ou des Superieurs, par lequel les actions exterieures & ciuiles des hommes ſe doiuent conformer ſur la reigle que cette loy leur preſcript ; n'ayant pour but que la perfection des Citoyens, & l'vtilité publique de l'Eſtat.

La loy humaine eſt Eccleſiaſtique ou ciuile, celle là dreſſe ſes canons, c'eſt à dire, ſes ordres & conſtitutions auſquelles elle a droit de nous obliger ; i'entends l'Egliſe Catholique Apoſtolique & Romaine, fondée en titres legitimes & irreuocables, ce que noſtre Theologien François a ſuffiſamment expliqué.

La Ciuile, eſt celle que les Souuerains & Princes tẽporels publient dans leurs Eſtats pour le bien de leurs ſujets, la conſeruation

de

de leurs repos, & le maintien de leur couronne.

Celle-cy encores a plusieurs branches, & par ce que nous nous sommes assez estendus sur cette matiere, ceux qui voudront en auoir plus d'esclaircissement, consulteront nostre Theologie, où ils trouueront peut-estre dequoy satisfaire leurs curiositez.

DV PECHE'

PEcher, est agir contre la regle de quelque iustice & rectitude morale, qui regarde la direction de nos mouuements.

Le peché est originel ou actuel. L'originel est celuy qui accompgne l'instant de nostre conception, en consequence du peché du premier homme. Ce peché proprement n'est autre chose à la creature, qu'vne tache en l'ame, qui suit le manque & le deffaut de la iustice originelle; iustice qui par vne pure liberalité de Dieu, eut accompagné la nature de l'homme dés le moment de sa conception, supposé qu'Adam n'eut point peché.

Le peché actuel, est proprement celuy que nous commettons actuellement, de maniere que ce qui est en nous peché originel, estoit actuel en Adam, par ce que c'estoit son ouurage.

Le

Le peché actuel eſt de commiſſion ou d'obmiſſion.

Le peché de commiſſion a trois branches, par ce que toutes nos actions conſiſtent à penſer, dire ou à faire. Penſer mal de ſon prochain, en meſdire, ou luy faire tort par l'enleuement de ſon bien, ſont les trois brãches de ce peché.

Peché d'obmiſſion, eſt lors qu'on ne fait pas ce que le commandement & la loy ordonne de faire. Tel eſt le peché de celuy qui manque d'aller à la Meſſe vn iour de Dimanche.

Le peché eſt mortel ou veniel. Le mortel eſt celuy qui donne la mort à l'ame iuſte, en la priuant de la grace habituelle, & la ſouſmettant au merite d'vne peine eternelle.

Le peché veniel eſt celuy qui bleſſe la charité, mais ne l'eſtouffe pas; il obſcurcit le iour de la grace, de meſme que la nuë ternit & diminuë la clarté du Soleil, mais ne l'eſteint pas.

Le peché mortel a cela de particulier, qu'il va directement contre la loy. Le veniel n'eſt pas contre la loy, mais auſſi n'eſt il pas ſelon la loy. Exemple, la fin de la loy Chreſtienne eſt vne grande pureté de cœur. De maniere que celuy qui promeine ſes yeux ſur vn beau viſage par vne certaine complaiſance legere & ſuperficielle, ſans vouloir ſouffrir que ce doux poiſon luy paſſe iuſques au cœur, n'agit pas directement

ctement contre la loy, tant que ſon cœur ne ſera point de la partie, mais auſſi n'agit-il pas ſelon la fin de la loy, qui ne doit pas ſeulement combattre le peché, mais deſtruire encores tõtes les occaſions qui nous y peuuent acheminer.

Le peché peut eſtre conſideré, à raiſon des perſonnes, par ce qu'il eſt ou cõtre Dieu, comme l'atheiſme; ou contre le prochain; comme le vol; ou contre nous-meſmes, comme le deſeſpoir.

Il peut encores eſtre conſideré à raiſon des cauſes d'où il procede, & il y en aura de trois ſortes; d'ignorance, d'infirmité & de malice.

D'ignorance, comme celuy qui mange de la viãde vn iour de Quatre-temps, pour ne ſçauoir pas quel iour il eſt, faute de ne s'eſtre trouué à la Meſſe de paroiſſe le Dimanche precedent.

D'infirmité, tel eſt celuy qui gourmandé par la violence d'vne paſſion, à laquelle il n'a pas reſiſté dans ſon commencement, ſe trouue aucunement engagé de luy obeir.

De malice, comme celuy qui ſans ignorance & ſans aucune violence de paſſion, ſe porte de ſang froid & par vne deliberation bien concertée, à commettre quelque meſchante action. Tel eſt le voleur qui fait deſſein d'attendre vn marchand au coin d'vn bois, pour le detrouſſer & l'aſſaſſiner en meſme temps.

Ie

Ie ne parle point de la diuiſion ordinaire du peché, qui ſe fait vn en ſept branches, à ſçauoir la Superbe, l'Auarice, la Luxure, l'Enuie, la Gourmandiſe, la Cholere & la Pareſſe, par ce qu'elles ne ſont que trop connuës, & l'experience ne les rend que trop familieres à la pluſpart.

DE LA GRACE.

LA grace eſt ainſi appellée, par ce qu'elle ſe donne gratuitement & nõ par deuoir.

La grace eſt employée quelquefois pour exprimer la faueur & la liberalité d'vn Prince Souuerain; Tel eſt celuy qui par grace conſerue la vie au criminel, condamné au ſupplice de la mort.

Mais à la prendre en ſa propre ſignification, elle ne comprend que les biens & les aduantages ſurnaturels, qui ont quelque regard à la gloire eternelle.

Entre les graces, les vnes ſont appellées gratuites, & celles-là ſont plus pour l'vtilité d'autruy, que pour l'aduantage particulier du ſujet qui s'en trouue reueſtu.

Telle eſt la Prophetie & la Predication de l'Euangile, qui ne ſanctifie pas ſon ſuiet, c'eſt à dire, le Prophete & le Predicateur; mais qui ne tendent qu'à faire fructifier les autres en bonnes œuures.

Les autres graces qui regardent le particulier, dans lequel elles ſe rencontrent ſe diuiſent

diuiſent en deux branches, actuelle & habituelle.

L'actuelle eſt operante ou cooperante. La grace operante, conſiſte en ces illuſtrations diuines & impulſions de cœur bruſques & momentanées, qui ſans aucune deliberation precedente la grace, nous portent à quelque bon deſſein pour le bien & le ſalut de noſtre Ame.

La grace cooperante eſt celle qui coopere auec nous, lors qu'ayant eſté eſmeus par l'operante, nous contribuons noſtre conſentement à cette ſaincte impulſion paſſagere & momentanee; & pour lors la cooperante, nous preſte la main, par ce que ſans ſon ſecours, nous ne pouuons rien de nos ſeules forces naturelles.

La grace operante que quelques-vns appellent excitante, par ce qu'elles nous excite, & d'autres preuenante, vocante ou vocation par ce qu'elle nous preuient & nous appelle; peut eſtre diuiſée en ſuffiſante & efficace.

La ſuffiſante eſt celle qui ſuffit pour operer noſtre ſalut, ſi nous voulons correſpondre au mouuement qu'elle nous donne; telle eſt la grace qui dans le milieu de la deſbauche & du plaiſir, forme vn certain degouſt de la volupté, & inſpire quant & quant le deſir d'vne bonne penitence. La voila en cét eſtat capable & ſuffiſante de nous mettre en beau chemin, ſi nous la voulons ſuiure; Que ſi nous la reiettons, la

voila

voila ſuffiſante ſeulement, & inefficace par le rebut que nous en faiſons.

L'efficace eſt celle qui ne porte iamais à faux; appellée efficace, par ce qu'elle ne manque iamais de produire ſon effect, autremẽt on ne la pourroit dire efficace.

Quelques-vns eſtiment que la grace, ſuffiſante eſt autre que la grace efficace, mais ce n'eſt pas mon ſentiment. L'vne & l'autre n'eſt qu'vne meſme grace conſiderée diuerſement. Celle-là à raiſon de ſon principe de ſuffiſance, ie veux dire par la force & la vertu qu'elle a de produire ſon effet, pourueu que nous voulions contribuer de noſtre part, eſt appellée ſuffiſante; mais eſtant conſiderée à raiſon de ſon effet operé & produit en nous, par le concours actuel de noſtre volonté, & la contribution de noſtre conſentement, elle eſt dite & appellée efficace: & partant, elle eſt la meſme en nature; & la diuerſité de ſon nom, ne procede que de noſtre part, & de la difference de ſes regards.

La grace habituelle, eſt cette iuſtice & ſainɛteté inherente, par laquelle nous ſommes rẽdus agreables à Dieu, & ſommes faits les temples & les domiciles de ſon S. Eſprit. Telle eſt la grace du Bapteſme à l'égard des petits enfans.

DV MERITE DE BIENSCEANCE. ET DE CONDIGNITE'

MEriter vne choſe, eſt proprement s'acquerir quelque droict ſur elle: C'eſt ainſi que les gens de bien meritent les charges quoy qu'ils ne les ayent pas touſiours.

Le merite de la creature, à l'égard de Dieu, eſt de deux ordres, le premier eſt de bienſceance; le ſecond de condignité.

Merite de bienſceance, eſt proprement celuy par lequel ciuilement nous meritons vne choſe, ſans que pour cela nous ayons droict de rien demander. Tel eſt le ſeruiteur qui ſeruant bien ſon maiſtre ne fait que ce qu'il doit, & ne peut demander plus que ſes gages; mais il eſt de la bienſceance, que le Maiſtre reconnoiſſe la fidelité de ſon ſeruice, par quelque gratification.

C'eſt par ce merite que nous pouuons meriter de Dieu la perſeuerance finale, pourueu que de noſtre part nous apportions tous les ſoins qui nous ſont poſſibles, pour la conſeruer, ſoit par les prieres, ſoit par les bonnes œuures.

Le merite de condignité marche pair à pair de la recompenſe qui luy eſt deuë. C'eſt par ce merite, que le vigneron qui a trauaillé à voſtre vigne & en a faict toutes les

les façons, demande que vous le payez du prix conuenu.

Le merite de condignité à l'égard de la creature enuers Dieu, ſuppoſe deux choſes; la premiere eſt la grace habituelle, par ce que ſans elle il ne faut pas pretendre à ce noble merite.

La ſeconde eſt la promeſſe de la part de Dieu. Par ce que la gloire eſt tellement eſleuée au deſſus de nous, que nous ne le pourrions iamais meriter de condignité, quelque grace que Dieu nous fit, ſi pour tiltre & fondement de ce merite, nous ne produiſions la promeſſe de la part de Dieu, engagé aux hommes ſous la foy de la parole ſacrée.

Pour lors, dit ſainct Auguſtin, le iuſte a droict de dire à Dieu, Seigneur i'ay accomply ce que vous m'auez commandé, acquittez vous s'il vous plaiſt, de ce que vous m'auez promis; de maniere que toute la force & pretention de ce merite, n'eſt appuyée que ſur la ſeule promeſſe de Ieſus-Chriſt, ſuppoſé que de noſtre part, nous ayons ſatisfait & merité en eſtat de grace.

Il faut tenir pour maxime indubitable, que nous ne pouuons pas meriter, non pas meſme du merite de bienſceance, la premiere grace; ſi cela eſtoit, il s'enſuiuroit que de nos propres & ſeules forces naturelles, nous pourrions meriter quelque choſe pour la gloire, ce qui eſt faux & heretique;

mais

mais ſuppoſé en nous la premiere grace, nous pouuons meriter les ſubſequentes de bienſceance ſeulement.

Il faut tenir pour autre maxime que nous ne pouuons iamais meriter la grace habituelle du merite de condignité ; par ce que pour meriter vne choſe de condignité, il faut auoir la grace habituelle. Or eſt-il que nous ne l'auons pas en cette hypotheſe & ſuppoſition ; & partant, elle ne peut eſtre merite de cõdignité, mais bien de congruité ſeulement & de bienſceance.

Obſeruez pour troiſieſme maxime, qu'on peut meriter de condignité l'augmentation & l'accroiſſement de la grace habituelle, depuis que nous l'auons, mais non pas la perſeuerance finale. La raiſon principale eſt, par ce qu'il n'y a point de promeſſe de la part de Dieu pour le faict de la perſeuerance. Adiouſtez qu'il veut que nous le ſeruions en amour & crainte de cœur, Ce qui ne ſe pratiqueroit pas touſiours, ſi nous eſtions aſſeurez de ne pouuoir déchoir de la grace.

VERTVS THEOLOGALES, LA FOY, L'ESPERANCE ET LA CHARITE'.

LEs vertus Theologales, outre le nom d'habitudes qu'elles ont de commun auec les vertus naturelles & acquiſes ; ont cela de particulier, qu'elles ſont ſurnaturelles

relles & infuſes, Surnaturelles entant qu'elles ſe portent a vne fin ſurnaturelle qui eſt Dieu. Infuſe parce qu'elles viennent d'en haut & que nous ne les pouuons acquerir de nos propres forces.

Entre les vertus Theologales, celle qui ſert de fondement & d'appuy aux autres eſt appellée Foy, elle eſt la racine & le cõmencement de tout iuſtification, dit le Concile de Trente, ſans laquelle on ne peut plaire à Dieu; & ſelon ſainct Thomas, n'eſt autre choſe qu'vne habitude infuſe, vn don de Dieu, & vne lumiere, par le moyen de laquelle nous croyons fortement tout ce qui nous eſt reuelé de la part de Dieu.

Elle eſt vn don de Dieu, parce que nous ne la pouuons auoir de nous-meſmes, perſonne ne peut arriuer au Pere, que par le moyen du Fils, dit l'euangeliſte; & ſainct Paul nous apprend, que d'vne pure grace & liberalité de Dieu, nous ſommes ſauuez par la Foy.

Elle eſt appellée lumiere, parce qu'elle illumine l'entendement pour le rendre capable de connoiſtre & de croire, tout ce que Dieu nous a reuelé; & de meſme que pour ioüir de la viſion de Dieu, il faut le ſecours d'vne lumiere de gloire, qui ſert à fortifier l'entendement de l'ame bienheureuſe en cette viſion, noſtre entendement tout de meſme auoit beſoing de la clarté de la Foy, pour le ſecourir, & le rendre ſuſce-

ptible de la grandeur des choſes reuelées.

L'eſperance eſt vne habitude infuſe & ſurnaturelle par laquelle nous ſommes animés à la pourſuitte d'vn bien, qui excede & ſurpaſſe entierement la portée de nos forces naturelles.

Son motif propre & formel ſe ſent vn peu de l'intereſt particulier de la creature, & ne meſure la grandeur du bien où elle aſpire, que ſur la portion & la part que ſes pretentions s'en peuuent promettre; d'où vient que pour la rendre plus ſublime & plus agreable à Dieu, il ne faut eſperer la gloire eternelle, qu'entant que cette eſperance eſt agreable à Dieu, & qu'elle contribuë à la ſienne propre; pour lors elle ſera autant pardeſſus elle meſme, que Dieu l'eſt au deſſus de nous.

La Charité eſt la Princeſſe & la Royne des vertus Theologales, & bien qu'elle ait le don d'oubliance, puis qu'elle ne ſe reſſouuient iamais de ſes propres intereſts, ſi eſt-ce qu'elle eſt toute diuine & ſe perd ſi heureuſement dans les rauiſſemens, & les extaſes de l'amour & des beautez de ſon Dieu, que ſi ce n'eſt aſſez pour elle d'auoir perdu le reſſouuenir des choſes de la terre, elle s'oublie ſoy meſme, & ceſſe d'eſtre ce qu'elle eſtoit, pour entrer en quelque maniere, dans l'eſtroitte participation de la Diuinité.

La charité eſt proprement vne habitude infuſe & ſurnaturelle; par laquelle nous ſommes

ſommes portez à aymer Dieu, comme autheur de la grace, & ſes creatures; pour l'amour de luy, en ce que participans toutes plus ou moins à ſes liberalitez elles contribuent toutes à ſa gloire.

Et pour faire voir en quoy conſiſte ſa pureté ſi recommandée en la ſaincte parole, chez les Peres & dans l'Egliſe, obſeruez que pour la mettre dans ſon luſtre, il faut que le Chreſtien ſe deſpoüille entierement de ſon intereſt, ſoit temporel, ſoit eternel; & qu'il ſe ſatisface de ſorte en la gloire de Dieu, que tous ſes deſſeins, ſes ſoins, ſes affections & occupations, s'attachent totalement au ſeul aduancement & progrez de ſa gloire, ſans que par vne reflexion intereſſée, il baiſſe les yeux ſur ſon propre bien, pas meſme ſur ſon ſalut, ſinon entant qu'il eſt afferant á la gloire de Dieu.

En vn mot c'eſt aymer Dieu ſouuerainement, parce qu'il eſt ſouuerainement bon, puiſſant, eternel, infiny, & que ſes perfections ſont ſi aimables, que tous nos intereſts particuliers à comparaiſon de cét amour, nous doiuent eſtre inſipides, voire meſme ne nous donner que du degouſt.

De là vient que le martyre & les ſouffrances ſont ſupportées auec tant de gayeté par les fidelles Champions de l'Euangile; & que le feu diuin dont ſainct Laurent eſtoit embraſé interieurement, rendoit celuy qui le bruſloit au dehors, aucunement

inſenſibles, eſtant tout autre dit vn Pere de l'Egliſe, que celuy des charbons allumés, qui le deuoroient à la veuë des Tyrans.

La connoiſſance de ces matieres eſt ſi riche & ſi precieuſe, que tous les fidelles en deuroient rechercher l'acquiſition; & comme dans le Theologien François nous nous ſommes eſtendus à pleines voiles en la deduction de ces vertus Theologales, nous nous diſpenſerons d'en dire icy dauantage, renuoyant à la ſource, tous ceux dont la ſoif ne ſe peut eſtancher dans les ruiſſeaux de ce petit abregé, lequel ie ſoubmets humblement à la cenſure de l'Egliſe Catholique Apoſtolique & Romaine, n'eſtimant pas qu'il y ait pour moy de titre plus glorieux, que celuy qui me conſerue en la qualité & au nombre de ſes plus fidelles ſubjets.

Soli Deo honor & gloria.

TABLE GENERALE
des termes & queſtions expliquées & contenues en cét abbregé de Philoſophie.

PHiloſophie en general. 5
Origine de la Philoſophie. 7
Partie de la Philoſophie. 8
Ordres des meſmes parties. 9

Premiere partie des termes appartenants a la Logique.

Terme. 20
Signe. 24
Vniuerſel. 26
Du genre. 27
De l'eſpece. 30
De l'indiuidu. 31
De la difference. 32
Du propre. 34
De l'accident. 36
Categorie. 37
De la ſubſtance. 44
De la quantité. 46
Proportion. 49
De la qualité. 50
De la relation. 57
De l'action & de la paſſion. 64

TABLE.

Ou, quand, situation, habit. 70
Des opposez. 71
Anterieur, posterieur. 73
Enunciation, ou proposition. 76
De la definition. 83
De la description. 88
De la diuision. 89
De la demonstration. 91
Science. 93
Obiect. 95
Du Syllogisme, de ses parties, premisses & consequences. 96
De l'enthymeme. 102
Du Dilemme. 103
Seconde partie des termes appartenants a la Morale.
De la morale en general. 105
Le bien. 110
La fin. 115
Le mal. 119
Felicité. 122
Entendement. 127
Volonté. 128
De l'appetit naturel, sensitif & raisonnable. 132
Liberté. 136
Volontaire, inuolontaire. 144
Necessité & necessaire. 150
Action humaine. 151
Volonté ou volition, fruition & intention. 153
Effection. 155

Consen

Conſentement. 156
Conſeil ou deliberation. 156
Paſſions humaines. 158
De l'amour & de la hayne. 159
Du deſir & de la fuitte, 166
De la volupté & de la douleur. 167
De l'eſperance & du deſeſpoir. 170
De l'hardieſſe & de la crainte. 172
De la cholere. 175
De la vertu. 176
De la Prudence. 178
De la iuſtice. 180
De la force. 185
La temperance. 187
Habitudes loüables, & continence. 188
Clemence. 188
Magnificence. 188
Religion. 188
Saincteté. 189
Pieté. 189
Deuotion. 190
Oraiſon. 190
Adoration. 190
Sacrifice. 191
Obeyſſance. 191
Humilité. 191
Modeſtie. 191
Magnanimité. 192
Miſericorde. 192
Manſuetude. 192
Affabilité. 192
Amitié. 193

TABLE.

Reconnoiſſance. 193

Troiſieſme partie des termes de la Phyſique.

De la Phyſique en general. 194

Corps naturel. 198

Principe. 198

Matiere. 201

Forme. 204

Priuation. 207

Nature. 209

Cauſe. 212

Creation, Emanation, production. 215

Caſuel, fortuit. 218

Deſtin fatalité. 221

Continu, contigu. 224

Infiny. 224

Preſence. 227

Du Lieu. 228

Du vuide. 230

Temps. 233

Inſtant 236

Mouuement. 238

Alteration, accretion & mouuement local. 240

Generation, Corruption. 244

Du monde. 247

Corps ſimple. 253

Du Ciel. 255

Influences celeſtes. 261

Du nombre des Cieux. 263

Mouuement des Cieux. 266

Des Eſtoilles. 268

Element en general. 270

Du

Du feu. 278
Premieres qualitez ſenſibles & motrices. 282
Vertus des Elements. 283
Sympathie & antipathie des Elements. 286
De l'air. 289
De l'eau. 293
La terre. 296
Antiperiſtaſe. 298
Mixtion. 299
Mixtes imparfaits ou meteores ignées. ibid.
Vapeur & exhalaiſon. 301
Cometes. 304
Foudre, tonnerre, eſclair. 306
Feux folets & ardents. 309
Caſtor & Pollux. 309
Meteores ou impreſſions lucides. 310
Pareles. 312
Iris ou arc en Ciel. 311
Nuë. 312
Brouillards. 314
La neige, la pluye, la greſle. 315
Flux & reflux de la mer. 316
Des grandes marées. 319
La ſaleure de la mer. 320
Naiſſance des fontaines & riuieres. 325
Des vents. 327
Mixtes & meteores parfaits. 331
Metaux. 336
Pierres & pierreries. 341

De l'ame & du corps. 347
Facultez de l'ame en general. 352
Corps humain. 353
Ame vegetatiue & ſes facultez. 357
Humide radical en tous les aages de l'homme. 357
Faculté nutritiue. 360
Vertu accroiſſante & augmentatiue. 363
Faculté generatiue. 367
Temperament. 370
De la faim & de la ſoif. 373
La ſanté & la maladie. 376
La vie & la mort. 379
Ame ſenſitiue. 382
Le ſens ou ſenſation. 383
Eſpeces intentionnelles. 386
Neceſſité de l'eſpece intentionneile. 390
Obiet ſenſible. 392
De la veuë. 394
Des parties de l'œil. 395
Viſion. 397
Comme ſe fait la viſion. 398
Si la viſion ſe fait au nerf, en l'humeur ou en la membrane. 405
Lumiere. 407
Couleur. 410
De l'ouye. 412
Le ſon. 414
La voix. 416
Odorat. 417
Les partis du nez. 423
En quelle partie ſe fait l'odorat. 424

Du gouſt. 425
Differentes eſpeces des ſaueurs. 428
Quel eſt l'organe du gouſt. 429
Symmetrie de cét organe. 429
Comme ſe fait le gouſt. 430
De l'attouchement. 430
S'il y a pluſieurs eſpeces d'attouchement. 432.
Obiet de l'attouchement. 433
Milieu ou moyen de l'attouchement. 434
Organe de l'attouchement. 435
Si l'attouchement ſe fait par eſpece. 437
Sens interieur. ibid.
Combien il y a de ſens interieurs, dans l'opinion commune. 439
Il n'y a qu'vn ſens interieur. 445
De la veille & du ſommeil. 448
Des ſonges. 456
Mouuement animal & progreſſif. 461
De l'ame raiſonnable. 470
Quatrieſme partie des termes appartenans à la Metaphyſique.
De la Metaphyſique en general. 481
Superiorité de la Metaphyſique ſur les autres ſciences naturelles. 484
Eſtre. 486
Proprietez de l'eſtre. 491
Conception ou concept & operation de l'entendement. 494
Eſſence. 498
Exiſtence. 501
Subſiſtence. 503

Subſiſter. 505
Suppoſt. 506
Perſonne. ibid.
Hypoſtaſe. ibid.
Perſonalité. ibid.
Inherence ou inheſion. 507
Vnion. 509
Acte & puiſſance. 510
Idée. 511
Mode. 513
Contenir eminemment. 515
Entité. 517
Diſtinction reelle, formelle, virtuelle & de raiſon. 518
Identité. 521
Notion. 522
Cinquieſme partie des termes plus difficiles appartenants à la Theologie.
Dieu. 525
Trinité. 527
Circumminceſſion. 532
Des Anges. 535
De la Loy. 540
Du peché. 544
De la grace. 547
Du merite de bien-ſceance & de condignité. 550
Vertus Theologales, la foy, l'eſperance, & la charité. 552

BIBLIOTECA NAZ.
ROMA
VITTORIO EMANUELE

Conſentement de Monſieur le Procureur du Roy.

IE n'empeſche pour le Roy, que le liure intitulé *Abregé curieux & familier de toute la Philoſophie, compoſé par le Sieur de Marandé*, ſoit Imprimé & mis en lumiere par Antoine Cellier, Marchand Libraire en cette Ville, auec defence à tous autres en tel cas requiſe, & accouſtumée pour eſtre le priuilege cy deuant accorde de l'Imprimer, expiré. Fait ce dixſeptiéme Iuin mil ſix cens quarante-huict.

LORIN.

Permiſſion de Monſieur le Lieutenant General.

SOit faict ſuiuant les Concluſions du Procureur du Roy. Faict à Lyon le 31. Aouſt mil ſix cens quarante-huict.

SEVE.